



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

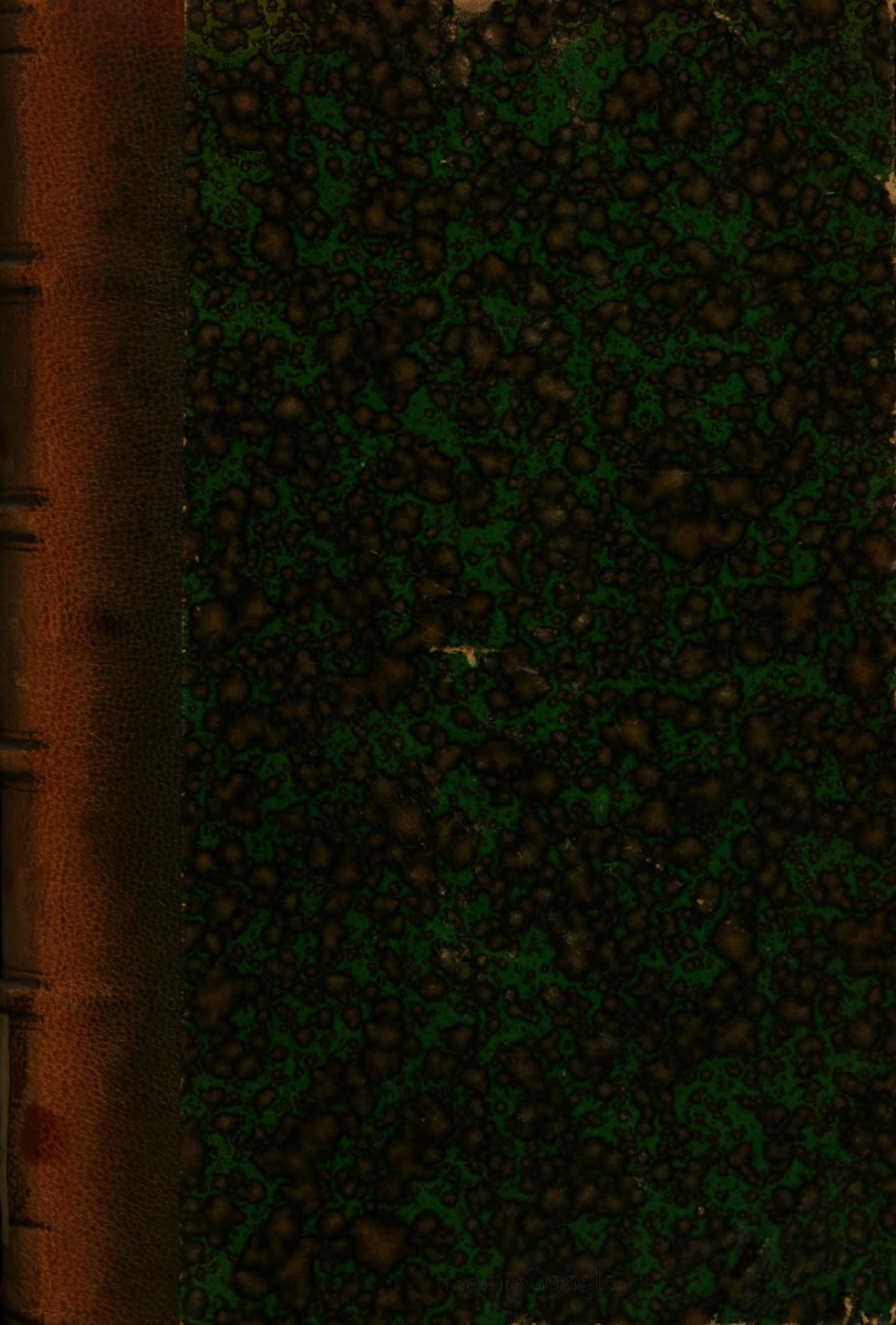
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



BIBLIOTHECA S. J.

Maison Saint-Augustin

ENGHIEN

E 501/8

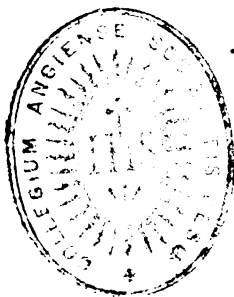




SAINT PAUL

ÉTUDIÉ

EN VUE DE LA PRÉDICATION



TYPOGRAPHIE
EDMOND MONNOYER



AU MANS (SARTHE)

SAINT PAUL

ÉTUDIÉ EN VUE

DE

LA PRÉDICATION

Par M. l'Abbé DOUBLET

CHANOINE HONORAIRE

Professeur d'Écriture sainte au grand Séminaire d'Arras

DEUXIÈME ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE

TOME TROISIÈME

PARIS

BERCHE ET TRALIN, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

—
1876

Propriété des Éditeurs, tout droit réservé

CHAPITRE DOUZIÈME

LA VIE CHRÉTIENNE

La stérilité, une stérilité désolante, irrémédiable, fait le fond de la sagesse et des doctrines purement humaines. Platon disserte avec une sublimité merveilleuse; faut-il agir? ses lumières s'obscurcissent, ses forces l'abandonnent, nous n'avons plus devant nous, trop souvent, qu'un corrupteur de la morale et un déserteur du devoir, et c'est à lui, comme aux sages de tous les temps, parleurs stériles de vertu, que saint Paul adresse ces paroles : *Le royaume de Dieu ne consiste pas en paroles, mais en vertus* ¹. Toute autre est la philosophie divine du Christianisme; jamais elle ne reste spéculative; le chrétien est avant tout l'homme d'action : *sa foi opère dans la charité* ² : la sève intérieure pousse au dehors des fleurs et des fruits ³ : la lumière s'échappe et verse partout ses rayons ⁴. Est-ce que l'impiété ne rêve pas

¹ I Cor. iv, 20. — ² Galat. v, 6. — ³ Coloss. i, 10. — ⁴ Philipp. ii, 15.

d'enfermer les chrétiens dans le sanctuaire de la conscience, leur interdisant le grand jour et la libre expression de leur foi ! Allons donc ! *Ils ont en eux le Verbe de vie* ¹ ; et qui ignore que *le Verbe n'est pas enchaîné* ² ? Dans la famille comme dans la cité, dans ses relations domestiques comme dans sa vie publique, le chrétien est *un* : — *le oui et le non* ³, les lâches travestissements qui le montreraient autre dans l'Église et autre au milieu du monde, autre parmi les fidèles et autre dans la société des incrédules, sont inconnus de lui. Il parle et agit comme il pense, et il pense comme Dieu ⁴.

C'est en effet à cette hauteur que la rédemption a élevé l'homme ; jusqu'à la pensée et aux sentiments de Dieu. « Dieu s'est fait homme pour que l'homme pût se faire Dieu ⁵. » « Dieu fit les actions de l'homme afin que l'homme pût faire celles de Dieu ⁶. » Et telle est la sublime définition de la vie chrétienne ; elle n'est autre qu'une conformité parfaite entre l'homme et Dieu, la réalisation par l'homme de l'idée divine. *Ne vous conformez pas à ce siècle : réformez-vous par le renouvellement de votre esprit, sachant connaître quelle est la volonté de Dieu, bonne, agréable, parfaite* ⁷. — *Marchez comme il convient à l'état où Dieu vous a appelés* ⁸. — *Conduisez-vous d'une manière digne de l'Évangile de Jésus-Christ* ⁹.

Et quelle est cette volonté de Dieu sur l'homme ? quel est cet état où il l'appelle ? que prescrit cet Évangile de Jésus-Christ ? en un mot, qu'est cette vie chrétienne, conséquence de la rédemption et condition du bonheur éternel ?

¹ Philipp. II, 16. — ² II Tim. II, 9. — ³ II Corinth. I, 17. — ⁴ I Corinth. II, 16. — ⁵ Sanct. Aug. — ⁶ Sanct. Leo. — ⁷ Rom. XII, 2. — ⁸ Ephes. IV, 1. — ⁹ Philipp. I, 27.

I

LES CARACTÈRES DE LA VIE CHRÉTIENNE

I. — La vie chrétienne est tout d'abord *une vie céleste*. Avant la rédemption, l'homme était chair jusque dans son âme : maintenant il est devenu âme, jusque dans sa chair. *Le premier homme venu de terre était terrestre ; le second homme venu du ciel est céleste. Comme donc nous avons porté en nous l'image de l'Adam terrestre, portons aussi l'image de l'Adam céleste* ¹. Sans doute les degrés sont divers comme sont diverses les vocations. *L'un est d'une sorte, l'autre d'une autre* ² ; — *chacun a son don spécial* ³ ; Dieu élève les uns à une vie évangélique ; les dégage, pour ainsi parler, de la matière ; les fait sortir du monde, de ses affaires, de ses intérêts, de ses plaisirs ; leur fait prendre vers les solitudes un vol sublime ⁴ ; et là, tout entières à lui, devant sa face, à ses pieds, sur son cœur, sans distractions, sans partage, sans vicissitudes, ces âmes divines mènent sur la terre la vie même des cieux, *exclusivement occupées de ce qui est du Seigneur et comment elles pourront plaire à Dieu* ⁵ : Vierges immaculées songeant seulement à *se garder saintes de corps et d'âme* ⁶. Mais le grand nombre est incapable d'une telle élévation ; le fidèle dans le monde *demeure divisé* ⁷. On permet à sa faiblesse un partage qui, sans refuser à Dieu les prémices de la vie, accorde à la terre une large part

¹ I Cor. xv, 47, 49. — ² I Cor. vii, 7. — ³ I Cor. vii, 7. — ⁴ Psal.
— ⁵ I Cor. vii, 32. — ⁶ I Cor. vii, 34. — ⁷ I Cor. vii, 33.

de sollicitudes et de travaux ; et permet à l'homme de *prendre soin des choses du monde* ¹. Mais là s'arrête la tolérance de l'Évangile. Il faut que tous, quelque inférieure que soit la vocation et écrasant le poids de l'existence, retiennent en eux *l'image de l'homme céleste* ². La profession, les gloires et les récompenses éternelles du chrétien sont à ce prix. *Je vous le dis, mes frères, la chair et le sang ne peuvent pas posséder le royaume de Dieu, ni la corruption jouir de l'incorruptibilité* ³. Le chrétien n'est plus de la terre ; il est l'hôte et le citoyen du ciel. S'il foule la terre un instant encore, c'est du bout du pied et en fuyant ; s'il jette un regard encore aux choses terrestres, ce regard est si rapide, si distrait, si mort, qu'il n'en a rien aperçu et n'en peut rien redire. *Nous ne contemplons pas, nous autres, les choses visibles, mais les invisibles : car ce qui se voit n'a qu'un temps ; ce qui est invisible est éternel* ⁴. Par avance, nous vivons dans les *cieux* ⁵, — *jetant l'ancre jusqu'au delà du voile* ⁶, par delà le monde et les temps, et nous fixant au rivage de *l'immobile royaume* ⁷. Cette vie céleste, dégagée des oppressions avilissantes de la matière, est si essentiellement la vie chrétienne et la voie du salut, que sans elle, Dieu qui ne retrouve plus en l'homme son image, ne le connaît plus pour son fils. C'est l'épreuve suprême. *Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit, voilà les fils de Dieu* ⁸. Le reste, la plèbe, le rebut, tout ce qui est devenu *chair* ⁹ et qui a déserté l'Esprit, Dieu le rejette avec mépris et dégoût.

De cette épreuve et de ce discernement sortent deux

¹ I Cor. vii, 33. — ² I Cor. xv, 49. — ³ I Cor. xv, 50. — ⁴ II Cor. iv, 18. — ⁵ Philipp. iii, 20. — ⁶ Hebr. vi, 19. — ⁷ Hebr. xii, 28. —

⁸ Rom. viii, 14. — ⁹ Genes. vi, 3.

humanités toutes différentes : l'une fille de la terre qui continue « de dire à la pourriture : tu es mon père! — et aux vers du tombeau : vous êtes mes frères et mes sœurs ¹; » l'autre fille de Dieu, *qui se conduit par l'esprit ² : qui par l'esprit tue les actes de la chair ³ : — qui sème dans l'Esprit ⁴ : — qui combat, non pas avec les armes charnelles ⁵, mais avec des armes de lumière ⁶ : — qui vit dans la chair d'une vie toute de foi ⁷ : qui a reçu sa délivrance d'une loi d'esprit et de vie ⁸ : — qui est morte, et dont la vie est cachée avec le Christ en Dieu ⁹ : qui ne voit rien, ne connaît plus rien, ne veut plus rien de ce qui est sur la terre : qui ne connaît plus personne selon la chair ¹⁰; que dis-je? qui ne connaît plus même maintenant Jésus-Christ selon la chair ¹¹, mais un Jésus-Christ céleste, spirituel, immortalisé; car si autrefois nous avons connu Jésus-Christ selon la chair, à cette heure nous ne le connaissons plus ainsi ¹², tellement tout est transformé, tout est devenu spirituel et céleste; tellement nous sommes tous en Jésus-Christ une créature nouvelle; l'ordre ancien est passé, et tout a été refait à neuf ¹³. Voilà la vie chrétienne, voilà les fils de Dieu, voilà les deux humanités dont l'une cherche l'incorruptibilité et trouvera la vie éternelle ¹⁴, dont l'autre va se corrompant toujours dans ses ambitions décevantes ¹⁵, trainant, comme dit Bossuet, jusqu'à la tombe la longue chaîne de ses espérances trompées.*

Regardons sur la mystérieuse montagne de la tentation se former ces deux humanités si différentes, toutes

¹ Job. — ² Rom. viii, 14. — ³ Rom. viii, 13. — ⁴ Galat. vi, 8. —
⁵ II Cor. x, 4. — ⁶ Rom. xiii, 12. — ⁷ Galat. ii, 20. — ⁸ Rom. viii, 2.
 — ⁹ Coloss. iii, 3. — ¹⁰ II Cor. v, 16. — ¹¹ II Cor. v, 16. — ¹² II Cor.
 v, 16. — ¹³ II Corinth. v, 17. — ¹⁴ Rom. ii, 7. — ¹⁵ Ephes. iv, 22.

deux représentées dans leurs chefs, Jésus-Christ et Satan. Jésus-Christ est debout; Satan à ses côtés; devant eux, comme en un panorama immense, réunies et amoncées, les splendeurs, les fortunes, les ivresses de la terre, *omnia regna mundi et gloriam eorum*¹. Dieu regarde et attend. Car à la montagne de la tentation se présente à son tour toute génération qui se lève; et c'est là, dans l'épreuve même subie par leur chef, le chef de l'humanité nouvelle, que les membres doivent montrer s'ils sont vraiment fils de Dieu. *Hi sunt filii Dei*². Satan fait ses offres: O homme, vois-tu cette fortune? vois-tu ces honneurs? Vois-tu ces vastes et florissantes industries? vois-tu surtout ces plaisirs, ces enivrements de la volupté? *hæc omnia tibi dabo*³! Mais enferme-toi dans les limites du temps et du monde: vis « dans la chair »⁴: » n'aie de pensées, d'aspirations, de sollicitude que pour la terre: je te défends d'être l'homme de l'éternité! La foule s'incline, la foule accepte: c'est chose conclue! Tous ces pygmées se rendent à leur coin de terre, où l'écroulement du tombeau les va tous tout à l'heure engloutir: *corrumpitur secundum desideria erroris*⁵. Mais au milieu de cette foule abaissée, il est des hommes qui se sont fièrement tenus debout: *Voilà les fils de Dieu*⁶. Ah! les vrais chrétiens ne se contentent pas pour si peu, et les offres du tentateur exciteraient leur rire, si elles ne provoquaient leur indignation. Le chrétien a tout vu, tout apprécié, tout pesé des choses humaines: Il lui faut plus! Il lui faut l'immense, l'éternel, l'infini; il lui faut le ciel; il lui faut la gloire sans limite, le bonheur sans mesure, l'ivresse sans fin; il lui faut Dieu! *Tout est à vous...*

¹ Math. iv, 8. — ² Rom. viii, 14. — ³ Math. iv, 9. — ⁴ Rom. viii, 8. — ⁵ Ephes. iv, 22. — ⁶ Rom. viii, 14.

*soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit le présent, soit l'avenir : tout est à vous : vous êtes au Christ : le Christ est à Dieu*¹! — *Toujours nous osons ! Sachant bien que tant que nous habitons le corps, nous sommes en pèlerinage loin de Dieu... nous avons cette volonté ardente de sortir du corps et d'être présents devant le Seigneur*². Nous appelons Dieu Notre Père : — nous crions : Père, père³ ! Aussi gémissons-nous en nous-mêmes, attendant notre adoption de fils de Dieu⁴.

*Voilà ceux qui sont fils de Dieu. Donc cherchez le ciel où est le Christ, siégeant à la droite de Dieu : goûtez les choses d'en haut, et rien de ce qui est sur la terre : car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu*⁵. — *Le second Adam venu du ciel est céleste... Tel est le céleste, tels célestes doivent être ses fils*⁶.

2. Mais « l'homme élevé à cet honneur ne le sut pas comprendre : il s'abaissa au niveau des bêtes sans raison et se fit leur semblable⁷. » L'homme détaché du ciel où l'élevaient la rédemption et la vie divine, tomba lourdement sur la terre, et y resta fixé sans plus voir, ni désirer, ni honorer d'un dernier souvenir cette radieuse existence pour laquelle Dieu l'avait fait. *De terra terrenus*⁸. Ne demandez plus à cette créature d'être fille de Dieu, héritière d'une éternité, hôte *de la cité permanente*⁹, d'élever vers les splendeurs de son futur héritage un regard de désir et d'amour : elle ne vous comprend même plus : elle se détourne dédaigneusement, et se jette avec une joie stupide sur la pâture qu'elle dispute

¹ I Cor. III, 22, 23. — ² II Cor. V, 6, 8. — ³ Rom. VIII, 15. —

⁴ Rom. VIII. — ⁵ Coloss. III, 1-4. — ⁶ I Cor. XV, 47, 48. — ⁷ Psal XLVIII, 13. — ⁸ I Corinth. XV, 47. — ⁹ Hebr. XI.

aux plus vils animaux. *Cupiebat implere ventrem suum de siliquis quas porci manducabant*¹ !

Voici comment est caractérisée par l'Apôtre, à ses deux degrés de perversion, *cette vie animale*, vie naturelle et terrestre, vie sans relations avec les destinées surnaturelles de l'homme déifié en Jésus-Christ. Voici le mal à son premier degré. *Ceux qui vivent selon la chair, goûtent les choses de la chair*² ; de même que ceux *qui vivent selon l'esprit, sentent les choses de l'Esprit*³. Jugeons par le contraste. Voici le chrétien, l'homme surnaturel : parlez-lui de Dieu, il tressaille : à votre parole répond en son âme comme un écho mystérieux ce mot d'une inénarrable douceur : « Père ! père⁴ ! » Dites-lui : « Dieu est mort⁵ : » il lève vers le crucifix des yeux et un cœur pleins de larmes : « la charité me presse, dit-il, sachant que pour moi Jésus-Christ est mort⁶. » Montrez-lui le ciel : tout son être se remue de désirs et d'espérance. Montrez-lui la tombe : cette vision, au lieu de l'assombrir, passe sur son âme comme un rayon de joie et un parfum de vie. Montrez-lui le monde : il n'y voit rien, ses yeux sont ailleurs, ils percent tous les voiles et pénètrent jusqu'aux splendeurs d'une autre patrie, « qu'il salue et acclame de loin⁷. » Pour l'âme charnelle toutes ces divines choses n'ont ni signification, ni attrait. Ce sont des fleurs sans parfum, un soleil sans éclat, une nature sans vie. Dieu ne dit rien à cette âme ; Jésus-Christ y est étranger et à charge ; les sacrements ne sont plus pour elle que des formalités ennuyeuses ; la prière, l'heure du suprême dégoût ; l'espérance, un

¹ Luc. xv, 16. — ² Rom. viii, 5. — ³ Rom. viii, 5. — ⁴ Rom. viii, 15 ; — Galat. — ⁵ II Cor. v, 15. — ⁶ II Cor. v, 14, 15. — ⁷ Hebr. xi, 13.

rêve à demi effacé de la mémoire; le ciel, un pis-aller accepté de mauvaise grâce. Adoption, filiation divine, vie surnaturelle, déification, mots vides et froids, bruit vague et lointain que l'oreille perçoit sans s'en rendre compte et sans s'y attacher un moment. De glace en face du monde surnaturel, l'âme charnelle est de feu pour la terre. Elle est là chez elle, y déploie une activité dévorante, en ressent profondément toutes les impressions, en recueille ardemment toutes les voix, en dévore avec avidité tous les biens, *terrena sapiunt*¹. Elle veut la gloire, elle veut la fortune, elle veut le tumulte et l'agitation des affaires, elle veut les plaisirs : la pauvreté lui fait horreur, l'humiliation l'exaspère, l'épreuve la brise, la douleur la livre à un morne désespoir, le tombeau n'a pour elle que des désolations profondes, qu'illumine à peine un dernier rayon de foi.

Voilà l'âme au premier degré de la vie charnelle : elle n'a pas brisé tous les liens qui l'attachent à sa destinée surnaturelle ; elle est chrétienne encore, mais de ce christianisme maladif qui n'est ni la mort, ni la vie, et dont, hélas ! le type désolant se rencontre partout : arbres restés debout mais sans sève et sans fruits ; fantômes qui se meuvent et jouent la vie, mais n'en sont qu'une vaine représentation. Combien triste est cet état ! toutefois le fond de l'abîme est plus bas encore : *Impius cum in profundum venerit, contemnit*². C'est ici *l'homme animal*³ dans le sens absolu du mot : l'homme pour qui rien n'existe que ce qui se voit, se touche et tombe sous l'investigation de la pensée naturelle. Au-dessus, au delà, plus rien : créature d'un jour enfermée entre le berceau et la tombe, insecte faisant d'un coin de terre

¹ Rom. viii, 5. — ² Prov. xviii, 3. — ³ I Cor. ii, 14.

son univers ! Dieu ?... qu'est-ce que Dieu ? L'âme?... elle ne s'est jamais rencontrée sous le scalpel ! Ciel, immortalité, vision béatifique?... que sont ces chimères ? Ne dites pas à cet homme : « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique ¹. » Ne lui dites pas : *Jésus-Christ nous a aimés, et s'est livré pour nous. — Jésus-Christ est mort pour nous tous* ². Il ne vous comprend pas : il lui manque un sens pour percevoir surnaturellement les merveilles de ce monde supérieur inaccessible à la nature. *L'homme animal ne perçoit pas ce qui est de l'esprit de Dieu : ce lui est folie : il n'y peut rien entendre, car c'est spirituellement que ces choses se peuvent connaître* ³. — *La parole de la croix, pour ceux qui périssent, n'est que folie* ⁴. — *Ils blasphèment ce qu'ils ignorent* ⁵ : ils accueillent avec le rire de l'insensé les inaccessibles révélations de Dieu. « Arrêtez un moment vos regards sur ce roi de la création : quel avilissement incompréhensible ! Son esprit affaîssi n'est à l'aise que dans les ténèbres. Ignorer est sa joie, sa paix, sa félicité ; il a perdu jusqu'au désir de connaître ce qui l'intéresse le plus. Contemplant avec un égal dégoût la vérité et l'erreur, il affecte de croire qu'on ne les saurait discerner afin de les confondre dans un commun mépris, dernier excès de dépravation intellectuelle où il lui soit donné d'arriver : *cum in profundum venerit, contemnit*. La cause première d'une si honteuse dégradation est moins la faiblesse de notre esprit, que son asservissement au corps. Subjugué par les sens, l'homme s'habitue à ne juger que par eux ou sur leur rapport. Il ne voit de réalité que dans ce qui les frappe ; tout le reste lui

¹ Joan. III, 16. — ² Galat. II, 20. — ³ I Cor. II, 14. — ⁴ I Cor. I, 18. — ⁵ Judæ, 10.

paraît de vagues abstractions, des chimères. Il n'existe que dans le monde physique ¹. »

Tout ce qui précède nous explique la sentence terrible dont l'Apôtre frappe la vie charnelle. Dieu la hait : elle soulève dans le cœur de Celui qui est « tout Esprit » de formidables dégoûts. Entre « l'homme animal ², » l'âme « devenue matière, » et Dieu, esprit pur, intelligence suprême et infinie, il y a une opposition si absolue, que jamais Dieu ne donnera à cet ange tombé dans la boue place ni dans son royaume ni dans son cœur. Non ! *jamais la chair et le sang ne posséderont le royaume de Dieu*³. — *Impossible à ceux qui sont dans la chair de jamais plaire à Dieu*⁴. Et l'opposition n'est pas la seule cause de rupture : une autre plus incapable encore, c'est l'inimitié, c'est la rébellion, c'est la guerre, que la vie charnelle déclare à Dieu. *La prudence de la chair est l'ennemie de Dieu ; elle n'est pas soumise à la loi de Dieu, il lui est même impossible de l'être*⁵. Ainsi, c'est plus même qu'une révolte, c'est une guerre permanente, éternelle, une nécessité inéluctable de combattre Dieu et sa loi. Quand la chair prévaut, Dieu se retire : où Dieu triomphe, *la chair est crucifiée avec ses convoitises et ses vices*⁶ : mais s'unir, mais partager un même trône, jamais. *Quelle société possible entre la lumière et les ténèbres*⁷. Dieu dit : « Heureux les pauvres ⁸ ! » la chair dit : Non, heureux les riches ! Dieu dit : « Heureux ceux qui pleurent ⁹ ! Malheur à vous qui riez ¹⁰ ! » Non certes, répond la chair, mais malheur à l'homme quand l'infortune le brise ! Hâtons-nous : « avant qu'elles se fanent, couron-

¹ Lamennais, *Indiffér.* préface. — ² I Cor. II, 14. — ³ I Cor. xv, 50. — ⁴ Rom. VIII, 8. — ⁵ Rom. VIII, 6, 7. — ⁶ Galat. v, 24. — ⁷ II Cor. vi, 14. — ⁸ Math. v, 3. — ⁹ Luc, vi, 25. — ¹⁰ Luc, vi, 25.

nous-nous de roses ¹, » et cueillons tous les plaisirs de la vie ! Ainsi où Dieu commande, la chair défend impérieusement ; où Dieu réfrène les convoitises, la chair leur ouvre une libre et impétueuse carrière, la chair *n'est donc pas soumise à la loi de Dieu : elle ne peut même pas l'être* ², tant elle y est contraire essentiellement. La chair est donc la grande ennemie de Dieu ³.

Dès lors le terme où elle aboutira fatalement est aisé à prévoir. *Leur fin, c'est le trépas* ⁴ ; — *la prudence de la chair, c'est la mort* ⁵. Dieu seul a la vie : Jésus-Christ seul la communique, tout ce qui n'est pas vivifié par Jésus-Christ, retourne de sa propre pente à la corruption et au néant. Et combien la chute est plus rapide depuis *qu'introduite par le péché, la mort est entrée dans le monde, qu'elle y passe en frappant tous les hommes, qu'elle y règne* ⁶ sur les ruines amoncelées des choses humaines ! Tout ce qui n'a pas en soi la vie divine périt sans ressource : « tous vieillissent comme un vêtement... mais vous, ô Dieu, vous êtes immuable et vos années ne défaillent pas ⁷ ! » *Si donc le Christ est en vous... si l'esprit du Père qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts habite en vous : Celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts vivifiera vos corps* ⁸. Ni vous ni vos œuvres ne mourrez, votre tombe recouvrira un mystère de vie, et votre poussière germera l'immortalité. *Mais si vous vivez selon la chair, vous mourrez* ⁹. Car ce que l'homme aura semé, il le moissonnera : *qui sème dans la chair, de la chair recueillera la corruption* ¹⁰. Jetez les yeux sur le monde ; considérez cette vaste fourmilière humaine, où

¹ Sapient. II, 8. — ² Rom. VIII, 7. — ³ Rom. VIII, 7. — ⁴ Philipp. III, 19. — ⁵ Rom. VIII, 6. — ⁶ Rom. V, 12, 14. — ⁷ Hebr. I, 11, 12. — ⁸ Rom. VIII, 10, 11. — ⁹ Rom. VIII, 13. — ¹⁰ Galat. VI, 8.

tous en tous sens s'agitent avec une si fiévreuse activité. Dans les villes, dans les campagnes, sur les fleuves, à travers les océans, quels efforts ! quels labeurs ! quelles œuvres ! Celui-ci s'est desséché dans les veilles de la pensée, cet autre a blanchi dans les durs travaux de l'industrie, ceux-ci se sont épuisés à construire, à relever, à agrandir l'édifice de leur fortune, le plus grand nombre à repousser chaque jour les assauts du besoin. Ah ! qu'ils ont travaillé ! Et quand l'homme a ainsi brisé ses forces et consumé ses jours en d'écrasants labeurs, qu'a-t-il fait ? O foudroyante, ô implacable sentence ! *vous mourrez*¹ ! vous avez semé dans la chair, de la chair vous moissonnerez la corruption². Homme malheureux, quand tu aurais rempli le monde de tes œuvres, vient le jour où l'on te voit passer sous un étroit linceul, dans une chétive bière, te rendant à ton dernier domaine dont quelques pas mesurent l'étendue ! Est-ce tout ? la ruine est-elle assez complète ? Non ; le temps passera sur sa tombe, renversera le tertre qui le recouvre, effacera jusqu'au sillon où l'on jeta sa cendre, et ce sera fini, pour jamais fini ! *Prudentia carnis, mors est*³. — *Si secundum carnem vixeritis, moriemini*⁴.

3. Il nous faut maintenant entrer dans le détail de la vie charnelle, considérer chacune de ses œuvres, toucher chacune de ses pourritures. Précipité de la vie de l'Esprit dans la vie des sens, du ciel sur la terre, l'homme, victime d'une triple chute, gît à la fois dans la fange des voluptés charnelles, dans les honteuses entraves de la cupidité, dans les sollicitudes absorbantes de la vie. Plaisirs, fortune, affaires, volupté, avarice, dissipation :

¹ Galat. vi, 8. — ² Galat. vi, 8. — ³ Rom. viii, 6. — ⁴ Galat. vi, 8.

voilà tout l'homme charnel, l'homme déchu de sa destinée divine que l'Apôtre, écho du Roi-Propète, appelle avec une si implacable énergie *l'homme animal*¹.

*Voici les œuvres que manifeste la chair : ce sont la fornication, l'impureté, l'impudicité, la luxure*². Vie immonde et infâme, qui renferme à la fois des crimes contre Dieu et contre l'homme; des désastres qui, en amoncelant dans l'être entier de l'impudique de honteuses et implacables ruines, vengent Dieu et la nature, le ciel et la terre outragés.

Qui nous fera comprendre ce qu'a de sanglant l'injure que le vice impur fait à Dieu? Chacune des trois Personnes divines s'y trouve à son tour attaquée. Le Père avait créé cette chair; il avait pétri ce limon de sa divine main; il y avait imprimé sa sagesse, sa puissance, sa gloire et son amour. Elle était sa fille, le chef-d'œuvre de sa création, où toutes les perfections et les beautés de l'univers avaient été par lui rassemblées. Mais quoi! cette œuvre à laquelle le Très-Haut a prodigué tous ses soins et voué tout son amour, on la lui arrache des mains pour la jeter à la pourriture! Cette chair précieuse n'aura plus d'autre destinée que la corruption, d'autre emploi que l'infamie! vol doublement criminel, puisqu'il ravit à Dieu pour donner à la fange. Ah! *le corps n'est pas à la fornication, mais au Seigneur; et le Seigneur est au corps*³. Et à quelle mission sublime Dieu, en formant le corps de l'homme, l'avait-il destinée? A refléter comme un miroir limpide sa majesté et ses perfections. L'univers portait déjà imprimés quelques traits de l'invisible beauté de Dieu; mais ces traits étaient vagues, cette ressemblance n'était qu'ébauchée et imparfaite;

¹ II Cor. II, 14. — ² Galat. V, 19. — ³ I Cor. VI, 13.

la face de l'homme devait seule resplendir de tout l'éclat de Dieu, faire apparaître au milieu des mondes une image accomplie de sa royale majesté et de ses inénarrables charmes. *Glorifiez*, fut-il dit à l'homme, *et portez Dieu dans votre corps*¹. Mais voici que le vice impur a traversé cette chair, y laissant ces stigmates infâmes. O sacrilège, ô abominable transformation ! l'œil, sur ce front découronné, parmi ces rides honteuses, n'aperçoit plus « que le signe de la bête, » et les hideux mystères de la prostitution, *dicam tibi sacramentum mulieris et bestię*². La chair de l'homme devait *porter Dieu*, elle ne porte plus que les « mystères de la bête. » Les plans de Dieu sont renversés : ses volontés les plus absolues, ses demandes les plus pressantes, sont outrageusement repoussées. *Voilà la volonté de Dieu : c'est que vous soyez purs, c'est que vous vous absteniez de la fornication : que chacun de vous sache garder avec honneur et sainteté le vase de son corps*³; — *Pas de désirs immondes comme en ont les Gentils qui ignorent Dieu... Car ce n'est pas à l'infamie mais à la sainteté que nous a appelés Dieu... Mépriser cela, ce n'est pas mépriser l'homme, c'est mépriser Dieu*⁴. Voilà le crime du vice impur : après avoir dévasté l'œuvre de Dieu, il jette à la volonté souveraine l'insulte de la contradiction et du refus. Aussi de quelle haine implacable Dieu poursuit son immonde adversaire ! Lisez-en les traces imprimées pour les siècles partout où ce vice a régné ; les désolations du déluge, les flammes de Sodome, les sanglantes tragédies du désert, la ruine des sociétés et l'écroulement des empires, telles ont été et restent toujours les solennelles réponses de la justice

¹ I Cor. vi, 20. — ² Apoc. xvii, 7. — ³ I Thessal. iv, 3, 4. —

⁴ I Thessal. iv, 5, 7, 8.

divine aux provocations du vice impur : *Ne vous laissez pas prendre à de vaines paroles, c'est pour cela que la colère divine est tombée sur les fils rebelles à la vérité*¹. — *Ne commettons pas de fornication comme ces fornicateurs qui en un jour périrent à vingt-trois mille*². Sachez-le sans l'oublier jamais, *Dieu se fait le vengeur de tous ces crimes, comme je vous l'ai déclaré, comme je vous l'affirme*³. Voyez ces vastes tombes qui bordent la route des siècles et où dorment dans une poussière déshonorée les dynasties et les empires. Qui a fait ces cadavres ? « Le vice a passé dans ces races et en a rongé les fibres vives. Il n'épargne pas même les nations. Un temps vient, et pour quel peuple n'est-il venu tôt ou tard ? Un temps vient où l'histoire civilisée succède à l'histoire héroïque ; les caractères tombent, les corps diminuent ; la force physique et morale s'en va d'un même pas, et l'on entend de loin le bruit du Barbare qui s'approche et qui regarde si l'heure est venue d'enlever du monde ce vieillard de peuple. Quand cette heure a sonné, quand un pays se sent trembler devant sa destinée, qui a passé sur lui ? quel souffle a tari sa vie ? toujours le même ; la mort n'a jamais qu'un grand complice ; ce peuple s'est abâtardi dans les homicides joies de la volupté. Il a versé son sang goutte à goutte et non plus par flots sur les champs féconds du dévouement. Or il y a du sang versé de la sorte une vengeance inévitable, celle que subissent dans la servitude et la ruine toutes les nations finies⁴. » Ce que proclame le déluge dès la jeunesse du monde ; ce qu'éclairèrent de leurs sinistres lueurs les feux de Sodome, les peuples qui le long des siècles tombent sous le poids de

¹ Coloss. III, 6. — ² I Corinth. x, 8. — ³ I Thessal. IV, 6. —

⁴ Lacordaire, *XXII^e Confé.*

leur corruption, continuent de l'annoncer à la terre : *vindex est Dominus de his omnibus*¹.

Quand nous n'aurions avec Dieu que les rapports plus lointains que nous venons de rappeler, ils suffiraient amplement à constituer le crime du vice impur. Mais combien sont plus intimes ces rapports, tels que les ont faits l'incarnation, la rédemption, la grâce, la vie divine, les sacrements ? Quels titres plus sacrés pour Dieu à la possession et à la jouissance de nos corps ? Quelle union plus étroite, entre lui et nous ? quelle consécration plus haute et plus divine de notre chair ? O homme acheté et racheté par ton Dieu, et cela à un prix infini ; uni à ton Dieu non-seulement âme à âme², mais corps à corps jusqu'à n'être plus avec lui qu'une seule chair, *deux en une seule chair*³ ; enfin *plein de la plénitude de Dieu*⁴, inondé de son onction⁵, pénétré de sa présence⁶, saint de sa sainteté : viens contempler, dans la prostitution d'une chair tant de fois sacrée, l'affreuse série de sacrilèges dont tu outrages, avec le Père, le Fils qui s'est incarné pour toi, et l'Esprit de grâce qui te sanctifie. *C'est à grand prix que vous avez été achetés*⁷. Achetés à qui ? *au péché, auquel nous nous étions vendus*⁸ ; au démon à qui nous avait livrés le péché ; à la mort où nous tenait enchaînés *Celui qui a l'empire de la mort*⁹. Voilà en trois mots la lamentable histoire de la chair de l'homme. Mais le Christ, ému de compassion et épris d'amour, s'offrit à racheter ce joyau tombé en ces mains immondes. Au prix qu'il donna pour elle, calculons ses droits et ses titres de possession. *C'est à grand prix que vous fûtes*

¹ I Thessal. iv, 6. — ² I Cor. vi, 17. — ³ I Cor. — ⁴ Ephes. iii, 19.
— ⁵ II Cor. i, 21. — ⁶ II Cor. xiii, 5. — ⁷ I Cor. vi, 20. — ⁸ Rom.
vii, 14. — ⁹ Hebr. i, 14.

*achetés*¹. — *Vous n'êtes plus à vous*² : Votre corps est au Christ : Ignorez-vous que le maître auquel vous vous êtes donnés pour le servir, il le faut servir?... faites donc de vos membres des serviteurs de la justice, pour votre sanctification³. Mais Jésus-Christ possède notre chair d'une façon ineffable encore, en s'y unissant, en la faisant sienne, pour ainsi parler : union si étroite, que les expressions de l'Apôtre peuvent sans crainte revêtir la plus étonnante énergie. *Vous n'êtes tous qu'un seul corps dans le Christ*⁴! — Ignorez-vous que vos corps sont les membres du Christ⁵? Il est entré en vous; par son sacrement, sa chair a touché votre chair; vous voilà plus encore *que revêtu de Jésus-Christ*⁶, vous êtes en quelque manière transformé en lui, devenu un autre lui-même, *un seul corps*⁷ avec lui. Chrétien, voilà ta dignité merveilleuse; mais aussi le principe de la plus formidable responsabilité, si tu souilles une chair si unie et comme si identifiée avec la chair virginale de l'Homme-Dieu. O effroyable conséquence du crime impur chez le chrétien « qui a goûté le don de Dieu⁸, » qui s'est nourri de la chair d'un Dieu, qui se l'est unie et incorporée, et ensuite ose se livrer à la prostitution! *Quoi! je prendrai les membres du Christ pour en faire les membres d'une impudique! A Dieu ne plaise! Car ignorez-vous que s'unir à une impudique c'est ne plus faire avec elle qu'un seul corps? ils seront* (est-il dit) *deux en une seule chair*⁹. Malheureux, c'est donc pour ainsi parler le corps virginal du Christ que tu fais servir à tes infamies; ce sont des membres tout pénétrés de sa sainteté,

¹ I Cor. vi, 20. — ² I Cor. vi, 19. — ³ Rom. vi, 16, 19. — ⁴ I Cor. xii. — ⁵ I Cor. vi, 15. — ⁶ Galat. iii, 27. — ⁷ I Cor. xii. — ⁸ Hebr. vi. 4. — ⁹ I Cor. vi, 15, 16.

teints de son sang, nourris de sa substance que tu attaches à la pourriture ! Qu'est-ce cela, sinon *fouler aux pieds le Fils de Dieu, traiter comme une immondice le sang de l'alliance dans lequel tu as été sanctifié*¹ ? Un mot qu'ajoute l'Apôtre nous ouvre sur l'impureté de nouveaux abîmes de malice et de perdition : qu'est-ce encore, sinon *outrager l'Esprit de la grâce*² ?

C'est l'Esprit-Saint qui, par son onction³, sacre nos corps pour la gloire éternelle, lui qui les purifie, lui qui en fait des temples et des sanctuaires, lui qui y réside et y agit. *Ignorez-vous que vos membres sont le temple de l'Esprit-Saint, qui réside en vous, qui vous a été donné de Dieu, et que vous ne vous appartenez pas*⁴ ? — *Ignorez-vous que vous êtes les temples de Dieu, et qu'en vous réside l'Esprit de Dieu*⁵ ? O impudique, ô violateur du temple de Dieu, viens maintenant, viens apprendre de quels châtiments un pareil sacrilège est puni, et quelles suites affreuses entraîne après lui le vice impur. *Quiconque aura violé le temple de Dieu, Dieu le perdra : le temple de Dieu est saint, et vous êtes ce temple*⁶.

Les ravages de l'impureté sont aussi variés que terribles : elle atteint en nous l'homme et le chrétien, l'âme et le corps, nos biens de cette vie et nos richesses de l'autre, le temps et l'éternité. Comme ces torrents débordés et furieux qui souillent et emportent tout dans leurs eaux fangeuses, l'impureté ravage notre destinée tout entière, honneur, dignité, paix, jouissances pures, joies sereines, fraîcheur du printemps, forces de l'âge mûr, vigueur de la vieillesse, puissance de l'âme, essor de l'intelligence, domination de la volonté, santé de

1 Hebr. x, 29. — 2 Hebr. x, 29. — 3 II Cor. i, 22. — 4 I Cor. vi, 19. — 5 I Cor. iii. — 6 I Cor. iii, 17.

l'âme et du corps, tout est dévoré par le monstre qui ne laisse bientôt plus de sa victime que de méconnaissables débris.

L'honneur, la dignité humaine est la première sacrifiée. Le vice impur est essentiellement le vice honteux. Il y a des siècles qu'il travaille à se forger des titres de noblesse et à paraître le front haut et fier : il s'est bâti des temples et créé des prêtres : il s'est fait avec les princes et les rois de somptueux cortèges, il se dissimule sous la pourpre, il se transforme en de menteuses appellations : rien n'y fait : l'ignominie le marque toujours : honteux de lui-même, redoutant le regard d'autrui, il cherche encore le feuillage, où il cacha son premier déshonneur ¹. Le vice impur est *fil de la nuit et des ténèbres* ². — *Ce qu'il fait dans le secret est honteux même à dire* ³ ! Il faut à ces infâmes le voile de la nuit : *Ceux qui dorment, c'est la nuit qu'ils dorment : Ceux qui se plongent dans l'ivresse, c'est la nuit qu'ils s'y plongent* ⁴.

Les fils de la lumière, les fils du jour ⁵, ne redoutent pas la lumière, leurs œuvres en supportent les clartés ; mais à l'impudique, « fils de la nuit ⁶, » il faut l'obscurité qui enveloppe ses turpitudes, l'illusion qui lui dérobe à lui-même ses propres hontes, la nuit du mensonge et de l'hypocrisie qui lui permette, comme au serpent sous les fleurs, d'approcher de sa victime, de la séduire, de la perdre. *Nox præcessit* ⁷ : nuit abominable, qui ensevelit dans ses ténèbres *les orgies, les ivresses, les couches impures, les impudicités* ⁸..; nuit décevante, qui obscurcit l'intelligence, — *charge le cœur de ténèbres* ⁹ ; plonge le pécheur dans la

¹ Genes. III, 8. — ² I Thessal. V, 5. — ³ Ephes. V, 12. — ⁴ I Thessal. V, 7. — ⁵ I Thess. V, 5. — ⁶ I Thess. V, 5. — ⁷ Rom. XIII, 12. — ⁸ Rom. XIII, 13. — ⁹ Ephes. IV, 18.

fange et lui fait couvrir d'infamies son propre corps ¹; — enfin nuit perfide, ombres fatales, dont sait si habilement se servir un séducteur pour abuser sa victime. « Il se présente sous les dehors d'un cœur touché; l'hypocrite ose mettre la main sur cette région du cœur; il cache la débauche et la trahison sous le geste de l'amour et de la fidélité; puis, l'heure passée, après qu'il a détruit ce qui ne se réédifie jamais, il abandonne, il s'en va, déserteur du mal qu'il a fait, se consoler du dégoût qu'il éprouve par un dégoût qui n'est encore qu'à venir ². » Voilà *les fils de la nuit* ³: voilà ceux dont le ciel et la terre stigmatisent les vices; et qui, en attendant les suprêmes déshonneurs du dernier jour, ne recueillent de *leurs actes de stérilité et de ténèbres* ⁴ que le remords et la honte de les avoir commis ⁵.

Si l'impudique ne recueillait que la honte, il en ferait sans doute bon marché: le monde a des termes adoucis, des pardons faciles; le vice élégant et la débauche opulente n'ont guère à craindre de perdre ses faveurs. Mais un poison reste au fond de la coupe: le premier-né de la volupté, c'est la douleur, douleur intime, poignante, dont le terme extrême est le désespoir; *desperantes* ⁶. Comment d'un point de départ si riant, le voluptueux arrive-t-il à un si sombre abîme? Suivons cette marche fatale, où sous chaque pas du plaisir naît une douleur.

« Une fois l'enivrement évanoui, il reste dans l'âme un étonnement douloureux, un vide amèrement senti. On peut le combler de nouveau par de nouvelles secousses, mais il arrive qu'il se produit plus vaste qu'aupara-

¹ Rom. I, 24. — ² Lacordaire, *XXII^e Confér.* — ³ I Thessal.
— ⁴ Ephes. v, 14. — ⁵ Rom. vi, 21. — ⁶ Ephes. iv, 19.

vant, et cette succession pénible entre des jouissances extrêmes et des affaissements profonds, entre des éclairs de bonheur et l'impuissance d'être heureux, engendre à la longue un état continu de tristesse ¹. » Et comme si ce marasme ne suffisait pas à tuer dans une âme toutes ses joies, le vice lui amène pour la torturer au dehors les soucis, les angoisses, les jalousies furieuses, les amères déceptions, tous les poisons dans la coupe, toutes les tortures dans le cœur. Parmi ces tortures il en est une d'une inexprimable violence, c'est celle du remords. Il est des heures de calme, de raison et de foi, où l'âme opprimée ne retient plus ses cris de douleur; où la dignité humaine plaide avec une implacable énergie pour ses droits méconnus, où l'avenir paraît sombre et menaçant, où le coupable se sent pris des frayeurs de la justice et de l'expiation. « A peine l'impudique a-t-il joui des fruits de son incontinence, qu'il en éprouve l'amertume : à peine a-t-il accordé à ses sens ce que la loi de Dieu lui défend, qu'il demeure interdit, confus, livré comme Caïn à son propre péché qui devient son supplice et son tourment ². » Et si le malheureux est descendu si bas, que ni un rayon de lumière, ni une voix de la conscience ne lui parvienne plus, il n'en est pas moins laissé en proie à son inexorable nature. La bête peut trouver dans l'enivrement de ses sens un contentement que rien n'altère, elle suit sa nature et reste dans les bornes de sa destinée; mais l'homme qui, en cherchant son bonheur dans les sensations de la volupté, se détourne de sa fin, ne trouve plus que malaise, dégoût profond, inexprimable tristesse, là où il espérait

¹ Lacordaire, *Confér. de Toulouse*, XXII^e Confér. — ² Lacordaire, *Confér. de Toulouse*, XXII^e Confér.

goûter un plaisir sans mélange et sans fin. « Dans l'abîme ténébreux où il s'enfonce, il emporte avec lui son inexorable nature, et les échos de l'univers répètent de monde en monde les plaintes déchirantes de cette créature qui, sortie de la place que lui avait assignée l'ordonnateur suprême dans son vaste plan, et incapable de se fixer désormais, flotte sans repos au sein des choses comme un vaisseau délabré que les vagues poussent et repoussent en tout sens, sur l'océan désert ¹. »

Si la volupté, aux jours les plus florissants de son règne, cache sous ses ivresses de telles amertumes, que sera-ce si nous la considérons dans les ruines de l'âme et du corps qu'elle ne tarde jamais à accumuler ? *Quel fruit avez-vous recueilli de ces plaisirs qui vous couvrent à cette heure de confusion*² ? O fruit amer ! O moisson funeste ! *ayant semé dans la chair, de la chair ils recueillent la corruption*³ ; c'est trop peu dire, *le terme où ils aboutissent, c'est la mort*⁴. Mort universelle et irrémédiable ; mort de l'intelligence, du cœur, de la volonté ; mort de tout ce qui fait l'homme ; mort du corps lui-même, qui tombe exténué avant l'âge dans un sépulcre honteux. « Le premier effet, l'effet inévitable des habitudes voluptueuses, est de lier les puissances de l'âme, et d'en exclure toute autre pensée que celle des vils plaisirs dont elle s'est rendue l'esclave. Distract par des désirs sans cesse renaissants, obsédé d'impurs fantômes, l'esprit perd sa vigueur et sa fécondité. Tout s'altère et dépérit : la mémoire s'éteint, le caractère s'énervé, le cœur se dessèche : on ne sait plus aimer, ni compatir, ni répandre les délicieuses larmes de l'attendrissement. Le

¹ Lamennais. — ² Rom. vi, 21. — ³ Galat. vi, 8. — ⁴ Rom. vi, 21 ; — Philipp. iii, 19.

visage même s'imprime d'une expression dure et repoussante. Des traits heurtés et morts annoncent que la source des doux sentiments, des pures émotions, des joies innocentes est tarie. On dirait que la vie s'est réfugiée dans les organes : mais les organes mêmes s'usant bientôt, les infirmités, les maladies, les souffrances accourent en foule ¹. » « N'avez-vous pas rencontré de ces hommes qui, à la fleur de l'âge, à peine honorés des signes de la virilité, portent déjà les flétrissures du temps; qui, dégénérés avant d'avoir atteint la naissance totale de l'être, le front chargé de rides précoces, les yeux vagues et caves, les lèvres impuissantes à peindre la bonté, traînent sous un soleil tout jeune une existence caduque? qui a fait ces cadavres? qui a touché cet enfant? qui lui a ôté la fraîcheur de ses années? Qui a mis sur sa face des siècles honteux? N'est-ce pas ce sens ennemi de la vie des hommes?... Et l'on voit ces ombres apparaître parmi nous transparentes et vides, comme si déjà le jugement dernier les avait atteintes et les présentait sans voile au mépris de la terre et du ciel ². »

Le vice impur a donc une malice propre, une honte et des désastres à lui. Tous les vices ont sans doute leur contre-coup dans la chair : celui-ci s'y acharne, en fait sa proie, la rend le théâtre unique de ses perversités et de ses ignominies. *Fuyez la fornication : quelqu'autre péché que commette l'homme, le corps n'en est pas le théâtre ; tandis que l'homme qui commet la fornication, c'est contre son propre corps qu'il pèche* ³. — Il le couvre

¹ Lamennais, *Essais*, chap. ix. — ² Lacordaire, *Conf. N. D.*, XXII^e Conférence; — *Conf. de Toulouse*, II^e Conférence. — ³ I Cor. vi, 18.

d'ignominies¹, et faisant des turpitudes, il reçoit en sa propre chair le salaire mérité de ses erreurs². Il remplit cette chair de corruption, il l'exténue, il la mène rapidement, après des jours déshonorés, à un ignominieux sépulcre : *finis illorum mors est*³.

Hélas ! nous ne remuons encore que les premiers débris ; nous ne voyons que les premières ruines de cette créature sortie si belle des mains de Dieu, si hideusement déformée de celles du vice impur. Le sol manque sous les pas de l'impudique, la vie l'abandonne, les douleurs le minent, les espérances du temps s'évanouissent pour faire place aux plus sombres réalités : qu'est-ce que cela, en comparaison des désastres que subit son être surnaturel ? Que devient son âme, son salut, son éternité ? L'Apôtre lui fixe son sort avec une effrayante précision : il est exclu du royaume des cieux. Il l'est partout, dans tous les textes : pas d'illusions possibles, pas d'excuses valables, *la corruption ne peut pas revêtir l'incorruptibilité*. Ses vices dorment avec lui dans sa tombe : sa poussière maudite sera éternellement inapte aux gloires de la résurrection⁴, et son âme appartient de droit à Satan d'où vient toute souillure, et qui est nommé « l'adultère. » *Ne vous y trompez pas ! ni les fornicateurs, ni les adorateurs d'idoles, ni les adultères, ni les infâmes, ni les abominables*⁵... *ne posséderont le royaume de Dieu*⁶. — *Ceux qui font cela sont dignes de mort ! et non pas seulement ceux qui le font, mais encore ceux qui l'approuvent dans ceux qui le font*⁷. — *Sachez-le donc, et comprenez-le bien : pas un*

¹ Rom. I, 24. — ² Rom. I, 27. — ³ Rom. VI, 21. — ⁴ *Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur.* — I Cor. XV. —

⁵ I Cor. VI, 9. — ⁶ I Cor. VI, 10. — ⁷ Rom. I, 32.

*fornicateur, pas un immonde... n'aura l'héritage dans le royaume de Jésus-Christ et de Dieu. Ne vous laissez tromper à aucune vaine parole : c'est pour ces crimes que la colère de Dieu a fondu sur les fils rebelles à la vérité*¹.

Si, méditant ces affirmations formidables, nous nous demandons d'où viennent au vice impur des principes si assurés de réprobation, l'Apôtre va nous répondre.

Premièrement, aucun autre vice ne charge l'âme d'autant de ténèbres. L'apôtre nous le disait tout à l'heure, l'impudique est *filis de la nuit*²; — *son intelligence est plongée dans une nuit épaisse*³; — *l'ignorance est en lui*⁴; — *son cœur est frappé d'aveuglement*⁵. Le voilà livré tout entier au sens réprouvé⁶. Dieu, l'âme, l'éternité, la profondeur du gouffre, l'horreur de sa position, les menaces de l'avenir, l'impudique ne voit plus rien, n'écoute plus rien, n'est plus sensible à rien qu'aux brutales émotions de sa chair : c'est la bête que l'on mène inconsciente à la boucherie. *Souvenez-vous quand vous marchiez comme on vous menait*⁷; comme vous traînaient vos vices au travers d'une nuit profonde et jusqu'à l'abîme de la perdition. Le malade qui connaît et apprécie son mal peut guérir : qu'attendre de celui qui s'opiniâtre à le méconnaître et à repousser les remèdes? En second lieu, aucun autre vice ne retient l'homme dans une captivité si étroite et en d'aussi indissolubles liens : *venumdatus sub peccato*⁸. Son tyran le mène : marche! marche! de chute en chute, *de crime en crime*⁹, jusqu'à l'épuisement, jusqu'à la ruine, jusqu'au déses-

¹ Ephes. v, 5, 6. — ² I Thessal. — ³ Ephes. iv, 18. — ⁴ Ephes. iv, 18. — ⁵ Ephes. iv, 18. — ⁶ Rom. i, 28. — ⁷ I Cor. xii, 2. — ⁸ Rom. vii, 14. — ⁹ Rom. vi, 19.

poir, jusqu'à l'impénitence : marche ! Parfois l'esclave épouvanté recule devant l'abîme ; parfois même il recueille ses dernières forces, tente un suprême effort, mais la passion l'emporte, les liens se resserrent, et nous avons besoin de nous souvenir des inépuisables miséricordes de Dieu, pour ne le pas dire à jamais perdu. En troisième lieu, ce vice n'entre jamais seul dans l'homme : il tient tous les autres vices à ses gages, il les emploie tous à sa propre iniquité. Quand l'Apôtre a décrit l'impureté en elle-même¹, il fait apparaître le hideux cortège de vices qui l'accompagnent et obéissent à tous ses ordres. Les impudiques *sont remplis de toute sorte d'iniquité et de malice, en même temps que de fornication*². — *L'avarice*³ amasse l'or dont l'impureté paye ses orgies : *les jalousies, les homicides*⁴, sont les plaisirs qu'elle goûte le plus volontiers : sa suprême jouissance est de semer des discordes et de voir couler le sang. L'impudique *est insensé, sans tenue*⁵ ; il ne connaît plus la bonté ; il est *sans affection*⁶, — *sans foi*⁷, — *sans miséricorde*⁸. Le jeune homme impudique ne souffre plus le frein de l'autorité paternelle, *il n'obéit plus à ses parents*⁹. Nous serions infinis, si nous voulions être complets. Un mot résume ces suites affreuses que l'impureté entraîne après elle : l'impudique *est odieux à Dieu*¹⁰ : il le sait ; il se sait *sans Christ... sans héritage, sans espérance de promesse, et sans Dieu dans ce monde*¹¹. Cet abandon effroyable lui ouvre le dernier abîme où se consomme sa réprobation : le désespoir. L'impudique désespère. *Désespérant, ils se sont abandonnés eux-mêmes à l'impu-*

¹ Rom. I, 24-29. — ² Rom. I, 29. — ³ Rom. I, 29. — ⁴ Rom. I, 29.
— ⁵ Rom. I, 31. — ⁶ Rom. I, 31. — ⁷ Rom. I, 31. — ⁸ Rom. I, 31.
— ⁹ Rom. I, 30. — ¹⁰ Rom. I, 30. — ¹¹ Ephes. II, 1.

*dicité, jusqu'à commettre toutes sortes d'actions infâmes*¹. Ils désespèrent de tout, de Dieu et d'eux-mêmes, du passé, du présent, de l'avenir ; impossible d'obtenir le pardon : impossible de rompre avec ces attaches, ces liaisons, ces jouissances ; impossible de persévérer, impossible de rester chaste : *Desperantes seipsos tradiderunt*. Le même vice qui flétrit leur jeunesse déshonorerait leur âge mûr, souillera leurs cheveux blancs, les accompagnera dans la tombe, et y dormira avec eux jusqu'au réveil terrible du dernier jour.

Nous ne serions pas complet dans cette triste matière si nous ne marquions avec l'Apôtre la route qui mène à l'abîme, les complices perfides qui ménagent l'entrée d'une âme au vice impur.

Ces complices sont avant tout les fréquentations dangereuses, la société d'hommes dissolus. *Je vous l'ai écrit dans ma lettre : ne liez pas société avec les fornicateurs*². — *Ignorez-vous qu'il suffit d'un peu de ferment pour corrompre toute la masse*³? Sans doute il vous est impossible dans la vie publique et les relations sociales d'éviter tout contact avec ces pestiférés ; mais évitez l'intimité qu'ils vous offrent, fuyez leur table, renoncez absolument aux récréations d'innocente apparence qu'ils vous présentent, et dont ils font un piège à votre vertu. *Si un frère a la réputation d'être fornicateur, évitez tout commerce avec lui.. D'un tel homme ne partagez pas même la table... Enlevez la contagion du milieu de vous*⁴. La même doctrine, les mêmes textes s'appliquent à ces amitiés dangereuses ; ces fêtes, ces spectacles, ces amusements licencieux, ces occasions si prochaines de chute, ces lieux si mal famés

¹ Ephes. iv, 19. — ² I Corinth. v, 9. — ³ I Corinth. v, 6. —

⁴ I Corinth. v, 11.

où vont se perdre tant d'âmes. Une imprudence, une curiosité légère y amène, l'attire y retient, le poison s'y inocule, c'en est fait, il y faut périr!

En même temps que les fréquentations dangereuses, l'Apôtre signale la licence des conversations, *Væ mundo a scandalis!* Que d'âmes ignoraient jusqu'au nom du vice impur! Mais un mot imprudent a été jeté, une plaisanterie licencieuse est venue jusqu'à elles, un jour fatal s'est ouvert qui n'a bientôt plus éclairé que des ruines. *Les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs*¹. Ames chastes, virginales colombes, fuyez jusqu'à l'apparence du mal. Sous aucun prétexte ne vous entretenez de choses impures, fût-ce pour les flétrir. Ces indignations complaisantes sont trop souvent un piège : l'âme croit s'y pouvoir mettre à couvert, et de là regarder sans danger un vice dont le seul aspect suffit à souiller le regard et à ébranler la volonté. *Que ni fornication, ni quelque impureté que ce soit, ne soit même nommée parmi vous, ainsi qu'il convient aux saints*². Prenons garde encore à ces rires dissolus, à ces saillies grivoises, réputées innocentes, mais pleines en réalité des ferments du vice. *Ne souffrez ni paroles déshonnêtes, ni plaisanteries folles, ni bouffonneries ; tout cela répugne à votre vocation*³. Combien plus faudra-t-il qu'une oreille chrétienne se ferme avec indignation à ces discours où le vice est enseigné directement et sans voile, *ces discours qui rongent comme un chancre*⁴! Combien plus des lèvres chrétiennes devront-elles avoir horreur de pareilles souillures, et la bouche où entre la chair virginal de Jésus-Christ se fermer à ces immondices? *Bannissez de vos*

¹ I Corinth. xv. — ² Ephes. v, 3. — ³ Ephes. v, 4. — ⁴ II Tim. II, 17.

*lèvres tout discours déshonnête*¹. — *Qu'aucune espèce de mauvais discours ne s'échappe de votre bouche*². Mais s'il est une sorte d'entretien qu'il faille fuir entre tous, c'est celui du mauvais livre, plus terrible que les autres en ce qu'il cache sous des attraits plus vifs le poison qu'il distille, qu'il est d'un accès plus facile, et qu'il peut être d'un commerce plus continu. L'amour du mauvais livre sera toujours l'indice d'une chasteté expirante; et sa lecture assidue, la perte la plus assurée des mœurs et de la foi.

L'âme pour rester pure doit encore éviter l'oisiveté qui la livre sans contre-poids aux corruptions du cœur, aux rêveries intimes comme aux séductions du dehors. Désœuvrés, nous devons donner nos heures vides aux fréquentations, aux entretiens inutiles toujours, dangereux trop souvent. C'est là que le démon impur attend une âme; là qu'il dresse ses pièges, là que de tout temps il a triomphé des plus robustes vertus... *Oisives, elles s'apprennent à courir de maison en maison; et non pas oisives seulement, mais bavardes et curieuses, tenant d'inconvenants discours*³. Que la séduction sous d'hypocrites dehors, *des bénédictions et de douces paroles à la bouche*⁴, vienne à elles, elles tombent, et leur vice leur vainqueur et leur tyran *les traîne captives, chargées de péchés, mués par toute sorte de mauvais désirs*⁵.

Enfin il est un vice qui fait plus que conduire l'homme à l'impureté, qui la commence en lui, en excitant dans sa chair les premières révoltes, en même temps qu'il étouffe en son âme l'énergie de la résistance; ce vice, c'est la gourmandise. L'Apôtre s'attache à nous

¹ Coloss. III, 8. — ² Ephes. IV, 29. — ³ I Tim. V, 13. — ⁴ Rom. XVI, 18. — ⁵ II Tim. III, 6.

montrer la liaison intime de cette honteuse passion avec l'impureté, puis à nous inspirer le mépris et le dégoût qu'il mérite.

L'impureté est renfermée dans l'ivresse, comme le fruit dans son germe, comme le poison au fond de la coupe. La chasteté dans l'intempérance serait une sorte de violation du cours naturel des choses, un miracle de l'ordre moral. Sans doute l'impureté peut venir d'autres sources, mais elle vient infailliblement de celle-là ; *gardez-vous des excès du vin, dans l'ivresse est la luxure*¹. Voyez le peuple figuratif, au jour de sa prévarication dans le désert, aucun autre spectacle ne nous rend mieux compte de cette liaison fatale dont nous parlons. Ces malheureux qui, tout à l'heure, tomberont dans d'affreuses prostitutions, de là dans une idolâtrie monstrueuse, de là dans des châtiments sans miséricorde, commencent par les plaisirs de la satiété et de l'ivresse. *Le peuple s'assit pour manger et pour boire, puis ils se levèrent pour les jeux*² ; ces jeux infâmes dont le paganisme honorait ses dieux, et dont la prostitution faisait toujours la plus essentielle partie.

Si « aux fruits on connaît l'arbre³, » l'ivresse et les excès de la table doivent nous être déjà connus. Achevons d'en étaler les ignominies et les dangers. Hélas ! Où donc peut tomber l'homme, ce frère des anges, ce fils des cieux, dont la pensée, le désir et l'action n'ont plus d'autre terme digne d'eux que les gloires d'une éternité, jusqu'où peut-il descendre, si de semblables jouissances le captivent et d'aussi vains plaisirs l'absorbent tout entier ? Qu'a-t-il gagné à ces satiétés brutales ? que remporte-t-il de ces somptueux banquets ?

¹ Ephes. v, 18. — ² Corinth. x, 7. — ³ Math. iii, 10-19.

*Ce n'est pas le manger qui nous fait plaisir à Dieu ? Ce n'est pas à manger que nous gagnerons davantage, ce n'est point à ne pas manger que nous perdrons*¹. O chrétien, être céleste, *Dieu en fleur*, pourquoi te complaire en ce qui n'est qu'ordure, et que Dieu si vite réduira à néant ? *Le manger est fait pour le ventre, le ventre pour le manger*²; ils sont dignes l'un de l'autre. Que ces deux esclaves, ô âme, les derniers de ta maison, s'unissent et se donnent l'un à l'autre : c'est l'ordre; mais que toi, leur reine, tu te mêles à eux et t'y assujettisses, voilà le dernier terme du déshonneur ! Si cette honte te trouve insensible, vois la vanité de ton plaisir. *Dieu un jour les détruira l'un et l'autre*³; et ces basses choses ne peuvent trouver place dans le royaume éternel. Et pourtant où ne règne pas cette vile passion ? où n'exerce-t-elle pas ses ravages ? « Ses victimes sont plus innombrables que celles qu'a frappées le glaive⁴. » Son empire est d'une violence inouïe; c'est la fureur, c'est le délire, c'est un culte ? L'homme en peut arriver là ! *se faire un Dieu de son ventre*⁵; sacrifier à cette abominable divinité, la force de son intelligence, la vigueur de son corps, la dignité de ses jours, le patrimoine de ses pères, et le pain de ses enfants; puis descendant d'un degré encore dans l'ignominie, se faire de ses excès mêmes un sujet de gloire, et *placer son honneur dans ce qui le charge de confusion*⁶. Regardez ce roi de la création, cet héritier d'un trône éternel, plongé corps et âme dans la matière; ne vivant plus que pour elle⁷; y étouffant ses facultés les plus hautes, et ne retirant bientôt d'une si honteuse

¹ I Corinth. viii, 8. — ² I Corinth. vi, 13. — ³ I Cor. vi, 13. —
⁴ Philip. iii, 19; — Rom. xvi, 18. — ⁵ Philip. iii, 19. — ⁶ Philip.
 iii, 19. — ⁷ Philip. iii, 19.

oppression qu'une intelligence hébétée et un corps caduc tout prêt pour la pourriture du tombeau. Mais une plus rigoureuse justice est réservée à cet abus de l'existence. Pas plus que l'impureté, la gourmandise et l'ivresse *ne posséderont le royaume de Dieu*¹. Dieu, juste appréciateur de la malice intime de ces vices, ne s'arrête point aux vaines appréciations du monde, mais il les frappe sans pitié des foudres de la réprobation. Le premier comme le dernier mot de la chute de l'homme reste dans ce mot de la Genèse, si profond en sa bassesse : *comedit*, il mangea. « La femme vit que le fruit était bon à manger, qu'il était beau à l'œil et d'une délicieuse apparence, elle prit donc du fruit de l'arbre et mangea, et en donna à son époux qui mangea. Et leurs yeux à tous deux furent ouverts², » pour apercevoir dans une honte qu'ils ne connaissaient pas, la fin de leur innocence et l'aurore de leur châtement. Voilà l'histoire de l'homme, quand détaché de Dieu, l'homme se précipite dans la vie des sens. Une pâture s'offre à lui, une voix se fait entendre; mange, ceci est bon! Et l'histoire de l'homme est l'histoire des empires, dont l'orgie annonce, précipite et consomme infailliblement la destruction. *Comedit*; c'est le mot par lequel l'Écriture achève le récit de la première révolution morale de l'humanité; mot *fatigue* dans sa bassesse, et qui se retrouve au fond de tout ce qui finit. Balthazar mangeait, quand tomba sous l'épée de Cyrus l'empire des Chaldéens; il tenait à la main la coupe ravie aux sacrifices du vrai Dieu, lorsque le doigt prophétique écrivit sur la muraille, en face de lui, l'heure et la cause de sa condamnation. Ainsi finit Babylone, dans un festin,

¹ 1 Cor. vi, 10. — ² Genes. iii, 6, 7.

ainsi Rome passa dans un autre festin, ainsi meurent tous les empires, la coupe à la main et le blasphème à la bouche ¹. »

Le premier ennemi de la vie céleste assignée à l'homme par la Rédemption, c'est la passion des sens, le second est la passion de l'or; moins universelle et moins violente que l'autre, mais source néanmoins, là où elle règne, d'incalculables maux ². La passion de l'or est tout à la fois un crime, une folie, une douleur.

C'est un crime. Dieu est pesé avec un peu d'or, et l'or l'emporte. L'avare, placé en face « des deux maîtres ³, » et dans l'impossibilité de les servir tous deux à la fois, renie résolument Dieu et le chasse, pour se livrer tout entier à l'or dont il fait son maître et son roi. Et ce n'est là encore qu'un premier trait : l'impiété de l'avarice va plus loin. Car ce n'est pas ici le reniement ordinaire, tel que le renferment les autres péchés. C'est une *apostasie* : *plusieurs s'adonnant à l'avarice se sont jetés hors de la foi* ⁴. C'était logique. Si nous y prenons garde, la négation du christianisme est tout entière en germe dans la passion de l'or. Foi, espérance, charité, Dieu, âme, vie éternelle, que deviennent ces diverses réalités dans l'âme de l'avare, sinon des chimères et des nonsens? Où est sa foi ailleurs qu'en son or? Qu'espère-t-il que l'agrandissement perpétuel de sa fortune? Qu'aime-t-il que soi-même et ses trésors? Que lui importent Dieu et ses invisibles biens, dont il n'a que faire? Que lui est l'autre vie, à cet homme qui n'a de regards, d'aspirations et d'énergie que pour la terre? *Erraverunt a fide* ⁵. Tout ce qui fait l'âme et la vie du christianisme,

¹ Lacordaire, *LXXIII^e Conférence*. — ² I Tim. vi, 10. — ³ Math. vi, 24. — ⁴ I Tim. vi, 10. — ⁵ I Tim. vi, 10.

n'existe pas pour l'avare. Mais voici plus, l'Apôtre nous le montre, non plus seulement apostat, mais idolâtre; non plus seulement *sans Christ et sans Dieu*¹, mais aux pieds du démon, adorateur d'une idole dont Satan est la réalité. *Ceux qui veulent devenir riches, tombent dans la tentation et dans le piège du démon*². Ah! c'est là que Satan attendait le cupide! Il vient à lui, il l'élève sur la montagne, il lui déroule l'éblouissant spectacle des fortunes humaines : « tout cela est à toi, si, tombant à mes pieds, tu m'adores³! » et l'avare adore, et il n'adore que cela! *Sachez-le, tout avare est adorateur d'idoles*⁴; — *et l'avarice n'est autre chose qu'un culte offert aux images*⁵ du démon de l'or. Le païen avait son Jupiter, son Neptune, son Mars, sa Vénus : l'avare a son or qui les remplace tous : divinité abjecte et malfaisante, culte qui renferme en lui toutes les perversités à la fois. *La racine de tous les maux, c'est la cupidité*⁶. C'est elle qui enfante et nourrit l'orgueil; elle qui introduit ses adorateurs dans les jouissances de la vie charnelle, dans le luxe, les somptuosités et les dissipations où périt la foi et se dévorent les âmes. L'avare est capable de tout : « son âme est à vendre⁷. » « Rien de pervers comme l'amour des richesses⁸. » « Rien de scélérat comme l'avare⁹. » Que l'avarice soit *la racine de tous les maux*¹⁰, qui en oserait douter après ces énergiques affirmations de l'Esprit-Saint et quand l'expérience y donne de si éclatantes affirmations? Qui prépara le plus épouvantable des crimes, et consumma la plus affreuse des réprobations? Qui vendit le Christ et poussa le vendeur

¹ Ephes. II, 12. — ² I Tim. VI, 9. — ³ Math. IV, 9. — ⁴ Ephes. V, 5. — ⁵ Coloss. III, 5. — ⁶ I Tim. VI, 10. — ⁷ Eccl. X, 10. — ⁸ Eccl. X, 10. — ⁹ Eccl. X, 9. — ¹⁰ I Tim. VI, 10.

au gibet, et du gibet dans l'horreur de l'expiation éternelle ? Qui, sinon l'amour désordonné de l'or ? L'avare est capable de tout. « Un avare vendrait son âme ! il est l'ennemi commun de tous les hommes. Prêt à tout pour gagner deux oboles, il se refuse à tout quand il n'y a rien à gagner. Il hait tous les hommes, pauvres et riches ; les pauvres, de peur qu'ils ne viennent l'importuner de leurs demandes ; les riches, parce qu'il n'a pas leurs biens ; il en veut à tous comme si tous l'avaient volé... Comme l'enfer, il engloutit tout ; c'est l'ennemi déclaré de l'humanité. Il voudrait qu'il ne restât pas un homme ici-bas, afin de posséder tout lui seul.... Demandez à cet homme s'il ne forme pas tous les jours des souhaits de mort contre ses proches, contre ceux dont il tient la vie. Qu'est-il besoin de l'interroger ? Personne n'ignore que ceux qui sont attaqués de ce mal horrible voient à regret se prolonger la vieillesse de leur père, et regardent l'avantage d'avoir des enfants, avantage si doux et si cher aux autres, comme une charge odieuse... Parcourez en détail toute la personne de l'avare, vous verrez comment sa dureté d'un être humain a fait un animal carnassier. Mais si vous pénétrez dans l'intérieur de son âme, ce n'est plus avec les animaux, mais avec les démons qu'il le faut comparer. Comme eux il est sans pitié ; il n'éprouve à l'égard des hommes qu'une haine implacable. Point de désir du ciel, point de crainte de l'enfer, aucun respect de ses semblables, aucune sensibilité, aucune compassion. Démon au dedans, bête féroce au dehors, quel rang lui donnerons-nous ¹ ? » Les textes de l'Apôtre qui précèdent,

¹ Sanct. Chrysost. in *Math.* hom. LXXX ; — in *1 ad Corinth.* hom. IX ; trad. Martin.

les implacables invectives du grand docteur qui les commente, nous ont déjà révélé cette vérité que le monde contredit, que les fidèles reçoivent avec une soumission tremblante; l'avarice est un crime capital puni des supplices éternels de l'enfer: *Il plonge l'homme dans la mort*¹. — *Ignorez-vous que les iniques ne posséderont pas le royaume de Dieu? Ne vous y trompez pas; ni voleurs, ni avares, ni ravisseurs, ne posséderont le royaume de Dieu*². — *Sachez-le bien, pas un avare, ce qui est être idolâtre, ne possède d'héritage dans le royaume de Jésus-Christ et de Dieu*³.

Et quand l'avare n'aurait pour ennemi que le néant où retombent ses trésors, la passion, qui les lui a fait recueillir avec de si poignantes angoisses, serait déjà la plus insigne des folies. *Nous n'avons rien apporté en venant au monde, pas de doute que nous n'en pourrions non plus rien remporter*⁴; « et, nus, nous retournerons à la terre »⁵. « L'avare n'emportera rien avec lui de ses labeurs »⁶. Voilà donc un homme qui dans la route qu'il est forcé de parcourir sait, à n'en pouvoir douter, qu'il tombera entre les mains des voleurs pour en être entièrement dépouillé : il le sait et prend avec lui, sans en réserver la moindre parcelle, tout son or, tous ses bijoux, tous ses titres! quelle plus misérable folie! Encore, s'il était assuré que l'attaque est lointaine; que durant une longue route il pourra repaître son regard de ces trésors dont il s'est chargé; toute précaire que puisse être une pareille consolation, c'en serait une encore; mais non, chaque heure, chaque instant peut consommer sa ruine. Et il s'arrête, et il dit tranquille-

¹ I Tim. vi, 9. — ² I Cor, vi, 10. — ³ Ephes. v, 5. — ⁴ I Tim. vi, 7. — ⁵ Job. i, 21. — ⁶ Eccl. v, 14.

ment à son âme : « Mon âme, tu as d'innombrables richesses mises pour de longues années en réserve; repose-toi, mange, bois, fais bonne chair!... Insensé, cette nuit même, on te redemande ton âme! Ces biens amassés, à qui seront-ils ¹? » Dernier trait de folie. Si l'avare pouvait compter pour ses trésors sur l'immutabilité dont il est frustré lui-même; s'il pouvait dire : Je pars, mais j'ai fondé une œuvre qui me survivra, — mais non; malheureux, écouté : « l'homme passe comme l'ombre, c'est bien vainement qu'il se jette dans le trouble, il thésaurise sans savoir pour qui il amasse tous ces biens ². » Insensé, tu as jeté aux flots mobiles ton argent et ton or, tu as bâti sur le sable, tu t'es reposé sur le cratère du volcan.

Folie de l'avarice, folie douloureuse. C'est la sueur au front, le brisement aux membres, l'angoisse dans l'âme, que ce pauvre fou a élevé son édifice ruineux. « Quoi de plus misérable que l'homme cupide? Il est sans cesse troublé, ou par les maux qui lui surviennent, ou par ceux qu'il craint. Jamais de calme, jamais de sécurité : son âme est plus agitée qu'une mer battue d'orages, la nuit ne lui apporte pas le repos que lui refuse le jour. Il ne jouit pas du bien qu'il possède, et le désir de celui qu'il n'a pas le ronge et le torture. Il épie les affaires des autres, questionne avidement sur l'avoir de chacun. Il songe comment il triomphera de celui-ci par la crainte, de cet autre par la flatterie, de cet autre par la violence. Procès, ventes, achats, testaments, intérêts, capitaux, tout s'agite en tumulte dans son cerveau. Et jamais son inquiétude n'est plus poignante que quand il est plus riche ³. » Voici donc le triste inventaire de

¹ Luc. xii, 19. — ² Psal. LVIII, 7. — ³ S. Chrys. in *Psal. CXLII*.

ce que cette basse et cruelle passion apporte avec elle dans une âme; fatigues excessives, déboires infinis, vie dure et honteuse, privation sans mérite, mépris universel, huées populaires, bassesses odieuses, risées et haines de tous, misérable existence, mort exécrée, dénûment éternel. Triste commentaire du mot de l'Apôtre : *Ils se sont empêtrés en des douleurs sans nombre*¹.

Donc, ô chrétiens, ô fils de Dieu, ô possesseurs d'un royaume éternel, *que notre vie ne connaisse pas l'avarice*². Et vous, ministres de l'Évangile, organes de la vérité, *aux riches de ce siècle ordonnez de n'être point orgueilleux, de ne point espérer dans l'incertain des richesses, mais dans le Dieu vivant qui nous fournit abondamment tout le nécessaire de la vie. Qu'ils soient bienfaisants; qu'ils s'enrichissent d'œuvres saintes; qu'ils soient faciles à l'aumône et au partage de leurs biens. Qu'ils s'acquièrent un fonds solide pour l'avenir; qu'ils s'emparent de la véritable vie*³, sans se laisser enchaîner dans les liens de la vie présente; *qu'ils usent de ce monde comme n'en usant pas*⁴. *Qu'ils fassent profession de n'être sur la terre que des étrangers et des voyageurs*⁵.

C'est là du même coup échapper au troisième piège que tendent à la vie céleste du chrétien les choses de ce monde; sollicitudes, soins absorbants, tracas des affaires, angoisses du besoin, tumultes éternels, agitations incessantes, tourbillons de la vie, où les âmes sont emportées loin de Dieu. Ah! voici bien le grand adversaire de la vie céleste que doit mener le chrétien! Tous ne descendent pas à la dégradation des sens; tous ne vendent pas leur âme au démon de l'or, mais qui échappe

¹ I Tim. VI, 10. — ² Hebr. XIII, 5. — ³ I Tim. VI, 17-20. — ⁴ I Cor. VII, 31. — ⁵ Hebr. XI, 13.

« aux sollicitudes de ce siècle ¹ ! » Qui a la force de se dégager des mille liens dont nous enlacent chaque jour les choses terrestres ² ? L'Apôtre nous crie : *Je veux que vous viviez sans sollicitudes* ³. Qui est sans sollicitudes ? Qui passe à travers la vie présente comme sur une terre étrangère où rien n'émeut ni ne captive, et que l'on traverse rapidement sans se fixer nulle part ?

Et comment les choses présentes réussissent-elles à nous enlacer et à arrêter l'essor de notre âme vers les cieux ? Elles nous appliquent, elles nous enchantent, elles nous inquiètent : triple entrave, où nous sommes perpétuellement embarrassés et retenus.

Elles nous appliquent. Ne parlez pas de Dieu, de son âme, de son éternité, à cet homme qu'absorbe le maniement des grandes affaires. Quand il aura bâti ses usines, exploité ses capitaux, lancé sur les mers les navires chargés de ses produits, peut-être pourra-t-il donner un instant d'attention à son sort éternel. Ce savant est à la recherche de quelque nouvelle combinaison ; il décompose une sel, il formule une loi. O parole divine, ambassadeur du Très-Haut, gardez-vous de le distraire d'une aussi importante application ! Cet autre écrit un roman ; cet autre agence un drame ; cet autre compose une histoire ; impossible de songer encore à l'affaire du salut ! Ce riche vous semble au moins avoir à soi de longues heures ; détrompez-vous : ses relations sont si nombreuses, ses visites, ses voyages, ses banquets, ses fêtes si continuelles, sa vie si emportée dans un tourbillon de plaisirs, qu'il n'en saurait détacher une heure pour son âme et son Dieu ! Et si, vous détournant

¹ Math. XIII, 22 ; — Luc. VIII, 14. — ² Math. XIII, 22 ; — Luc. VIII, 14. — ³ I Corinth. VII, 22.

de ses opulentes demeures avec le dégoût qu'inspire une si étrange folie, vous allez demander au pauvre une âme libre et un cœur dégagé, lui aussi vous repousse : sa lutte quotidienne contre la faim l'absorbe si entièrement que cet infortuné, qui devrait en appeler sans cesse des douleurs et des humiliations de ce monde aux joies et aux honneurs de l'autre, est le plus obstiné à poursuivre ici-bas une proie qui le fuit toujours. C'est à tous « ces cœurs appesantis¹, » « à ces amateurs de vanité et à ces chercheurs de mensonge², » que l'Apôtre adresse ce pressant appel : *Je vous le dis donc, ô mes frères, le temps est court : que reste-t-il ? Que ceux qui ont des épouses soient comme n'en ayant pas, ceux qui pleurent comme s'ils ne pleuraient pas, ceux qui sont dans la joie comme s'ils n'y étaient pas, ceux qui achètent comme ne possédant pas, ceux qui usent de ce monde comme n'en usant pas*³. Et pourquoi ? *La figure de ce monde passe*⁴. O homme, as-tu compris ? d'une part, *le temps est court*⁵ ; ni tes pleurs ne durent, ni tes joies ne sont permanentes, ni tes biens ne sont stables, ni ta vie, au milieu de ces choses terrestres dont tu uses comme si tu étais éternel, n'est longue et assurée : *breve, breve est*⁶ ! Et de plus, *la figure de ce monde passe*⁷. Que prétends-tu retenir de ces eaux fugitives ? tout fuit, tout change, tout te trahit. Tu te prends à la vie, elle s'écoule, tu t'attaches avec frénésie à la fortune, aux honneurs, aux plaisirs : ils passent, Ils s'évanouissent : *præterit figura hujus mundi*⁸.

Que l'homme s'absorbe et se dépense en des choses

¹ Psal. IV. — ² Psal. IV. — ³ I Corinth. VII, 29-32. — ⁴ Corinth. VII, 31. — ⁵ I Corinth. VII, 29. — ⁶ I Corinth. VII, 29. — ⁷ I Corinth. VII, 31. — ⁸ I Corinth. VII, 31.

périssables, c'est une première folie ; mais qu'il y attache sa joie, que cette caducité misérable qui lui devrait inspirer le plus profond mépris, ne fasse, ce semble, qu'enflammer davantage ses désirs ; que ces biens d'un jour deviennent l'objet unique de son amour et de son bonheur, comment qualifier une aussi extravagante créature ? Bossuet s'écriait douloureusement : « Le charme de sentir est-il donc si fort que nous ne puissions rien prévoir¹ ! » Hélas, oui, tel est bien l'homme. A l'inverse de cette céleste créature *qui ne regarde rien de ce qui est visible, parce que ce qui est visible ne dure qu'un moment*², lui n'a de pensées et d'aspirations que pour les biens éphémères de ce monde : tellement offusqué par le spectacle des choses visibles que le monde supérieur et éternel, dont l'œil perçant de la foi aperçoit les cimes éblouissantes par delà le tombeau, n'existe pas pour son regard trop faible et trop court. Dès lors qu'arrive-t-il ? Affamé de jouissances et ne trouvant plus, pour apaiser sa faim dévorante, que les joies vides de la terre, il se jette sur elles avec la frénésie du famélique. Vains efforts ! *præterit figura hujus mundi*³ ! Il veut saisir l'amour pour en nourrir son cœur : *præterit* ; la beauté s'altère, les charmes s'évanouissent, l'oubli et l'indifférence viennent avec leurs glaces, et la mort avec ses séparations sans espoir. Il se prend à la fortune : à peine acquise, son aspect si brillant d'abord s'assombrit, et les douleurs s'y montrent ; *præterit figura*. Il étreint la volupté dans un embrassement qu'il voudrait rendre éternel : *præterit* ! elle fuit bientôt laissant sa victime blessée à mort. Et

¹ Orais. funèbre d'Anne de Gonzague. — ² II Corinth. iv, 18. —

³ Corinth. vii, 31.

ainsi poursuivant sans cesse le bonheur sur la terre, l'homme ne le saisit ou ne le retient jamais ; et quand il a tout vu, tout expérimenté, tout épuisé des jouissances terrestres, il jette aux faux biens qui l'ont trompé, cette voix douloureuse : « vanité des vanités et tout est vanité ¹ ! »

Si le charme de jouir est bien fort, la crainte de manquer ne l'est pas moins : l'inquiétude du lendemain, l'angoisse de l'avenir est le troisième lien qui retient notre âme fixée à la matière et brise incessamment son vol vers le ciel. *Je veux vous voir sans sollicitudes* ². Que n'a point fait Dieu pour nous délivrer de ces sollicitudes où notre âme captive n'a plus le loisir ni la force de se fixer au ciel, sa vraie patrie ? *Dieu est bien assez puissant pour faire affluer en vous toutes grâces : afin qu'ayant en tout le nécessaire, vous soyez riches de tout bien... Celui qui donne au semeur sa semence vous donnera aussi à vous le pain pour manger, et multipliera vos semences* ³. « O homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté ⁴ ? » *Dieu lui-même vous a dit : je ne te délaisserai pas, je ne t'abandonnerai pas ; de sorte que nous pouvons répéter avec une entière assurance : Dieu est mon aide ; je ne craindrai rien de ce que peuvent me faire les hommes* ⁵. « Ouvrez donc les yeux, ô mortels : contemplez le ciel et la terre et la sage économie de cet univers : est-il rien de mieux entendu que cet édifice ? Est-il rien de mieux gouverné que cet empire ? depuis les créatures les plus grandes jusqu'aux plus petites, la Providence se répand partout ; elle nourrit les plus petits oiseaux qui l'invoquent dès le matin par la mélodie de leur chant ; et

¹ Eccl. i, 2. — ² I Cor. vii, 32. — ³ II Cor. viii, 8-12. — ⁴ Math. xiv, 31. — ⁵ Hebr. xiii, 5, 6.

ces fleurs dont la beauté est sitôt flétrie, elle les pare si superbement durant ce petit moment de leur vie, que Salomon dans toute sa gloire n'a rien de comparable à cet ornement. Si ses soins s'étendent si loin, vous, hommes qu'il a faits à son image, qu'il a éclairés de sa connaissance, qu'il a appelés à son royaume, pouvez-vous croire qu'il vous oublie ¹ ! »

Mais vous ressentez les horreurs de la faim et les cruelles angoisses du dénûment ? Chrétien, élève plus haut ton âme ; sache comprendre le plan divin. *Ce n'est pas parce que tu auras un instant été privé de nourriture, que tu en auras du dommage* ² : tout au contraire ; cette épreuve est ta sûreté, ta richesse et ta gloire. C'est un père qui te châtie ³, un roi qui te pousse au combat et à la victoire, un médecin qui te traite et dont les blessures, pour cuisantes qu'elles soient, sont des signes de dévouement et des espérances de vie.

Enfin il est une dernière chose à comprendre. « Si tu cherches le royaume de Dieu et sa justice ⁴, » tu n'as rien à craindre des détresses de la vie : « le surcroît ⁵, » le nécessaire de l'existence t'est assuré sur les fonds de la Providence ; et cela, largement et sans avarice, *omnem sufficientiam* ⁶. Mais si, tout entier plongé dans la vie présente, tu ne *cherches plus la patrie meilleure, c'est-à-dire la patrie céleste* ⁷, Dieu ne s'engage à rien, et tu restes sans l'assurance d'aucune promesse.

Entends encore que c'est le *suffisant* ⁸, seulement que, voyageur et étranger sur la terre, tu peux réclamer et obtenir de la bonté divine. Le superflu qu'exigent ton

¹ Bossuet, 1^{er} Sermon. IV^e dim. de Carême. — ² I Cor. VIII, 8. —

³ Hebr. XII, 7. — ⁴ Math. VI, 33. — ⁵ Math. VI, 33. — ⁶ II Cor. IX, 8. — ⁷ Hebr. XI, 14, 16. — ⁸ II Cor. IX, 8.

avarice, ton luxe, ta sensualité, tous ces biens inutiles qui t'éloignent de Dieu, te fixent à la terre et font courir à ton âme ses plus graves dangers, de quel front, toi, qu'on instruit à ne demander à Dieu chaque jour qu'un morceau de pain, les réclamerais-tu de la suprême sagesse et de la suprême bonté ? *Que notre vie se passe sans avarice : content de ce que nous avons*¹. — *Nous n'avons rien apporté en venant au monde : aucun doute que nous n'en pouvons rien remporter : ayant donc les aliments et de quoi nous vêtir, restons-en satisfaits*².

Concluons. *Donc, mes frères, nous ne sommes pas les débiteurs de la chair, forcés à vivre selon la chair. Car si vous vivez selon la chair, vous mourrez : si au contraire vous tuez par l'esprit les œuvres de la chair, vous vivrez*³.

II. — Ainsi que nous le fait pressentir ce dernier texte, la vie chrétienne est en second lieu une vie d'*expiation*. L'homme doit souffrir. L'Éden des premiers jours s'est transformé en la vallée de larmes que l'homme traverse sous le lourd fardeau de ses douleurs. Si une pensée superficielle s'étonne de voir souffrir l'homme après l'amnistie du Calvaire, et la grâce toute-puissante de la rédemption, devenue faible, ce semble, devant deux seuls adversaires, la douleur et la mort ; si, inintelligent des mystères de la pensée divine, l'homme dit encore : « quoi donc ! Celui qui ouvrit les yeux de l'aveugle-né ne pouvait pas faire que celui-ci ne mourût pas⁴ ? » l'Apôtre va répondre, en dévoilant le magnifique

¹ Hebr. XIII, 5. — ² I Tim. VI, 7, 8. — ³ Rom. VIII, 12. —

⁴ Joan. XI, 37.

secret de la douleur transformée par Jésus-Christ et illuminée des splendeurs de la Rédemption.... *Nous avons notre gloire dans la gloire à venir des fils de Dieu... Pas seulement cela, mais nous mettons encore notre gloire à souffrir*¹. Oui, rachetés, purifiés, sanctifiés, déifiés, faits enfants de Dieu, héritiers de Dieu, nous souffrons et nous voulons souffrir ; la douleur est notre gloire, notre force, notre richesse : *gloriamur in tribulationibus*. La douleur nous reste au milieu même des grandeurs et des délices de la Rédemption, et elle nous reste comme une dernière grâce et un suprême bienfait.

Le rôle de la douleur s'étend à la fois au passé, au présent et à l'avenir. Par elle nous expions, nous sanctifions, nous méritons ; et elle devient ainsi l'ouvrière la plus habile, la coopératrice la plus puissante dans le grand œuvre de notre salut.

1. Expiation, n'est-ce pas tout ensemble le premier devoir et la plus haute réhabilitation d'un coupable ? Et que doit-il désirer ardemment, sinon effacer de ses larmes les souillures d'un odieux passé ? Et quand ce prodigue fatigué de crimes et de misères, revient à son père, en quoi peut-il mettre son espérance qu'en ses haillons mêmes, les rides douloureuses de son front, les traces de ses souffrances et les larmes de ses yeux ? Oui, vraiment, l'homme a un immense intérêt à souffrir, sûr, par le spectacle de ses douleurs, d'attendrir le cœur du Maître et du Père qu'il a outragé. Et admirez la *miséricorde divine. Que sera-t-il fait à ce grand coupable ? quelle expiation assez longue et assez grave, quelles chaînes assez lourdes, quels cachots assez noirs

pour ce condamné, auquel la clémence royale fait grâce de la vie ? Ah ! Dieu n'en demande pas tant ! il n'exige que son tour, il ne réclame que ce que nous avons donné à ses ennemis ; il fait consister l'essentiel de notre expiation en les sacrifices mêmes que nous nous imposons pour le crime. O homme, donne à Dieu ce que tu donnes à tes vices : ton Dieu est satisfait et te tient quitte. Je ne vous demande que ce que réclament les droits de la plus vulgaire équité. *Je vous parle tout humainement, eu égard à la faiblesse de votre chair. Comme vous avez mis vos membres au service de l'immondicité, commettant crime sur crime ; de même faites maintenant de vos membres les esclaves de la justice, dans le travail de votre sanctification*¹. L'orgueil prit votre âme, la volupté vos sens, les affaires vos heures et vos forces ; le monde et l'enfer vous eurent pour serviteur dévoué et infatigable, et Dieu n'obtenait alors de vous qu'insultes et refus ; *car tout le temps que vous fûtes les esclaves du péché, vous ne le fûtes point de la justice*² : devenus maintenant serviteurs de votre Dieu, est-ce trop que de vous demander pour ce glorieux et riche servage les sueurs de votre front et les travaux de vos mains ?

Mais nous effleurons à peine les grandeurs de l'expiation : sa suprême gloire s'épanouit au Calvaire, où Jésus-Christ attache à sa croix et couronne de ses souffrances l'humanité chrétienne tout entière. Transfiguration merveilleuse ! Depuis le Calvaire, la douleur n'est plus le partage déshonoré d'une race maudite, elle est l'apanage du grand Roi, sa gloire la plus précieuse, et son plus riche trésor : *ibi fortitudo*³ ! En souffrant nous faisons par excellence une œuvre de Dieu,

¹ Rom. vi, 19. — ² Rom. vi, 20. — ³ Habac. iii.

son œuvre de prédilection, le chef-d'œuvre *de sa puissance et de sa force*¹. Quand nous apparaissions ceints de sa couronne d'épines, couverts de sa pourpre sanglante, meurtris de coups, l'âme brisée des angoisses de l'agonie, Dieu, qui voit en nous de frappantes images de son Fils expiateur, ressent pour nous la tendresse qu'il ressentait pour lui, nous ouvre les mêmes bras paternels et nous couvre du même amour. Tel est le secret de l'étonnante puissance de nos douleurs; aussi est-ce à cette idée sublime que l'Apôtre ne cesse de nous rappeler. Dieu ne reconnaît qu'à cette marque que nous appartenons à son fils. *Ceux qui appartiennent au Christ ont crucifié leur chair avec ses convoitises*²: ils se sont cloués à la croix avec Jésus-Christ³: — ils portent ses cicatrices⁴: — sur leur chair ils impriment sa mort⁵: — les douleurs se multiplient en eux⁶; et le monde peut interrompre un instant le cours de ses joies et de ses fêtes pour contempler le plus étrange spectacle, l'âme montée jusqu'à l'héroïsme de l'idée chrétienne ne se nourrissant plus que des voluptés de la douleur, y attachant sa pensée, *ne sachant plus qu'une chose... le Christ crucifié*⁷, y attachant son cœur et ses aspirations ardentes, *désirant tomber en dissolution pour être avec le Christ*⁸; y attachant sa gloire : à Dieu ne plaise que je mette ma gloire ailleurs que dans la croix de Notre Seigneur Jésus-Christ⁹; faisant enfin de la souffrance le principe des plus inénarrables délices, et poussant ce cri qui est à lui seul l'un des plus grands miracles : *Je surabonde de joie au sein de mes innombrables souffrances*¹⁰ ! Comment

¹ I Cor. I, 18. — ² Galat. v, 24. — ³ Galat. II, 19. — ⁴ Galat. vi, 17. — ⁵ II Cor. iv, 10. — ⁶ II Cor. I, 5. — ⁷ I Corinth. II, 2. —

⁸ Philip. I, 23. — ⁹ Galat. vi, 14. — ¹⁰ II Cor. vii, 4.

s'opère en l'homme cette transformation merveilleuse ? L'homme uni à Jésus-Christ, *un avec Jésus-Christ*¹, en prend l'esprit², en partage les sentiments³, se sait expiateur, adore la main divine qui le brise, entrevoit au delà du voile sanglant de la douleur les joies sereines et délicieuses du pardon, et comme Jésus-Christ, *ayant devant les yeux la joie du triomphe, supporte la croix et méprise l'ignominie*⁴.

2. Mais l'homme ne doit passeulement expier, il doit se sanctifier; il ne sort pas seulement de l'Égypte *chargé de l'ignominie du Christ*⁵, effaçant dans des douleurs glorieusement unies à celles de l'Homme-Dieu un passé odieux : il entre au désert, traverse une difficile existence, vit *dans une chair de péché*⁶, et doit, au travers de mille obstacles, remplir le plan divin *qui est sa sanctification*⁷. Quel auxiliaire lui est donné ? quel guide ? quel conseiller ? quel soutien ? Encore la douleur. Creusons cette nouvelle profondeur de la sagesse divine. L'homme déchu nous est présenté par l'Apôtre tour à tour sous trois différentes images : c'est le blessé et le malade ; c'est l'enfant avec toutes les inexpériences du premier âge ; c'est l'exilé qui chemine péniblement vers la patrie.

L'homme a reçu de la déchéance deux blessures profondes : l'orgueil et la sensualité. Ah ! qui pourra sauver l'homme des étreintes de cette double agonie, lui assurera infailliblement le salut. Mais qui aura cette puissance ? qui rendra humble cet incorrigible orgueilleux que le spectacle *du Christ crucifié devant ses yeux*

¹ Ephes. — ² I Cor. II, 16. — ³ Philipp. II, 5. — ⁴ Hebr. XII, 3.
— ⁵ Hebr. XI, 26. — ⁶ Rom. VIII, 3. — ⁷ I Thessal. IV, 3.

n'a pu arracher « aux fascinations ¹ » et aux révoltes du moi? qui rendra chaste ce voluptueux qui *marche en ennemi de la croix du Christ*², et qui *met sa gloire même dans ce qui le couvre d'ignominie*³? « La grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre Seigneur ⁴, » sans aucun doute; mais la grâce elle-même cherchera dans la douleur son plus puissant auxiliaire. L'Apôtre l'avait expérimenté, et il rend compte ainsi de ce chef-d'œuvre de la sagesse divine : *Dans la crainte que la grandeur de mes révélations ne m'enorgueillisse, il m'a été donné un aiguillon à ma chair, ange de Satan chargé de me donner des soufflets*⁵. Je souffre : je souffre en tout⁶, toujours, partout : *Je meurs tous les jours*⁷ : — je suis accablé hors de mesure ; au-dessus de mes forces, à ce point que la vie même ne m'inspire plus que dégoût⁸. Il prie : il demande à Dieu comme Jésus à Gethsémani l'éloignement du calice. Non, non, il le faut boire ! et pourquoi ? *Trois fois j'ai supplié Dieu de l'éloigner de moi ; et Dieu me dit : ma grâce te suffit. La vertu se parfait dans l'infirmité.... Eh bien ! donc je me complais dans les infirmités, dans les outrages, dans les détresses, dans les persécutions, dans les angoisses pour Jésus-Christ : quand je suis faible, c'est alors que je suis fort*⁹. La douleur, en me sauvant de moi-même, m'apporte la force même de Dieu ; et si, dans l'extrémité où elle me poussait, *mon être entier ne rendait plus que des sons de mort, c'était afin que je ne misse point en moi ma confiance, mais dans le Dieu qui rappelle des morts mêmes à la vie*¹⁰. Et comme elle abat l'orgueil, la douleur refoule encore les saillies impé-

¹ Galat. III, 1. — ² Philip. III, 18. — ³ Philip. III, 19. — ⁴ Rom. VII, 25. — ⁵ Corinth. XII, 7. — ⁶ II Corinth. IV, 8. — ⁷ I Corinth. XV, 31. — ⁸ II Cor. I, 8. — ⁹ II Cor. XII, 7-10. — ¹⁰ II Cor. I, 9.

tueuses de la volupté. *Elle tue par l'esprit les œuvres de la chair*¹; et cloué à la croix avec Jésus-Christ², épuisé, exténué, mourant, *le vieil homme crucifié*³ n'a plus à offrir aux étreintes du plaisir qu'une chair insensible : *il est mort pour le péché*⁴.

L'homme déchu, quand il renaît à la grâce, reste longtemps encore, *dans le Christ, un tout petit enfant*⁵ : sans intelligence, sans règle, sans suite dans ses pensées et ses volontés capricieuses. L'éducation doit passer sur ce chaos, le père doit venir *avec la verge*⁶ et la douleur doit enfanter peu à peu « l'homme parfait⁷. » O vous tous qui souffrez, et qui, inintelligents du grand mystère qui s'accomplit en vous, ne voyez dans vos souffrances qu'humiliation et stérilité, venez apprendre ce que vous signifient et vous valent vos douleurs. *Vous êtes donc oublieux de cette consolation qui s'adresse à vous comme à des fils : Mon fils ne dédaigne pas la correction du Seigneur? Ne vous laissez pas d'être repris par lui. Celui qu'il aime, le Seigneur le châtie. Il frappe de la verge tous ceux qu'il reconnaît pour ses fils. Demeurez constants quand Dieu vous corrige. C'est comme à des fils que Dieu s'offre à vous. Quel est le fils que ne corrige point son père? Êtes-vous exempts de la correction qui atteint tous les autres? C'est donc que vous êtes des enfants adultérins et non pas les vrais fils*⁸. O ineffable consolation de la douleur chrétienne! Je souffre : à ce coup je me sais vraiment fils de Dieu; fils chéri, objet des préoccupations de mon père, favorisé de ses quotidiennes leçons : chaque correction douloureuse m'apprend sa sollicitude et

¹ Rom. VIII, 13. — ² Gal. II, 19. — ³ Rom. VI, 6. — ⁴ Rom. VI, 11. — ⁵ I Cor. III, 1. — ⁶ I Cor. IV, 21. — ⁷ Ephes. IV, 13. — ⁸ Hebr. XII, 5-9.

l'espoir qu'il fonde sur moi pour l'avenir. A côté sont les heureux du siècle : ceux « qui ne sont pas flagellés avec le reste des hommes ¹ : » Ah ! *ce ne sont pas les vrais fils* ² : Dieu n'est plus leur père et n'en a plus souci.

L'Apôtre, en nous montrant l'homme sous une troisième image, celle de l'exilé, nous découvre un nouveau rôle de la douleur. L'homme est en marche vers les cieux où Dieu l'appelle ; d'où doit venir le prendre *celui qui dans un tout petit instant doit venir, qui viendra, qui ne tardera pas* ³. Chose étrange ! ce fils si ardemment attendu dans la maison paternelle, ce roi au sacre duquel tout se prépare patiemment au ciel et sur la terre, ce voyageur si brisé de la route, cet exilé si malheureux dans le désert aride qu'il traverse, est le seul qui ne s'empresse pas ! Le désert avec ses vains mirages et ses maux trop réels l'enchantent et l'arrête ; la patrie éternelle avec ses gloires et ses délices n'est ni dans son souvenir ni dans son cœur : « il n'a que du mépris pour une terre si digne de tous les désirs ⁴. » Qu'on lui assure la vie présente, la fortune, les honneurs, les plaisirs, il n'a que faire de l'éternité ! Lâche voyageur, fils dénaturé, l'amour paternel prendra à tâche de t'enlever un à un ces faux biens où se dépense ton âme et s'arrête ta course : il mêlera la douleur à toutes les choses humaines ; où que tu veuilles te fixer, une invincible force t'arrachera et te poussera sur le chemin de l'éternité. Tel est en effet l'un des plus merveilleux fruits de la douleur. Vu à travers les larmes, et dans les angoisses du deuil, le monde perd ses charmes et n'inspire plus peu à peu que le mépris et le

¹ Psal. LXXII, 5. — ² Hebr. XII, 8. — ³ Hebr. x, 37. — ⁴ Psal. CV, 24.

dégoût. Et comme ces voyageurs qui, n'apercevant plus le rivage, s'absorbent dans la contemplation de l'immensité, ainsi notre âme, sevrée par la douleur des jouissances de la vie présente, s'accoutume à tourner ses regards et son espérance vers les splendeurs éternelles de la patrie d'en haut. Ne cherchons pas ailleurs cette obstination miséricordieuse de Dieu à empoisonner les choses terrestres à mesure que nous nous y fixons. *L'homme extérieur tombe en dissolution*¹ : — *cette demeure terrestre que nous habitons se ruine*² : Dieu ne nous permet de *demeure fixe, de cité permanente*³ nulle part; mais nous fait habiter *comme en une terre étrangère, et sous des tentes*⁴; notre être pousse d'éternels « gémissements »⁵ : « *en toutes choses nous trouvons à souffrir* »⁶; en aucune, les charmes et la beauté ne demeurent⁷. Qu'est-ce ceci? Et pourquoi nous poursuivre ainsi à outrance? Ah! c'est afin que *nous sortions nous aussi du campement*⁸ du provisoire, du désert, de l'exil et que nous nous mettions résolument en marche vers la patrie meilleure, c'est-à-dire la patrie céleste⁹.

3. Du même coup la douleur remplit auprès de l'homme déchu sa troisième mission, car en même temps que par elle il expie et se sanctifie, par elle encore l'homme mérite la béatitude éternelle : Lui aussi « après avoir sur le chemin bu au torrent » amer des souffrances, « relève la tête »¹⁰. Lui aussi, *après s'être anéanti et s'être fait obéissant jusqu'à la mort*¹¹, reçoit dans

¹ II Corinth. iv, 16. — ² II Corinth. v, 1. — ³ Hebr. xi. —

⁴ Hebr. xi, 9. — ⁵ II Corinth. v, 1-6. — ⁶ II Corinth. iv, 8. —

⁷ I Corinth. vii, 31. — ⁸ Hebr. xiii, 13. — ⁹ Hebr. xi, 16. — ¹⁰ Psal.

CIX. — ¹¹ Philip. ii, 8.

l'ivresse du triomphe *un nom qui est au-dessus de tout nom*¹. Car « qui aura vaincu..., j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu et le nom de la cité de mon Dieu, la Jérusalem nouvelle descendue du ciel du sein de son Dieu, et aussi mon nom nouveau². » Et voilà pourquoi *nous allons même jusqu'à mettre notre gloire à souffrir, sachant que la tribulation donne lieu à la patience, que la patience nous éprouve, qu'éprouvés nous possédons l'espérance, et que l'espérance ne trompe pas*³. Nous sommes sans aucun doute *héritiers de Dieu, cohéritiers de Jésus-Christ, mais à condition de souffrir avec lui pour être avec lui glorifiés. Or j'estime que les douleurs de la vie présente n'ont aucune proportion avec la gloire future qui sera révélée en nous*⁴. — *Cet instant si rapide, ces douleurs si légères que nous souffrons durant la vie présente, produisent en nous un poids éternel de gloire, sublime au delà de toute mesure*⁵. Où est-il « le serviteur paresseux, » l'homme qui voudrait d'une béatitude sans épreuve, d'un triomphe sans combat? Cœur lâche et bas, viens apprendre à la couche du chrétien mourant l'inexprimable joie d'une fortune conquise et d'une couronne méritée. Sans doute la grâce divine est la grande ouvrière du salut ; elle seule le commence, elle seule le consomme, et néanmoins Dieu nous met sur les lèvres ces délicieuses paroles qui terminent les souffrances du temps et inaugurent les joies de l'éternité. *Mon être s'écroule : l'heure de ma dissolution est imminente : j'ai combattu le bon combat, j'ai consommé ma course, j'ai gardé la foi. Je n'ai plus maintenant qu'à recevoir la couronne de justice mise en réserve pour moi, et qu'en ce jour Dieu, juge équitable,*

¹ Philip. II, 8. — ² Apoc. III, 12. — ³ Rom. v, 3-5. — ⁴ Rom. VIII, 18. — ⁵ II Corinth. IV, 17.

me rendra ¹. Éternellement l'élu contempera ses œuvres : *entré dans le repos de Dieu, il se reposera de ses œuvres, comme de ses œuvres se repose Dieu* ².

4. Ce rôle de la douleur ainsi expliqué, deux mystères, deux abîmes s'illuminent à notre regard. Pourquoi la douleur dans le monde ? A cette question où la sagesse humaine se brise depuis les siècles, la foi donne cette simple et lumineuse réponse : l'homme expie. Mais pourquoi la Rédemption de Jésus-Christ n'a-t-elle pas enlevé la douleur d'une terre purifiée dans un sang divin ? parce que la douleur est députée auprès de l'homme déchu comme son ange tutélaire, le plus ferme appui de sa vertu, et la source de ses plus riches récompenses, *tua est nox* ³ ! La douleur, enfantée primitivement par l'homme pécheur, Dieu l'a prise, l'a faite sienne, la maintient dans le monde, lui donne la force de ses plus immuables lois ; la rend invincible comme sa puissance, éternelle comme sa miséricorde. Que n'a pas fait l'homme pour se soustraire à cette mystérieuse loi de la souffrance dont il méconnaît à la fois la force et les bienfaits ? « Voilà des siècles qu'il y travaille !..... J'écoute donc le bruit du monde. Comme un pâtre errant dans une forêt profonde et silencieuse entend quelquefois, sous l'effort du vent qui se lève, un gémissement se produire ; ainsi le monde a des voix qui sortent de ses générations, et chacun de nous, enfants perdus de la foule, peut écouter dans sa pensée le bruit de ses pères et de ses contemporains. Quel est-il ? est-ce une plainte ? est-ce un cantique ? dites-le-moi, vous-mêmes, vous partie de ce monde, dites-moi le son que

¹ II Tim. iv, 6-7. — ² Hebr. iv, 10. — ³ Psal. LXXII, 16.

vous rend la vie dans le secret de votre conscience. Mais peut-être en êtes-vous les heureux... Sortons, non pour voir l'homme, mais pour le voir dans tout le naturel de sa destinée. Le voilà, ah ! oui, le voilà ! c'est bien lui que le proconsul romain montrait au peuple il y a dix-huit siècles, les épaules couvertes de sang et de pourpre, les mains liées sur un sceptre de roseau, la tête ornée d'épines tressées en couronne ; je le reconnais. Les siècles ne t'ont pas changé, mon fils ! tu portes le même manteau, le même sceptre, la même couronne, et si la croix ne t'attend plus, c'est que tu n'a pas cessé d'y être attaché ¹. » *In hoc positi sumus* ² ! L'homme traversera le chemin du temps à l'éternité portant l'ignominie du Christ ³ ; et quiconque méconnaît cette puissance ⁴, — marche en ennemi de la croix du Christ ⁵, n'a plus, dans la douleur qu'il subit malgré lui, qu'une malédiction sans espérance. Quiconque au contraire y lit les traces vives de la miséricorde divine, trouve en elle le salut. *Ignorest-tu donc, ô homme, que Dieu te mène à la pénitence* ⁶ ? Ah ! ce revers de fortune, cette maladie douloureuse, cette demeure en deuil, ces tombes qui t'ont ravi tout ce que tu aimais ici-bas, tout ce lugubre cortège de la douleur ne suscite en ton âme que les blasphèmes du désespoir?... Insensé ! *Dieu te mène à la pénitence* ⁷. Dieu ne te frappait que pour te guérir : *il frappait ta chair, pour que ton âme soit sauvée au jour de Notre Seigneur Jésus-Christ* ⁸.

Dieu a tout fait pour persuader l'homme de cette dure mais fondamentale vérité, qu'il doit souffrir, et que sa

¹ Lacordaire, *Conf. Toulouse*, II^e. — ² I Thessal. III, 3. — ³ Hebr. XI, 26. — ⁴ I Cor. I, 18. — ⁵ Philipp. III, 18. — ⁶ Rom. II, 4. — ⁷ Rom. II, 4. — ⁸ I Corinth. V, 5.

vie, jusqu'à l'heure de la gloire, est une vie d'expiation. Il a, pour ainsi parler, enveloppé l'homme de douleur, il a répandu la douleur dans la création tout entière, si bien que l'homme se meut dans un vaste système de douleur. L'univers entier est plongé dans une mystérieuse souffrance, tous les êtres, jusqu'aux plus infimes, en portent la visible empreinte, et, *nous le savons, la création tout entière pousse un gémissement*¹. Où qu'il la touche, l'homme en reçoit un son douloureux, et ce n'est pas des seules profondeurs de son être, c'est de toute la nature qu'il recueille la réponse de mort². Tout ce qu'il lui demande, il le doit payer d'une douleur. *Ante passi*³ ! grande et terrible loi ! L'homme ne fait plus une conquête, n'obtient plus un bien, ne refoule plus un mal, qu'il ne lui en coûte le sang de ses veines et les angoisses de son cœur. *Ante passi* ! Partout Dieu lui rappelle, avec le péché qui l'a perdu, l'expiation qui le doit sauver, « tout change pour lui. La terre ne lui rit plus comme auparavant ; il n'en aura plus rien que par un travail opiniâtre : le Ciel n'a plus cet air serein : les animaux qui lui étaient tous, jusqu'aux plus hideux et aux plus farouches, un divertissement innocent, prennent pour lui des formes odieuses ; Dieu qui avait tout fait pour son bonheur, lui tourne en un moment tout en supplice⁴. »

Mais grâces soient rendues à Dieu pour son inénarrable don⁵ ! Si nous souffrons en toutes choses⁶, — nous mettons notre gloire à souffrir⁷, sachant que la tristesse qui est selon Dieu fait sortir de l'expiation un immuable salut⁸.

¹ Rom. viii, 22. — ² II Cor. i, 9. — ³ I Thessal. ii, 2. —

⁴ Bossuet, *Hist. univ.*, II^e partie, chap. i. — ⁵ II Cor. ix, 15. —

⁶ II Cor. iv, 8. — ⁷ Rom. v, 3. — ⁸ II Cor. vii, 10.

III. — Le troisième caractère de la vie chrétienne, c'est d'être une vie de louange à la grâce du Très-Haut. Ce fut le plus merveilleux effet de la « multiforme sagesse ¹ » dans l'incarnation et la rédemption, de tellement unir la gloire de Dieu avec le salut du monde, que ce qui sauve le monde exalte toutes ses perfections et lui vaut les hommages les plus excellents et les plus parfaits. Saint Paul formule en un mot ce plan d'une admirable sagesse, quand il s'écrie : *Par Jésus-Christ, louange à Dieu pour notre gloire* ² ! Et quand il expose les magnificences de notre rédemption, il ne cesse d'en signaler la cause finale qui est la glorification de Dieu dans le salut du monde. L'amnésie gratuite, la vie, la mort, l'expiation de l'Homme-Dieu, les flots de sang du calvaire, les miséricordes et les pardons qui en ont jailli, toute cette suite de merveilles eut pour dernier but *de manifester la justice de Dieu* ³ ; de dérouler les richesses *de sa patience* : — *de faire apparaître sa sainteté en ces temps* : et qu'il est saint, et qu'il sanctifie l'homme né de la foi de Jésus-Christ ⁴. — *Il nous a prédestinés... afin d'exalter la gloire de sa grâce* ⁵... *les richesses de sa grâce qui nous a inondés en toute sorte d'œuvres de sagesse et de prudence..... Il voulait, en nous ressuscitant, en nous faisant asseoir par Jésus-Christ au plus haut des cieux, manifester aux siècles futurs les intarissables trésors de sa grâce et de cette bonté dont il nous gratifiait en Jésus-Christ* ⁶. L'homme régénéré, le chrétien, doit donc d'après le plan divin se faire au milieu du monde la vivante prédication des perfections de Dieu. Comme « les cieux chantent la gloire de Dieu ⁷, » le chrétien,

¹ Ephes. III, 10. — ² II Cor. I, 20. — ³ Rom. III, 25. — ⁴ Rom. III, 26. — ⁵ Ephes. I, 6-8. — ⁶ Ephes. — ⁷ Psal. XVIII, 1.

autre firmament plus vaste, autre soleil plus étincelant, doit raconter au ciel et à la terre les « grandes choses qu'a faites en lui le Tout-Puissant ¹. » L'Apôtre traçait ce splendide programme de la vie chrétienne quand il disait : *Faites tout pour la gloire de Dieu* ², et *soyons les hérauts de sa gloire* ³. Le divin Maître lui-même avait dit : « Que votre lumière étincelle devant les hommes, afin qu'ils aperçoivent vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux ⁴. »

Vraiment il faut que notre Dieu nous ait élevés à d'étranges hauteurs, et nous ait plongés dans des abîmes de gloire, pour que notre langue chrétienne se soit remplie ainsi d'expressions d'une si incompréhensible splendeur qu'elles resteraient insensées si elles n'étaient divines. *Glorifier Dieu* ⁵ ! c'est à un ver de terre, à un atome perdu dans un coin de l'immensité que l'on vient dire *de glorifier Dieu* ! Qu'il pousse un gémissement, et que ce gémissement imperceptible traverse les mondes, soit entendu et accueilli du Très-Haut, je le veux bien : mais que cet être si chétif, souvent si coupable, néant deux fois et par son origine et par son péché, puisse *donner à Dieu de la gloire* ⁶. Comment l'admettre ? Si quelque œuvre de la puissance divine n'est pas cachée sous ces mots et ne donne la clef du mystère, encore un coup, comment le croire ? Cette belle œuvre des œuvres, explication sublime des grandeurs et des puissances de l'homme, l'Apôtre nous la marquait plus haut, à l'endroit même, où il nous ordonnait de « glorifier Dieu ⁷. » *Par Jésus-Christ, louange à Dieu* ⁸ ! Voilà le grand mot ! mot sublime qui nous révèle tout ce que peut l'homme

¹ *Magnificat*. — ² I Cor. x, 31. — ³ Ephes. i, 12. — ⁴ Math. v, 16.
— ⁵ I Cor. vi, 20. — ⁶ Rom. iv, 20. — ⁷ I Cor. vi. — ⁸ II Cor. i, 20.

pour la gloire de son Dieu. Par Jésus-Christ l'homme vaut pour ainsi dire infiniment. Il criera : « Père ! père ! » et fera entendre « d'inénarrables gémissements ² » qui raviront le cœur de son Dieu. Comment cela ? Ah ! c'est que sa voix n'est plus sa voix ni son cœur son cœur ; c'est *en l'Esprit du Fils* par la voix, par le cœur du Fils que « nous crions : Père ! père ³ ! » Quand l'homme se présentera à Dieu, les mondes verront avec stupéfaction ce néant faire sa cour au Très-Haut et lui offrir des hommages agréés toujours : Ah ! c'est que l'homme ne se présente ni seul, ni en son nom, ni vêtu de ses haillons d'esclave ; *c'est en Jésus-Christ que nous avons cette assurance et cet accès ⁴ — jusqu'au Père ⁵.* L'homme s'offrant au baiser et à la bénédiction de ce père, l'embaumera de ses parfums, suaves « comme les parfums qu'exhale un champ de fleurs où Dieu a jeté sa bénédiction ⁶ ; » ah ! c'est qu'il est devenu *le parfum même de Jésus-Christ* ⁷. L'homme enfin réjouira l'œil de Dieu par la sainteté qui le revêt, les splendeurs et les charmes qu'il étale : ah ! c'est qu'il est devenu, par la mystérieuse transformation de la grâce, *saint, immaculé à ses yeux dans la charité ⁸ ; — image ressemblante de Jésus-Christ ⁹.* Le rationalisme « dont le Dieu de ce siècle a aveuglé le regard et auquel il cache l'étincelant éclat de l'Évangile de la gloire du Christ image de Dieu ¹⁰, » et la transfiguration merveilleuse que Jésus-Christ opère en l'homme en le revêtant de ses gloires, et en lui communiquant son ineffable beauté, le rationalisme nous

¹ Rom. viii, 15. — Galat. iv, 6. — ² Rom. viii, 15. — ³ Rom. viii, 15. — Galat. iv, 6. — ⁴ Ephes. iii, 12. — ⁵ Ephes. ii, 18. — ⁶ Genes. xxvii, 27. — ⁷ II Cor. ii, 15. — ⁸ Ephes. i, 4. — ⁹ Rom. viii, 29. — ¹⁰ II Corinth. iv, 4.

demande compte de nos audaces insensées et de nos prétentions à étreindre Dieu dans un chimérique et irrespectueux amour. Ah ! pauvre aveugle ! il n'a pas vu que l'homme, d'esclave devenu fils, *de terrestre fait céleste*¹, frère d'un Dieu, fils d'un Dieu, héritier d'un Dieu, « rempli de la plénitude d'un Dieu, » quand il monte au ciel est chez lui ; quand il crie à Dieu, s'adresse à un père. S'il dit au Très-Haut : mon père ! c'est l'Esprit-Saint lui-même qui forme en lui ces incompréhensibles accents². S'il ose toujours ; s'il conçoit la *volonté magnanime de sortir de sa chair pour être présent devant Dieu*³, c'est plus que son droit, c'est son imprescriptible devoir.

Ainsi donc quand le christianisme dévoue l'homme à la gloire de Dieu, et fait de toute sa vie une hymne de louange au Très-Haut, ce ne peut être qu'en l'unissant à l'auteur et au consommateur de sa foi⁴, au Christ Jésus qui s'est fait en lui sagesse de Dieu, et justice, et sanctification, et rédemption⁵. Car « nul ne va au Père que par le Fils ; » et « il n'y a de salut en nul autre qu'en lui : car aucun autre nom sous le ciel n'a été donné, en qui nous devons trouver le salut⁶. » *Aucun autre fondement ne peut être posé que celui qui a été posé, et c'est Jésus-Christ*⁷. Il ne nous suffit donc pas d'assembler pour l'édifice du salut, les matériaux les plus riches et les plus solides ; il faut prendre garde à la manière dont chacun bâtit⁸ : l'édifice doit reposer sur un fondement, sans quoi il s'écroule ; et pas d'autre fondement possible... que Jésus-Christ. Vous priez ? C'est au nom de Jésus-Christ qu'il le faut faire : car « tout ce que vous deman-

¹ I Corinth. xv, 47. — ² Rom. viii, 26. — ³ II Corinth. v, 6-8. —

⁴ Hœbr. xii, 2. — ⁵ I Corinth. i, 30. — ⁶ Act. iv, 12. — ⁷ I Cor. iii, 11. — ⁸ I Cor. iii, 10.

derez au Père en son nom, vous l'obtiendrez ¹. » Vous faites l'aumône, ne fut-ce que d'un verre d'eau froide, faites-la en son nom et vous en aurez des récompenses éternelles ². Il est la source universelle : *les grâces et les dons de Dieu, par la faveur d'un seul homme, Jésus-Christ, sont tombés à profusion sur la multitude* ³. C'est en Jésus-Christ que Dieu nous fait toujours triompher ⁴. — *Je rends donc grâces à mon Dieu par Jésus-Christ* ⁵ ; — *tout ce que vous faites, soit que vous parliez, soit que vous agissiez, faites-le au nom du Seigneur Jésus-Christ ; rendant par lui grâces à Dieu et au Père* ⁶.

Telle est l'essentielle obligation de la vie chrétienne : glorifier Dieu par Jésus-Christ. Mais comment s'acquitter de ce devoir ? En quoi procurer la gloire de Dieu, et quelles œuvres doivent chanter perpétuellement sa louange ? Saint Jean Chrysostome remarque que les créatures louent Dieu de trois manières : par les paroles de la bouche, par les dispositions du cœur, par le spectacle des œuvres ⁷. C'est ainsi que nous louerons Dieu.

Nos lèvres laisseront échapper perpétuellement la prière et l'action de grâces ; elles seront une lyre sans cesse frémissante sous le souffle de l'Esprit-Saint. Les joies spirituelles, l'ivresse du saint amour traduiront leurs tressaillements intimes par les voix de la prière, et l'enthousiasme des élans sacrés. *Soyez remplis de l'Esprit-Saint, vous entretenant en vous-mêmes dans la psalmodie, les hymnes, les cantiques spirituels ; chantant à Dieu, lui disant des psaumes dans l'intime de vos cœurs* ⁸.

¹ Joan. xv, 16. — ² Marc. ix, 40. — ³ Rom. v, 15. — ⁴ II Cor. ii, 14. — ⁵ Rom. i, 8. — ⁶ Coloss. iii, 17. — ⁷ Sanct. Chrys. Comm. in Psal. CXLVIII. — ⁸ Ephes. v, 19.

— *Que la parole du Christ se répande à profusion et demeure en vos âmes : qu'elle y enseigne toute sagesse : trouvez vos enseignements et vos exhortations dans les psaumes, les hymnes, les cantiques spirituels que vous chanterez à Dieu avec amour du fond du cœur*¹.

*Du fond du cœur*². « Là, dans l'intime, est toute la beauté de la fille du roi³, » de l'âme chrétienne. C'est dans « la chambre fermée⁴; » dans l'impénétrable sanctuaire du cœur, que Dieu se plaît à recevoir les hommages de la piété : *Priez sans interruption*⁵, que votre âme, toujours pure et aimante, soit une vivante prière et qu'ainsi, alors même que vos lèvres restent silencieuses, la louange ne cesse point d'élever vers Dieu son encens. *Soyez tout supplication, tout prière, tout action de grâces, et que vos demandes se présentent devant Dieu*⁶. Que la prospérité vous sourie, ou que l'infortune vous oppresse, que le tumulte des hautes charges vous emporte, ou que la tranquille médiocrité vous laisse dans la paix, *en toute situation*, dans la pauvreté comme dans la richesse, dans la maladie comme dans la santé, dans la vie comme en face de la mort, *en tout, rendez grâces à Dieu : car telle est la volonté de Dieu sur vous tous dans le Christ Jésus*⁷. En un mot, sanctifiez tout ; transformez vos actions les plus communes en actions saintes et divines ; donnez à votre vie entière la consécration de l'amour. *Éveillés ou endormis, ne vivons jamais qu'en Jésus-Christ*⁸. — *Que vous mangiez ou que vous buviez, ou quelqu'autre chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu*⁹.

¹ Coloss. III, 16. — ² Coloss. III, 16. — ³ Psal. XLIV, 14. —

⁴ Math. VI, 6. — ⁵ I Thessal. V, 17. — ⁶ Philip. IV, 6. — ⁷ I Thessal. V, 18. — ⁸ I Thessal. V, 10. — ⁹ I Cor. X, 31.

Si l'homme vivait seul avec son Dieu, cet hommage silencieux et solitaire suffirait à « accomplir la volonté de Dieu sur lui ¹. » Mais le chrétien vit sous le regard du ciel et de la terre : *il est en spectacle au monde, aux anges et aux hommes* ². Il est fils d'un grand roi, il est le rejeton d'une race divine, il porte « un nom au-dessus de tout nom ³, il a donc à sa garde, comme un dépôt redoutable, l'honneur de sa famille, et il doit, sous peine de forfaiture et de châtement, soutenir, en face « du monde, des anges et des hommes ⁴, » la noblesse de son origine et l'éclat de son nom. Cette splendeur de la vertu est le troisième hommage que le chrétien doit, selon saint Jean Chrysostome, offrir à la gloire de son Dieu. Et combien Dieu y est sensible ! et avec quelle joie et quel orgueil paternels il montre à l'univers entier son élu, resté pur, saint, intrépide, au milieu des luttes de la vie et des souillures du monde ! Contemplons une grande scène. La cour céleste est assemblée près du trône : « tous les fils de Dieu sont venus pour se présenter au Seigneur, et parmi eux se trouve aussi Satan ⁵. » Et devant le Ciel et l'Enfer réunis, Dieu parle de son élu, de son fils, de son serviteur qui le glorifie au milieu du monde. « ... N'avez-vous pas contemplé mon serviteur Job, qui n'a pas son pareil sur la terre ⁶?... »

Non, vraiment, rien dans le monde de pareil au chrétien ! rien d'aussi grand, rien d'aussi fort, rien d'aussi sage, rien d'aussi bon. Il plane au-dessus des choses terrestres ; il les a toutes regardées, et il les méprise toutes : c'est l'aigle à qui il faut l'immensité : *le monde n'en est pas digne, — quibus dignus non erat mundus* ⁷ :

¹ I Thessal v, 17. — ² I Cor. iv, 9. — ³ Philipp. ii, 9. — ⁴ I Cor. iv, 9. — ⁵ Job. i. — ⁶ Job. i. — ⁷ Hebr. xi, 38.

Il porte au cœur des aspirations immenses, « des années éternelles¹ : » Dieu, l'éternel, l'infini, peuvent seuls remplir l'infini de ses désirs. Il passe par le monde *pèlerin et étranger*, — *sans voir les choses visibles, le regard ouvert seulement sur les choses invisibles, — sur la cité permanente*², qu'il *contemple et salue de loin*³. Rien de fort comme cet homme céleste qui *porte Dieu*⁴. Ah ! ne lui parlez pas des luttes vulgaires, des assauts de la chair et du sang, il y a longtemps qu'il en est sorti victorieux ! Il y a longtemps que toutes les douleurs humaines ont passé sur lui sans le submerger ni l'engloutir : *in his omnibus superamus*⁵ ! La lutte, seule digne, ce semble, de ses divines forces, c'est la lutte avec l'enfer : lutte effroyable qu'il a affrontée et où il a conquis ses plus brillantes couronnes. *Ce n'est pas avec la chair et le sang que nous avons à nous mesurer, c'est contre les princes, les puissances, les rois de ce monde, de ce monde ténébreux ; c'est contre les esprits de malice répandus dans l'air*⁶. Ah ! nous ne faiblissons pas⁷ ; nous acceptons la lutte, et que le Dieu de paix écrase Satan sous nos pieds⁸. Et tandis que la troupe malheureuse des « fils de l'incrédulité » tombée au pouvoir « des princes et des puissances malfaisantes de l'air⁹, » est « menée¹⁰ » comme un vil bétail par ces ignobles vainqueurs, le chrétien perce les ombres dont Satan s'enveloppe, pénètre ses mystères, déjoue ses plans, *connaît à fond ses pensées*¹¹ ; et, « fils de la lumière et du jour¹², » dissipe ses ténébreuses horreurs. *Fils de la lumière*. Et quelle

¹ Psal. LXXVI, 6. — ² Hebr. xi. — ³ Hebr. xi. — ⁴ I Cor. vi, 20. — ⁵ Rom. viii, 37. — ⁶ Ephes. vi, 12. — ⁷ II Cor. iv, 1. — ⁸ Rom xvi, 20. — ⁹ Ephes. ii, 2. — ¹⁰ I Cor. xii, 2. — ¹¹ II Corinth. ii, 11. — ¹² I Thessal. v, 5.

lumière? La lumière même de Dieu. Quel sage se comparera au chrétien? *Où est le sage, où est l'écrivain, où est le savant de ce siècle*¹? — *Car l'homme spirituel juge tout*². — *Il parle une sagesse qui n'est pas de ce monde*³. Il a pour intelligence l'intelligence même de Jésus-Christ⁴! » Toutes les vérités se déroulent à son regard, tous les problèmes s'éclaircissent, le passé s'illumine, le présent n'a plus d'ombres, l'avenir lui livre ses plus formidables secrets, et préluant aux splendeurs de la claire vue, il scrute sous le flambeau des révélations divines *les profondeurs mêmes de Dieu*⁵. Et comme il reflète les lumières de Dieu, il en reflète aussi la bonté : si grand, si fort, si sage, le chrétien est surtout si tendre, si compatissant, si aimant, si bon, que l'on dirait que la bonté même s'est incarnée en lui et *que ses entrailles sont les entrailles mêmes de la miséricorde*⁶. Image parfaite du Dieu « qui fait luire également son soleil sur les justes et sur les injustes⁷, » il montre à tous un visage également souriant, *fait du bien à tous les hommes*⁸ : et *tout ce qu'il y a d'aimable, il songe*⁹ à en réjouir la compagnie de ses frères. En un mot, *tout ce qui est vérité, tout ce qui est pudeur, tout ce qui est justice, tout ce qui est sainteté, tout ce qui est amabilité, tout ce qui est réputation sainte, tout ce qui est vertu, tout ce qui est vrai et bon christianisme, voilà ce qui fait l'objet de ses méditations*¹⁰.

Tel est le vrai fils de Dieu *qui porte Dieu en son corps, qui glorifie Dieu*¹¹, qui chante plus excellemment que

¹ I Corinth. I, 20. — ² I Corinth. II, 15. — ³ I Corinth. II, 6-7.

— ⁴ I Corinth. II, 16. — ⁵ I Corinth. II, 10. — ⁶ Coloss. III, 12.

— ⁷ Math. V, 44. — ⁸ Galat. VI, 10. — ⁹ Philipp. IV, 8. — ¹⁰ Philipp.

IV, 8. — ¹¹ I Corinth. VI, 20.

l'univers « la gloire de Dieu¹; » et en qui Dieu, à son tour met, pour le temps et l'éternité, « toutes ses complaisances². »

II

LES IMAGES DE LA VIE CHRÉTIENNE

Une étude aussi belle que riche de doctrine nous reste à faire pour compléter l'exposé de la vie chrétienne : celle des diverses images sous lesquelles l'Apôtre nous la représente.

Elle lui apparaît, tantôt dans ses magnificences : c'est alors un majestueux édifice³, construit sur Dieu même comme fondement⁴; avec l'argent, l'or, les pierres précieuses comme matériaux⁵; avec la charité comme ciment⁶; sanctuaire auguste où le Très-Haut réside⁷; dont la structure et les splendeurs s'augmentent et se perfectionnent dans le temps⁸, pour recevoir de l'éternité la consécration suprême et la dernière beauté⁹. Tantôt, dans la vie chrétienne, l'Apôtre considère les durs labeurs, l'assujettissement et les sacrifices de la chair à l'esprit et de l'esprit à Dieu : c'est alors l'esclavage¹⁰; mais l'esclavage riche de gloire et d'espérance; l'esclavage qui fait de l'homme un roi. D'autres fois, la vie chrétienne ne se présente que sous le voile brillant de ses célestes joies et de ses inénarrables ivresses : c'est

¹ Psal. XVIII, 1. — ² Math. III, 17. — ³ Passim. — ⁴ Ephes. II, 20. — ⁵ I Corinth. III. — ⁶ Ephes. III, 17. — ⁷ I Cor. III, 26. — ⁸ Eph. IV, 16. — ⁹ Philipp. III, 21. — ¹⁰ I Cor. VII.

alors la *pâque* ¹, la fête perpétuelle, le cantique de réjouissance et le banquet du Seigneur. D'autres fois, l'Apôtre nous mène en face de nos innombrables adversaires; nous fait contempler la mêlée affreuse où nous devons nous jeter et combattre ². Puis bientôt tous ses regards sont pour le terme radieux où nos destinées nous convient et vers lequel toute la vie chrétienne n'est qu'un acheminement : car le chrétien, c'est l'exilé qui, au travers des aspérités et des désolations du désert, regagne sous le fardeau de l'expiation la patrie perdue ³. Enfin la mission du chrétien au milieu du monde est magnifiquement représentée sous le symbole de la lumière. Comme le soleil dans le monde, le chrétien « brille au sein d'une nation perverse ⁴, » éclairant et fécondant de ses rayons un sol aride et ténébreux.

I. — 1. *Vous êtes l'édifice de Dieu* ⁵. « De Dieu ! » Grandeur sublime du chrétien ! c'est Dieu même qui l'édifie. De ce qu'est l'ouvrier, jugeons ce que sera l'ouvrage. Et construire cet édifice ne fut pas pour Dieu « l'œuvre du bout de ses doigts ⁶, » ni du simple *fiat*, qui, sans labeur et en un instant, faisait jaillir les mondes du néant. Ici Dieu travaille, Dieu s'absorbe; il dépense, pour ainsi parler, à la construction de ce chef-d'œuvre les ressources infinies de son essence. La Trinité entière travaille. Le Père, « dans les siècles éternels ⁷, » « les siècles silencieux ⁸ » et solitaires encore, trace le plan, arrête les proportions, conçoit les magnificences de l'œuvre; le Verbe, déjà incarné dans la pensée divine,

¹ I Cor. v. — ² Eph. vi. — ³ Hebr. xi. — ⁴ Philipp. ii, 15.
— ⁵ I Cor. iii, 9. — ⁶ Psal. VIII, 4. — ⁷ Ephes. iii, 9. — ⁸ Rom. xvi, 25.

fournit le modèle; ce modèle, l'Esprit-Saint, chargé de la mise en œuvre, l'exécute dans une incompréhensible perfection. *En Jésus-Christ vous êtes construits... par l'Esprit-Saint*¹. Mais comme l'homme est une créature intelligente et libre, Dieu l'admet aux gloires de la coopération, et ne veut pas, sans lui, élever le somptueux édifice. L'homme travaillera donc de concert avec les trois divines Personnes. O homme, associé d'un Dieu pour la plus merveilleuse des œuvres, prends garde de faire manquer l'entreprise par ta faute ! Le fondement est posé², Dieu l'a fait vaste et précieux comme lui, inébranlable comme l'éternité; il y a accumulé merveille sur merveille; incarnation, rédemption, grâce, sacrements, prodiges de toutes sortes; un Dieu même devenu *Pierre angulaire*³, — *devenu fondement*⁴. O homme, à toi maintenant « de bâtir sur ce fondement⁵. » *Que chacun prenne bien garde à la manière dont il bâtit*⁶ : fais bien reposer l'édifice sur l'unique fondement possible, sur Jésus-Christ; *que ta vie dans la chair soit toute en la foi du Fils de Dieu*⁷ : choisis ensuite soigneusement tes matériaux, *ni bois, ni herbe, ni paille*⁸; que tout soit *d'or, d'argent, de pierres précieuses*⁹. Que tout dans ce palais revête la magnificence; que tout y soit digne des rois qui bâtissent, et du Roi des rois qui habitera; que tout aussi ait une telle solidité que l'éternité puisse y accumuler ses siècles sans en détacher ni en ébranler une pierre.

Peu à peu, durant tout le temps de la vie présente, *l'édifice s'élève*¹⁰, — *s'accroît*¹¹, augmente en étendue, en

¹ Eph. II, 22. — ² I Cor. III. — ³ Ephes. II, 20. — ⁴ I Cor. III. —
⁵ I Cor. III, 10. — ⁶ I Cor. III, 10. — ⁷ Galat. II, 20. — ⁸ I Cor. III.
 — ⁹ I Corinth. III. — ¹⁰ Ephes. II, 21. — ¹¹ Ephes. IV, 16.

élévation, en magnificence. Et la manière dont il s'élève et s'accroît est une nouvelle merveille de la sagesse et de la bonté de Dieu. *Crescamus in illo per omnia*¹. Remarquez ces deux mots : *in illo*, en Jésus-Christ : *per omnia*. Quoi ! tout est admis par le divin architecte ? toutes mes œuvres ? toutes, jusqu'aux plus chétives, jusqu'aux plus indifférentes, jusqu'à ces mille riens que mes heures emportent comme une imperceptible poussière chassée par le vent ? Oui, chrétien, oui, noble et divin artisan. Et comment de si vils matériaux deviennent-ils dignes d'un si somptueux édifice ? *in illo, in Christo, in charitate*, répond l'Apôtre. La charité, la grâce sanctifiante, Jésus-Christ, se fait dans l'âme comme un mystérieux creuset ; et de ce creuset tout ce qui se retire est *or, argent, pierre précieuse*². Une larme, un soupir, une prière, quelques gouttes d'eau données au pauvre, cette parole d'édification, ce mouvement du cœur, cette action si petite, cette souffrance si légère, cette victoire si peu onéreuse, apportons, jetons tout cela dans la charité, *in charitate*³ ; tout s'y transforme, tout s'y prépare, tout y prend l'éclat de Dieu et la force de l'éternité. C'est ainsi que, *construit en Jésus-Christ, tout l'édifice s'élève en temple saint pour le Seigneur*⁴.

2. Nouvelle splendeur, c'est un palais, c'est un temple.

Un palais à notre roi et à notre père, un temple à notre Dieu. *Vous êtes construits pour servir à Dieu de demeure*⁵. — *Jésus-Christ est là comme Fils de Dieu dans sa propre maison, et cette maison, c'est nous*⁶. Le Père réside ainsi avec le Fils dans cette même demeure : *Ainsi que*

¹ Ephes. iv, 15. — ² I Corinth. iii. — ³ Ephes. iv, 15. — ⁴ Eph. ii, 21. — ⁵ Ephes. ii, 22. — ⁶ Hebr. iii.

*le dit le Seigneur, j'habiterai en eux, je marcherai au milieu d'eux, je serai leur Dieu et ils seront mon peuple... et je vous serai un père, et vous me serez des fils et des filles, dit le Seigneur tout-puissant*¹. L'Esprit-Saint réside en nous comme le Père et le Fils : car ignorez-vous que vos membres sont le sanctuaire où réside l'Esprit-Saint qui est en vous, qui vous a été donné de Dieu²? O merveilleuse grandeur ! ô délicieuse présence ! Elle est donc accomplie la grande promesse du Rédempteur : « Nous viendrons à lui et nous ferons notre résidence en lui ³. » O heureuse maison, et mille fois heureuse ! heureux hôtes de cette maison ! heureuses toutes les puissances de mon âme, les sens de mon corps, mon être entier, d'être ainsi perpétuellement avec Dieu, sous le même toit, dans l'intimité du foyer, dans les épanchements de la vie en famille ; car, vraiment, nous sommes de la famille de Dieu⁴. Et quels mystères d'amour couvrira le secret de cette demeure qui n'est autre que nous-mêmes⁵ ! Là notre Dieu nous entretiendra dans une familiarité surprenante : « Je parlerai, dit-il, à son cœur⁶. » Là « je dresserai ma table⁷ : » « Je vous mêlerai le vin⁸, » je vous enivrerai, non point de ce vin en lequel est la luxure, « mais de l'Esprit-Saint dont vous serez tout remplis⁹. Là j'irai et je viendrai¹⁰. Comment Dieu peut-il aller et venir dans notre âme ? Par les opérations de sa grâce qui passe incessamment de notre intelligence pour l'illuminer, à notre cœur pour l'échauffer, à notre volonté pour la fortifier, à toutes les puissances de notre être pour les vivifier, les déifier. O glorieux et touchant mys-

¹ II Corinth. vi, 16-18. — ² I Cor. iii, 16. — ³ Joan. xiv, 23. —

⁴ Ephes. ii, 19. — ⁵ Hebr. iii, 6. — ⁶ Proph. — ⁷ Prov. x, 2. —

⁸ Prov. ix, 2. — ⁹ Ephes. v, 18. — ¹⁰ II Cor. vi, 16.

tère, j'ai vraiment mon Dieu au milieu de moi. *Est-ce que vous vous ignorez assez vous-mêmes pour ne pas savoir que vous avez le Christ en vous*¹? *que vous portez Dieu*² : *que vous êtes son temple*³? O chrétien, édifice sacré, souviens-toi que tu n'es pas seulement *la maison de Dieu*⁴, mais encore *son temple*. — *Cet édifice qui s'élève, c'est un temple saint pour le Seigneur*⁵. Un temple, j'y verrai donc un autel, une victime, un sacrifice; *je vous en prie, mes frères, par la miséricorde de Dieu, offrez vos corps en hostie vivante, sainte, agréable à Dieu: rendez-lui un culte tout spirituel*⁶. J'y verrai s'élever *l'incessante prière*⁷; j'y entendrai les hymnes et les cantiques : *on y chantera, on y psalmodiera dans l'intime du cœur à la louange de Dieu*⁸. Ah ! surtout tout y sera saint, « votre maison, ô Dieu, a pour ornement obligé la sainteté »⁹. » Rien n'y blessera la vue du Très-Haut; rien n'y provoquera sa colère : « l'abomination de la désolation ne se montrera jamais dans le lieu saint »¹⁰. » L'abomination, c'est le péché, c'est Satan dans l'âme chrétienne, sur le trône d'où Dieu a été chassé; c'est l'idole impure des passions. *Et quel rapport peut-il y avoir entre le temple de Dieu et les idoles*¹¹?

3. Hélas ! elle se réalise, cette menace; elle est trop réelle, cette profanation : *Si quelqu'un viole le temple de Dieu, Dieu le détruira*. Contemplons dans la terreur de nos âmes et cette profanation et cette ruine.

Chassé d'une âme qu'a purifiée, ornée, consacrée la

¹ II Corinth. xiii, 5. — ² I Cor. vi, 20. — ³ I Corinth. iii, 16. —

⁴ Ephes. ii, 22. — ⁵ Ephes. ii, 21. — ⁶ Rom. xii, 1. — ⁷ I Thess. v, 17. — ⁸ Ephes. v, 19. — ⁹ Off. dédic. — ¹⁰ Math. xxiv, 15. —

¹¹ II Cor. vi, 16.

grâce, Satan erre autour d'elle en proie à d'indicibles fureurs; « il fait le tour de la cité, comme le chien que la faim ¹ » irrite de ses tortures. Il prononce un mot sinistre : *Revertar* ! « Je rentrerai dans ma maison d'où je suis sorti ². » Hélas ! c'est vrai ! Cette âme, « cette cité du grand roi ³, » livrée à des vices qui ruinent ses forces, endormie dans une sécurité fatale, trahie par ses propres défenseurs, tombe au pouvoir de l'enfer; et quelles dévastations passent sur elle; quelles profanations la souillent, quels sacrilèges y épouvantent les anges, il faudrait pour l'exprimer la langue d'un Jérémie, et pour le pleurer ses intarissables larmes. « Qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux une source de larmes ⁴ ? » Ces paroles sont bien plus à propos sur mes lèvres, qu'autrefois sur celles du prophète. Car bien que ce ne soit pas sur des villes en grand nombre, sur des nations entières que j'aie à verser mes larmes, c'est une âme que je pleure, une âme, aussi précieuse, plus précieuse que toutes ces nations ensemble; car un seul homme accomplissant la volonté de Dieu, l'emporte sur des milliers d'impies; juge, malheureuse âme, combien tu valais plus que ces cités d'Israël. Ah ! que nul ne me reprenne si mes pleurs sont plus intarissables que ceux du prophète et mes lamentations plus véhémentes. Ce n'est point une ville renversée, ni des coupables trainés captifs que je pleure, c'est un temple où le Christ résidait et qui n'est plus que dévastation et ruine. Si des hordes barbares avaient souillé le Saint des saints, fait du temple un monceau de cendres, détruit les chérubins, l'arche d'alliance, le propitiatoire, les tables de pierre,

¹ Psal. LVIII, 7. — ² Math. XII, 44. — ³ Psal. LXXXVI, 3. — ⁴ Jerem.

l'urne d'or... Ah! je sais une calamité plus effroyable, la dévastation dans l'âme d'autres symboles plus précieux que ceux-là. Car combien ce second temple l'emporte sur le premier! Ce n'est pas l'or ou l'argent qui le faisait étinceler, c'était la grâce de l'Esprit-Saint. Ce n'étaient ni les chérubins, ni l'arche d'alliance qui remplissaient son enceinte, mais le Père et le Fils et le Saint-Esprit. Hélas! quel changement! ce n'est plus qu'une ruine solitaire : ses ornements ont disparu, sa divine et ineffable magnificence lui a été ravie, plus même de sûreté dans ces décombres, plus de porte, plus de clôture; les bêtes malfaisantes, les pensées les plus honteuses, les sentiments les plus détestables y errent en liberté¹. »

O état terrible d'une âme asservie au démon ! temple ruiné : « cité captive. » Trois plaies tomberont sur elle, l'épée, la famine, la captivité.

L'épée : c'est la blessure de l'âme, la division entre ses parties, nulle continuité, nulle union ; le sang de l'âme s'écoulera par cette ouverture, toutes ses forces se dissiperont; elle n'aura plus de résistance. Ah! quel état! on ne résiste plus aux tentations, le péché emporte tout ; c'est la faiblesse de l'âme à qui tout échappe, et qui s'échappe à elle-même ; les chutes sont continuelles et irréparables; on ne s'en peut plus relever. Telle est la plaie de l'épée : le cœur est ouvert et ne retient plus ni la grâce ni la vérité.

La famine : c'est la soustraction des aliments, non-seulement quand ils manquent, mais encore, ce qui est bien pis, quand le principe pour en profiter manque tout à fait. Tout abonde autour du malade : les restaurants sont tout prêts, mais on ne peut les prendre, ou

¹ Sancti. Chrysostomus, — *ad Theod. Laps.* lib. I, n° 1.

l'estomac; contraint par force à les recevoir, ni ne les digère, ni ne les distribue, ni n'en profite. Au milieu des sermons, des bons exemples, des saintes lectures, des observances d'une vie toute consacrée à Dieu, on périt, on demeure sans nourriture : la vérité ne fait plus rien à cette âme, elle ne s'en nourrit pas, elle n'en vit pas. Ses œuvres qui sont ses enfants qu'elle nourrit, tombent en langueur ; tout y dépérit visiblement ; ou elle ne produit rien de bon, ou, si elle produit, ce bien ne se soutient pas. Hélas ! hélas ! qu'y a-t-il de plus déplorable que cette famine ?

La captivité : « Jérusalem sera foulée aux pieds par les Gentils¹. » L'âme abattue par tous les vices, accablée de fer qu'elle ne peut porter ni rompre, est traînée en captivité d'objet en objet, toutes les passions la dominant et la tyrannisent tour à tour. Elle pense être en repos contre l'amour des plaisirs, l'ambition la met sous le joug, l'avarice l'assujettit et ne lui laisse pas le temps de respirer, tant elle l'accable d'affaires, de soins, de travaux. Hélas ! hélas ! où en es-tu, âme raisonnable, faite à l'image de Dieu ? Blessée, percée de tous côtés ; outre cela affamée ; pour comble de maux captive, sans force, sans nourriture pour te rétablir, sans liberté ! Oh ! quel malheur est le tien² ! »

II. — 1. La deuxième image sous laquelle l'Apôtre nous représente la vie chrétienne, est celle d'un esclavage, mais d'un esclavage qui enchaîne l'homme à la gloire, le voue aux consolations de la vie présente et aux espérances de l'éternité.

¹ Luc. xxi, 22-24. — ² Bossuet, *Medit.* LXIII^e journée.

L'homme est l'esclave de Jésus-Christ¹.

Qu'elle est touchante, qu'elle est merveilleuse l'histoire de cet esclave ! Le commencement en est tracé dans l'Évangile de la main divine elle-même. Un fils tendrement aimé² abandonne le toit paternel, s'en va au loin dépenser avec des prostituées sa part d'héritage ; puis devenu pauvre, abandonné, affamé, « il se loue à un maître de ce pays-là³. » Le voilà esclave : esclave au dernier degré de l'abjection, esclave préposé à la garde des pourceaux, réduit à désirer sans l'obtenir leur dégoûtante pâture⁴ ! C'est l'humanité *vendue au péché*⁵. Plus misérable et plus perdu encore que le prodigue qui n'avait qu'un maître, l'homme passa de maître en maître ; vendu et revendu sans cesse comme le plus vil des esclaves. *Vendu au péché*, le péché le revend au démon, qui exerce sur lui « un empire de mort⁶. » Cette double servitude en amène d'autres, toutes dégradantes, toutes douloureuses. L'homme est esclave de chacune de ses passions. Il pousse sous ses honteuses chaînes des cris désespérés : *qui me délivrera ?* — *Je vois dans mes membres une loi qui lutte contre la loi de mon esprit, qui me tient captif sous l'empire du péché qui est en mes membres*⁸ : mais aux cris de sa conscience opprimée ne répondent que les gémissements de ses douleurs. L'homme, esclave du péché, esclave du démon, esclave de la concupiscence, l'est encore de la douleur. Infortuné qui tremble perpétuellement sous le fouet qui le meurtrit ! L'homme a peur de la souffrance, et sa vie misérable se passe à cicatriser les blessures d'hier, plein

¹ I Cor. vii, 22. — ² Luc. xv. — B. Paulus, *passim*. — ³ Luc. xv, 15. — ⁴ Luc. xv, 16. — ⁵ Rom. vii, 14. — ⁶ Hebr. ii, 14. —

⁷ Rom. vii, 24. — ⁸ Rom. vii, 23.

d'effroi dans l'attente des blessures qui le déchireront demain. *La terreur de la mort les exposait durant toute la vie à la servitude*¹. Et le voilà ! voilà l'homme dans les fers de son esclavage, dans la détresse et la faim, sur le fumier d'où il garde des pourceaux ! Ah ! *qu'il est loin*² de la maison et des richesses paternelles ! *qu'il est loin de Dieu* ! Il n'a plus ni ressources, ni espérance : *Il est étranger à la vie de Dieu*³ : — *Il est sans Christ* ; sans intercesseur pour rentrer en grâce, *il est exclu des testaments et privé de l'espérance d'aucune promesse : il est sans Dieu en ce monde*⁴ ! Il pousse des cris pitoyables et impuissants : *Infortuné que je suis, qui me délivrera*⁵ ?

Dans le silence des mondes, dans l'indifférence et l'impuissance de toutes les créatures, ce cri de douleur traversa les cieux et émut de pitié, au sein de ses délices et de sa gloire, le Verbe Fils de Dieu. Le Verbe demande la grâce et la vie de l'esclave, mais la justice fait valoir d'imprescriptibles droits : cet esclave n'est pas à vous, ô Verbe ! il est à la justice, qui le voyant *vendu au péché*⁶, l'a elle-même ensuite vendu au démon et à la mort. Si votre incompréhensible amour pour ce misérable persiste à le vouloir délivrer et sauver, achetez-le ! L'histoire de ce rachat est l'histoire même de l'Incarnation et de la Rédemption. Qui ne la sait ? *Vous avez été achetés* : — *achetés à grand prix*⁷ Dieu ! quel achat ! et quel prix ! Car, voici quelles étaient les exigences de la justice éternelle, et le prix que dut payer le Fils de Dieu. Il lui fallut tout d'abord se rendre en personne dans le baignoir où gémissait « celui qu'il aimait »⁸ :

¹ Hebr. II, 15. — ² Ephes. II, 13. — ³ Ephes. IV, 18. — ⁴ Eph. II, 12. — ⁵ Rom. VII, 24. — ⁶ I Rom. VII, 14. — ⁷ I Corinth. VI, 20. — ⁸ Galat. II, 20.

soutenir les horreurs de ce séjour du crime ; se revêtir de ces livrées infamantes ; prendre la forme d'esclave¹ ; — devenir en tout semblable² au malheureux qu'il voulait sauver, péché comme lui³, — malédiction comme lui⁴ ; — tout partager avec lui⁵ : tout adopter, tout lui prendre sauf le péché⁶, ses humiliations, ses souffrances, son agonie, sa mort : du milieu du péché engager la lutte contre le péché⁷ : saisir corps à corps chacun de ses tyrans, combattre le péché, — goûter la mort⁸ et par là anéantir la mort⁹, et du même coup, détruire celui qui avait l'empire de la mort, c'est-à-dire le diable¹⁰ : — déposer toute principauté, toute puissance, toute vertu¹¹, chasser tous ses maîtres, parvenir jusqu'à l'esclave, lui enlever ses chaînes, le purifier de ses souillures, le faire accepter de son Père, l'introduire dans la maison paternelle, s'en faire connaître, s'en faire aimer, s'en faire servir.

Heureux esclave, objet du plus inénarrable amour, te voilà sorti de ta dure et insupportable servitude : tu n'es plus fils de l'esclave, mais de la femme libre¹² ; — délivré de l'esclavage du péché, tu passes au service de la justice¹³, tu atteins à la liberté glorieuse des fils de Dieu¹⁴ ; — et cette liberté, c'est le Christ qui te l'a donnée¹⁵ ; — seulement, cette liberté, ne la fais pas tourner au profit de la chair¹⁶. Une loi délicieuse, « un joug léger¹⁷, » une servitude divine remplace le honteux et pénible esclavage où tu gémissais ; toute ta loi se résume en un seul

¹ Philipp. II, 7. — ² Hebr. II, 17. — ³ II Cor. V, 21. — ⁴ Galat. III, 13. — ⁵ Hebr. II, 14. — ⁶ Hebr. IV, 15. — ⁷ Rom. VIII, 3. — ⁸ Hebr. II, 12. — ⁹ I Cor. XV. — ¹⁰ Hebr. II, 14. — ¹¹ I Corinth. XV, 24. — ¹² Galat. IV, 31. — ¹³ Rom. VI, 18. — ¹⁴ Rom. VIII, 21. — ¹⁵ Galat. IV, 31. — ¹⁶ Galat. V, 13. — ¹⁷ Math. XI, 30.

mot : tu aimeras¹ ! tu aimeras ce Sauveur, ce Maître, ce Roi. A la mort comme à la vie tu seras au Seigneur². — Il t'a acheté... à quel prix, tu le sais ! tu ne t'appartiens donc plus³ : — tu es à un autre, à celui qui est ressuscité d'entre les morts⁴ ! — Nous voici donc délivrés de la loi de mort où nous étions retenus captifs : aussi, servons dans un esprit nouveau, et non dans une lettre vieillie⁵. L'humanité a deux maîtres, qui s'offrent à elle et réclament son service : Dieu et Satan. Qu'y a-t-il de plus opposé que ces deux maîtres et que ces deux services ? Quel accord possible entre le Christ et Bélial⁶ ? Et quelle folie sacrilège de prétendre « servir ces deux Maîtres à la fois⁷ : « servir Dieu et Mammon ? » Vous passez de l'un à l'autre de ces maîtres : le péché vous avait vendu au démon : la Rédemption vous donne à Jésus-Christ ; car grâces à Dieu, après avoir été esclaves du péché... délivrés de la servitude du péché, vous voici faits serviteurs de la justice⁸. Mais lorsque vous étiez au service du péché, vous ne vous inquiétiez nullement de la justice⁹. N'est-il pas de la plus vulgaire équité que placés maintenant au service de la justice¹⁰, vous abandonniez celui du péché et ne fassiez plus servir vos membres qu'à la justice pour votre sanctification¹¹ ?

2. Certes l'amour tout seul devrait nous attacher à notre nouveau Maître, nous immoler à son service, en reconnaissance de ce qu'il s'est immolé à notre salut ; nos âmes ne devraient connaître que ce noble et irrésistible aiguillon ; sans cesse il nous faudrait dire :

¹ Rom. XIII. — ² Rom. XIV, 8. — ³ I Cor. VI, 20. — ⁴ Rom. VII, 4. — ⁵ Rom. VII, 6. — ⁶ II Cor. VI, 15. — ⁷ Math. VI, 24. — ⁸ Rom. VI, 17-18. — ⁹ Rom. VI, 20. — ¹⁰ Rom. VI, 18. — ¹¹ Rom. VI, 19.

La charité de Jésus-Christ nous presse, sachant cela, que si un est mort pour tous, c'est que tous étaient morts, et pour tous est mort Jésus-Christ. Dès lors, tous, conservés ainsi à la vie, ne doivent plus vivre pour eux-mêmes, mais bien pour celui qui est mort et est ressuscité pour eux¹. Mais si cette générosité n'est pas la nôtre, si nos cœurs trop durs ne puisent pas dans le sacrifice de l'Homme-Dieu l'héroïsme de la gratitude et la force de la témoigner à un Sauveur, soit : traitons-nous comme nous le méritons, n'étudions plus que les récompenses attachées au service de Jésus-Christ, la grandeur, les profits éternels, les délices, la paix, la force, l'indépendance et la liberté que nous assure ce divin esclavage. Quels gages avez-vous retirés de ce passé qui vous couvre de honte maintenant?... A cette heure, délivrés du péché, devenus les serviteurs de Dieu, vos gages, vous les avez dans la sanctification, et plus tard la vie éternelle. Car la solde du péché c'est la mort; mais la grâce, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus Notre Seigneur².

Serviteur de Jésus-Christ³. Que de gloire dans ce mot, et que de magnificences renferme ce titre ! Paul n'en veut pas d'autre : aucun ne le revêt de pareilles splendeurs. Qu'on ne voie en nous, dit-il, rien autre chose que les ministres de Jésus-Christ⁴. On a vu des conquérants former leur cour des rois vaincus par leurs armes et enchaînés à leur fortune : tel est notre Dieu : de ses serviteurs, il fait des rois, il fait des dieux. « J'ai dit : vous êtes des dieux⁵ ! »

Esclave de la justice⁶. Quelle noblesse du chrétien ! Quand l'homme franchissant les bornes vulgaires de la

¹ II Cor. v, 14, 15. — ² Rom. vi, 21-23. — ³ Rom. i, 1 ; — I Cor. vii, 22. — Ephes. vi, 6. — ⁴ I Cor. iv, 1. — ⁵ Psal. — ⁶ Rom. vi, 18.

vertu naturelle, monte jusqu'à l'héroïsme, on dit de lui qu'il est l'esprit du devoir, l'esclave de l'honneur, l'esclave de sa parole et de la foi jurée ; c'est beau, c'est grand, mais qu'est-ce, à côté de l'héroïsme surnaturel de la vertu chrétienne ? L'homme du devoir, l'homme de l'honneur, l'homme esclave de tout ce qui est droit, juste, saint. Ah ! le voilà ! Il passe sous le regard et l'admiration des anges, souvent méconnu des hommes trop petits pour sa hauteur, mais grand devant Dieu, et roi, parce qu'il sert Jésus-Christ. Dire donc de l'homme qu'il est *esclave de la justice*, c'est dire qu'il est enchaîné à ce qu'il y a de plus divin au ciel et sur la terre, qu'il sert la plus grande des causes, qu'il s'immole au plus sacré des devoirs, qu'il monte au plus haut sommet de grandeur morale auquel l'homme puisse atteindre.

L'humanité ne prit pas de suite ce magnifique essor, il fallut des siècles pour l'y préparer. Durant ces siècles d'enfance et de faiblesse où elle *n'arrivait à rien de parfait*¹, l'humanité obéissait à des maîtres, à des tuteurs, à des pédagogues ; *la loi était son pédagogue*², l'accablant de préceptes, enchaînant dans une foule de défenses son humeur mutine et intraitable, n'offrant à sa faiblesse que des vérités voilées, des vertus amoindries, un culte figuratif, simples et grossiers *éléments*³ d'une science dont la plénitude n'était qu'en Jésus-Christ, et qui ne devait briller que par l'Évangile ; *tout s'y ressentait des faiblesses de la chair*⁴. L'homme restait esclave de la terre, et ne pouvait prendre son vol vers les régions supérieures. Mercenaire, on le payait, sa

¹ Hébr. vii, 19. — ² Galat. iii, 24. — ³ Coloss. ii, 8 ; — Galat. iv, — ⁴ Rom. viii, 3.

journée finie¹, « prends ce qui te revient et t'en va² ! » et le prix de son travail était « la graisse de la terre³, » les prospérités de la vie présente ; la loi ne lui mettait point au cœur « les années éternelles⁴ ; » ni ne lui montrait de loin « la cité meilleure⁵ ; » ni ne le laissait mourir « sans lui donner les bénédictions promises⁶. » L'homme « exposé toute sa vie à la servitude que faisait peser sur lui la terreur de la mort⁷, » poussait en face de la douleur et de la mort des cris déchirants, il avait peur de Dieu, il le fuyait, il disait avec épouvante : « Je mourrai, car j'ai vu Dieu⁸ ! » Tel était l'homme « sous cette loi, où tout se ressentait des faiblesses de la chair⁹. »

Mais quand le Christ *eut délivré l'homme*¹⁰, quel prodigieux changement s'est opéré en lui ! quelle liberté, quelle sublime indépendance ! Comme le chrétien jette à la terre un regard de mépris : *c'est du fumier, c'est de l'ordure*¹¹ ! Comme il est insensible à la faveur et aux dédains des hommes ! *Est-ce que je recherche la faveur des hommes ?... si je plaisais aux hommes, je cesserais d'être le serviteur de Jésus-Christ*¹² ; et que m'importe à moi d'être jugé par vous, êtres d'un jour¹³ ! Comme la douleur le trouve triomphant et satisfait, *je me plais dans toutes mes souffrances*¹⁴ ; et si la mort espère lui arracher un cri de terreur, elle n'obtient de lui qu'un défi suprême ! *O mort, où est ta victoire ? ô mort, où est ton aiguillon*¹⁵ ?

¹ Rom. iv, 4. — ² Math. xx, 14. — ³ Genes. xxvii, 28. — ⁴ Psal. LXXVI, 6. — ⁵ Hebr. xi. — ⁶ Hebr. xi. — ⁷ Hebr. ii, 15. — ⁸ Passim — ⁹ Rom. viii, 3. — ¹⁰ Rom. vii, 6. — ¹¹ Philipp. iii, 8. — ¹² Galat i, 10. — ¹³ I Cor. iv, 3. — ¹⁴ II Cor. xii, 10. — ¹⁵ I Cor. xv 55.

Et quelle domination ravira la liberté à cet homme que les choses terrestres ne captivent pas ? N'y a-t-il pas des siècles que l'on travaille à enchaîner le chrétien, tantôt avec des liens de roses, tantôt dans l'étreinte du fer et la terreur de la mort ? Mais son âme a l'indépendance de l'Évangile et l'invincible essor du Verbe de Dieu, *non est alligatum* ¹ ! Il est de race libre, à sa naissance on lui dit : *Ce n'est pas une âme tremblante d'esclave que vous avez reçue* ². — *Gardez-vous donc de vous faire l'esclave des hommes* ³. Vous n'êtes l'esclave que de Jésus-Christ.

Le chrétien va plus loin encore : non-seulement il ne consent pas à *devenir l'esclave de l'homme*, il refuse même l'empire des choses terrestres, quelque doux ou irrésistible qu'il puisse être. *Il use de ce monde comme n'en usant pas* ⁴ ; et où les autres sont captifs, ceux-ci de la crainte, ceux-là du désir, ces autres de la douleur, ces autres du plaisir, lui ne voit dans les choses humaines que des esclaves dont il reçoit le service et refuse la domination : *d'aucune de ces choses je n'accepte la domination* ⁵.

Celui qui est appelé esclave dans le Seigneur, celui-là est l'affranchi du Seigneur ⁶, il est libre ; il est roi, « on ne l'appelle plus serviteur ⁷, » tellement il est le confident et l'intime ami du Maître ; ou, si on lui donne encore ce nom de « serviteur ⁸, » c'est dans un dernier effet de l'amour et l'appel suprême à la gloire : « Allons ! bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Seigneur ⁹. »

¹ II Tim. II, 9. — ² Rom. VIII, 13. — ³ I Corinth. VII, 23. —

⁴ I Corinth. VII, 31. — ⁵ I Corinth. VI, 12. — ⁶ I Corinth. VI, 22.

— ⁷ Joan. XV, 15. — ⁸ Math. XXV, 21. — ⁹ Math. XXV, 21.

III. — La joie ! sans doute on accorde bien que tel est le terme délicieux où mène la vie chrétienne ; et que sous les épines qui nous meurtrissent dans le temps, se cache la rose divine qui s'épanouit dans l'éternité ; mais ce qui semble un paradoxe à bien des âmes, c'est que la joie est, dès l'exil, et au milieu même de l'épreuve, le partage des serviteurs de Dieu ; c'est que la vertu est la plus profonde et la plus vraie des satisfactions de l'homme ici-bas, et que la vie chrétienne est une fête, un jour de réjouissance et de repos.

Oui, un jour de fête : telle est pour l'Apôtre la vie entière du chrétien : une fête où la joie déborde, où les splendeurs d'un culte tout intime doivent s'étaler dans le sanctuaire de l'âme ; une fête qui est la *pâque* éternelle du peuple délivré.

Nox præcessit ¹ : nuit sombre, nuit douloureuse où le genre humain courbé sous d'antiques malédictions, « assis à l'ombre de la mort ², » plongé dans les plus mortelles angoisses, pleurait la patrie perdue, et jetait au ciel et à la terre le cri de sa détresse et de son désespoir : *quis liberabit* ³ ? Ce fut la longue nuit qui précéda la rédemption, mais le jour s'est levé, *dies appropinquavit* ⁴. Notre *pâque*, le Christ a été immolé, donc soyons en fête ⁵ ! « Aujourd'hui Notre-Seigneur a parcouru tous les royaumes infernaux, aujourd'hui il a détruit les portes d'airain, aujourd'hui il a brisé les verrous de fer. Et quand le Christ les a brisés, qui les pourra rétablir ? Ce que Dieu détruit, qui le refait ? De même qu'un roi surprend et saisit dans son antre un chef de brigands qui, après avoir parcouru et dévasté les villes, multiplié les

¹ Rom. XIII, 12. — ² Luc. I, 79. — ³ Rom. VII, 24. — ⁴ Rom. XIII, 12. — ⁵ I Corinth. V, 7, 8.

vols et les rapines, entassait là ses richesses ; de même qu'après avoir livré ce misérable au supplice qu'il mérite, il s'empare de ses trésors et en enrichit sa couronne, de même Jésus-Christ, quand il eut par sa mort vaincu le démon, ce chef de tous les brigands qui infestaient le monde, ce gardien de l'inférieure prison, et avec le démon, la mort sa complice, il enleva leurs richesses, il retira de l'autre le genre humain tout entier qu'il plaça dans son trésor royal. Voilà ce que dit l'Apôtre : *Il nous a rachetés de la puissance des ténèbres, et nous a emportés dans le royaume de sa dilection*¹. Et n'est-ce pas merveilleux que le roi ait daigné venir en personne ? Jamais roi a-t-il fait cela ? n'est-ce pas toujours l'affaire des officiers du prince ? Mais ici, le roi lui-même est venu aux captifs, il n'a rougi ni des chaînes, ni de ceux qui portaient les chaînes ; Dieu ne put rougir de ceux qu'il avait créés. Il renversa donc les portes de leur cachot, brisa les verrous, se posa en face des puissances infernales, vida entièrement ces prisons ténébreuses, et revint à nous, traînant le prince des enfers enchaîné. Le tyran était mené captif ; le fort était dans les chaînes ; la mort elle-même, jetant ses armes, nue et tremblante, vint tomber à ses pieds. Voyez-vous cette prodigieuse victoire² ? *Itaque epulemur*³ ! Depuis cette pâque, cette immolation de la divine Victime, cette destruction complète de tous nos ennemis, notre vie ne doit plus être que joie, paix, réjouissance éternelle, fête sans interruption et sans fin. La vie présente est donc un jour de fête. Car lorsque l'Apôtre prononça ces paroles : soyons en fête ! *festum*

¹ II Coloss. 1, 13. — ² Sanct. Chrys. *De cœmet. et cruce.* — I Corinth. v, 8.

celebremus ! Il n'était ni Pâques ni la Pentecôte ; il voulait dire que telle est la multitude et la valeur des biens que nous a conquis la Rédemption, que la vie entière du chrétien n'est plus désormais qu'un jour de fête. Quel bien nous fait défaut ? Le Fils de Dieu s'est fait homme pour vous, il vous a sauvés de la mort, il vous appelle en son royaume. Placés entre ces richesses obtenues et ces trésors à venir, comment ne pas faire de votre vie une fête éternelle ? Arrière les larmes sur la pauvreté, sur la maladie, sur les persécutions ; nos jours sont des jours de fête. Le bienheureux Paul ne nous dit-il pas : *Réjouissez-vous dans le Seigneur, je vous le répète, réjouissez-vous* ¹ ! Aux jours de fête, les hillons sordides ne se montrent plus : qu'il en soit ainsi pour nous. Des noces sont célébrées, des noces spirituelles : « Le royaume des cieux, est-il dit, est représenté par un roi qui voulut faire les noces de son fils ². » Des noces célébrées par un roi, et par un roi pour un fils, quelle fête plus magnifique qu'une semblable fête ³ ? »

Quelle plus douce et plus fortifiante manière d'envisager la vie chrétienne ? Ah ! ne nous étonnons plus du mépris que fait l'Apôtre des biens de ce monde, *fumier et ordure* ⁴ ! du dédain dont il accueille ses prétendus revers, *dignes à aucun titre d'être comptés* ⁵. Par avance, il a quitté la vallée de larmes, le triste séjour du travail et de la douleur ; le voilà *en fête* ⁶, il célèbre la vie comme on célèbre des noces, dans l'ivresse de toutes les joies. *Réjouissez-vous, je vous le répète, réjouissez-*

¹ Philipp. iv, 4. — ² Math. xxii, 2. — ³ Sanct. Chrys. *Comment. in I ad Corinth.* Homel. XV. — ⁴ Philipp. iii, 8. — ⁵ Rom. viii, 18. — ⁶ I Cor. v, 8.

vous ¹ ! — *Le royaume de Dieu est justice, paix et joie dans l'Esprit-Saint* ². — *Que le Dieu de l'espérance vous remplisse donc de joie et de paix, dans la foi* ³. *Arrière la tristesse ! la tristesse du siècle enfante la mort* ⁴. Ame chrétienne, il n'est pas un jour, pas une heure où l'on te permet ces larmes pusillanimes et lâches en face de la douleur. Sois ferme, confiante, joyeuse, souris à la souffrance, souris même à la mort : ce sourire, comme un rayon victorieux du soleil, triomphera de toutes les ombres et dissipera l'horreur de la nuit. *Va à toutes les choses humaines avec joie* ⁵. Car si les souffrances du Christ se multiplient en toi, par le Christ aussi se multiplieront les consolations ⁶. Le dernier cri de la sainteté restera donc ce cri de l'Apôtre : *Je surabonde de joie au sein de toutes mes tribulations* ⁷ ; cri prodigieux, qui traduit l'une des plus étonnantes merveilles de la grâce dans les âmes saintes. La joie coule parfois en elles à flots si impétueux, que ne pouvant plus supporter « ce torrent des voluptés divines ⁸, » elles supplient Dieu d'en arrêter le cours.

C'est là cette fête mystérieuse, « ces noces ⁹ » de Jésus-Christ avec l'âme chrétienne, qui faisait dire à l'Apôtre : *Notre Pâque, le Christ a été immolé : Soyons donc en fête* ¹⁰ !

Mais cette fête, dans quelles saintes dispositions la faut-il célébrer ? Le même texte va nous l'apprendre, car le voici dans son entier : *Jetez dehors le vieux levain, afin que vous soyez une pâte nouvelle, des pains azymes, comme c'est votre vocation : Car notre Pâque, le Christ a*

¹ Philipp. iv. — ² Rom. xiv, 17. — ³ Rom. xv, 13. — ⁴ II Cor. vii, 10. — ⁵ Rom. xv, 32. — ⁶ II Corinth. i, 5. — ⁷ II Cor. vii, 4. — ⁸ Psal. XXXV, 9. — ⁹ Matth. xxii, 2. — ¹⁰ I Corinth. v, 8

*été immolé : soyons donc en fête, mais pas de vieux levain, pas de ferment de malice et de perversité, mais les purs azymes de la sincérité et de la vérité*¹. De même donc que la seule immolation de Jésus-Christ remplit le ciel et la terre, le temps et l'éternité, de même cette immolation, cette *pâque* remplit aussi toute la vie chrétienne qui n'en est plus que la perpétuelle mémoire et la vive représentation.

La Pâque, c'est tout à la fois la fête de la délivrance, la fête des azymes, la fête du passage : voilà les trois caractères qu'aura notre Pâque, notre vie chrétienne. Par elle on sort de l'Égypte, du monde, du péché : par elle on rejette les souillures anciennes et on naît à *une nouveauté de vie*² : par elle on passe, on quitte la vie présente, on meurt aux choses terrestres, *on sort du corps pour se rendre auprès du Seigneur*³. C'est ainsi que la vie chrétienne est la célébration perpétuelle de la Pâque, figurée dans le peuple juif, accomplie en toute réalité par Jésus Christ.

« Il ne s'agit plus maintenant ni d'Égypte ni de Pharaon ; ce dont nous sommes délivrés, c'est de l'erreur, c'est de la nuit ténébreuse du démon. Ce n'est plus Moïse, c'est le Fils de Dieu qui nous mène ; ce n'est plus la mer Rouge qui s'étend devant nous, ce sont les eaux baptismales où le vieil homme est englouti⁴. » O chrétien sorti de l'Égypte pour te rendre à la terre de promesse, on ne te permet plus le regard en arrière, ni l'indigne regret des viandes que tu y mangeais dans l'ignominie et la servitude. On ne te permet pas non plus de garder en toi le *vieux levain* : tu es un azyme pur ; rien de

¹ I Corinth. v. — ² Rom. vi, 4. — ³ II Corinth. v, 8. — ⁴ Sanct. Chrys. *Comment in I ad Cor.* Hom. XV, n° 3.

souillé ne doit rester ; il te faut devenir *une pâte nouvelle*¹, un homme nouveau, créé dans la justice et la vérité². Qu'est-ce que ce vieux levain, sinon tous ces actes que manifeste la chair : la fornication, l'immondice, l'impudicité, la luxure, le culte des idoles, les empoisonnements, les inimitiés, les contentions, les jalousies, les colères, les rixes, les dissensions, les sectes, les envies, les homicides, les ivresses, les orgies, et toutes choses semblables³. — Jette donc dehors tout ce vieux levain, et sois une pâte nouvelle⁴.

Mais de plus la Pâque, c'est le passage : célébrer la Pâque, c'est *passer*, c'est se constituer *voyageur sur la terre*⁵ et cheminer sans cesse vers la patrie céleste.

- L'agneau pascal, « il le faut manger en habit de voyageur, comme gens qui passent, qui ne s'arrêtent à rien, toujours prêts à partir au premier ordre. C'est la posture et l'état du disciple de Jésus, de celui qui mange sa chair, qui se nourrit de sa substance, dont il est la vie, et selon le corps et selon l'esprit. « Mangez-le vite, car c'est la victime du passage du Seigneur : » il ne doit y avoir rien de lent ni de paresseux dans ceux qui se nourrissent de la viande que Jésus nous a donnée⁶. » « Passons donc tous les jours à Dieu, passons en Jésus-Christ de plus en plus : que sa vie paraisse de plus en plus dans la nôtre par l'imitation des vertus qu'il a pratiquées ; entrons tous les jours dans son sanctuaire ; entrons-y par la foi ; courons-y par de saints désirs : c'est célébrer tous les jours le banquet de Jésus-Christ comme le doit un chrétien⁷, » c'est célébrer la Pâque, c'est faire de sa vie une fête éternelle.

¹ I Cor. v, 7. — ² Ephes. iv, 24. — ³ Galat. v. 19-22. — ⁴ I Corinth. v. — ⁵ Hebr. xi. — ⁶ Bossuet, *Élèv.*, IX^e sem. IV^e Élèv. —

⁷ Bossuet, *Medit. sanct. Euchar.*

Mais cette Pâque, mais ce banquet réveillent d'autres idées encore et laissent entrevoir un nouveau caractère de la vie chrétienne. La Pâque se célébrait en souvenir d'une illustre victoire, de la défaite de l'Égypte et de la destruction de ses premiers-nés. Le prophète voyant de loin se dresser la table eucharistique, chantait : « Vous m'avez préparé une table, ô Dieu, contre mes oppresseurs. » La vie chrétienne est une vie de luttes : le chrétien est soldat.

IV. — Tout chrétien est soldat. *Combats le bon combat de la foi*¹; — *bats-toi comme un soldat intrépide*²; — *remplis les devoirs d'une généreuse milice*³; milice sainte, milice spirituelle; car *notre milice n'est pas de la terre*⁴; nos armes *ne sont pas des armes d'ici-bas*⁵; nos armes *sont des armes de lumière*⁶; nos combats, *les combats de la foi*⁷; notre victoire, *la vie éternelle*⁸. Sous cette nouvelle image, nous apparaît, dans une réalité saisissante, la vie de l'homme obligé de se frayer par ses victoires au milieu d'ennemis innombrables une route vers sa patrie des cieux.

Que le chrétien est grand sous ce nouvel aspect! Que nous considérons les conquêtes à faire ou les luttes à soutenir, les forces ennemies ou les puissances alliées, les désastres de la défaite ou les suites du triomphe, tout se fait immense, tout prend les proportions les plus gigantesques, rien ne s'y compare plus aux petites choses d'ici-bas. Le ciel et la terre, se rencontrent et se mesu-

¹ I Tim. vi, 12. — ² II Tim. ii, 3. — ³ I Tim. i, 18. — ⁴ II Cor. x, 3. — ⁵ II Corinth. x, 4. — ⁶ Rom. xiii, 12. — ⁷ Tim. vi, 12. — ⁸ I Tim. vi, 12.

rent sur ce champ de bataille : toutes les forces de Satan contre toutes les forces de Dieu ; et l'enjeu de cette effroyable lutte n'est rien moins qu'une éternité.

1. *Saisis la vie éternelle* ¹ ! Voilà l'enjeu. La paresse s'accommoderait peut-être d'un ciel, où la grâce, sans nulle coopération de notre part, nous porterait endormis dans un lâche repos. Dieu, « l'acte pur, » comme disent les scolastiques, l'activité infinie, n'entend pas ainsi l'honneur de la famille que son amour s'est donnée : « ses fils » seront ce qu'il est lui-même ; eux, après lui, « déploieront la force de leur bras ² : » « feront de grandes choses ³ » : *vaincront les royaumes... deviendront valeureux à la guerre, mettront en fuite les armées ennemies* ⁴. Et comment le chrétien, déserteur des combats dont « un immuable royaume ⁵ » est le prix, oserait-il lever la tête ? Que verrait-il partout que sujets de confusion ? Au ciel, les Anges sont des triomphateurs qui aux jours de l'épreuve « ont saisi la vie éternelle ⁶. » Les élus portent les nobles cicatrices « de la grande tribulation ⁷ » dont ils ont affronté et vaincu les effroyables assauts. Dans l'Église, les saints *rangés sous la bannière du Christ, ont crucifié leur chair avec ses convoitises* ⁸, ont détruit leurs vices, abattu leurs passions, et règnent sur des conquêtes noblement acquises. Dans le monde, parmi « les fils de ténèbres ⁹, » les insensés « à la conquête du mensonge ¹⁰, » quels efforts ! quelles souffrances ! quelles luttes ! pour reculer d'un pas les bornes d'un fragile empire, et ceindre le front d'un laurier sitôt

¹ I Tim. vi, 12. — ² Deut. xxvi, 8. — ³ Luc. i, 46. — ⁴ Hebr. xi, 33-34. — ⁵ Hebr. xii, 28. — ⁶ I Tim. vi. — ⁷ Apoc. — ⁸ Galat. v, 24. — ⁹ I Thessal. — ¹⁰ Psal. IV.

flétri : *Eux tous, pour obtenir une couronne qui se flétrit : nous, une immortelle et incorruptible couronne*¹. • Quel pardon méritons-nous, nous qui, en face de pareils exemples, et loin des persécutions sanglantes, menons une vie si molle et si abaissée? Pas d'ennemis, et nous sommes taillés en pièces! nul ne nous poursuit, et nous voilà en pleine déroute! C'est au sein d'une paisible existence que nous devons veiller à notre salut, et nous en sommes incapables. Ces héros des anciens jours, quand le monde entier était en feu, quand le brasier ardent couvrait la terre, se jetaient dans les flammes pour en retirer leurs frères : nous autres, nous ne pouvons nous retirer nous-mêmes! Quel espoir nous reste-t-il? Quelle grâce avons-nous à attendre?... Imitiez ces braves. A chaque heure, ou la colère, ou la volupté vous présente la bataille; acceptez-la; soutenez héroïquement la lutte contre la douleur; restez fermes devant les tortures de l'âme, afin d'être inébranlables aussi devant les souffrances du corps². » Ne cessons, comme l'Apôtre, de jeter nos regards sur les récompenses éternelles de nos rapides combats : » *Je m'élance, dit-il, vers le but proposé, vers ce terme que m'assigne ma vocation divine en Jésus-Christ*³. O terme magnifique! O merveilleuse conquête, la conquête de Dieu! C'en est donc fait. *Tout ce que j'avais cru des biens, je le regarde maintenant pour Jésus-Christ comme de véritables pertes.... j'ai tout rejeté, tout me paraît ordure, au prix de la conquête de Jésus-Christ*⁴! Je vais combattre les combats de la foi : je vais saisir la vie éternelle⁵.

¹ I Cor. ix, 25. — ² Sanct. Chrys. — ³ Sanct. Chrys. in Psal. — Philipp. iii, 7-8. — ⁵ I Ti m. vi, 12.

2. Après la valeur de l'enjeu, rien ne nous montre mieux nos divines grandeurs que l'immensité des forces mises en ligne contre nous, l'effroyable mêlée où notre vocation nous jette, la difficulté du triomphe que nous avons à remporter. Grand Dieu ! quelle lutte que cette lutte engagée par le chrétien contre la chair, le monde et Satan ligüés ensemble, et poussant à la fois toutes leurs forces contre lui ! « Représentons-nous une armée immense composée à la fois de fantassins, de cavaliers et de navires de guerre. La mer est couverte de vaisseaux ; les plaines et les cimes des montagnes de bataillons. Les feux que jettent les armes resplendissant au soleil, se croisent avec les feux jaillis des casques et des boucliers ; le bruit des lances, le hennissement des chevaux montent jusqu'au ciel ; plus de mer, plus de terre : tout est acier et airain. En face sont les forces ennemies, troupes féroces et d'un aspect hideux et terrifiant. La bataille se donne : la mêlée commence... Ce n'est plus alors qu'une grêle de traits, une nuée de javelots : sous cette nuée épaisse, sombre comme la plus sombre nuit, les rayons du soleil s'obscurcissent, et la poussière qui tourbillonne achève d'aveugler les combattants. Le sang coule à flots : les mourants poussent des clameurs plaintives, les combattants des cris de guerre. Bientôt les cadavres s'amoncellent, les roues des chars baignent dans le sang ; chevaux et cavaliers trébuchent sur les victimes gisantes ; la terre n'offre plus qu'un pêle-mêle affreux de sang, d'armes brisées, de membres palpitants... Et sur la mer, des vaisseaux en feu, d'autres engloutis avec les soldats dans les flots, les vagues frémissantes, les matelots qui s'agitent en tumulte, les combattants qui poussent des cris horribles, la mer qui précipite sur le navire ses eaux ensanglantées : sur le

tillac, des corps étendus ; sur les flots, des cadavres qui s'abiment, d'autres qui flottent à la surface, d'autres que les vagues poussent au rivage, d'autres qu'elles engloutissent, d'autres si accumulés qu'ils arrêtent la course des navires.

« Est-ce là la bataille, la gigantesque et horrible mêlée qui s'offrirait à nos regards, si des yeux de chair pouvaient percer les ombres dont s'enveloppe l'armée de Satan, et contempler l'épouvantable choc de deux forces ennemies ? Non certes ! Ce n'est plus le fer et l'airain, les coursiers et les chars, et les flèches meurtrières, et les feux dévorants ; le combat spirituel a des armes et des machines de guerre tout autrement terribles ; l'ennemi n'a nul besoin de cuirasses, de boucliers, de haches et de lances. Quoi ! l'aspect seul de cette abominable troupe suffit à briser une âme, si elle n'est pas héroïque et soutenue, outre ses forces personnelles, par une spéciale protection de Dieu. S'il nous était donné de sortir de ce corps, ou dans ce corps d'apercevoir avec clarté et sang-froid les bataillons de l'ennemi, et la guerre qu'il organise contre lui ; ce n'est plus des flots de sang ni des cadavres étendus, c'est le carnage des âmes, ce sont des chutes si innombrables, des blessures si affreuses, que dans cette bataille que je viens de vous décrire, vous ne verriez plus qu'un jeu d'enfant, au prix de cette mêlée épouvantable où tombe la multitude des âmes. Quelle différence dans la mort que causent les blessures ; autant l'âme est plus noble que le corps, autant est plus lamentable la mort qui la frappe. Quand une âme tombe blessée, elle ne git pas inanimée et insensible comme le corps, mais, dès cette vie, le remords la torture ; dans l'autre, quand est venu le jugement, elle est livrée aux supplices d'une expia-

tion éternelle. Et si nous considérons la manière dont notre ennemi sait conduire la guerre, rien d'aussi impétueux, rien d'aussi habile; nul n'a, comme cet adversaire exécré, la perfidie et la ruse à son service; nul ne porte à ses mortels ennemis une aussi implacable haine que celle dont il poursuit la nature humaine. Telle est l'impétuosité de son attaque, que lui comparer l'homme est ridicule; réunir les bêtes féroces les plus cruelles et les plus irritées; comparer leur fureur à la sienne, est impossible. Rapprochée de Satan, toute bête féroce paraîtrait douce et calme, tant il exhale la rage en se jetant sur nos âmes. Entre les hommes, la guerre est de courte durée, et que de trêves dans cet étroit intervalle! La nuit qui survient, la fatigue du carnage, les exigences de la faim, une foule d'autres causes font au soldat des temps de repos: il peut dépouiller son armure, quelque peu respirer, refaire ses forces en prenant de la nourriture et en s'accordant tous les autres soins. Dans notre guerre spirituelle contre le démon, jamais de repos; jamais de nourriture, jamais de sommeil, à qui veut éviter les blessures. De deux choses l'une, ou en quittant son armure, être blessé et périr, ou rester perpétuellement sous les armes et sans repos. Car le démon, lui, ne quitte pas la tête de ses troupes, épiant nos moments de faiblesse; plus actif à notre perte que nous ne le sommes nous-mêmes à notre salut. Invisible, d'une rapidité inouïe dans ses attaques, il réunit ainsi les deux plus terribles dangers de la guerre, et pour ceux qui ne sont pas continuellement en éveil, rend bien douteuse l'issue du combat¹. » « La lutte est formidable, parce que notre adversaire est d'une autre

¹ Sanct. Chrys. *De Sacerdot.* lib. VI.

nature que nous, et nous demeure invisible; parce que de plus des intérêts immenses sont en jeu pour nous : il ne s'agit de rien moins que du salut ou de la damnation. Les victimes tombent sans que nous les puissions apercevoir : ni le temps, ni le lieu, ni les dangers de l'attaque ne nous sont connus; dans nos demeures, sur la place publique, au milieu de nos jeux, durant notre repos, les phalanges ennemies nous assaillent : impossible de jamais quitter nos armes, cette guerre ne connaît ni trêves ni relâches; point de hérauts, point de parlementaires, rien de l'appareil d'une guerre ordinaire ¹. »

Et le comble, c'est que le démon s'est gagné dans le monde et jusqu'au milieu de nous-mêmes les plus puissantes alliances. Avant d'ouvrir la guerre en personne et de précipiter sur nous ses propres forces, il nous a déjà harcelés, fatigués, épuisés par les assauts de ses auxiliaires; le monde nous a ébranlés par ses fascinations enchanteresses, ou terrifiés par ses menaces et ses violences. En nous-mêmes « habite la concupiscence ², » puissance ennemie toute dévouée au démon, *qui s'oppose à la loi de l'esprit; qui me captive sous l'empire du péché* ³ : — *la chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit; l'esprit, dans les siens, combat la chair* ⁴. — *Infortuné que je suis* ⁵ ! En même temps qu'une innombrable armée fait au dehors le siège de mon âme et lui livre des assauts furieux, la division est au cœur de la place, ruine la défense, arme la trahison et centuple les forces de mes ennemis. Hélas ! et quand j'ai vaincu le monde, quand j'ai réduit ma nature et *crucifié ma chair avec ses convoitises*, il semble à l'Apôtre que rien n'est

¹ Sanct. Chrys. in Psal. — ² Rom. vii, 17. — ³ Rom. vii, 23. —

⁴ Galat. v, 17. — ⁵ Rom. vii, 24.

fait encore, tant la lutte nouvelle qui m'attend est effroyable.

Ce n'est pas avec la chair et le sang que nous avons à nous mesurer, c'est contre les principautés et les puissances, contre les princes de ce monde, qui règnent au sein de ces ténèbres, contre les esprits de malice répandus dans l'air¹, contre le prince des puissances de l'air qui exerce son pouvoir sur les enfants d'incrédulité². A ces textes de l'Apôtre, reconnaissons la perversité, la force, la perfidie de nos ennemis.

Spiritualia nequitia³. A quelque degré de perversité que l'homme puisse descendre, il n'est pourtant pas inaccessible à tout sentiment de bonté; l'heure peut venir où une émotion inattendue fondra ces glaces, entr'ouvrira ce cœur que la haine tient fermé. Mais la malice du démon est une malice consommée, éternelle, immuable, et qui trouve dans les plus furieuses des passions, la haine et l'envie, des forces sans cesse renaissantes. « Considérant que la majesté de Dieu est inaccessible à sa colère, il décharge sur nous, qui en sommes les images vivantes, toute l'impétuosité de sa rage, comme on voit un ennemi impuissant, qui ne pouvant atteindre celui qu'il poursuit, repaît en quelque façon son esprit d'une vaine imagination de vengeance en déchirant sa peinture. Ainsi en est-il de Satan. Il remue le ciel et la terre pour susciter des ennemis à Dieu parmi les hommes qui sont ses enfants, il tâche de les engager tous dans son audacieuse et téméraire rébellion pour les faire compagnons et de ses erreurs et de ses tourments. Il croit par là se venger de Dieu. Comme il n'ignore pas qu'il n'y a point pour lui de ressource, il

¹ Ephes. vi, 12. — ² Ephes. ii, 2. — ³ Ephes. vi.

n'est plus capable que de cette maligne joie qui revient à un méchant d'avoir des complices, et à un esprit mal fait de voir des malheureux et des affligés. Furieux et désespéré, il ne songe plus qu'à tout perdre, après s'être perdu lui-même, et envelopper tout le monde avec lui dans une commune ruine¹. » Et quelle puissance lui reste pour cette œuvre de haine et de destruction !

*Principes et potestates, rectores tenebrarum harum*². — *Principem potestatis*³. L'Écriture les appelle les forts. Les forts, dit David, se sont jetés sur moi, *irruerunt in me fortes*⁴ ; par où saint Augustin entend les démons. Jésus-Christ appelle Satan « le fort armé » *fortis armatus*. Non-seulement il a sa force, c'est-à-dire sa nature et ses facultés ; mais encore ses armes lui sont conservées, c'est-à-dire ses inventions et ses connaissances..... Le voulez-vous voir, voulez-vous voir cet envieux représenté dans Ézéchiël sous le nom de Pharaon, roi d'Égypte ? Spectacle épouvantable ! tout autour de lui sont des corps meurtris par de cruelles blessures. « Là gît Assur, dit le prophète, avec toute sa multitude ; là est tombé Élam et tout le peuple qui le suivait ; là Mosoch et Thubal, les rois d'Idumée et du Nord, et leurs princes et leurs capitaines, et tous les autres qui sont nommés multitude immense, nombre innombrable ; » ils sont tout autour couchés par terre nageant dans leur sang. « Pharaon est au milieu qui voit tout ce carnage et qui se console de ses pertes et de toute sa multitude tuée par le glaive, Pharaon et toute son armée, Satan et tous ses complices⁵. »

¹ Bossuet, *1^{er} Sermon sur les démons*, 2^e point. — ² Ephes. vi, 12. — ³ Ephes. ii, 2. — ⁴ Psal. LVIII, 4. — ⁵ Bossuet, *II^e Sermon sur les démons*, 2^e point.

Remarquons ces mots : *rectores tenebrarum harum* ¹, — *principem aeris* ². La grande force de Satan, ce sont les ténèbres où il règne et où il dresse aisément des pièges que nous n'apercevons pas. « Satan marche contre nous par une conduite cachée et impénétrable. Il ne brille pas comme un éclair, il ne gronde pas comme un tonnerre ; il ressemble à une vapeur pestilentielle qui se coule au milieu de l'air par une contagion insensible et imperceptible à nos sens ; il inspire son venin dans le cœur, où, pour me servir d'une autre comparaison qui lui convient mieux, il se glisse comme un serpent, c'est ainsi que l'appelle l'Écriture. Il ne se déplie jamais tout entier, il étale la belle apparence et il cache la suite funeste. Il rampe quand il est loin, il mord sitôt qu'il est proche ; prenez garde à vous, mes chers frères, s'écrie le grand Apôtre saint Paul, « prenez garde que vous soyez trompés par Satan ; car nous n'ignorons pas ses pensées » : *ut non circumveniamur a Satana, non enim ignoramus cogitationes ejus* ³. Non, non, nous n'ignorons pas ses pensées ; nous savons que sa malice est ingénieuse, que son esprit inventif, raffiné par un long usage, excité par sa haine invétérée, n'agit que par des artifices fins et déliés et par des machines imprévues... Ah ! qui pourrait dire toutes les profondeurs de Satan et par quels artifices ce serpent coule ?

S'il vous trouve déjà agité, il vous prend par le penchant de l'inclination. Votre cœur est-il déjà effleuré par quelque commencement d'amour, il souffle cette petite étincelle jusqu'à ce qu'elle devienne un embrasement ; il vous pousse de la haine à la rage, de l'amour

¹ Ephes. vi. — ² Eph. ii. — ³ II Cor. ii, 11.

au transport, du transport à la folie. Que s'il vous trouve éloigné du crime, jouissant des saintes douceurs d'une bonne conscience, ne croyez pas qu'il vous propose d'abord l'impudicité ; il n'est pas si grossier, dit saint Chrysostome : *Multa utitur versutia, perseverantia, attemperatione ad hominum perniciem ; et a minimis statim concreditur. Multo, multo utitur condescensu, ut nos ad mala præcipitet*¹. Il use, dit-il, avec nous d'une grande condescendance... Que veut dire cette parole ? Dieu se rabaisse : Satan se rabaisse aussi à sa mode. Il voudrait bien vous rendre d'abord aussi méchants que lui, s'il pouvait.

« Car que désire ce vieil adultère, sinon de corrompre l'intégrité des âmes innocentes², » et de les porter dès le premier pas à la dernière infamie ? Mais vous n'êtes pas encore capable d'une si grande action ; il vous y faut mener pas à pas, c'est pourquoi il se rabaisse, dit saint Chrysostome, il s'accommode à votre faiblesse, il use avec vous de condescendance. Ah ! ce ne sera, dit-il, pu'un regard ; après, tout au plus qu'une complaisance et un agrément innocent. Prenez garde ! le serpent s'avance, vous le laissez faire, il va mordre. Un feu passe de veine en veine et se répand par tout le corps : il faut l'avoir, il faut la gagner. C'est un adultère, n'importe. Eh bien ! je la possède, n'est-ce pas assez ? il faut la posséder sans trouble. Elle a un mari, qu'il meure ! Vous ne pouvez le faire tout seul, engageons-en d'autres dans notre crime, employons la fraude et la perfidie. David, David, le malheureux David ! Et qui ne sait pas son histoire ? Judas et l'avarice, il y a

¹ Homil. LXXXVII in Matth. — ² Sanct. August. in Psal. LXXXIX, n° 1.

donné, il est à nous ! Poussons, poussons de l'avarice au larcin, du larcin à la trahison, à la corde et au désespoir¹ ! »

3. *Justes, réveillez-vous* ² ! — *Ne nous laissons pas circonvenir par Satan, car nous n'ignorons pas ses pensées* ³. Mais comment le vaincre ? Comment nous en garantir ? Quelles sont nos armes ? Où est notre armure ? L'Apôtre va nous l'apprendre. *Revêtez-vous de l'armure de Dieu, afin de pouvoir tenir ferme contre les embûches du diable* ⁴. — *Recevez l'armure de Dieu afin de pouvoir résister au jour mauvais, et en tout rester inébranlables dans la perfection* ⁵.

Quelle est cette armure du soldat de Jésus-Christ⁶ ? L'Apôtre nous la décrit ainsi en détail.

Avant tout, le soldat porte le vêtement simple et austère qui seul peut assurer la facilité et la promptitude de ses mouvements. La tenue guerrière exclut l'ampleur fastueuse, les ornements superflus, la mollesse énervante. Le soldat porte la ceinture⁷. — *Ceignez vos reins de la ceinture de la vérité*⁸; la tunique flottante arrêterait votre course, entraverait vos mouvements, vous livrerait sans défense aux coups de l'ennemi. Cette tunique flottante de l'âme chrétienne, un docteur nous la montre, « quiconque se présente au combat de la foi, entreprend la guerre contre les esprits malins, doit renoncer aux choses terrestres. Le démon ne possède rien en ce monde, il vient nu au combat, nus nous devons le recevoir; nos vêtements nous perdraient bien vite, donnant prise

¹ Bossuet, *II^e Serm. sur les démons*, 2^e point. — ² I Corinth. xv, 34. — ³ II Corinth. ii, 11. — ⁴ Ephes. vi, 11. — ⁵ Ephes. vi, 13. — ⁶ II Tim. ii, 3. — ⁷ Ephes. vi, 14. — ⁸ Ephes. vi, 14.

pour nous entraîner à un adversaire que nous ne pourrions nous-mêmes saisir. Que sont toutes les choses terrestres, qu'une sorte de vêtement de l'âme? Que celui donc qui s'avance au combat contre le démon, se dépouille sous peine de périr¹. » Saint Paul donnait à Timothée, et dans une rigueur relative à tous les fidèles, cette règle fondamentale de nos luttes avec les démons : *quiconque accepte la milice de Dieu ne se doit pas embarrasser dans les affaires du siècle*. Quelques-uns s'en débarrassent tout à fait, les autres en doivent au moins dégager leur cœur ; et il faut que tous *se ceignent de la ceinture de la vérité*². Qu'est-ce à dire : *in veritate*? Le chrétien se dépouillera aisément de toute affection déréglée aux choses terrestres, si la lumière de la vérité en éclaire à ses yeux la fragilité, les amertumes, les souillures ; si elle fait apercevoir sous un voile tissu d'or *le fumier et l'ordure*³ ; si à ses clartés se révèle la caducité *de ce monde qui passe*⁴, la vanité *de ces désirs qui s'évanouissent*⁵ et *de cet homme extérieur qui se corrompt*⁶.

Voici maintenant les armes défensives du « soldat de Jésus-Christ⁷. » *Revêtez la cuirasse de la justice : chaussez vos pieds pour parcourir l'Évangile de la paix : En tout, prenez le bouclier de la foi, sur lequel vous puissiez éteindre les traits enflammés du pervers : prenez aussi le casque du salut*⁸. Où sommes-nous vulnérables? Par où les traits de l'ennemi pénétreront-ils en notre âme pour y porter la mort? L'unique blessure de l'homme, c'est son péché : le trait de l'ennemi nous blesse chaque fois que nous commettons une action mauvaise, que nous

¹ Sanct. Greg. Magn. hom. XXXII in Evangel. — ² II Tim. II, 4. — ³ Philipp. III, 8. — ⁴ I Cor. VII, 31. — ⁵ Ephes. IV, 22. — ⁶ II Cor. IV, 16. — ⁷ II Tim. II, 3. — ⁸ Ephes. VI, 14-17.

trahissons un devoir, et transgressons un commandement. Mais au contraire sommes-nous fidèles à rendre à Dieu, au prochain, à nous-mêmes tout ce qui leur est dû ? nous voilà invulnérables : de tous côtés nous sommes couverts : pas un des coups de nos adversaires ne portera : c'est là *la cuirasse de la justice*¹, dont l'Apôtre nous exhorte tout d'abord à nous revêtir. C'est beaucoup ; ce n'est pourtant point assez encore : « éviter le mal » ne suffit pas, « il faut faire le bien ². » Car si le mal opéré nous fait une blessure, le bien omis nous en fait une autre aussi profonde : le bouclier nous protège contre le mal, la chaussure du soldat nous permettra les longues et pénibles marches à travers le bien : *chaussez vos pieds pour parcourir l'Évangile de paix*³. — *De paix*. O chrétien, si ces marches brisent tes forces et ton courage, si ces longues et rapides étapes du soldat excitent tes murmures et entretiennent en toi l'idée funeste de la désertion, songe aux douceurs de la paix, aux sublimités de la récompense que ces fatigues te procureront bientôt. Les idées de la foi ont en effet une importance si décisive dans la guerre spirituelle, que l'Apôtre ne craint pas d'en faire l'arme défensive par excellence, le bouclier. *En tout, prenez le bouclier de la foi sur lequel vous puissiez éteindre les traits enflammés des pervers*⁴. La vraie défense du chrétien, c'est la pensée de foi. Rien ne lui résiste, rien ne la remplace. Voulez-vous, pour en mieux juger par contraste, voir les insensés qui sans ce bouclier divin se jettent dans la mêlée et s'exposent « aux traits brûlants de l'ennemi ⁵ ? » « L'insensé a dit en son cœur : Dieu n'est pas ! et ils se sont

¹ Ephes. vi, 14. — ² Psal. XXXVI, 27. — ³ Ephes. vi, 15. —

⁴ Ephes. vi, 16. — ⁵ Ephes. vi, 16.

corrompus, et les voilà devenus abominables¹. » « Dieu n'est pas devant le regard de cet homme : ses voies se sont couvertes de souillures en chacun de ses jours. » Ils ont dit en leur cœur : « Dieu a oublié, Dieu détourne sa face et ne regarde point l'issue de la vie². » La foi n'est plus : le bouclier fait défaut : ils tomberont ; « mille à gauche, dix mille à droite³, » criblés des flèches brûlantes de l'ennemi, et seront bientôt « comme ces blessés qui dorment dans les sépulcres, et dont Dieu n'a plus désormais aucun souvenir⁴. » Combien autre est le sort du fidèle ! autre, comme le sont sa prudence et son habileté. Le « soldat du Christ saisit le bouclier de la foi⁵ : » Il s'en couvre tout entier : viennent maintenant les traits de l'ennemi ! Ah ! ils viendront ! ils fondront par milliers : *en toutes choses le chrétien sera tenté⁶, mais à tout il opposera le bouclier de la foi. Aux traits de l'orgueil il opposera la pensée de son néant : « qui es-tu⁷ ? » le spectacle de ses misères, la vue de ses péchés, la vue de la croix, et sur la croix, de Celui qui s'est anéanti jusqu'à la forme de l'esclave⁸ et du supplicié. Si la volupté l'atteint de ses ardeurs dévorantes, il dit : *le corps n'est pas à la fornication, mais au Seigneur, et le Seigneur est au corps⁹. — Quoi ! je prendrais les membres du Christ pour en faire les membres d'une impudique ? jamais¹⁰. Si le démon de la colère lui lance au cœur des traits empoisonnés : Ah ! ne donnons pas entrée au diable¹¹ ! « la colère de l'homme ne fait pas le bien¹². » Si l'impiété vient à son âme pour y éveiller des défiances sinistres et mettre sur**

¹ Psal. XIII. — ² Psal. X. — ³ Psal. XC. — ⁴ Psal. LXXXVII, 6.
 — ⁵ Ephes. VI, 16. — ⁶ Hebr. IV, 15. — ⁷ Rom. IX ; — I Cor. IV.
 — ⁸ Philipp. II, 7. — ⁹ I Corinth. VI, 13. — ¹⁰ I Corinth. VI, 15. —
¹¹ Ephes. IV, 27. — ¹² Jacob. I, 20.

ses lèvres de sacrilèges négations, il dira : « qui est comme Dieu¹? » Il dira encore : *y a-t-il injustice en Dieu²?* Il dira toujours : *nous autres, nous croyons à la charité de Dieu pour nous³!* Dans la prospérité, les richesses, les honneurs, devant les sollicitations du monde et les fascinations du plaisir, *il aimera mieux renoncer à l'adoption de la fille de Pharaon; il préférera, aux éphémères délices du péché, la souffrance endurée avec tout le peuple de Dieu : il mettra l'ignominie du Christ au-dessus de tous les trésors de l'Égypte... et voyant pour ainsi dire l'Invisible, il supportera tout⁴.* Et quand la douleur l'aura brisé, où la terre attendra un blasphème, le ciel entendra un cri de triomphe et de joie : *me voici cloué avec Lui à la croix⁵; — me voici couvert de ses cicatrices⁶: Ah ! je surabonde de joie au sein de toutes mes douleurs⁷!* Si la fortune le comble, il sait *que qui est riche n'a pas plus⁸,* et il cherche, en donnant ce qu'il possède aux pauvres, à obtenir des pauvres ce qu'eux seuls peuvent lui donner⁹ : la richesse divine et l'entrée des cieux. Si la pauvreté l'accable, il jette un regard tranquille et résigné sur *Celui qui étant riche, s'est fait pauvre pour nous enrichir de sa pauvreté¹⁰,* et songeant aux « insondables trésors du Christ¹¹, » dont la grâce le fait l'heureux possesseur, il s'écrie : *je n'ai rien, à ce qu'il semble, et pourtant je possède tout¹²!* Enfin si Satan, réunissant toutes ses ressources, rassemblant toutes ses forces pour un suprême assaut, « fait apparaître à ses yeux tous les royaumes du monde avec leur gloire, et lui dit : tombe à mes pieds et m'adore,

¹ Psal. — ² Rom. ix, 14. — ³ I Joan. iv, 1. — ⁴ Hebr. xi, 24-28 — ⁵ Galat. ii, 19. — ⁶ Galat. vi, 17. — ⁷ II Cor. vi. — ⁸ II Cor. viii, 15. — ⁹ II Corinth. viii, 14. — ¹⁰ II Corinth. viii, 9. — ¹¹ Ephes. — ¹² II Corinth. vi, 10.

et je te donnerai tout cela¹ : » lui, prendra son vol, pénétrera dans les profondeurs des cieux, y prendra triomphalement son Jésus-Christ « en qui sont toutes les richesses², » et jettera ensuite au monde et à l'enfer son cri de victoire : *qui me séparera de la charité de Jésus-Christ*³ ? C'est là prendre le bouclier de la foi.

C'est là *prendre le casque du salut*⁴. — *Jésus-Christ est la tête*⁵. Celui-là a pris « le casque du salut » qui peut dire : *J'ai fait profession de ne savoir qu'une chose parmi vous, Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié*⁶; qui n'apparaît plus que *revêtu de Jésus-Christ*⁷, qui ne vit plus, mais *Jésus-Christ en lui*⁸; pour qui enfin Jésus-Christ *est tout en toutes choses*⁹.

Mais le chrétien ne doit pas seulement se défendre, il doit attaquer. Il doit se frayer au milieu de mille erreurs diverses un chemin toujours victorieux vers la vérité. Son arme invincible sera la parole de Dieu. *Saisissez le glaive spirituel, qui est la parole de Dieu*¹⁰ déposée dans l'Écriture, consignée dans la tradition, expliquée, défendue, maintenue dans une intégrité éternelle par l'infaillible magistère de l'Église.

Enfin, comme Dieu seul donne la victoire, soumet les ennemis, « apprend à la main à tenir le glaive¹¹, » la prière doit être la compagne assidue de nos combats : Moïse ne doit pas quitter la montagne ni laisser retomber ses bras suppliants : *Multipliez vos prières et vos supplications, priez à tout instant en esprit, veillez, priez, ne cessez de supplier en faveur de tous les saints*¹².

¹ Math. iv, 9. — ² Coloss. ii, 3. — ³ Rom. viii, 35. — ⁴ Ephes. vi, 17. — ⁵ Ephes. iv, 15. — ⁶ I Corinth. ii, 1-2. — ⁷ Galat. iii, 27. — ⁸ Galat. ii, 20. — ⁹ Ephes. i, 23. — ¹⁰ Ephes. vi, 17. — ¹¹ Psal. XVII, 35. — ¹² Ephes. vi, 18, 19.

4. Nous supposons maintenant « le soldat ¹ » rentré vainqueur *du bon combat* ². Tout n'est pas fini pour lui; reste la vie dure, austère, remplie de travaux et d'exercices, sevrée de toute douceur, que ne doit pas cesser un instant de mener le vrai soldat. Qu'importe qu'il gagne des batailles fameuses, qu'il triomphe de Rome, si Capoue flétrit et dévore dans ses délices des lauriers si héroïquement conquis? Tempérance, privations, travail, manœuvres et exercices continuels, vigilance et prière : voilà la vie du soldat de Dieu. *Vivons sobrement* ³ : tout excès brise à la fois les forces du corps et celles de l'âme. Voyez l'athlète : il n'est plus question pour lui ni du vin de l'ivresse ni des voluptés de la chair : *Il s'abstient de tout* ⁴, et cela, en vue d'une couronne corruptible, tandis que la nôtre jamais ne se flétrit ⁵. Aussi quels travaux devons-nous supporter ! Quels durs et fâcheux exercices devons-nous subir sans murmurer jamais ! *Travaille comme un bon soldat de Jésus-Christ* ⁶. — *Travaille*, dit l'Apôtre, et non pas seulement *combats*. Le combat n'a qu'un temps, le travail est perpétuel. Et dans ces exercices et ces manœuvres quotidiennes, le soldat doit déployer de l'intelligence et du savoir-faire autant que de l'abnégation et du courage. *Je cours, mais non point sans but : je frappe, mais sans que mes coups se perdent dans l'air* ⁷. Et quel est donc ce but si constamment fixé ? Quels sont ces coups qui portent si bien toujours ? *Je châtie mon corps et le réduis en servitude* ⁸. Voilà le suprême exercice du soldat de la foi, voilà le secret, voilà la condition de toutes ses vic-

¹ II Tim. — ² I Tim. vi, 12. — ³ Tit. ii, 12. — ⁴ I Corinth. ix, 25. — ⁵ I Corinth. ix, 25. — ⁶ II Tim. — ⁷ I Cor. xi, 26. — ⁸ I Cor. ix, 26.

toires. Quand il *aura châtié son corps*, il se rira des plaisirs, dédaignera la fortune, accueillera l'adversité ne craindra plus le monde, et *demeurera ferme et inébranlable en face des embûches du démon*¹. La victoire est à lui dans le temps : la couronne dans l'éternité².

V. — Ces bruits d'armes et de combats, ces images de guerre sous lesquelles l'Apôtre nous fait si volontiers entrevoir la vie chrétienne, supposent à cette vie un nouveau caractère. Si le chrétien est ainsi entouré d'ennemis, c'est qu'il chemine sur une terre étrangère ; c'est qu'il est exilé, et en marche vers une patrie que Dieu lui donne à conquérir. Exil, pèlerinage, telle est donc encore la vie chrétienne ; telle est la situation de l'homme ici-bas.

Remarquons-le tout d'abord, cette situation explique seule les principaux phénomènes de notre âme. Admirable en tant d'autres manières et sous tant d'autres rapports, le christianisme l'est excellemment en ce que seul il comprend l'âme humaine, s'harmonise avec ses sentiments, et satisfait pleinement toutes ses aspirations. Au fond de notre nature, dans la retraite la plus mystérieuse de l'âme, existent deux sentiments impérissables, autant qu'impérieux : la tristesse et le désir. L'âme est triste, l'âme aspire ; partout et toujours, elle s'offre à nous sous ces traits d'exilée-gémissante et de voyageuse passionnée vers un idéal inconnu.

1. *Nous gémissons au dedans de nous-mêmes*³. — *Enfermés dans ce tabernacle, nous gémissons sous le poids de la*

¹ Eph. vi, 11. — ² II Tim. iv, 8. — ³ Rom. viii, 23.

*tristesse qui nous accable*¹. « En réalité notre âme a le caractère d'une exilée; elle ne se sent affectée vivement que par des objets tristes; il n'est pas jusqu'à l'allégresse qui n'ait besoin d'emprunter à un habile contraste une teinte de mélancolie. La beauté n'a pas revêtu son charme le plus séduisant si une larme ne coule de ses yeux; si son front n'est point voilé d'une pensée douloureuse, si ses joues n'ont point été pâlies par un amer souvenir. Pour que la vie d'un héros excite en nous un vif intérêt, il faut que l'infortune soit la compagne de ses vertus. Voulez-vous qu'un tableau de la nature ou de l'art appelle fortement notre attention, s'empare des puissances de notre âme, mêlez-y une pensée du néant de l'homme et une image de la mort. Notre cœur se plaît dans les sentiments d'une tristesse paisible. Nous aimons un monument en ruine, la croix rappelant le séjour des morts, les grands murs couverts de mousse indiquant la demeure des générations qui ont passé.

« La joie ne nous satisfait pas, elle ne remplit pas notre cœur, elle l'enivre, le dissipe quelques instants; mais l'homme n'y trouve point son bonheur. La joie de la terre est frivole, elle ne saurait attacher le voyageur qui chemine péniblement loin de la patrie. De là vient que la tristesse et les pleurs sont recherchés par l'art, toutes les fois qu'il s'agit de produire dans l'âme une impression profonde; la joie et jusqu'au sourire sont inexorablement bannis. L'art oratoire, la poésie, la sculpture, la peinture, la musique ont suivi constamment la même règle, ou, pour mieux dire, ont été dominés par le même instinct. Il fallait certainement un grand esprit et un cœur brûlant pour dire que l'âme

¹ II Cor. v.

est naturellement chrétienne. » Dans ce peu de mots un penseur illustre a su exprimer les ineffables rapports qui unissent le dogme, la morale et les conseils de cette religion divine avec ce qu'il y a de plus intime, de plus délicat et de plus noble dans notre cœur¹.

*Intra nos gemimus*². Qu'il avait donc bien le secret de notre âme, le Dieu rédempteur qui venait à nous sous le diadème de la tristesse, la parure de la douleur, et qui jetant au monde ce mot si discordant en apparence, en réalité si harmonieux : *heureux ceux qui pleurent!* fondait sur le sentiment de la tristesse sa religion tout entière, replaçait l'humanité dans sa vraie situation, celle de triste et gémissante exilée; révélait l'homme à l'homme, lui donnait à la fois de quoi démêler et de quoi satisfaire sa mystérieuse nature. Le Calvaire projette un reflet de tristesse sur le christianisme tout entier. L'Église, même à ses heures de joie triomphante, laisse échapper des larmes furtives, et, à ses chants d'allégresse, mêle toujours quelques soupirs. L'autel catholique n'est pas plus le trône du roi triomphant que la table de la victime expirante, et le fidèle qui entend la voix de l'Apôtre l'exhorter à la joie, l'entend aussi lui révéler les trésors cachés de la tristesse. *Si ma lettre, écrit-il aux Corinthiens, a porté la tristesse dans votre âme, je ne m'en repens pas. Et si je me repentai à la vue de la tristesse, même momentanée, que je vous ai causée, à cette heure je serais dans la joie, non point de ce que vous fûtes tristes, mais de ce que dans cette tristesse vous trouvâtes la conversion. Votre tristesse toute selon Dieu fut loin de vous causer aucun dommage. Car la tristesse, quand elle est selon*

¹ Balmès, *Protest. comparé au Cath.*, chap. xxxviii. — ² Rom. viii; — II Corinth. v, 4.

Dieu, opère une pénitence qui mène à un salut solide et durable, tandis que la tristesse du siècle n'opère que la mort. Voyez ce que vous a valu d'être ainsi tristes selon Dieu; quelle sollicitude! quelle vigilance! quelles indignations! quelles terreurs! quels désirs! quel zèle! quelle vengeance¹! Le prophète² célébrait d'avance les œuvres de la tristesse chrétienne dans l'émouvante scène où il nous fait apparaître, sur la terre étrangère, le long du fleuve de Babylone, Israël captif, exilé, baigné de larmes et abîmé dans ses douloureux souvenirs. Que les richesses de Babylone lui sont odieuses, ses joies à charge, ses offres comme ses menaces sans écho dans son cœur! La patrie absente, voilà l'unique objet de ses regrets et de ses désirs : il jette là toute son âme; mort pour Babylone, il ne vit plus que dans cette Jérusalem si lointaine encore, mais si près de son cœur. Notre vie est aux cieux³! — J'aspire, soupirait Paul, à ma dissolution dernière pour être avec le Christ⁴. Car nous le savons, si cette maison de terre que nous habitons maintenant vient à tomber en ruine, une autre sortie des mains de Dieu et non-point construite par l'homme, demeure éternelle, nous attend dans les cieux⁵. — Nous gémissons donc en nous-mêmes, attendant l'heure de l'adoption des fils de Dieu, de la rédemption de nos corps⁶.

2. Ce sentiment de la tristesse est toujours en effet accompagné d'un autre aussi persévérant et aussi vif, celui du désir. L'homme ne se sent pas seulement exilé, il veut être voyageur. *Nous avons cette volonté ardente de nous mettre en marche⁷, de cheminer, de chercher*

¹ Cor. vii, 8-12. — ² Psal. CXXXVI. — ³ Philipp. iii, 20. — ⁴ Philipp. i, 23. — ⁵ II Cor, v. 1. — ⁶ I Rom. viii, 23. — ⁷ II Cor. v, 8.

toujours, jusqu'à ce que le bien suprême, le bien infini, Dieu lui-même s'offre à nos insatiables aspirations.

Étrange chose ! chaque être de la création, dès qu'il a reçu sa pâture, s'endort paisible et content. Un seul traverse l'existence remplissant les mondes de la plainte douloureuse de ses désirs inassouvis. Et que, touché du supplice intime de son roi, l'univers se remue pour l'adoucir ; que toutes les créatures se mettent à l'œuvre pour combler les profondeurs de l'âme humaine ; qu'elles accumulent leurs charmes et lui versent toutes leurs richesses, l'abîme reste béant ; devant ces charmes et ces biens l'homme pourra s'arrêter un instant, mais bientôt il reprendra sa course désespérée vers un idéal qu'il ne rencontre pas : *peregrinamur*¹ ! L'homme est le seul être qui désire toujours, qui demande toujours, à qui jamais, dans aucune de ses heures, on n'entendra dire : c'est assez ! Quand un Alexandre aura conquis un monde, son regard cherchera d'autres mondes à conquérir. Voilà l'homme tel que Dieu le veut et qu'il l'a fait. Comment le monde lui suffirait-il ? *le monde n'est pas digne de lui*² ; il se sent créé pour l'infini, il y tend, il le cherche avec d'inexprimables ardeurs. *Nous osons toujours, sachant bien que tout le temps que nous habitons le corps, nous sommes éloignés de Dieu, car nous marchons à travers la foi, et non sous la lumière de la claire vue, nous avons donc cette volonté audacieuse et ardente de préférer sortir du corps pour nous présenter au Seigneur*³. Tel est le chrétien, voyageur en marche vers les cieux. *Il fait profession d'être pèlerin et étranger sur la terre. Parler ainsi c'est bien dire qu'on est à la recherche d'une patrie. Mais si c'est la patrie dont il sort*

¹ II Corinth. v, 8. — ² Hebr. xi, 38. — ³ II Corinth. v, 6-10.

qui reste dans son souvenir, et est l'objet de ses aspirations, il a bien le temps d'y retourner. Mais non, c'est une patrie meilleure, c'est-à-dire la patrie céleste vers laquelle se portent ses désirs¹ et se dirigent ses pas.

VI. — De passage dans le monde, l'enfant de Dieu, *le saint*, y doit néanmoins remplir une mission que l'Apôtre nous représente sous une dernière et splendide image. Le saint est l'illumination du monde, *lux in Domino* ².

1. *Vous n'êtes pas, mes frères, plongés dans les ténèbres* ³ — *comme ces hommes dont l'intelligence est couverte d'obscurité, étrangers à la vie de Dieu, à cause de l'ignorance que produit en eux l'aveuglement du cœur* ⁴. — *Vous tous êtes les fils de la lumière et les fils du jour, et non pas de la nuit et des ténèbres* ⁵. Dieu n'est pas moins magnifique dans sa création spirituelle que dans ce monde physique où il a répandu les splendeurs avec une si inépuisable profusion. Si au firmament du ciel, il a appendu par milliers des lampes d'or pour jeter au jour d'éblouissantes clartés, et réjouir d'une lumière douce et sereine l'ombre des nuits, combien plus au firmament des âmes a-t-il pris soin de faire resplendir les astres de la sainteté. Le prophète saluant le merveilleux éclat du soleil, en donnait cette raison sublime « que Dieu même en avait fait son pavillon ⁶ » et dardait de là sur le monde les rayons de sa gloire. C'était l'esquisse d'un grand mystère. Un autre soleil sert à Dieu de pavillon

¹ Hebr. xi, 13-17. — ² II Ephes. v, 8. — ³ I Thessal. v, 4. —

⁴ Ephes. iv, 18. — ⁵ I Thessal. v, 5. — ⁶ Psal. XVIII, 6.

plus auguste, s'emplit de son éclat et verse ensuite sur le monde des torrents de lumière qu'il en reçoit. Dieu habite dans le saint, et le fait resplendir de son propre éclat : *Le même Dieu qui d'un mot fit du sein des ténèbres resplendir la lumière, lui-même resplendit dans nos cœurs, afin que nous illuminions*¹. Voilà comment le saint est vraiment *fil de la lumière*², fils du Dieu qui est la lumière, fait participant de l'éclat paternel. O magnifiques harmonies ! Dieu a un Fils unique et naturel, *splendeurs de sa gloire*³, — *lumière de lumière*⁴ : et nous frères de ce Fils de Dieu⁵ et ses *cohéritiers*⁶, nous héritons de son éclat comme du reste. O Dieu ! quelle merveilleuse grandeur ! impossible d'hésiter encore, à nous dire, par participation, « lumière de lumière, » comme Jésus-Christ l'est par nature : relisons dans la stupéfaction et le tressaillement de nos âmes, ces grandes paroles : *Quant à nous tous, contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, lumière de lumière, comme par l'opération de l'Esprit du Seigneur*⁷.

*Tanquam a Domini Spiritu*⁸. L'Apôtre nous faisant pénétrer plus avant dans ces beaux mystères, nous enseigne maintenant comment s'opère l'illumination qui fait de nous *des astres destinés à éclairer la nation mauvaise et perverse, comme les soleils qui éclairent le monde*⁹. *Ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a point entendu, ce qui n'a point monté jusqu'au cœur de l'homme, tout ce qu'a préparé Dieu à ceux qui l'aiment, Dieu nous l'a révélé par son Esprit ; l'Esprit qui scrute tout jusqu'aux profon-*

¹ II Corinth. iv, 6. — ² I Thessal. v. — ³ Hebr. i, 3. — ⁴ *Credo*. — ⁵ Hebr. ii, 11, 12. — ⁶ I Rom. viii, 17. — ⁷ II Corinth. iii, 18. — ⁸ II Corinth. iii, 18. — ⁹ Philipp. ii, 15.

deurs mêmes de la divinité... Car nous, ce n'est point l'esprit du monde que nous avons reçu, c'est l'Esprit qui est de Dieu¹. Nous sommes donc remplis de sa vérité, resplendissants de son éclat, versant à flots tout autour de nous la lumière divine, et devenant, par ce rayonnement incessant, le salut du monde. Oh ! qui dira la puissance de cet astre de sainteté au milieu des sociétés même les plus perverses et les plus corrompues ? Qui dira les remords intimes, les regrets furtifs, les émotions cachées, les résolutions généreuses que fait naître chez les hommes les plus « étrangers à la vie divine² » le spectacle de la vertu ? Ils se sont soustraits à tout : ni le sacerdoce, ni la grâce, ni la parole sainte ne les peuvent plus saisir ; mais voici que devant la lumière de la sainteté chrétienne, ils demeurent impuissants à se cacher. « Le jour la chante au jour, la nuit annonce cette sagesse à la nuit ; pas une langue qui n'ait entendu leur voix. Le bruit en a parcouru toute la terre, leur langage a atteint aux extrémités de l'univers³. »

Telle est la première mission de la sainteté chrétienne au milieu du monde : elle fait sentir ses influences secrètes jusque dans les âmes les plus perverses : *elle luit au milieu du monde pervers et dépravé*⁴ ; elle empêche l'obscurité de devenir complète ; elle dispose chez les plus perdus des hommes des routes mystérieuses vers le bien ; elle maintient toujours vive, par l'effet des contrastes, la notion du vrai, du beau et du bon : l'âme humaine est soulagée, par la protestation de la vertu, des cyniques affranchissements du vice ; et le vice, à

¹ I Corinth. II, 9-13. — ² Ephes. IV, 18. — ³ Psal. XVIII, 4, 5.
— ⁴ Philipp. II, 15.

l'aise et triomphant partout, doit, en face de la sainteté chrétienne, baisser la tête et demeurer silencieux. Ne subissez pas la suzeraineté du vice, disait l'Apôtre, *mais bien plutôt reprenez-le*¹. Comment ? En approchant votre éclat de ses ténèbres. Quelle plus grande victoire pourrait-on obtenir sur la nuit que de dissiper ses ombres d'un seul regard, comme nous voyons que fait le soleil ? De même que la nuit ne supporte pas ce victorieux regard, de même le vice ne peut subsister sous l'éclat de la vertu qui met à nu ses honteux mystères et sa ténébreuse difformité. *Ce qu'ils font dans l'ombre est honteux même à dire. Or tout ce que frappe la lumière est manifesté aux regards*². Voilà le vice mis à nu ; incapable de supporter ce martyre, ou il fuit, ou bien, s'il reste une espérance encore, il se reconnaît, se pleure, se convertit, et devient lumière à son tour : *tout ce qui est ainsi manifesté devient lumière*³.

2. Une seconde mission plus facile et plus haute regarde la communauté chrétienne, où Dieu prend soin d'allumer sans cesse de nouveaux astres de sainteté, afin d'*illuminer* sous les pas des fidèles la route si difficile et toujours *si nouvelle*⁴ du salut. *Les fruits de la lumière sont toute sorte de bonté, de justice, de vérité*⁵. Selon saint Thomas, la perfection chrétienne est tout entière dans ces trois mots. Remarquons, dit-il, que tous les actes de vertu se rapportent à trois chefs : à soi-même, au prochain, à Dieu. Pour soi-même il faut la bonté, pour le prochain la justice, pour Dieu la vérité⁶ : la bonté

¹ Ephes. v, 11. — ² Ephes. v, 12, 13. — ³ Ephes. v, 13. —

⁴ Hebr. x. 20 ; — II Tim. i, 10. — ⁵ Ephes. v. 9. — ⁶ D. Thom. in Ephes. cap. v, lect. iv.

qui illumine, purifie, fructifie l'être entier, en chasse les vices, y contienne les inclinations mauvaises, en règle les actes, en perfectionne les puissances, répande sur l'intelligence, le cœur, la volonté de divines influences et fasse rejaillir sur le corps lui-même ces reflets de beauté morale qui rendent si noble et si suave la figure des saints.

Après ce beau texte cité plus haut : *le Dieu qui du sein des ténèbres a fait d'un mot jaillir la lumière; lui-même resplendit dans nos cœurs...*¹, l'Apôtre ajoute : *afin que nous illuminions les âmes, leur enseignant la science de la gloire de Dieu reflétée sur la personne du Christ Jésus*². Économie admirable du plan divin ! Où Dieu veut finalement aboutir, c'est faire de nous des fils ; des fils qui reproduisent aussi fidèlement qu'il se peut tout ce qu'il est lui-même. Les amenant à la vie, et leur traçant leur splendide carrière, il leur dit : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait³. » Mais, ô Dieu très-haut, très-infini, très-inaccessible, que demandez-vous à vos faibles créatures ? Quelle œuvre impossible leur imposez-vous ? Vous reproduire ? Mais outre qu'il est infini, le modèle leur est même caché : *notre inaccessible lumière*⁴ qui vous dérobe à leur regard, vous dérobe par là aussi à leur imitation. Dieu répondit à cette plainte par l'Incarnation. L'incarnation c'est Dieu devenu visible ; c'est Dieu sous la faiblesse de l'homme, assis à notre foyer, vivant de notre vie, faisant nos œuvres, souffrant nos douleurs ; « commençant par faire lui-même⁵, » puis après nous disant : « je vous ai donné l'exemple, afin que comme moi-même j'ai fait,

¹ II Corinth. iv, 6. — ² II Corinth. iv, 4, 6. — ³ Math. v, 48. —

⁴ I Tim. vi, 16. — ⁵ Act. i, 1.

vous fassiez de même après moi ¹. » Mais encore une fois, ô Dieu, quel modèle et quelle imitation me proposez-vous ? Dans votre Verbe incarné, je vois un homme sans doute, *un homme en tout semblable à ses frères* ², mais c'est un Dieu aussi, et me voici de nouveau en face des immensités décourageantes de l'infini. A cette nouvelle plainte de l'humanité Dieu répond en donnant au monde la famille des saints, qui contemplent directement et face à face *la gloire du Christ, image de Dieu* ³; se remplissent de son éclat, portent sa vive empreinte, se font ses frappantes images, et disent ensuite à leurs frères plus faibles : *soyez nos imitateurs comme nous le sommes nous-mêmes de Jésus-Christ* ⁴.

Tel est l'ensemble du plan divin : le détail de l'exécution répond à son admirable sagesse. Chaque trait saillant du Christ, « image de Dieu ⁵, » chaque scène de sa vie mortelle, chaque dévouement, chaque souffrance, chaque bienfait, se trouve peint en quelque saint illustre ou quelque institution religieuse. *Stella a stella differt in claritate* ⁶ : rien de merveilleusement varié comme ce firmament étoilé de la sainteté : à eux tous, les saints refont en vivante peinture et exposent aux regards du monde le Christ tout entier. Que fut Jésus-Christ ? — Il fut étranger et pèlerin sur la terre ; il passait, il allait à la gloire, il allait à son Père : *Vado ad Patrem* ⁷; il passait, ne jetant aux choses de la terre pas même le plus rapide regard. Ah ! que de retraits, que de cloîtres solitaires se sont bâtis ! que d'yeux se sont fermés ! que de cœurs se sont crucifiés au

¹ Joan. xiii, 15. — ² Hebr. ii, 17. — ³ II Corinth. iv, 6. —

⁴ I Corinth. xi, 1. — ⁵ II Corinth. iv, 4. — ⁶ I Corinth. xv, 41. —

— ⁷ Joan. xiv, 12.

*monde*¹ ! que d'âmes ont pris leur vol vers les montagnes ! que de saints ont reproduit le pèlerinage de l'Homme-Dieu ! — Jésus-Christ c'est le pauvre, c'est le dénué, qui n'a plus même le gîte assuré de la nuit : à sa suite, des milliers de pauvres volontaires montrent aux yeux émus du monde les livrées du roi fait *pauvre pour nous enrichir de son dénuement*². — Jésus priait seul sur la montagne durant le silence des nuits³. Quelle fécondité a eue cette prière solitaire ! que d'autres prières, que de contemplations ardentes, que de vices voués à l'angélique labeur de la supplication ! — Jésus touchait les plaies vives, et portait sa bénignité plus encore que sa puissance à tous les seuils qu'avait forcés la douleur : voyez ces milliers d'anges consolateurs aux chevet de toute souffrance, consacrant aux infirmités et aux agonies du pauvre leurs forces comme leurs jours. — Mais ce que fut surtout Jésus-Christ, c'est la victime dévouée pour le salut du monde aux plus sanglantes expiations. Ah ! *la passion du Christ se complètera* ; le sang et les larmes, et les meurtrissures du Calvaire resteront à la terre et perpétueront à travers tous les siècles leur vivifiant spectacle. Continuation vivante du Christ expiateur, le saint se montre lui aussi la couronne d'épines à la tête, le sceptre de roseau à la main, la pourpre sanglante sur l'épaule : *il porte sur sa chair la mort du Christ*⁴ : *il est paré de ses stigmates*⁵ : *il est cloué à la croix*⁶ : et du calvaire que lui a dressé sa mortification volontaire, il crie aux âmes pusillanimes et voluptueuses : *Ah ! vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang dans vos luttes contre le péché*⁷ ! — *Soyez donc nos*

¹ Galat. vi, 14. — ² II Cor. viii, 9. — ³ Hebr. v, 7. — Luc, vi, 12.

⁴ II Cor. iv, 10. — ⁵ Galat. vi, 17. — ⁶ Galat. ii, 19. — ⁷ Hebr. xii, 4.

*imitateurs, comme nous le sommes nous-mêmes de Jésus-Christ*¹.

Si nous voulions suivre jusqu'au bout la comparaison des deux soleils créés par Dieu, l'un pour éclairer la création matérielle, l'autre, celui de la sainteté, pour illuminer le monde des âmes, une nouvelle harmonie s'offrirait à nous. Chaque matin monte à l'horizon comme un soleil nouveau, et chaque matin à sa lumière l'homme sorti de son repos se rend à son quotidien labeur. « Le soleil, chantait le psalmiste, le soleil s'est levé; l'homme sortira pour son travail qu'il poursuivra jusqu'au soir². » Chaque matin de même, l'Église présente au souvenir, aux hommages et à l'imitation de la terre, la figure radieuse de quelque saint : *Ortus est sol!* A cette pure et vive lumière, les âmes travailleront tout le jour à leur divin ouvrage, guidées et soutenues perpétuellement par les exemples de la sainteté. *Aussi voyant planer sur nos têtes une nuée si lumineuse de témoins, rejetant le fardeau qui nous oppresse, le péché qui nous enveloppe de toute part, nous courons au combat qui nous est offert*³. C'est ainsi que s'illumine la vie⁴, c'est ainsi que reflété par ses saints, Dieu nous devient accessible, et que resplendit l'étincelant Évangile de la gloire du Christ, qui est lui-même l'image de Dieu⁵.

¹ I Corinth. xi, 1. — ² Psal. CIII, 23. — ³ Hebr. xii, 1. —

⁴ II Timoth. i, 10. — ⁵ II Corinth. iv, 4.

CHAPITRE TREIZIÈME

LA

FAMILLE CHRÉTIENNE

La famille est de Dieu : elle est sortie de sa pensée et de son cœur; aussi reste-t-elle, après tant de siècles, à travers tant de vicissitudes, le type le plus parfait de toute société. L'homme n'a rien créé qui l'égale pour la force, la simplicité, la sagesse de son organisation : plus il s'est éloigné de ce type, plus les sociétés qu'il a fondées ont été imparfaites et caduques ; plus il s'en est rapproché, plus il a donné à ses créations de perfection, de solidité, de durée. Regardez ce chef-d'œuvre de la sagesse divine; quoi de plus simple ? quoi de plus *un* ? et pourtant quoi de plus complet ? Au sommet, un pouvoir indiscutable, une autorité, la plus haute après celle de Dieu, la plus absolue, sans tomber néanmoins dans le despotisme, mais admirablement tempérée de

douceur, couronnée de dévouement, et recevant de l'amour sa plus pure et sa plus puissante consécration. Au bas, dans la plus noble des servitudes, le sujet du pouvoir paternel, l'enfant : l'enfant lié à ce pouvoir par des titres sacrés, trouvant dans la sujétion sa sûreté comme sa gloire, obéissant bien plus par amour que par dépendance, et ne sentant sur lui le sceptre de la royauté paternelle que pour le bénir et l'aimer. Au milieu, entre le roi et le sujet, entre le père et l'enfant, se place une suave créature qui participe à la fois de la puissance du premier et de la faiblesse du second, qui commande et qui obéit; assez élevée pour apporter aux conseils et aux décrets souverains la douce et sereine influence de la bonté, et tempérer ainsi ce qui resterait de rude et d'absolu à la domination paternelle : assez près de l'enfant, assez mêlée aux détails de sa vie, à ses aspirations et à ses besoins pour condescendre à ses faiblesses, triompher par la mansuétude de ses écarts, et le porter, baigné des larmes du repentir, dans les bras de son père, qu'une médiation si puissante réussira toujours à ouvrir. Merveilleux médiateur que la femme, tout à la fois épouse et mère ! Épouse, elle ne fait qu'un avec le chef de la famille : *ils seront deux en une seule chair*¹. Mère, elle ne fait qu'un avec l'enfant, auquel elle donne à la fois son sang et son lait, sa vie, son cœur, toute son âme. Il faut franchir les cieux pour trouver le type sacré de cette médiation ; il faut s'élever jusqu'au Verbe uni à la chair, jusqu'au médiateur Dieu et homme, grandeur et humilité, force et faiblesse, commandement et obéissance, *majesté plus haute que les cieux*²; suppliant *que ses titres font exaucer toujours*³;

¹ Ephes. v, 41. — ² Hebr. vii, 26. — ³ Hebr. v, 7.

grandeur assez abaissée pour compatir¹, pour intercéder², — pour secourir³.

Telle est la famille vue en elle-même. Si nous prenons garde maintenant que de la famille dépend la société; de sa prospérité et de sa force, la prospérité des États; de sa décadence, leur ruine, nous en devons concevoir une plus haute idée encore. *Si le levain est pur, toute la masse le sera: si la racine est sainte, les rameaux le seront*⁴. La décadence de la famille précède et précipite toujours la décadence de la patrie: ces deux ruines s'appellent, ces deux morts marchent du même pas. Les mêmes pinceaux qui nous ont fait des tableaux si sombres de la société païenne, nous ont tracé aussi l'effroyable dégradation où la famille était d'abord tombée. L'autorité paternelle fut la première, et bien avant les abjects Césars de la décadence, traînée aux gémonies que ses propres vices lui avaient creusées. La corruption qui fit de toutes ces sociétés des sépulcres de pourriture et de mort, avait auparavant rongé les forces vives et tari le sang de la famille; avant que l'homme fût écrasé sous la main de fer du césarisme, il l'avait été, enfant, sous la tyrannie paternelle; avant qu'il entrât dans le vaste système d'égoïsme, de cruauté et de débauche où se mouvait la société publique, le païen avait, dès ses premiers ans, fait l'apprentissage et de cette cruauté et de ces impuretés monstrueuses: jamais le sourire maternel n'avait illuminé sa jeune âme; jamais il n'avait senti sur son cœur battre un cœur de mère. Son père lui permettait seulement de vivre: sa mère le livrait à la garde des esclaves: la

¹ Hebr. iv, 15. — ² Hebr. vii, 25. — ³ Hebr. ii, 18. — ⁴ Rom. xi, 16.

famille n'existait pas pour lui; et il sortait de l'enfance chargé des vices qu'il versait ensuite dans la plus large mesure au sein de la société. Et c'est ainsi que de ces mille ruisseaux de fange se formait le vaste et profond cloaque dont l'Apôtre nous a gardé le souvenir. *Voilà ces hommes remplis de toute sorte d'iniquités, de méchanceté, de fornication, d'avarice, de perversité; pleins d'envie, d'homicide, de contention, de ruse, de perfidie; semeurs de rapports; détracteurs, odieux à Dieu, insulteurs, superbes, enflés d'orgueil, inventeurs de maux, sans obéissance aux parents, sans sagesse, sans modestie, sans affection, sans bonne foi, sans miséricorde*¹.

Hélas! voilà où notre siècle, après s'être débarrassé du christianisme, aboutira fatalement. Voilà l'affreuse société qui sortira bientôt d'une apostasie devenue complète. Qu'a fait la Révolution? Elle a tout d'abord frappé la famille: c'est son coup de maître, et quel coup! Par des soins et des efforts continués tout un siècle, elle est parvenue à dissoudre la famille chrétienne, à ruiner le foyer domestique si pur et si fort qu'avait construit l'Église. Il importait avant tout d'en chasser Jésus-Christ: il le fut de la famille opulente par le philosophie du dix-huitième siècle; il le fut de la famille pauvre par la conspiration infernale du nôtre. Du foyer laissé vide par l'éloignement sacrilège de ce qui seul en faisait la noblesse et la joie, il devint plus facile de chasser un à un tous les membres. Le chef s'en fit le premier déserteur: notre société révolutionnaire l'appela au dehors, le jeta dans un tourbillon incessant d'affaires et de plaisirs; lui créa une existence factice et tumultueuse, et ne lui permit plus au milieu des siens

¹ I Rom. I, 29-32.

attristés que de furtives et froides apparitions. Restait le dimanche, jour sacré, accordé plus encore à l'homme qu'à Dieu lui-même. Ah! quel coup a porté à la famille la violation du dimanche! Aux jours de foi, le dimanche réunissait dans la même prière et les mêmes distractions innocentes tous les membres que le travail de la semaine avait trop dispersés. Maintenant le travail sacrilège et la débauche qui le suit, consomment par une désertion plus lâche et plus impie la dissolution désormais irrémédiable de la famille. Mais la mère?

La mère sauva longtemps par son héroïsme les débris de ce grand naufrage; elle ramassa le sceptre rejeté, et remplit longtemps des devoirs lâchement trahis. Hélas! assaillie à son tour par la Révolution, elle chancelle, et les efforts de l'Église pour la maintenir au poste d'abnégation et de douleur où la désertion du chef de famille l'a placée, sont presque des efforts désespérés. Deux créations monstrueuses de notre siècle paralysent l'action de l'Église et consomment l'œuvre destructive entreprise par la Révolution : la mère femme de plaisir, la mère femme de travail; ou bien la mère est jetée loin de ses enfants dans l'impur tourbillon des plaisirs, ou bien elle est enfermée vive dans l'infecte enceinte des fabriques : et l'une comme l'autre de ces deux mères dévorent en épuisements stériles leurs forces et leurs jours! Avec le lait maternel, la source des saintes émotions, des joies vivifiantes, des dévouements féconds, est tarie : l'enfant ne reconnaît plus une mère dans cette femme qu'il entrevoit à peine de temps en temps, dont il n'obtient que quelques fugitifs sourires, qui n'a jamais rien dit ni à son intelligence, ni surtout à son cœur. Enfin l'État est entré au foyer domestique dont la foi et le dévouement ne gardaient plus l'enceinte : il

a mis sur la royauté paternelle une main sacrilège, et, soutenu dans son usurpation par ceux-là mêmes qui en étaient les victimes et la devaient le plus énergiquement repousser, il a pris les enfants, les a déclarés siens, s'est chargé seul de leur inoculer non pas la science, mais la corruption; non pas la vie, mais la mort. Et ses œuvres, c'est-à-dire ses ruines sont là sous nos yeux : Voilà la France qu'il nous a faite : « sans Christ, sans Dieu, » presque sans espérance ! sommes-nous les Francs, ou sommes-nous les Grecs du Bas-Empire ? qui répondra ?

Ah ! pourtant il est une réponse ! réponse lumineuse et puissante, qui, en nous révélant la cause de notre décadence morale, nous découvre en même temps un principe de résurrection. L'édifice s'écroule, parce qu'une main impie a dévasté le fondement : refaisons le fondement et nous pourrons relever l'édifice. La Révolution a détruit la famille chrétienne : réparons cette ruine sacrée ; laissons l'Église nous donner, comme aux jours de notre vigueur et de nos gloires, un père chrétien, une mère chrétienne, des enfants nés de leur foi, nourris de leur amour, héritiers de leur force, et nous aurons, en sauvant nos âmes, sauvé du même coup la patrie.

Et sur quelles bases repose la famille chrétienne ? quels devoirs sont imposés à chacun de ses membres ? quelles vertus en font la grandeur, la force et la vie ? L'Apôtre va donner à ces questions capitales les plus profondes et les plus magnifiques réponses. En même temps qu'il découvre au père de famille sa royauté et sa puissance, il lui apprend à porter noblement et saintement le sceptre que Dieu lui a remis entre les mains. La femme, à la fois épouse et mère, sait de lui

quelles suavités, quelles forces, quel dévouement, quel amour elle doit verser à flots intarissables sur un époux et des enfants. A ces enfants eux-mêmes, objets de tant de sollicitude et fils de tant de larmes, il enseigne comment se paye une pareille dette, se copient d'aussi radieux modèles, et se féconde pour Dieu et la patrie, pour le ciel et la terre, l'existence qu'ils ont reçue. Derrière ces trois figures que l'onction de la grâce et la majesté du devoir accompli rendent si augustes, une autre, plus humble, mais noble encore, se fait apercevoir, c'est celle du serviteur chrétien, l'ancien esclave transfiguré par l'Église, qui, du paria chargé de toutes les douleurs et englouti sous toutes les hontes, est devenu le membre aimé et honoré de la famille : serviteur plutôt encore par amour que par contrainte : abaissé peut-être aux yeux du monde, mais grand et noble devant l'Église et devant Dieu.

I

LE PÈRE DE FAMILLE

I. — Le père de famille est roi ; les autres royautes peuvent jeter plus d'éclat et s'entourer d'un plus majestueux appareil, aucune n'est plus vénérable, aucune ne tient de plus haut sa grandeur et sa puissance, aucune n'a à remplir une mission plus noble et de plus saints devoirs.

Il est l'image et la gloire de Dieu ¹. La gloire. Il est le

¹ Corinth. xi, 7.

chef-d'œuvre de Dieu, l'élu de sa pensée et de son cœur. Quand Dieu eut pour ce favori si aimé bâti le palais de l'univers, il l'y introduisit, le faisant roi de la terre comme lui-même l'était du ciel. L'homme *est l'image de Dieu*¹, non pas seulement dans son intelligence et son cœur qui reflètent la pensée et la charité divines, mais aussi dans la plus royale des prérogatives; celle de créer, de tirer de soi d'autres êtres, de se reproduire dans des images vivantes, de se survivre dans une postérité. Voilà l'homme créateur, il est aussi providence; il régit ce domaine que sa fécondité lui a créé; sur ces êtres, objets de sa dilection et tributaires de sa magnificence, il continue de verser la vie à longs flots. Ce que le Très-Haut est dans l'univers, le père l'est en raccourci dans la famille. Ainsi est-il *l'image et la gloire de Dieu*².

Aux splendeurs de sa création s'en ajoutent d'autres que fait jaillir sur lui la Rédemption. *La tête de tout homme, c'est le Christ*³. Que veut dire l'Apôtre? Assurément il n'exclut pas la femme de la rédemption; il ne lui assigne pas une part moins large que celle de l'homme à la grâce de Jésus-Christ. *Il n'y a pas en Dieu acception de personnes. — Il est également le Dieu de tous, riche envers tous ceux qui l'invoquent*⁴. — *Il n'est plus question ni de femme ni d'homme, tous vous ne faites plus qu'un en Jésus-Christ*⁵. Ce n'est donc pas la grâce ni le salut qui sont ici en jeu. Mais si l'Incarnation du Verbe ne verse pas à l'homme de plus larges grâces, elle répand sur lui un éclat tout spécial, et dont la femme n'a pas le privilège. Pour bien saisir la pensée de l'Apôtre, rappelons-nous sa doctrine touchant le

¹ I Corinth. xi, 7. — ² Corinth. xi, 7. — ³ I Corinth. xi, 3. —

⁴ Rom. x, 12. — ⁵ Galat. iii, 28.

mariage. La source des grandeurs comme des bénédictions du mariage chrétien, jaillit de la toute mystérieuse et toute divine union de Jésus-Christ avec l'Église, type sacré que l'union de l'homme et de la femme est chargée de reproduire. C'est la doctrine qui reparaît ici. Ce que Jésus-Christ est dans le monde, l'homme l'est dans la famille : voilà la splendeur qui jaillit du Christ sur lui, et comment *le Christ est sa tête*¹. Magnifique enchaînement de gloires et de puissances ! *La tête du Christ, c'est Dieu*² ; — *la tête de l'homme, c'est le Christ*³ ; — *la tête de la femme, c'est l'homme*⁴. La divinité répand sur l'humanité, en Jésus-Christ, le torrent de ses gloires, de ses puissances, de ses lumières, de ses perfections infinies, elle est *sa tête*⁵. A son tour le Christ, *en qui sont renfermés tous les trésors de la science et de la sagesse*⁶, — *qui est fait héritier de tout*⁷, — *qui a été donné pour tête à toute l'Église*⁸, le Christ communique à l'homme cette glorieuse prérogative de la supériorité et de la domination ; voilà comment *il est sa tête*⁹. Enfin l'homme illuminé des splendeurs de Jésus-Christ, qui l'est lui-même des splendeurs divines, l'homme verse son éclat sur ce monde en petit qui est la famille, et communique à la femme, sa compagne, les forces et les lumières dont il est devenu le foyer. *La tête de la femme, c'est l'homme*¹⁰.

Et quelles influences se répandent ainsi de l'homme sur la femme ? ou, suivant l'expression de saint Paul, comment est-il *la tête de la femme*¹¹ et le chef de la famille ? C'est demander ce qu'est Jésus-Christ pour

¹ I Cor. xi, 3. — ² I Cor. xi, 3. — ³ I Cor. x, 3. — ⁴ I Cor. xi, 3. — ⁵ I Cor. xi, 3. — ⁶ Coloss. ii, 3. — ⁷ Hebr. i. — ⁸ Ephes. i, 22. — ⁹ I Cor. xi, 3. — ¹⁰ I Cor. xi, 3. — ¹¹ I Cor. xi, 3.

l'Église ; car l'homme est la tête de la femme, comme le Christ est la tête de l'Église ¹.

Voyez Jésus-Christ. Il est la tête de l'Église, nous dit l'Apôtre : donc, conclut saint Thomas, il jouira dans l'Église des quatre prérogatives dont la tête jouit par rapport au corps. Et d'abord il aura la perfection universelle. Tandis que les membres n'ont chacun que la perfection et le fonctionnement qui leur sont propres, dans la tête sont comme réunies les perfections d'eux tous ; et c'est ainsi que toutes les grâces, tous les pouvoirs, tous les différents ministères répandus dans l'Église aboutissent à Jésus-Christ, centre de toute perfection, *in quo sunt omnes thesauri* ². Il aura deuxièmement la supériorité. La tête domine tous les autres membres, Jésus-Christ est élevé au-dessus de tous, Anges comme hommes, suivant ce mot : *Dieu l'a placé à sa droite dans les cieux au-dessus de toute Principauté et de toute Puissance* ³ ; et plus bas : *Dieu l'a donné pour tête à toute l'Église* ⁴. Troisièmement, de lui partiront toutes les influences de force et de vie. De même que c'est de la tête que partent les influences vitales qui communiquent, entretiennent et réparent le mouvement universel, de même, dans l'Église, c'est de Jésus-Christ que partent et se communiquent à tous les membres les influences divines qui les font vivre, sentir, se mouvoir divinement. Il sera en quatrième lieu de même nature. La tête n'est pas d'une autre nature que les membres : *Aussi Jésus-Christ a-t-il pris la nature de l'homme, et s'est-il montré homme* ⁵ comme tous les autres ⁶.

¹ Ephes. v, 23. — ² Coloss. ii, 3. — ³ Ephes. I 20-25. —

⁴ Ephes. i, 20-23. — ⁵ Philipp. ii, 7. — ⁶ D. Thom. *in Epist. I ad Cor.* cap. xi, lect. i.

Voilà ce qu'est Jésus-Christ dans l'Église, voilà ce qu'est le père dans la famille. La force de son intelligence, la maturité de ses conseils, la vigueur de son action lui assurent la perfection et font de lui le centre obligé où tout doit aboutir. Le père a la domination, il règle, il ordonne, il défend, il admoneste, il punit. C'est de lui que découle la vie, c'est-lui qui l'entretient, lui qui la défend ; c'est de lui, comme d'un principe unique, que sortent tous les biens dont la famille entière est comblée. Enfin, ce chef de la famille n'est pas d'une nature étrangère à elle ; sa compagne est *l'os de ses os et la chair de sa chair*¹, et ses enfants ne sont, pour ainsi parler, que son être étendu et continué.

« Oui le père dans la famille est roi, le père dans la famille est souverain. Il est la souveraineté la plus incontestable quant à son origine, la plus indépendante par rapport à son but, la plus redoutable dans ses responsabilités ; n'ayant d'autre limite à sa juridiction que l'abus évident d'elle-même, ni d'autre condition à son exercice que le respect des droits que l'homme-enfant tient aussi du maître souverain. Inclignons-nous devant cette majesté auguste, et saluons en elle avec une puissance attestée par sa dignité, sa fonction et sa responsabilité, les attributs inaliénables que la Providence lui fait². »

II. — Ce ne serait ni embrasser ce sujet dans toute son étendue, ni saisir la doctrine de l'Apôtre, que s'arrêter aux gloires de la royauté paternelle. Les charges en surpassent encore les honneurs. Que ce

¹ Genes. II. — ² R. P. Félix, *Conf. sur la paternité chrétienne*

sceptre est lourd à qui veut et sait le porter dignement ! Quelles formidables responsabilités pèsent sur cette administration d'une famille ! responsabilités en rapport direct avec les trésors que recèle le foyer domestique. Dieu ! qu'elle est terrible la question que l'Apôtre pose à l'époux et au père : *Que sais-tu, ô homme, si tu sauveras l'âme de ton épouse* ; et si de tes fils et de tes filles tu feras des élus de Dieu ? Que d'angoisses dans ce mot ! et qu'une incertitude si poignante devrait suffire à torturer l'âme d'un père chrétien ! « Le père est à la lettre l'homme responsable de la famille... Quand ce roi de la société domestique regarde autour de lui, il ne rencontre que des âmes qui s'appuient sur son âme, des cœurs qui se rattachent à son cœur, des vies enfin qui cherchent dans sa vie une sûreté, une garantie, une protection, en un mot, le bouclier de sa force pour couvrir toutes les faiblesses : Il se dit en regardant sa femme : voilà la moitié de moi-même qui me demande la protection de ma force en échange de l'amour qu'elle me promet. Il se dit en regardant ses enfants : voilà le prolongement de moi-même, voilà les rejetons de ma vie, faibles encore et pouvant se briser sous un souffle ; à moi de les couvrir, à moi de les garder, à moi de les défendre ¹. » Et quand il aura donné à sa famille le pain du corps, comme « l'homme ne vit pas seulement de pain ², » qu'il a une âme et que cette âme doit conquérir par la vertu des destinées éternelles, le père n'aura accompli que la plus faible partie de sa tâche et calmé ses moindres inquiétudes. Restera toujours la question de l'Apôtre avec les formidables perspectives qu'elle ouvre sur l'éternité : *Que sais-tu, ô homme, si tu sauveras ton*

¹ R. P. Félix, *op. cit.* — ² Math. iv, 4.

*épouse*¹ et tes enfants ? Ah ! sans doute, peu de fronts pâlisent devant une pareille question, peu d'âmes tremblent à cet effrayant problème. Hélas ! c'est là précisément le mal qui nous ruine, la royauté paternelle a renié sa mission et secoué ses chagrins les plus nobles et les plus féconds ; elle distribue encore le pain du corps. Ils sont rares peut-être, quelque bas que nous soyons descendus, ces pères sans entrailles qui dévorent en orgies égoïstes la substance d'une famille nue et affamée, et ne reparaissent au milieu des leurs que pour ajouter aux souffrances qui les minent la torture plus cruelle encore de voir devant eux leur bourreau ; disons, si on le veut, que ce fond de l'abîme est rarement descendu ; mais quels sont encore les pères dans notre société asservie à la matière et vide de la pensée de Dieu, qui se posent, dans l'angoisse de leur âme, la question de l'Apôtre ? Quels pères cherchent à lui donner pour réponse la sanctification de leurs femmes et de leurs enfants ? « Ah ! tous ont dévié, et tous se sont rendus inutiles². » Le père a abdiqué dans ce que son pouvoir avait de plus élevé et de plus divin, il nourrit des hommes, il ne fait plus des dieux !

Parcourons avec l'Apôtre les principaux devoirs qui incombent à l'époux et au père de famille.

Le premier, c'est d'aimer. Nos tendances révolutionnaires nous ont singulièrement mis en garde contre la puissance paternelle. Que de précautions pour empêcher cette puissance de se changer en tyrannie ! Ah ! l'œuvre du Christ une fois détruite, sa flamme d'amour éteinte, on en vient là fatalement. Là où Jésus-Christ ne fait plus pénétrer un dernier rayon de sa charité, la famille

¹ I Corinth. VII, 16. — ² Psal. XIII, 3.

retourne aux atrocités dont la Rédemption l'avait affranchie : le père écrase ses fils sous un joug sanglant, en attendant que, vieillard et sans défense, il en soit écrasé à son tour. Jésus-Christ avait donné à la domination paternelle comme règle et comme frein *l'amour*, et d'un seul coup tout était fait. L'époux ne pouvait plus voir dans sa femme une esclave, mais une compagne, une moitié de soi-même, sa propre chair. Dieu, lui disait : *Les maris doivent aimer leurs femmes comme leur propre corps. Qui chérit son épouse, c'est soi-même qu'il chérit. Nul n'a jamais eu de haine pour sa chair, tout au contraire il la nourrit, il la soigne, comme Jésus-Christ fait de l'Église*¹. Et quel mobile encore dans ces derniers mots ! O époux, ô père, te voilà dans ta famille dont tu es le chef, ce que Jésus-Christ est dans l'Église. Vois comme il l'aime ! aime, toi aussi, à son exemple. *Epoux, aimez vos épouses, comme le Christ a aimé l'Église*². Pères, aimez vos enfants, aimez-les comme d'autres vous-mêmes, *comme votre propre chair*³. Ce parfum d'amour répandra sur la vie de famille d'inexprimables suavités ; la bonté paternelle y sourira, comme le soleil sourit à la nature échauffant et vivifiant tous les êtres. *Epoux, aimez vos épouses, ne soyez jamais pour elles amers*⁴ et chagrins. *Gardez-vous de provoquer vos fils à la colère*⁵ par un commandement et des corrections qui ne sont plus que les insultantes rigueurs d'un tyran. L'amour, en répandant ses charmes au foyer de la famille, y retient puissamment tous les membres. Le père qui aime vraiment les siens trouvera toujours au milieu d'eux ses délassements préférés, et son plus doux

¹ Ephes. v, 29. — ² Ephes. v, 25. — ³ Ephes. v, 28, 29.

⁴ Coloss. iii, 19. — ⁵ Coloss. iii, 21.

repos. *L'homme abandonnera son père et sa mère, pour rester uni à son épouse, et ils seront deux en une seule chair*¹.

De l'amour sort le dévouement comme le fruit de sa fleur. S'il aime, le père de famille ne trahira aucun de ses devoirs. Il nourrira² ses enfants : il nourrira leur corps, il nourrira leur âme : sous le souffle de cet amour dévoué et vigilant, ces tiges si frêles se fortifieront, pousseront leurs fleurs et laisseront bientôt entrevoir leurs fruits. Heureuse mille fois la famille dont le chef a compris la grandeur de la mission et s'y consacre !

Et quelles limites sont posées à ce dévouement ? pas d'autres que le martyre. Pères, écoutez encore de fortes et sublimes paroles, où votre royauté, comme celle du Christ, époux de l'Église, apparaît revêtue des splendeurs de l'immolation. *L'homme est la tête de la femme, comme la tête de l'Église est le Christ, le Christ qui s'est fait le sauveur de son corps*³... *Car le Christ a aimé l'Église et s'est livré lui-même pour elle*⁴. Pour elle il s'est fait pauvre, il s'est fait artisan, il s'est fait victime ; il a brisé ses membres dans les plus rudes labeurs, son âme dans les plus mortelles angoisses ; il a vécu « homme de douleur »⁵ ; il est mort de la mort des suppliciés ! Tout ce que réclamait, non pas seulement, le salut, mais le bonheur, la fortune, la beauté de son épouse, il l'a donné, donné sans mesure, donné en le payant de tout son sang : *il s'est livré pour elle, pour la sanctifier... pour la faire apparaître Église toute glorieuse, sans tache, sans ride, sans rien de semblable, mais toute sainte et toute immaculée*⁶. — *Il s'est livré*⁷. Voilà

¹ Ephes. v, 31. — ² Ephes. v, 29. — ³ Ephes. v, 23. — ⁴ Ephes. v, 25. — ⁵ Isaï, LIII, 3. — ⁶ Ephes. v, 27. — ⁷ Isaï.

aussi le dernier mot de la paternité chrétienne : mot terrible ! mais qui renferme seul les gloires comme les espérances du foyer domestique : mot suprême où se consomme la plus grande œuvre de l'homme comme la plus grande œuvre de Dieu. Au jour où il expirait dans les angoisses, l'Homme-Dieu trouvait dans la pensée de l'innombrable famille que son immolation sauvait de la mort la force de consommer son sacrifice et de vider la coupe de ses amères douleurs¹ : que la même pensée enfante la même force, que le souvenir d'un grand salut à opérer rende la paternité chrétienne insatiable de dévouement et de martyre !

II

L'ÉPOUSE

Comme nous le disions plus haut, entre le père et l'enfant, le trône et le sujet, Dieu a placé une puissance intermédiaire, qui participe à la fois de l'un et de l'autre, médiatrice pleine de crédit et de charmes, dont la vie entière se résume en un double dévouement et accomplit deux œuvres, l'une qui regarde l'époux, l'autre les enfants. Le mari a la domination de l'ensemble, la femme celle du détail : le mari concentre, avec tous les pouvoirs, la sollicitude universelle, la défense et la protection commune, et doit livrer au dehors de continuels combats contre les ennemis qui, sous mille noms divers, menacent la famille dans son existence, sa paix et sa

¹ Psal. XXI, 23-32.

prospérité. Le domaine de la femme, c'est son intérieur ; là, bien que toujours soumise à son mari, elle exerce un réel et précieux empire ; là elle règne, comme celui dont le prophète chantait : « Fort de tes charmes et de ta beauté, viens, conquiers et règne ¹. » Deux grandes œuvres remplissent ce règne, deux médiations résument cette vie intime de la femme : l'une s'exerce auprès de son mari, l'autre auprès de ses enfants.

I. — Trois devoirs sont réclamés de la femme par son titre d'épouse. Elle doit à son mari la soumission, le bonheur, la sanctification.

1. La soumission. Autant l'Église a subi de peines, affronté de dangers, souffert de persécutions et versé de sang pour arracher la femme à la tyrannie effroyable et à l'abjection où le paganisme la tenait enfermée, autant elle met d'énergie à défendre la puissance de l'époux contre les abus d'une réaction qui briserait l'harmonie de l'institution divine. La femme n'est ni l'esclave ni la servante de l'homme, mais elle n'est pas davantage sa dominatrice : elle est sa compagne, soumise à sa direction et reconnaissant son autorité. Il n'y a pas plus deux autorités possibles dans la famille que dans l'État. Le conflit de pouvoirs est partout la ruine, et Dieu n'a jamais permis *qu'il y eût schisme dans le corps* ². — *Femmes, soyez donc soumises à vos maris, comme c'est l'ordre dans le Seigneur* ³ : Non pas en esclaves, non pas sous l'abjecte loi du plus fort, mais noblement, librement, vous inclinant devant la majesté divine

¹ Psal. XLIV, 5. — ² I Corinth. XII, 25. — ³ Coloss. III, 18.

reflétée sur vos époux. *Que les femmes soient soumises à leurs maris comme au Seigneur*¹. Ah! sans doute, ils peuvent n'offrir parfois aux yeux que les repoussantes images du vice, et n'inspirer plus d'autre sentiment que celui du mépris et du dégoût; mais nulle puissance au monde ne peut briser leur sceptre, ni déchirer leur pourpre; leur seul véritable titre à l'obéissance et au respect vient de plus haut que l'homme : *on leur est soumis comme au Seigneur*², parce qu'ils en tiennent la place et en exercent l'autorité. *Que l'épouse ait donc une crainte*³ mêlée d'amour pour son époux; et jamais ni Dieu ni l'Église ne lui permettent d'exercer sur lui la domination⁴.

Tel est l'ordre exprès de Dieu et sur quelle hiérarchie de pouvoirs il a fondé la famille : le père a la plénitude de l'autorité; l'enfant, la plénitude de l'obéissance; au milieu d'eux, si la mère commande, c'est à charge aussi d'obéir. Cette situation moyenne entre le commandement et la soumission faite à la femme dans la famille, l'Apôtre, remontant à l'origine des choses, en démontre les raisons profondes. Il appelle la femme tour à tour sur quatre différents théâtres, où lui apparaît chaque fois la volonté absolue de Dieu.

Au paradis terrestre, Adam est seul, seul dominateur, seul roi, seul centre de toutes choses. *C'est Adam qui le premier a été formé : Ève ensuite*⁵. Mais cette priorité n'est rien encore : voici que la position respective de l'homme et de la femme se précise bien davantage. *Ce n'est pas l'homme qui a été créé pour la femme, c'est au contraire la femme qui l'a été pour l'homme*⁶.

¹ Ephes. v, 22. — ² Ephes. v, 22. — ³ Ephes. v, 33. — ⁴ I Tim. II, 12. — ⁵ I Tim. II, 13. — ⁶ I Corinth. XI, 9.

L'homme vivait et régnait dans la béatitude et la gloire du paradis terrestre, quand Dieu dit : « faisons-lui une aide semblable à lui ¹. » *Une aide*, elle a donc un rôle et une situation inférieurs; *semblable à lui*, l'homme la doit donc regarder avec bonté, et la traiter avec égards. Elle est liée à son existence : s'il lui donne l'être, elle à son tour sera sa mère, car *si la femme vient de l'homme, l'homme à son tour naît par la femme, et tout vient de Dieu* ². La création seule de la femme suffirait donc à lui démontrer invinciblement la soumission qu'elle doit à son époux : *elle est de l'homme* ³, elle fut formée d'un de ses membres, or est-ce le membre qui commande à la tête, ou bien la tête au membre ?

Le second théâtre où se fait clairement voir la soumission due par la femme à son mari, est le triste et douloureux théâtre de la prévarication et de la chute. Le premier coupable fut la femme; coupable envers Dieu qu'elle renia, coupable envers l'homme qu'elle domina et corrompit. Sa création la forçait à l'obéissance : elle renversa les rôles, abusa du pouvoir de ses charmes pour usurper l'empire, et soumit l'homme à sa volonté perverse et à son désastreux commandement. Qu'advint-il? les liens qui l'enchaînaient à l'obéissance se resserrèrent : le joug de l'homme lui fut plus solennellement imposé. *Ce n'est pas Adam qui fut séduit, c'est la femme qui fut séduite, et tomba dans la prévarication* ⁴, et Dieu dit à la femme : « Tu seras sous la puissance de ton mari : et ton mari dominera sur toi ⁵. » A la sagesse de l'institution primitive s'ajoute la sagesse du châtiement.

¹ Genes. II, 18. — ² I Corinth. XI, 12. — ³ I Corinth. XI, 8. —

⁴ I Tim. II, 14. — ⁵ Genes. III, 16.

Mais comme toujours, où *avait abondé la faute, surabonda la grâce*¹. Cette soumission de la femme à son mari, qui paraît si dure sous les menaçantes paroles d'un Dieu irrité, s'illumine tout à coup des clartés de la rédemption et reçoit de Jésus-Christ et de l'Église bien plus de douceurs et de gloire que la déchéance ne lui apporta de hontes et de douleurs. Écoutons l'Apôtre : *L'homme est le chef de la femme : comme Jésus-Christ est le chef de l'Église ; Jésus-Christ qui a été le Sauveur de son corps. De même donc que l'Église est soumise au Christ, de même que les femmes soient soumises en tout à leurs maris*². Toujours le mystérieux mariage de Jésus-Christ et de l'Église : toujours ce type sacré ; toujours ce foyer de toute lumière et ce centre de toute douceur et de toute vertu. Où les divines influences de ce « grand mystère »³ ne se font plus sentir, le joug écrase, ou est illégitimement secoué ; l'obéissance n'offre plus que des dégoûts, n'enfante plus que la guerre intestine, et n'aboutit plus qu'au dégradant esclavage de la femme sous la force brutale de l'homme, ou bien à la domination ridicule et pernicieuse de la femme sur l'homme. Ah ! s'écriait l'Apôtre, *ce n'est pas la leçon que vous a donnée le Christ*⁴.

C'est enfin la nature qui sans cesse rappelle à la femme la nécessité de la soumission. A la délicatesse de sa complexion physique correspond la délicatesse de son être spirituel. La femme a en partage la grâce, la beauté, la douceur charmante, une incroyable puissance d'aimer et de se dévouer. Elle n'a aucune des qualités maîtresses de l'autorité. Elle n'a ni la force du coup d'œil, ni l'énergie de l'action, ni le calme froid du

¹ I Rom. v, 20. — ² Ephes. v, 22, 23, 24. — ³ Ephes. v, 32. —

⁴ Ephes. iv, 20.

raisonnement, ni l'esprit de suite, ni l'inébranlable obstination du but à poursuivre et à atteindre. Son imagination l'entraîne, son cœur la domine, tous les souffles de l'instabilité passent sur son âme ; et la barque au milieu des flots n'est ni plus incertaine ni plus mobile que sa résolution. Non, la femme n'est point née pour tenir en main le commandement : tout l'en écarte, et plus que le reste cette timidité naturelle, cette pudeur instinctive qui la chassent du tumulte et la poussent à la solitude du foyer. L'usage lui impose le voile, dès qu'elle sort ; la nature lui donne dans sa luxuriante chevelure un autre voile infiniment plus riche et plus gracieux : qu'est-ce à dire ? et que signifie ce double voile imposé à la femme ? L'Apôtre y voit la marque de la volonté divine à son égard : *Elle porte sur la tête le signe de la soumission* ¹.

2. Mais si la femme est sujette, qu'elle est reine aussi ! et que la Providence a doté sa faiblesse de merveilleuses armes, et couronné sa sujétion de tous les honneurs du commandement ! Un grand génie et un grand cœur trouva un jour cette définition de la très-sainte Vierge Marie, après Dieu, la plus haute puissance dans la plus ravissante beauté : *omnipotentia supplex*. Ce que Marie est en grand dans tout l'empire de Dieu, la chrétienne l'est en petit dans la famille, *omnipotentia supplex* ! D'autres pour vaincre feront mouvoir les plus nombreuses et les plus puissantes machines de guerre : la femme va droit au cœur, et par le cœur triomphe de tout et se fait tout abandonner. Mère, elle tient le cœur de l'enfant ; épouse, elle tient le cœur de l'homme mûr ;

¹ I Cor. xi, 10, 14, 15.

filles, elle tient le cœur du vieillard. Irez-vous plus loin ; me demanderez-vous le secret même de cette domination sur les cœurs ? Allez au prophète. Au jour où Dieu résolut de triompher enfin et pour toujours du cœur de l'homme, il dit cette mystérieuse parole : « Je le tirerai à moi en le prenant au filet qui capture les fils d'Adam. » Quel est ce filet ? La beauté. Le Verbe se fit « le plus beau des enfants des hommes, » « régna par sa beauté, » et par sa beauté « frappa droit au cœur tous ceux qui lui résistaient. » Tel est aussi le secret de la puissance de l'épouse chrétienne. La grâce flexible, insinuante d'une femme dévouée saura s'entrelacer à tous les âges, à tous les caractères, à tous les états de la vie, vaincre toutes les résistances, captiver toutes les volontés, imposer tous les sacrifices. O tendresse des voies divines ! L'œil de Dieu peut seul suivre à travers le monde, dans le secret des familles, les fruits de ces douces violences, les conquêtes bénies du zèle et du dévouement de nos chrétiennes.

C'est dire que la première préoccupation de l'épouse et de la mère est de fonder au sein de la famille une sainte et féconde domination par la puissance de ses charmes et la douceur de son administration. *La femme est la gloire de l'homme*¹. Remontons, pour la bien apprécier, à l'origine de cette gloire. L'homme, bien « que couronné de gloire et d'honneur, » éprouvait dans ce règne solitaire et ces délices que nul être son semblable ne partageait avec lui, le sentiment d'une gloire imparfaite et d'un bonheur incomplet. Et Dieu dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul². » *Il n'est pas bon* même en cet état d'innocence où tout lui sourit

¹ I Corinth. xi, 7. — ² Genes, ii.

et où rien ne le torture. Ah ! surtout *il ne lui sera pas bon* d'être seul, alors que son Éden sera devenu la vallée de larmes, et sa vie le sombre rendez-vous de tous les dangers et de toutes les douleurs. « Faisons-lui une aide semblable à lui ¹. » Le regard divin vit assurément plus loin que le paradis terrestre et plus haut que l'homme : il perça jusqu'à cette humanité pécheresse et exilée que devaient envahir tous les maux à la fois ; et par-dessus cette humanité, jusqu'à « l'homme de douleurs ², » rançon du monde, dont une femme « bénie entre toutes » devait, de la crèche de Bethléem au gibet du Calvaire, recueillir les larmes, partager, consoler et adoucir l'amère expiation. Ah ! puisque l'homme ne doit plus descendre de son calvaire, la femme ne doit plus cesser de l'y soutenir. « Faisons-lui une aide ³ » C'est à elle de répandre sur le foyer domestique devenu si froid et si sombre, les quelques rayons de joie que peut encore permettre l'exil. Et voilà l'une des plus belles missions de la femme : voilà comment elle est « l'aide de l'homme, et comment, selon le mot de saint Paul, *elle devient sa gloire* ⁴. C'est elle qui lui construira à travers mille obstacles, au prix des fatigues, des peines, des sacrifices de tous les jours, l'intérieur plein de charmes où il puisse se reposer des luttes de la vie et cicatriser ses blessures. *Que la femme prenne soin de la maison* ⁵. — *Celle qui ne prend pas souci des siens... a renié sa foi, et est pire que l'infidèle* ⁶ : elle méconnaît sa mission, trahit son œuvre, expose la parole de Dieu ⁷, la religion sainte, aux blasphèmes de ceux qui la voient, sous une loi si parfaite, mener une vie de désœuvrement et de désordre,

¹ Genes. II. — ² Isaï. LIII, 8. — ³ Genes. II. — ⁴ I Corinth. XI, 7.
— ⁵ Tit. II, 5. — ⁶ I Tim. V, 8. — ⁷ Tit. II, 5.

ne plus faire à son mari qu'un intérieur qu'il déserte par dégoût. « La femme prudente élève sa maison : l'insensée renverse de ses propres mains sa maison florissante ¹. » Ah ! s'écriait le sage « qui découvrira la femme forte ? Elle a plus de prix que ce qui vient des plus lointaines contrées. Le cœur de son époux se confie en elle, ses richesses ne tariront pas. Elle lui apportera le bien, jamais le mal, durant tous les jours de sa vie... Elle ressemble au navire du marchand qui des terres lointaines lui apporte le pain... Son époux sera illustre dans l'assemblée des juges, quand il prendra place au milieu des sénateurs de la terre... La force et la beauté est son vêtement, elle sourira au dernier de ses jours. Elle a ouvert sa bouche aux paroles de la sagesse, et une loi de clémence est sur ses lèvres. Elle a veillé sur la démarche des siens, elle n'a pas mangé le pain de l'oisiveté. Ses fils se sont levés et l'ont proclamée bienheureuse ; son mari s'est levé et il a publié ses louanges ². »

Mais pour se rendre ainsi l'âme et le bonheur du foyer domestique, la femme doit beaucoup aimer. *Qu'elles aiment leurs maris ; qu'elles chérissent leurs enfants* ³, dit l'Apôtre. Et qu'est-ce que Dieu demande à l'épouse et à la mère, sinon l'amour : l'amour fort, délicat, magnanime ; l'amour que rien ne lasse ni ne déconcerte, ni ne brise ; l'amour dans ce qu'il y a de plus divin, le désintéressement et l'immolation ? à d'autres le génie, la force, les grandes vues, et les vastes entreprises ; à elle l'amour. Ah ! qu'elle ne murmure pas de son lot ; si Dieu a marqué le front de l'homme du signe de sa grandeur, il a laissé au cœur de la femme l'empreinte

¹ Prov. — ² Prov. xxxi. — ³ Tit. ii, 4.

de sa charité. Et s'il veut rendre les richesses de son amour et l'effusion de sa bonté infinie sur le monde, c'est au nom et à l'image de la mère qu'il aura recours. *Qu'elles aiment* ¹ ! tout est là. Et pour aimer, qu'elles ne livrent pas aux souffles du dehors les parfums de leur cœur. Qu'aimera la femme dissipée et volage, *qui s'apprend à courir oisive de maison en maison : et pas seulement oisive, mais bavarde et curieuse et tenant des conversations vaines et inconvenantes* ² ? Qu'aimera-t-elle que cette vie errante et désœuvrée, loin des siens qui l'ennuient, loin des devoirs domestiques qu'elle a pris en dégoût ? Hélas ! la femme peut descendre encore plus bas dans l'égoïsme et la désertion. Voyez-la quand, sous le souffle brûlant du plaisir, elle a laissé sé dessécher l'amour de la famille et de l'intérieur. « Le sourire des petits enfants n'est pas la séduction de son cœur. Le foyer lui est triste comme une prison, elle n'y peut demeurer. Le mariage lui pèse comme une servitude, la famille l'accable comme un fardeau, elle cherche de toutes manières à s'en débarrasser. Ennui du foyer, fuite de la dépendance, répulsion des enfants, extinction de la race, adoration du plaisir, peut-être frénésie de volupté et, pour combler la mesure, impudence au sein de l'opprobre : voilà dans la famille la femme déchue de Jésus-Christ, telle que vous pouvez la voir passer sous vos yeux au dix-neuvième siècle ³ ! »

Revenons, après le repoussant spectacle de cette déchéance, aux suavités de l'épouse chrétienne dans son intérieur. La fleur a pour couronnement de ses charmes la douceur exquise de son parfum : le parfum

¹ Tit. II, 4. — ² Tim. v, 13. — ³ P. Félix, *la Maternité chrétienne*.

de l'amour, c'est la bonté. « Elle a mis sur ses lèvres une loi de clémence¹. » « La femme gracieuse conquiert la gloire, comme les forts la richesse². » « La grâce d'une épouse attentive fera la joie de son mari³. » L'Apôtre résumait ces charmantes leçons du Sage par ces mots : *que les femmes se montrent pleines de bénignité⁴*, qu'elles soient douces, prévenantes, attentives aux moindres volontés et jusqu'aux simples désirs de leurs maris; qu'elles aillent plus avant encore; qu'elles souffrent sans aigreur leurs impatiences, leurs humeurs fâcheuses, parfois même leurs rebuts et leurs mauvais procédés; qu'à force de bien, *elles triomphent du mal⁵*. Est-ce que la goutte d'eau si frêle, si impuissante, ne finit pas par rester victorieuse du rocher le plus dur, en y laissant sa profonde empreinte ? O femmes chrétiennes, sachez où réside votre force. Un prophète apercevant dans le lointain des âges le Christ à la croix, la beauté suprême sous le voile des plus amères douleurs, s'écriait : « Là est sa force⁶ ! » Et comment ? Ah ! répondait un autre prophète : « c'est qu'après qu'ils l'auront percé, ils jetteront sur lui les yeux et ils pleureront⁷.... » « Voilà sa force ! » C'est la vôtre, femme chrétienne : restez-vous douce, patiente, aimable, gracieuse même à travers les larmes qu'un époux égaré vous fait répandre ? cette parure de tristesse résignée, de douleur sans amertume vous sied à ravir : « là est votre force ; » impossible que tôt ou tard vous ne restiez pas maîtresse du cœur de votre époux. Mais si de capricieuses humeurs, des jours sombres et irrités, des silences impertinents, des froideurs insultantes accueil-

¹ Prov. xxxi. — ² Id.. xi, 16. — ³ Eccl. xxvi, 16. — ⁴ Tit. ii, 5.
— ⁵ I Rom xii, 21. — ⁶ Habac. iii. — ⁷ Zachar. xii, 10.

lent seuls un époux déjà mécontent et aigri, c'en est fait, vous avez brisé vos armes : vous affrontez sans espoir une lutte impossible, vous serez vaincue ! hélas ! vaincue sans ressource, et là où la défaite, en empoisonnant la vie de famille, peut perdre à la fois votre âme et l'âme de votre époux dont vous répondez devant Dieu.

3. Car voici le plus impérieux des devoirs de l'épouse chrétienne, sa mission la plus haute comme la plus pressante : sauver l'âme de son époux. « Donnons-lui une aide ¹, » a dit Dieu en créant la femme. Ah ! que le secours est indispensable et que l'aide est pressante ! Car dans quel siècle l'incrédulité et l'apostasie de l'homme ont-elles fait de la femme une médiatrice plus nécessaire ? *Que l'homme infidèle soit donc sanctifié par la femme fidèle* ². « Le navire que ne secoue pas la tempête vogue sous un vent favorable ; l'âme vide des tumultes de la vie publique est dans un port tranquille et sûr. Ainsi la femme, toujours occupée dans son intérieur, peut beaucoup plus aisément que l'homme vaquer aux choses divines. Jacob était plus pieux, parce que, hôte assidu de la maison, il échappait aux tumultes du dehors ; aussi est-ce avec intention que l'Écriture fait à son sujet cette remarque, « qu'il habitait la maison. » Au milieu du forum, dans les tribunaux, le mari est assailli des choses publiques comme d'autant de flots impétueux ; calme dans son intérieur comme en une école de sagesse, la femme peut se recueillir, livrer son âme à la prière, aux saintes lectures, à tous les autres exercices de la dévotion. Comme ces hôtes du désert

¹ Genes. II. — ² I Corinth. VII, 14.

que rien ne trouble, la femme au sein du foyer domestique peut jouir d'une continuelle tranquillité. Sans doute, elle fait quelques sorties obligées, mais qui ne la peuvent jeter dans la dissipation. Elle se rend à l'Eglise; elle va au bain; néanmoins la grande part de sa vie se passe dans son intérieur. C'est là qu'elle se forme aux vertus chrétiennes; là que, pour l'apaiser, pour chasser les tumultueuses et vaines émotions de son âme et y ramener la sérénité, elle accueille un époux qui lui revient tout froissé du choc de la vie publique; là qu'elle le délivre un instant des soucis qui l'assiègent, pour le renvoyer ensuite au dehors rempli de salutaires et vivifiantes impressions. Rien de puissant comme une épouse pieuse et adroite pour former au bien l'âme de son mari et le tourner où elle veut et comme il lui plaît. Et cet homme qui rejetterait le conseil d'un ami, d'un maître, d'un prince, se rendra aux avis et aux leçons d'une épouse. L'avertissement même revêt pour lui des charmes venus de celle qu'il chérit. Oh! que d'hommes durs et intraitables, adoucis de cette manière à la parole d'une épouse! Compagne de sa table et de sa couche, mère de ses enfants, maîtresse de ses secrets, au courant de ses allées et venues, liée à lui de mille autres manières, ne faisant qu'un avec lui, comme le corps avec la tête, pour peu qu'elle soit habile et attentive, personne aussi bien qu'elle ne saura amener son mari à la vertu. Aussi, je vous en conjure, épouses chrétiennes, appliquez-vous à sanctifier vos maris; faites-vous leurs sages conseillères. Que ne peut la femme, pour la perte comme pour le salut d'un mari! Une femme perd Absalon, une autre perd Ammon, une autre essaye de perdre Job : mais c'est une femme qui sauve Nabal du carnage, une femme qui délivre tout le peuple, ce sont

des femmes, Débora, Judith, et tant d'autres, qui s'illustrent par les exploits des généraux d'armée... Aux premiers temps de l'Église, les Perside, les Marie, les Priscille, nous les voyons se jeter dans la mêlée où se battaient les Apôtres. Imitiez ces héroïnes chrétiennes ; que vos paroles comme vos œuvres conquièrent l'âme et le salut de vos maris. Comment, et par quelles œuvres ? qu'ils vous voient sages, modestes, ennemies des vaines curiosités, d'un luxe superflu, des dépenses inutiles, contentes de votre position, et vos avis leur feront impression. Mais n'êtes-vous sages qu'en paroles, et votre conduite dément-elle en tout votre langage ? ce langage n'est plus pour eux qu'un vain babil qu'ils méprisent et condamnent ; tandis que si paroles et conduite prêchent en vous la foi chrétienne, votre crédit croîtra et avec lui votre puissance de persuasion. Si, dédaigneuses des parures d'or et de diamants, des fastueuses toilettes, vos ornements sont la modestie, la retenue, l'attention délicate de l'amour : apportant comme votre part ces biens à la communauté, vous forcez vos maris à donner la leur. Vous devez certainement gagner par vos charmes toutes leurs faveurs ; mais comment ? Non pas certes à force de vous parer ou plutôt de détruire vos charmes sous ces amas d'ajustements, mais en ornant vos âmes de la parure des vertus. Les bracelets et les chaînes d'or ne sauraient vous rendre belles comme la retenue, l'amabilité, l'amour, — cet amour magnanime toujours prêt à prodiguer la vie pour un époux. Voilà les attraits qui ravissent. Les toilettes fastueuses déplaisent à un mari ; elles apportent la gêne dans le ménage, elles dévorent les revenus et enfantent les soucis. Ce qui cimente l'amour conjugal, c'est, nous venons de le dire, la bonté

prévenante, l'amitié toujours désireuse de plaire. La vue perpétuelle du luxe engendre la satiété et le dégoût : la beauté de l'âme conserve toujours sa fleur et accroît sans cesse les flammes de l'amour¹. » Un penseur a dit cette belle et profonde parole : « Rendez d'abord heureux ceux que vous voulez rendre bons ; » il est bien près d'être vaincu par Dieu, le mari qui entrevoit la douceur et les charmes exprimés en reflets mystérieux sur l'épouse qu'il chérit.

Ainsi, rien qu'à considérer la situation faite par la Providence à la femme, les facilités exceptionnelles qu'elle trouve à s'élever à la sainteté, le rôle de médiatrice entre Dieu et les siens, la mission de les sanctifier et de les offrir à Jésus-Christ lui revient de droit. Mais cette obligation repose encore sur un titre sacré entre tous, la reconnaissance. Oh ! que la femme est redevable à Jésus-Christ ! Où était-elle avant lui ? Où est-elle depuis qu'il l'a relevée et ennoblée ? Quel état, et quel état !

Comment peindre l'antique dégradation de la femme ? les profondeurs de misère et d'ignominie que la déchéance lui fit toucher ? Sans autre destinée que de devenir la proie vénale de toute luxure ; sans autre droit que d'être écrasée sous toute main qui se lève sur sa faiblesse, la femme est déshonorée et malheureuse toujours. Fille, on la prostitue ; épouse, on la tue, on la chasse ; mère, on lui arrache ses enfants pour les vendre ou les faire périr. Hélas ! et les bourreaux du dehors qui la meurtrissent et l'immolent à tous les caprices et à toutes les cruautés ne sont pas encore ses ennemis les plus terribles : au dedans les vices la rongent ; elle

¹ Sanct. Chrysost. *Hom. in Joan. LXI*, n^{os} 3, 4.

tombe plus bas que l'homme dans l'abîme de toutes les dégradations ; elle défie par l'excès même de son impudeur et de son cynisme la plume qui en voudrait tracer le portrait. Elle en était là, quand Jésus vint à elle, mit dans ses yeux les larmes immaculées, le repentir en son âme, le saint amour en son cœur, la laissa baiser ses pieds divins, oindre sa tête de parfums, le suivre à sa croix, recevoir sur soi son sang expiateur, embaumer son corps et garder sa tombe : *factum est !* c'est fait : la plus belle des rédemptions est accomplie ; la plus belle des créations est achevée : nous avons la *femme chrétienne*, mélange exquis de grâce pudique, de douceur, de magnanimité, de puissance dans la faiblesse et de royauté dans la sujétion. Épouse sans souillure, vierge féconde, mère d'un Dieu, coopératrice du Rédempteur, associée au salut du monde, « pleine de grâces, » ornée de tous les dons, parée de tous les charmes : telle elle était déjà apparue, et avait, aux acclamations de la terre et du ciel, pris place sur le plus vénéré des trônes après le trône inaccessible et incommunicable du Très-Haut. Quel reflet de grandeur et de sainteté dut tomber sur le front de la femme, quand il fut dit à la terre : Dieu est là ; Dieu vient de naître et *c'est de la femme qu'il a été engendré* ¹ ! Ce fut l'aurore de la réhabilitation.

Puis cette transfiguration divine gagna de proche en proche à travers le monde païen : ce fut l'œuvre du sang, de la foi, de la virginité volontaire, du dévouement et de la charité.

Touchée déjà de la royale onction de Jésus-Christ et solidaire des gloires de la Vierge-Mère, la femme conquiert ensuite elle-même, pied à pied, sous l'impulsion et

¹ Galat. iv, 4.

la direction de l'Église, cette royauté où les siècles chrétiens l'ont vue et vénérée. Elle s'environna d'abord de la majesté du martyr, et quand ses maîtres revinrent à elle comme à leur proie de tous les jours, ils ne trouvèrent plus que *la fiancée du Christ*¹, prête, pour garder sa pudeur, à affronter les forces de tout un monde et les terreurs de la mort : elle se nomma Agnès, Luce, Agathe, Cécile : le vice qui l'avait flétrie durant tant de siècles tomba vaincu à ses pieds. Puis le Christ la prit avec lui quand se fondait et s'établissait l'Église, et la donna pour auxiliaire aux *douze* qui s'attaquaient au monde et le conquéraient tout entier. *Saluez Marie*, écrivait le grand Paul, *Marie qui a tant travaillé au milieu de vous : saluez Prisque et Aquila, mes auxiliaires dans le Christ Jésus, qui pour ma vie ont offert leurs têtes aux bourreaux... Saluez Triphæne et Triphose qui travaillent dans le Seigneur : saluez Perside, ma bien-aimée sœur, dont les travaux pour Dieu ont été immenses*². Martyre et apôtre, sacrée deux fois, dans son sang et dans sa gloire, la femme mit ensuite entre elle et ses anciens oppresseurs l'infranchissable barrière de la virginité et de la vie religieuse. Jésus-Christ lui bâtit à l'écart, loin des yeux impurs et des convoitises effrénées, le cloître solitaire, palais nuptial où il la possédait seul, et d'où elle apparaissait comme une majestueuse et douce vision du monde supérieur. Et la femme qu'il n'admettait pas aux honneurs de la vie religieuse, qu'il laissait dans les liens d'une union terrestre, il la mit, par l'indissolubilité du mariage, à l'abri des retours capricieux de l'amour, des trahisons du vice, des hontes et des misères d'une vie d'aventures et d'une pudeur à l'encan.

¹ II Corinth. xi, 2. — ² Rom. xvi, 3, 4, 6, 12.

Enfin, quand il l'eut faite reine au foyer domestique, entourée des respects et de l'affection de tous, il lui posa au front sa dernière et sa plus belle couronne, celle de la charité : il en fit la confidente de ses bonnes œuvres, la distributrice de ses dons, la providence de la misère, la mère des déshérités : conduite chez les pauvres par le Roi des pauvres, elle s'y couvrit des gloires du plus beau et du plus fécond apostolat.

Voilà la femme réhabilitée et ennoblie par le Christ. Ah ! qu'elle comprenne l'immensité du bienfait et la gratitude qu'elle doit à son divin Bienfaiteur. Que cette gratitude lui soit une noble torture, qu'elle s'interroge, qu'elle se redise à elle-même ce mot d'une âme magnanime : « Que rendrai-je au Seigneur ? *Quid retribuam* ? » Ce qu'elle rendra ? rien autre chose que ce que Jésus-Christ et l'Église lui ont donné. Ils ont refait sa dignité, fondé son règne, couronné sa beauté d'une auréole nouvelle et toute divine. Qu'elle se serve de ces armes si merveilleusement retrempées pour conquérir les âmes. Elle est épouse, elle est mère, qu'elle les gagne à l'éternité.

L'éternité ! que ce dernier mot est gros de choses ! O épouse, l'Apôtre vous saisit brusquement ; il vous arrête dans votre course si légère peut-être et si insouciant à travers la vie, il vous dit un mot terrible : *Femme, savez-vous si vous sauverez l'âme de votre époux* ? O doute formidable ! ô poignante anxiété ! Car songez à ce que renferme de terreurs le mot de l'Apôtre. Vous habitez avec lui le même toit, vous vous asseyez à la même table, vous partagez ses joies, vous vivez de sa vie, il est l'âme de votre âme, et vous ne faites à vous

¹ Psal. CXV, 12. — ² I Corinth. vii, 16.

deux qu'un même cœur, mais *la figure de ce monde passe*¹, les années se précipitent, à demain la séparation, à demain la tombe, à demain le jugement, la sentence, l'immuable discernement de l'éternité. « L'un sera pris, l'autre laissé²! *O femme, que savez-vous si vous sauverez l'âme de votre époux*³? — *Tous nous serons debout devant le tribunal de Jésus-Christ*⁴. Quel sera le sort de celui qui vous est si cher? *unde scis*? Le verrez-vous écrasé des foudres de la réprobation? L'entendrez-vous maudire à la face de la terre et du ciel? Vous sera-t-il arraché des bras pour être jeté dans les supplices? Ses derniers adieux et ses premiers désespoirs arriveront-ils jusqu'à vous en échos déchirants? *unde scis, mulier*? Que nos chrétiennes, éclairées de la foi, certaines à n'en pouvoir douter de ces éventualités terribles, croient cela, professent cela, et se livrent, insouciantes et rieuses, aux enchantements de cette vie d'un jour, en face de la catastrophe de demain, voilà qui défie toute explication et ne montre que trop bien *que le serpent est toujours près d'Ève, et par ses artifices la séduit toujours*⁵.

III

LA MÈRE ET L'ENFANT

I. — *Ses enfantements la sauveront, si elle reste ferme dans la foi, dans la dilection, dans la sainteté, dans la retenue*⁶. Ces mots de l'Apôtre qui, en rappelant la faute

¹ I Corinth. vii, 21. — ² Math. xxiv, 40. — ³ I Corinth. vii, 16. —

⁴ I Rom. xiv, 10. — ⁵ II Cor. xi, 3. — ⁶ I Tim. ii, 15.

primitive et son châtiment, semblent prophétiser une douleur, ne font en réalité qu'apprendre à l'épouse d'où lui viendront ses vives joies de la terre; et dans l'éternité la gloire d'une grande mission remplie.

Dès que Dieu ne l'appelle pas aux destinées plus hautes de la vie religieuse, se chargeant lui-même de son âme et de son cœur, la femme, devenue l'épouse, ne trouve que dans la maternité l'emploi et le rassasiement complet de sa riche et mystérieuse nature. La femme est amour, dévouement, sacrifice. Dès que ces trois sentiments jaillissent à l'aise, le cœur de la femme se soulage en se déchargeant; si l'égoïsme les comprime et les refoule, ils lui font bientôt une inexprimable torture. Or c'est dans la maternité que ces trois sentiments trouvent leur plus entière satisfaction. « Aussi lorsque la mère a reçu dans ses bras pour la première fois ce petit être échappé d'elle comme un rayonnement de sa vie, et lorsque le regardant d'un insatiable regard, elle s'extasie dans la contemplation de son image et s'enivre des parfums de son cœur, oh! alors elle sent dans tout son être une puissance sympathique qui la fait pencher vers cet enfant, qui, même après sa séparation, tient encore à elle par des liens invisibles que nulle main ne peut rompre ¹. » Elle lui donnera ses veilles de la nuit et ses fatigues du jour, elle s'épuisera pour le nourrir, il sera le fils de ses larmes et de ses angoisses; mais le dévouement et le sacrifice tireront d'eux-mêmes, par une mystérieuse loi, d'inépuisables trésors de contentement et de bonheur. Même en ce monde cette parole sera vraie : *salvabitur per generationem filiorum* ². Et le bonheur du foyer sera sauvé du même coup. Triste et froid sans la

¹ P. Félix, *la Maternité chrétienne*. — ² 1 Tim. II, 15.

fécondité de l'épouse, de quelle lumière, de quelle chaleur et de quelle vie il s'emplit avec elle! *Ecce sic benedicetur homo qui timet Dominum* ¹. « Les enfants au foyer se comptent comme les bénédictions du ciel; témoignage vivant de la volonté de Dieu, ils sont tout à la fois la bénédiction des parents, la bénédiction de la famille et la bénédiction de la patrie ². » *Salvabitur per generationem filiorum*.

L'égoïsme contemporain ne croit plus à ce mot. *Homo cum in honore esset non intellexit* ³! Cet homme, Dieu l'avait associé aux magnificences de son *fiat* souverain, il avait mis en lui les sources jaillissantes de la vie. L'homme a mieux aimé l'affreuse impuissance de la mort; l'homme a mieux aimé se tuer lui-même, vivre égoïste et solitaire, étouffer dans d'indicibles fanges la puissance toute divine dont il se trouvait honoré. O abîme de la dégradation humaine! Le mot du prophète, tout sanglant qu'il puisse être, n'a plus assez de flétrissures: non, l'homme « ne s'est pas mis au niveau de la bête ⁴; » l'homme a trouvé l'effroyable secret de descendre plus bas! De ses brutales émotions elle a fait au moins jaillir la vie; des siennes, l'homme ne fait sortir que la mort. « L'égoïsme, pour arrêter la vie, se pose à la source même d'où Dieu la fait jaillir. Vainqueur déshonoré du sacrifice que la famille ne connaît plus, seul le plaisir qui engendre la mort, habitera ce foyer où les dévouements et les souffrances maternelles avaient la vocation de prodiguer la vie ⁵... » La dissipation qui fait désertier un intérieur devenu à charge, le luxe qui dévore, l'ambition qui accumule, le sensualisme qui

¹ Psal. CXXVII. — ² P. Félix, *op. cit.* — ³ Psal. XLVIII. —

⁴ Psal. XLVIII, 13. — ⁵ P. Félix, *la Maternité chrétienne*.

rejette avec horreur la souffrance et jusqu'à la gêne, tels sont les conseillers ordinaires et les complices du plus lâche des crimes. C'est pour eux que l'on demande le vide et la désolation du foyer aux sinistres industries de la mort.

II. — Mais détournons nos regards de ces ignominies homicides, et portons-les sur la maternité chrétienne, pour étudier avec l'Apôtre le second de ses devoirs, l'éducation de l'enfant.

*Salvabitur per generationem filiorum*¹. C'est la première dette que paye la femme à la justice qui la condamne à des enfantements douloureux, et à la miséricorde qui daigne les accepter comme expiation, et en fait un titre à des récompenses éternelles. L'Apôtre ajoute : *si filios educavit*² ; c'est la seconde de ses dettes envers Dieu. Voici toute la pensée de l'Apôtre : O femme, tu fus la cause de la perte de l'homme ! *Ce n'est pas Adam, c'est toi qui fus séduite et prévariquas*. C'est toi qui arrachas des bras de Dieu son père, l'homme qu'il avait tant aimé. Répare ta faute, rends à Dieu des fils pour ceux dont ton péché a frustré son amour. *Si filios educavit... — in correptione et disciplina Domini*³.

1. Saint Jean Chrysostome, appliquant à l'œuvre de l'éducation ce texte de Jérémie : « Si de ce qui est vil vous séparez ce qui est précieux, vous serez comme ma bouche⁴, » conclut que l'éducation est une œuvre divine. C'est l'œuvre du Dieu créateur ; elle ramène sous

¹ I Tim. II, 15. — ² I Tim. V, 10. — ³ Ephes. VI, 4. — ⁴ Jerem. XV, 19.

nos yeux les merveilles du *fiat* des premiers jours. De même que l'esprit de Dieu planait sur le chaos ténébreux et stérile, *terra inanis et vacua* ¹, pour en faire jaillir une création splendide ; de même que des ténèbres il séparait la lumière, et plaçait au firmament des astres illuminateurs ; de même que mettant l'ordre et l'harmonie où avait régné le chaos, il coordonnait, fécondait, ornait son ouvrage, y jetait à profusion les splendeurs, reflets de ses perfections invisibles ; de même la mère plane sur cette informe et ténébreuse création jaillie d'elle-même et destinée à devenir, par la puissance d'éducation, si noble et si belle. A la parole de la mère, l'obscurité qui enveloppe l'âme de l'enfant se dissipera pour faire place aux premières lueurs de la vie raisonnable : du chaos morne et stérile commenceront à surgir les harmonies du bien ; des astres monteront au firmament de cette âme ; les idées les plus sublimes, évoquées à la parole maternelle des profondeurs inertes du néant, illumineront une existence qui naguère n'avait pas même conscience d'elle-même ; et ce petit être si frêle bégayera des noms ineffables, et fera monter jusqu'au trône de Dieu la voix et l'amour de l'ange. Création merveilleuse qui élève la mère jusqu'à la puissance divine. Et associée à la puissance du Dieu créateur, elle l'est encore à l'œuvre d'amour du Dieu rédempteur. Ah ! qu'un berceau est chose grande et précieuse pour qui y voit planer les plus ineffables mystères du Dieu fait homme ! Plus que la corbeille qui entraînait Moïse au courant du fleuve, le berceau de l'homme s'en allait aux abîmes éternels porté sur les eaux de l'iniquité ; et c'est pour l'arracher à une perte assurée, c'est pour sauver le

¹ Genes. 1.

dépôt qu'il renfermait, que le Fils de Dieu est venu, a traversé mille obstacles, subi mille infortunes, accepté la plus affreuse mort. Aussi qu'il était terrible, lui si doux, lorsque son regard perçait à travers les scandales du monde jusqu'à la perte et la corruption de l'âme des enfants ! quelles foudres jaillissaient de ses lèvres pour écraser leur corrupteur ! Avec quelle tendresse il les prenait dans ses bras, les pressait sur son cœur, leur adressait de douces paroles et les renvoyait bénis de sa main ! Qu'il se montrait bien le Dieu qui, entre tous ses noms magnifiques ou terribles, choisissait cette humble et délicieuse appellation : *Custodiens parvulos Deus* ¹. Et la miséricorde qui la lui fait adopter lui en fait remplir le sens dans un degré et une étendue à jamais incompréhensibles. Voyez ce grand Dieu, tout absorbé dans cette charge que son amour lui fait prendre. Voyez-le devenu, selon le mot de l'Écriture, « garde d'enfants. » « Quelle sollicitude il montre pour l'éducation des enfants ! C'est à cause d'elle qu'il a mis au cœur des parents ce vif et profond amour qui les lie à leurs enfants par des liens indissolubles. Non content de cela, il a porté des lois formelles sur l'éducation des enfants ; faisant tout pour les élever à sa connaissance et à son amour... C'est pour cela encore qu'il châtie si rigoureusement les parents violateurs de ses ordres, qui négligent l'éducation de leurs enfants ; pour cela qu'il comble de louanges ceux qui s'en acquittent dignement. Ce vieillard, vénérable à tant de titres, ce grand prêtre Héli, il le punit pour cette seule négligence ; Abraham, au contraire, il l'honore autant pour sa vigilance envers les siens que pour ses autres vertus. Et faisant l'énu-

¹ Psal. CXIV, 6.

mération de toutes les magnifiques bénédictions dont il se dispose à le combler, quand il en donne la raison, c'est celle-là qu'il donne. « Je savais qu'Abraham ferait régner ma loi parmi ses fils, dans sa famille après lui, et qu'ils suivraient les voies du Seigneur Dieu, et qu'ils garderaient la justice et le jugement ¹. » Je rappelle cet exemple afin que nous comprenions bien que Dieu ne regardera pas d'un œil indifférent notre négligence à l'égard des enfants dont il prend lui-même un soin assidu. Après avoir tant fait de son côté pour leur salut, il ne souffrira pas que leurs parents le puissent impunément négliger. Oh ! non, il ne le souffrira pas ! il s'indignera grandement. Sa colère éclatera véhémentement. Que d'exemples le prouvent à n'en pouvoir douter ! Aussi le bienheureux Paul donne-t-il aux parents cet avertissement : *Pères, élevez vos fils sous le joug et dans la correction du Seigneur* ². »

Les parents, en ce qui concerne leur mission, répondent devant Dieu de l'âme de leurs enfants. Viendra le jour où, devant le tribunal du souverain Juge, ils seront interrogés sur le dépôt sacré que Dieu leur avait confié ; et s'ils ont dilapidé ces grands trésors de la couronne et jeté dans la fange les bijoux de Dieu ; s'ils ont laissé périr ces âmes, filles du Très-Haut, et pour lesquelles le Fils même du Très-Haut avait consenti à mourir, quelle espérance leur restera-t-il ? quelle excuse, quelle justification pourront-ils présenter ? Mais hélas ! combien peu songent à cette responsabilité formidable, et au compte qu'il faudra rendre à Dieu de l'âme des enfants ! Tous les rêves d'avenir, toutes les préoccupa-

¹ Genes. xviii, 19. — ² Sanct. Chrys. *Adv. oppugn. vit. monast.* lib. III, n° 4.

tions d'établissement et de fortune planent sur un berceau, une seule exceptée, la préoccupation de l'avenir éternel. Ah ! que nous faisons bon marché du dépôt de Dieu ! Que l'enfant n'apparaisse que chargé de ces riches et élégantes parures qui sont pour son corps une insupportable gêne, et pour son âme le principe d'une ridicule et pernicieuse vanité : on s'en préoccupe. Que ce jeune homme fasse des études brillantes et sorte triomphant des épreuves qui les couronnent ; qu'il entre, pour la parcourir d'un pas sûr et rapide, en quelque noble ou opulente carrière : on s'en préoccupe. Que cette jeune fille fasse son entrée dans le monde avec l'éblouissant prestige des grâces de l'esprit et des charmes extérieurs ; qu'entourée d'une nombreuse cour, elle soit la reine des fêtes, et conquière avec les suffrages du moment le solide et riche établissement de l'avenir : on s'en préoccupe. Cet enfant est frêle et maladif : que de soins, que de peines, que de sacrifices pour fortifier sa constitution ébranlée, et rappeler sur sa tête les espérances d'une longue vie ! Mais l'âme ? mais Dieu ? mais la vie éternelle ? mais les destinées divines ? qui s'en préoccupe ? qui y donne une seule pensée de l'esprit et une seule angoisse du cœur ? Cet enfant sera-t-il éternellement sauvé ? ou bien éternellement damné ? Ah ! voilà bien l'unique question, le problème immense, l'obscurité terrible qui pèse sur un berceau ; et c'est la seule obstinément repoussée !

« Allons ! s'écrie saint Jean Chrysostome, raisonnons ce péché, rendons-nous compte de son extrême gravité, avançons de degré en degré et arrivons à cette conclusion que la négligence de l'éducation des enfants est le plus grand des péchés, et qu'il atteint le sommet même de la perversité. Le premier degré d'iniquité, de cruauté,

de malice, c'est de dédaigner un ami ; mais non, il faut descendre plus bas encore, et je ne sais pourquoi un texte de la loi donnée aux Juifs m'était presque sorti de la mémoire, ce texte qui défend de négliger la bête de somme d'un ennemi, soit qu'elle tombe en quelque fosse, soit qu'elle s'égare et se perde. Ainsi le premier degré de malice et de cruauté, c'est de voir la bête de somme d'un ennemi tomber en quelque danger et y périr, et de passer outre. Le second, supérieur au premier, est de laisser périr son ennemi lui-même ; autant l'homme l'emporte sur l'animal, autant le second péché est plus grave que l'autre. Le troisième, c'est de dédaigner le prochain, quelque inconnu qu'il puisse être d'ailleurs. Le quatrième, de dédaigner un ami. Le cinquième, de le dédaigner quand ce n'est plus seulement son corps, mais son âme qui va périr. Quel est le sixième ? Laisser périr sans y prendre garde, non plus un ami, mais son propre enfant. Le septième ? Ne pas chercher les maîtres qui le pourraient sauver. Le huitième ? Repousser, empêcher ces maîtres qui d'eux-mêmes s'offrent à procurer ce salut. Le neuvième ? Non plus seulement écarter ces sauveurs, mais les poursuivre de notre haine et les persécuter. Or, si au premier, au second, au troisième degré de malice, correspondent déjà de si rigoureux châtimens, qu'avez-vous à attendre, quelles flammes vengeresses vous sont réservées, ô vous, pères et mères de famille qui avez atteint les derniers degrés de cette perversité ? Quels feux dévorans vous amoncelés sur vos têtes ! »

Sans doute ces perspectives éternelles sont les seules formidables ; et quand l'Apôtre, s'adressant à la mère

¹ Sanct. Chrys. *Adv. oppugn. vit. Monast.* lib. III, n° 3.

de famille, a prononcé ces mots : *Salvabitur per generationem filiorum* ¹..., *si filios educavit* ², » il a frappé son grand coup et épuisé ses moyens de conviction. Toutefois, si les parents détournent trop les yeux de ces terreurs d'outre-tombe, qu'ils songent au moins que le bonheur ou l'infortune de leurs derniers jours sont entre leurs mains et dépendent exclusivement de l'éducation qu'ils donnent à leurs enfants. Le vice d'éducation de l'enfance ne dévore pas seulement les destinées éternelles des âmes, mais encore le bonheur temporel de la famille. Les premières années, tout est charmant dans ces petits anges, leur premier sourire et leur premier gazouillement..., tout amuse, tout plaît, jusqu'à ces espiègleries si gracieuses, et ces colères enfantines sitôt écloses et sitôt apaisées. Mais attendez ! L'enfant a grandi, l'épine a grandi avec la rose. Déjà ce n'est plus le même respect ; le commandement d'une mère n'est plus sacré pour lui, parfois même l'oreille attristée pourra saisir quelque impertinente réponse. Bientôt les penchants mauvais se fortifient, aux mutineries capricieuses du premier âge succèdent les volontés impérieuses de l'adolescence, la piété filiale rongée par les vices se dessèche et s'amointrit ; et si alors des plis et des rides se montrent comme les témoins implacables de désordres intimes, si les crimes solitaires amènent bientôt les débauches et les orgies, et celles-ci le cortège des vices meurtriers qui tuent les âmes et les corps, les individus comme la famille, hélas ! de tristes jours se lèvent pour un père et une mère. Les éclats de la colère ou les tristesses silencieuses brisent et rongent tour à tour le cœur de parents infortunés.

¹ I Tim. II, 15. — ² I Tim. IV, 10.

Et qui dira où le torrent du vice arrêtera ses eaux débordées ? Qui dira les hontes, les ruines, les haines fraternelles, l'effrayante insensibilité qui passeront sur la tête blanchie d'un père comme des flots de douleur ? Pauvre père, il est trop tard ! si la religion avec ses puissantes étreintes avait captivé l'âme de ce fils ; si ce jeune homme ou cette jeune fille avaient appris à trembler à la pensée du crime et de la justice souveraine qui le punit ; s'ils avaient appris à se punir eux-mêmes de la faute passée et s'armer contre la faute à venir par les pénibles mais vivifiants aveux du saint tribunal ; s'ils venaient puiser à la table sainte, auprès du divin Maître, avec la connaissance de la vertu la force de la pratiquer..., ah ! sachez-le : vos fils et vos filles vous réjouiraient autant qu'ils vous désolent.

Et derrière la famille il y a la société. Seul espoir de la famille, la bonne éducation de l'enfance est le salut unique de la société. « Au-dessous de la société publique, il y a la société domestique ; au-dessous de la patrie, il y a la famille. La première tient si radicalement à la seconde, que les progrès et les décadences de l'une sont indissolublement unis aux progrès et aux décadences de l'autre... Le fleuve de la vie sociale sort du foyer domestique : la famille est la source vive de la patrie, source toujours ouverte et jamais tarie parce qu'elle se remplit perpétuellement elle-même par des canaux si bien creusés par Dieu, qu'ils sont mis par leur profondeur même hors de l'atteinte de la main des hommes. Or les eaux que les fleuves roulent dans leur lit ne sont pas distinctes des eaux qui ont jailli de leurs sources. Imaginez un instant la société dans sa très-grande majorité composée de familles perverties par l'intelligence, corrompues par le cœur, chétives par le sang :

quelle que soit la supériorité de vos lois, le génie de vos inventions, vous avez nécessairement une société misérable, prête à la servitude, prompt à la dégradation. Vous avez multiplié la corruption par la corruption, les vices par les vices ; ces êtres déjà pervers en sortant de la famille deviennent des scélérats en entrant dans la société ; vous avez une société en décadence, vous avez une humanité barbare. Au contraire, supposez dans l'humanité contemporaine toutes les familles pareilles à des sources vives, versant continuellement dans la société, avec les générations sorties d'elles, des doctrines sans erreurs, des mœurs sans dépravation et un sang pur de toute corruption : des parties saines ne constitueront pas une masse corrompue ; le résultat général sera une humanité grande et forte par l'intelligence, grande et forte par le cœur, grande et forte par le sang¹. »

Qu'avons-nous vu, et que voyons-nous encore ? Pourquoi, au jour du péril, la patrie n'a-t-elle plus retrouvé l'épée des ancêtres ? pourquoi a-t-elle chancelé dans le sang de ses fils ? pourquoi tremble-t-elle encore ? et n'a-t-elle plus foi en l'avenir ? d'où vient ce malaise indicible dont elle souffre de plus en plus, qui de plus en plus la paralyse et recule jusqu'à des jours inconnus sa résurrection ? A quinze siècles de distance, saint Jean Chrysostome va répondre. Placé comme nous le sommes en face de la famille en dissolution et de l'école qui ne verse à la société que de l'incrédulité et des vices, il constate, comme nous le faisons, l'effrayante diminution de vie sociale, les troubles profonds, les spasmes qui annoncent des crises prochaines et laissent peut-

¹ P. Félix, *la Famille*.

être entrevoir l'agonie. Et la cause ? Le grand docteur la place à la source, dans la famille, dans la mauvaise éducation de l'enfant, et il poursuit les parents sans foi et les maîtres corrupteurs de ces foudroyantes interrogations : « Quels sont donc, dites-moi, les hommes qui dévastent l'État ? Les citoyens probes et modestes, ou les inventeurs de voluptés et de crimes ? Les hommes qui s'efforcent de voler à leur profit la propriété commune, ou ceux qui vivent contents de ce qu'ils ont ? les hommes pleins de mansuétude et de bonté, qui ne poursuivent pas les hommages de la foule, ou ces orgueilleux qui réclament les marques d'honneur comme la plus rigoureuse dette, qui accablent de leur ressentiment le malheureux qui ne s'est pas levé à leur approche, ou ne les a pas salués le premier, ou ne s'est pas incliné assez bas et ne s'est pas assez montré esclave ? Les ambitieux qui convoitent le pouvoir, ou les citoyens qui payent à l'autorité le tribut de leur affection et de leur respect et, s'il le faut, celui de leur sang ? Ces hommes qui se prétendant supérieurs à tous les autres, s'arrogent insolemment le droit de tout dire et de tout faire, ou ces vertus modestes qui s'adjugent les dernières places, et écrasent ainsi sous l'humilité les brutales saillies des vices ? Le voleur qui tente toutes les voies malhonnêtes de la fortune, ou l'homme d'honneur qui déchire tout acte inique et nourrit les pauvres de son patrimoine ? Celui qui songe sans cesse au néant de sa nature, ou cet autre qui, oublieux de ce qu'il est, en vient, à force d'arrogance, à ne plus se croire un homme ? Le débauché qui entretient des femmes perdues ou souille les couches nuptiales étrangères, ou l'homme chaste qui sait se priver de ses droits les plus légitimes ? Est-ce que les premiers, comme les humeurs vicieuses

qui altèrent la santé, comme les tempêtes qui troublent l'Océan, ne sont pas ceux qui s'insurgent contre l'ordre et la paix du monde entier, et qui par leur esprit turbulent et séditionnel précipitent dans les flots ceux qui laissés à eux-mêmes en auraient évité les fureurs ? Est-ce que les seconds, comme des lumières étincelantes au sein d'une profonde nuit, ne font pas éviter le naufrage à ceux qui allaient y périr ? N'est-ce pas eux qui, allumant sur un lieu élevé de la côte les feux de la véritable sagesse, guident vers le port ceux qui en cherchent le tranquille abri ? N'est-ce pas des premiers que nous viennent les séditions, les guerres, les combats, le sac des villes, les captivités, les carnages, tous les maux, tous les désastres que nous subissons ? Oui, voilà les hommes qui renversent l'État : peste commune des sociétés, cause pour le reste des citoyens de calamités innombrables ; voilà les hommes qui troublent, dévastent, ruinent la paisible existence de tous les autres. Voilà le fleuve, ou plutôt le torrent des crimes qui, rompant toutes ses digues, verse sur les âmes ses eaux indomptées ¹. »

2. Le salut universel vient donc comme d'une source unique, de l'éducation des enfants : individus, famille, patrie, église, temps et éternité, tout cherche et trouve là la sauvegarde de ses plus précieux intérêts. *Salvabitur per filiorum generationem* ²... *si filios educavit*.

Mais quelle est cette bonne éducation de l'enfant dont nous venons de voir l'indispensable nécessité ? Distinguons d'abord trois phases dans l'œuvre de la mère

¹ Sanct. Chrys. *Adv. oppugn. vit. Monastic.* lib. III, n° 9. —

² I Tim. II, 15.

chrétienne. Dans la première, elle est seule maîtresse de l'âme de ses fils ; la seule parole éducatrice est celle qui sort toute parfumée de son cœur, la seule école sont ses genoux. Plus tard, elle ne suffit plus à ce grand œuvre, l'enfant doit s'éloigner du foyer domestique, et chercher auprès de maîtres étrangers la triple culture de son intelligence, de son cœur, de sa vertu. Dans la troisième époque, le jeune homme presque complètement émancipé et soustrait à la tutelle de sa mère, ne reçoit plus d'elle que les influences plus lointaines, mais toujours puissantes de quelques conseils et de beaucoup d'amour.

L'enfant est dans les bras de sa mère, il lui envoie ses premiers sourires, lui destine son premier bégayement : l'œuvre commence, et l'Apôtre la dirige en ces mots : *La mère sera sauvée par ses fils si elle demeure dans la foi, dans l'amour, dans la sanctification, dans la sobriété*¹. Il avait déjà dit : *Parents, faites l'éducation de vos fils, en les pliant aux lois et à la discipline du Seigneur*². L'éducation doit avant tout être surnaturelle et divine. Ici comme partout et toujours, *pas d'autre fondement possible que celui qui a été placé et qui est Jésus-Christ*³. Un prophète posait ce difficile et redoutable problème : « quelle force sera capable de rectifier les voies du jeune homme⁴ ? » Depuis des siècles, le monde cherche la réponse : il a essayé de tout. Autrefois, il écrasait l'enfant sous la tyrannie paternelle sans mesure comme sans contrôle. Aujourd'hui, il tente la route opposée, il l'émancipe le plus qu'il peut et le laisse, selon le mot de l'Écriture, « dans la main de son conseil⁵ : » alors,

¹ I Tim. II, 15. — ² Ephes. VI, 4. — ³ I Corinth. III, 11. — ⁴ Psal. CXVIII. — ⁵ Eccl. XV, 14.

comme maintenant l'abîme des vices où tombait prématurément le jeune homme a fait justice de ces impuissances. On essaye la science ; on dit : éclairons le jeune homme, montrons-lui, sans nous préoccuper des rêveries du mysticisme catholique, le bon, le vrai et le beau : mettons-le en face des charmes austères du devoir. Les insensés ! ils ont écrit de belles pages de morale humaine, composé d'élégants traités sur la religion naturelle et le devoir ; et depuis un siècle qu'ils ont en main la jeunesse, ils la rendent perdue de vices à la famille et à la société. L'Église catholique a aussi sa réponse, et c'est la seule qu'approuve la logique et que justifie le succès. A la question posée, l'Église et avec elle la mère chrétienne répondent : « la loi de Dieu ¹ : » Dieu présenté à l'enfant, dès la première aube de sa raison naissante ; Dieu, avec sa mystérieuse grandeur, sa bonté, ses tendresses, ses charmes, sa puissance lus à l'enfant dans le livre de la création, dont son avide regard interroge si constamment tous les spectacles. O sublime mission de la mère chrétienne ! apprendre Dieu à son fils, et se servir, pour ces leçons quotidiennes, de la fleur qui sourit, du soleil qui étincelle, de l'océan sans rivage, du ciel sans limite, des astres perdus dans l'immensité. Puis la mère dirigera les regards du petit ange vers le crucifix de la muraille, lui en racontera la douloureuse et chère histoire, et l'enfant redira bientôt d'une voix émue et d'un cœur oppressé par l'amour ces grandes paroles, les premières comme les dernières de l'homme et de Dieu : *Il m'a aimé et il s'est livré pour moi* ². Puis, viendra le tour de la Vierge, Mère de Jésus et mère des hommes ; les anges du ciel apparaîtront aussi dans les

¹ Psal. CXVIII. — ² Galat. II, 20.

réçits maternels, et aussi les joies promises du paradis, et aussi les sombres visions de l'enfer. L'enfant saura pourquoi il est sage, et ce que c'est que d'être sage : il sera sage pour Dieu ; il ne sera sage que quand il saura plaire à Dieu ; le vice qui a fait mourir Jésus lui fera horreur ; la vertu qui rend ami de Jésus, excitera tous ses désirs. Sous ces voiles enfantins se cache la réalité la plus divine : *Jésus-Christ est engendré dans cette âme*¹ ; et la mère qui ne l'avait donné, en l'engendrant, qu'à la vie de la terre, le dispose par l'éducation à la vie du ciel, dont le baptême a mis en lui le germe sacré.

Hélas ! il n'est que trop d'autres mères qui laissent l'enfant dans une ignorance presque absolue des choses divines, qui n'éveillent en sa jeune âme que les pensées terrestres et ne lui font jamais rendre que des sons humains. Plus coupables encore, elles développent elles-mêmes dans leurs germes les passions qui le tueront bientôt. Il sera orgueilleux, parce que sa mère a exalté son esprit ou ses charmes et mis sa gloire dans la richesse et l'élégance de ses vêtements. Il sera capricieux et fantasque, parce que sa mère a abaissé son sceptre et brisé son autorité devant chacune de ses obstinations. Il sera irritable et colère, parce que les corrections mal appliquées, au lieu de vaincre ses défauts, n'auront fait *que l'exaspérer*² — *et le porter à l'indignation*³. Hélas ! il sera libertin, parce que l'œil maternel n'aura pas su pénétrer les premiers mystères du vice ; parce que l'illusion ou l'incurie auront livré cette tendre victime à des mains souillées et à des soins corrupteurs, parce que des compagnons de jeux n'auront été pour lui que les guides et les complices de ses

¹ Galat. iv, 19. — ² Ephes. vi, 4. — ³ Coloss. iii, 21.

précoces débauches ; parce qu'un livre l'aura gâté ; parce que le théâtre aura allumé dans ce jeune cœur les flammes qui en dévoreront toutes les forces vives. Il sera impie, parce que le foyer domestique, vide de Dieu, se sera constamment ouvert aux conversations incroyantes, aux lectures sans foi, aux railleries malsaines de l'irréligion. A douze ans, l'enfant rougira de son Dieu et trouvera beau de l'insulter ! Et quand Dieu est insulté par l'enfant, il ne l'est jamais seul ; abandonné, il abandonne ¹, et la royauté maternelle cessant d'être protégée de son nom et soutenue de sa loi, perd son prestige, chancelle et s'écroule. Quand Dieu habite la famille, il dit : *Fils, obéissez à vos parents dans le Seigneur, car cela est juste ; enfant, honore ton père et ta mère, c'est le premier des commandements auquel sont attachées les promesses, et ta vie sera heureuse et tes jours se prolongeront sur la terre* ². Où cette autorité défaille, où cette voix s'éteint, la même révolte qui trahit Dieu, trahit l'amour filial, secoue le joug, et met au cœur d'un père et d'une mère ses plus dévorantes amertumes. C'est la représaille de Dieu.

Vient le jour où le sort de la famille échappe avec l'éducation de l'enfant aux mains de la mère pour passer en des mains étrangères. L'avenir déroule ses perspectives, avec elles ses exigences ; la société attend à qui livrer ses postes de confiance et d'honneur : il faut à l'enfant la science plus étendue et plus profonde ; il quitte pour l'école les leçons maternelles dont rien au monde ne remplacera la pureté et la douceur. De quel côté se dirigera l'enfant ? A quel seuil ira-t-il demander la science ! Un devoir commence ici pour

¹ I Corinth. xiv, 38. — ² Ephes. vi, 1.

une mère et un père chrétiens, devoir grave entre tous, d'où dépend comme des précédents le salut commun de la famille et de la patrie. Deux sanctuaires de la science s'ouvrent à l'enfant : l'un où, avec la science, il trouvera la sécurité de l'âme, les douceurs de l'amour maternel, les vertus qui feront de lui le bon fils, le bon époux, le bon père, le bon citoyen. L'autre, où la science lui arrivera mêlée d'incrédulité et de blasphème, où le vice tuera son corps en même temps que l'irréligion tuera son âme, et d'où il sortira peut-être avec les talents qui rendent illustre, mais sans les qualités qui rendent bon ; avec le savoir qui ouvre les carrières brillantes, mais avec l'irréligion et les vices qui ferment le ciel. C'est la vie et c'est la mort, et il faut choisir. Quoi donc ! S'il était aussi véritable qu'il est faux que la science et les perspectives d'avenir sont le patrimoine exclusif de l'école sans Dieu, et que les maîtres religieux sont par le fait même inaptes à la science et impropres aux succès, encore la famille chrétienne n'aurait pas à hésiter un moment : entre la conquête d'un peu de richesses et d'honneurs et la perte éternelle des âmes, le choix ne pourrait être douteux. Mais tout autre est la question : l'école pure, chaste, sérieuse, sauvegarde autant la science que la vertu ; faites le jeune homme pieux et chaste : son intelligence sereine et limpide, son cœur libre, son imagination réglée, sa volonté assouplie, son corps sain et vigoureux, seront autant d'instruments dont la puissance sera incalculable. L'enfant vicieux penchera sur des livres devenus odieux un front usé et flétri ; l'enfant chaste, esclave du devoir, donnera à des études sérieuses ses forces restées entières, et ses heures libres des honteuses préoccupations du vice. Dès lors, « quelle si grande utilité, s'écrie saint Chry-

sostome, d'envoyer l'enfant à des écoles où il apprend le vice avant d'y apprendre la science, où appliqué à ce qui n'est que secondaire, il perd le principal, la vigueur de l'âme et les notions de la vertu. Quoi donc ! Préten-
dons-nous renverser les écoles et détruire les asiles de la science ? Non certes ! Mais ce à quoi nous nous oppo-
sons, c'est qu'on détruise l'édifice de la vertu et que sous ces ruines on écrase les âmes. Quand même elle aurait moins de science, si l'âme resté sage et vertueuse, tout est gagné ; quand même elle aurait acquis une puis-
sance remarquable de savoir et d'éloquence, si elle est vicieuse, tout est perdu, et la perte est en raison directe des talents. La perversité servie par l'éloquence est bien autrement pernicieuse que l'impéritie, et accumule de bien autres ruines. Mais voici l'état vrai de la question. C'est en restant dans des écoles vicieuses que l'enfant perd, avec son âme, la science même qu'il y était venu chercher. Comment cela ? C'est que l'étude a bien plus besoin de la pureté des mœurs que cette pureté de l'é-
tude. On peut être pur sans l'étude, jamais sans pureté on ne vaquera puissamment à l'étude ; les heures seront dévorées par les émotions et les rêves de la volupté ¹. » Et que de choses resteraient à dire pour épuiser cette grave question ! Qu'est-elle en réalité cette instruction étrangère dont on vante si complaisamment la force et dont on décrète si hardiment la supériorité ? Qui ne sait la faiblesse de ces études ? Qui n'a jugé de leur déca-
dence par l'inanité de leurs résultats ? Et pour agrandir la perspective, où sont les savants, les sages, les ora-
teurs, les maîtres à jamais illustres dans le bien penser et le bien dire ? Si la liste en était dressée, l'incrédulité

¹ Sanct. Chrys. *Adv. oppugn. vit. Monast.* lib. III, n° 11.

resterait stupéfaite du peu de noms qu'elle y peut produire et de la multitude des génies de toute sorte que l'Église catholique y a inscrits.

Le jeune homme parvenu au faite de ses études, vainqueur dans les épreuves qui les couronnent, est entré d'un pas ferme, mais indépendant, dans la carrière qu'il s'est choisie. Que devient, en face de cette émancipation, la puissance maternelle ? L'œuvre est-elle achevée ? La mère, comme une royauté qui abdique, peut-elle se retirer dans son repos ? Malheur à elle, si son œil cesse un instant de s'ouvrir sur son fils, et son cœur de battre à ses dangers et à ses blessures. *Si la mère n'a pas souci des siens... elle a renié sa foi, et devient pire que l'infidèle*¹. D'autre part, ses moyens d'action ne sont plus les mêmes ; sa verge est à jamais brisée : *elle doit laisser là les menaces*² ; elle ne peut plus même retenir dans la bienfaisante captivité qui le sauvait autrefois son fils engagé dans le tumulte de la vie publique. Que faire ? « L'enfance disparaît bien vite, et la jeunesse s'annonce avec ses instincts de liberté ; l'éducation devient plus périlleuse sans cesser d'être nécessaire ; toute puissance nous pèse comme un joug ; une seule demeure, sinon intacte, du moins respectée. Nous entendons encore la vérité de la bouche d'une mère aimée de Dieu ; son regard n'a pas perdu toute autorité, son reproche n'est pas sans aiguillon pour causer le remords, et quand elle est tout à fait désarmée, les larmes lui restent comme un dernier commandement auquel nous ne résistons pas. Elle se fraye à notre insu des passages qui conduisent aux endroits les plus secrets de notre cœur, et nous sommes étonnés de l'y trouver au moment

¹ I Tim. v, 8. — ² Ephes. vi, 9.

où nous nous croyons seuls. Vertu singulière, se survivant à elle-même, et qui atteste dans ses débris mêmes à quelles sources efficaces Dieu l'avait trempée.

O tendresse des voies de Dieu ! Notre mère nous apprenait son nom quand nous étions enfants ; l'épouse la rexit, la fille le raconte au vieillard courbé par l'âge et lui ramène dans ses jours de décadence une révélation toute jeune et toute vierge ! Le ciel dira combien d'âmes ont été le fruit de cette dernière violence de la vérité ; combien qui n'avaient rien vu ni rien entendu, se sont réveillés du songe de l'erreur sur leur lit de mort et ont adoré de leur souffle expirant l'éternel amour se montrant à eux sous la forme angélique d'une fille bien-aimée ¹. »

IV

LA VEUVE CHRÉTIENNE

Comblez d'honneurs les veuves ².

1. La veuve a toujours été l'un des plus précieux joyaux de la couronne de l'Église, l'objet de sa plus jalouse sollicitude : elle l'a, au milieu des fidèles, distinguée par une tendresse plus profonde et de plus grands honneurs.

C'est que d'abord la veuve est son image par le côté le plus touchant et le plus actuel. Ah ! sans doute l'Église, nous l'avons vu, s'offre à nous dans les chastes délices de

¹ Lacordaire, XXXIV^e Confér. — ² I Tim. v, 3.

ses noces avec le Fils de Dieu : *elle est la fiancée du Christ* ¹, elle est la « reine assise à ses côtés sous ses vêtements d'or ²; » mais aussi, mais surtout, l'Église est la *veuve*, laissée dans les larmes, les désolations, les dangers du plus pénible veuvage, *vere vidua* ³. Aussi ses faveurs les plus signalées seront pour les veuves, sur lesquelles le sacerdoce devra veiller comme sur la prune de ses yeux, *viduas honora* ⁴. Elle leur prodiguera ses trésors et, plus encore que ses trésors, ses dignités les plus hautes, ses charges les plus sacrées. Elles viendront, ce semble, immédiatement après son sacerdoce, elles auront des charges dans le sanctuaire, des missions auprès des âmes; un ministère extérieur dans l'administration des sacrements, et tel sera ce ministère, que la perfection éminente et les œuvres héroïques pourront seules le mériter.

Ne nous étonnons pas de ce rang d'honneur assigné dans la primitive Église à la veuve. Elle est toujours héroïque et apte à tous les dévouements, la femme qui sait porter noblement la viduité, source de tant de détresses et de si extrêmes dangers. Quand le monde la vit apparaître pour la première fois, il ne put retenir un cri d'étonnement et d'admiration : « O dieux ! quelles femmes il y a chez les chrétiens ⁵ ! » Écoutons celle de ces héroïques veuves qui mérita les honneurs de ce cri, nous faire elle-même la peinture de la viduité : nous comprendrons mieux l'excellence de cet état et les grands honneurs dont le combla toujours l'Église catholique. « Non, aucune parole ne saurait dire dans quel tourbillon, au sein de quels orages se trouve jetée une

¹ II Corinth. XI, 2. — ² Psal. XLIV, 10. — ³ I Tim. V, 5. -

⁴ I Tim. V, 3. — ⁵ Libanius.

jeune femme, quand elle est, presque en quittant le toit paternel, sans aucune expérience des affaires, frappée du plus terrible des coups, condamnée à des sollicitudes au-dessus de son âge et de son sexe. Quand un père en mourant lui laisse une fille, c'est déjà pour elle un bien grand souci, quoique les dépenses soient moins fortes et les inquiétudes moins vives : mais un fils... que d'anxiétés, que d'appréhensions il cause à une mère, et que son éducation est pour elle une lourde charge ! Tu l'as vu, mon fils, aucun de ces embarras ne m'a fait songer à un autre mariage ni à introduire dans la maison de ton père un nouvel époux. Toute seule j'ai affronté l'orage, et n'ai point fui l'épreuve terrible de la viduité¹. » Voilà la veuve chrétienne. Voilà « la femme forte » par excellence dont nos grands génies chrétiens n'ont cessé d'exalter le mérite ; saint Jean Chrysostome plus que les autres, parce qu'il l'avait vue de plus près et joui davantage de ses magnanimes dévouements. Il ne craint pas de dire que, comparés aux labeurs du sacerdoce, ceux de la viduité l'emportent : les embarras sont plus grands, les charges plus pesantes, les dangers plus nombreux et plus redoutables, le fardeau plus écrasant, et plus faibles les épaules qui le doivent supporter.

2. Revenons sur ce fardeau de la viduité et les missions diverses dont sont chargées les veuves. Ou bien la perte d'un époux s'aggrave par la nécessité de conduire une maison, de diriger des affaires, d'élever des enfants, ou bien le veuvage est complet, *vere vidua*², l'isolement absolu ; la même tempête a ravagé toutes les affections à

¹ Sanct. Chrys. *De Sacerd.* lib. I. — ² I Tim. v, 5.

la fois et brisé tous les liens. A chacune de ces deux viduités correspondent une conduite et des devoirs divers.

*Si la veuve a des fils ou des petits-fils, qu'elle sache avant tout gouverner sa maison et rendre à ses parents ce qu'elle en a reçu : car c'est cela qui plaît à Dieu*¹. C'est une dette de position, c'est une dette de reconnaissance. La mort du chef de famille transporte à la mère, avec l'honneur de la royauté paternelle, les soucis et les fatigues du gouvernement, et c'est là que gît l'héroïsme de sa position; elle réunit les deux douleurs, suites du péché, et que se partagent les époux; après avoir « enfanté dans la douleur², » elle doit « manger son pain à la sueur de son visage³, » ensemençer un sol ingrat, nourrir, élever, établir sa famille au prix de sacrifices incessants. C'est aussi une dette de reconnaissance. Enfant, elle reçut elle-même ce grand bienfait, et elle le reçut à charge de le rendre : où serait la gratitude si, devant tout à l'amour maternel, elle le trahissait dans ses enfants? Et quelle perturbation dans la marche providentielle des choses! Aussi est-ce *cela qui plaît à Dieu*⁴. O veuves chrétiennes, appui unique, seule espérance d'une famille qui doit trouver par vous le pain qui nourrit le corps et cet autre, bien autrement précieux, dont l'âme grandit et se fortifie pour la vie éternelle, n'oubliez jamais ce mot si illuminateur de l'Apôtre : *c'est cela qui plaît à Dieu*⁵. — *Cela*, et non pas les œuvres, même les plus divines, même les plus héroïques, mais qui vous arracheraient aux soins du foyer domestique, et détourneraient votre regard de ces enfants sur lesquels vous

¹ I Tim. v, 4. — ² Genes. iii, 16. — ³ Genes. iii, 19. — ⁴ I Tim. v, 4. — ⁵ I Tim. v, 4.

devez veiller. Dieu n'agrée pas vos longues oraisons, vos contemplations solitaires, vos heures si nombreuses données, loin des vôtres, au sanctuaire ou à la demeure des pauvres, tandis que laissés à eux-mêmes ou à des mercenaires sans garantie, ils croissent sans soins, sans culture, et se forment bien plus au vice qu'à la vertu. Oh ! ce n'est pas *cela qui plaît à Dieu* ! Que l'Apôtre est sévère pour cette illusion, hélas ! si commune ! que foudroyantes sont ses paroles ! *N'avoir pas soin des siens, et surtout de ceux de sa maison, c'est avoir renié sa foi et être pire que l'infidèle* ¹. Les voilà, ces veuves inconsidérées et plongées dans la plus étrange comme la plus désastreuse illusion ; prêtes et aptes à tout, sauf au gouvernement de leur maison ; pleines de sollicitude pour les intérêts généraux de la religion, membres de toutes les associations, âme de toutes les œuvres, insouciantes d'une seule chose, les intérêts spirituels et temporels de leurs enfants ! Qu'elles méditent ce mot : *c'est avoir renié sa foi et se rendre pire que l'infidèle* ². Elles prétendent à une autre spiritualité ou à l'héroïsme de la charité ; l'Apôtre les déclare traîtres à leur foi et leur préfère la femme qui, au sein de l'infidélité, prête l'oreille au cri de la nature et en suit les plus pressantes lois : ah ! sans doute ces œuvres sont grandes et saintes ; mais de quel contre-poids pourront-elles être, quand une mère, appelée au tribunal du souverain Juge, devra répondre de l'âme de ses fils perdus par son inattention et son incurie ?

Il est une viduité plus complète, plus désolée, qui laisse la femme tout entière à Dieu et aux bonnes œuvres, parce qu'elle n'a plus sur qui veiller, et qu'un

¹ I Tim. v, 8. — ² I Tim. v, 8.

isolement absolu la laisse maîtresse d'elle-même. *Quant à celle qui est absolument veuve et désolée, qu'elle mette sa confiance en Dieu, qu'elle se livre tout entière, nuit et jour à la supplication et aux prières*¹. La terre s'est fermée pour elle, comme la tombe sur les restes de tout ce qu'elle aimait : *sa vie doit se passer dans le ciel*²; son âme, dégagée comme son corps des liens de la chair, peut prendre son vol vers Dieu et atteindre aux sommets que domine seule la virginité volontaire. Qu'elle ne songe plus qu'à *rester sainte de corps et d'âme*³. Qu'elle n'ait plus pour époux que Jésus-Christ, qu'elle se donne désormais tout entière à *ce nouvel époux, qui est ressuscité d'entre les morts*⁴, dont l'union est indissoluble et les charmes impérissables; *qu'elle songe comment elle pourra plaire au Seigneur*⁵. Cherchant en Dieu seul tout ce qu'elle aimait et qu'elle a perdu, elle ne doit plus quitter, pour des unions terrestres, la gloire, la paix et la joie de son union divine avec Jésus-Christ. *Je le dis aux vierges et aux veuves, il leur est bon de demeurer en cet état, où je suis moi-même*⁶. — *Si son mari s'est endormi, la femme est libre, elle peut se marier à qui elle veut, dès qu'elle le fait dans le Seigneur; mais elle sera plus heureuse si elle demeure en l'état de viduité : c'est mon conseil, et, je le crois, j'ai en moi l'Esprit de Dieu*⁷. Dieu aura la première part de son âme et de ses heures : les pauvres auront la seconde. Le deuil qui la couvre; la tristesse calme et douce qui fait le fond de sa vie; l'expérience qu'elle a faite de la douleur, et qui la rend si propre à la soulager, les loisirs et la liberté que lui

¹ I Tim. v, 5. — ² Philipp. iii, 20. — ³ I Corinth. vii, 34. —

⁴ Rom. vii, 4. — ⁵ I Corinth. vii, 32. — ⁶ I Corinth. vii, 8. —

⁷ I Corinth. vii, 39, 40.

laisse son isolement, tout conduit la veuve chrétienne chez le pauvre et la désigne à tous les postes de la charité. *Que l'on puisse donc lui rendre témoignage de ses bonnes œuvres*¹ : qu'elle *accueille les pauvres*², qu'elle *lave les pieds des saints*³, qu'elle *soulage la misère des affligés et s'applique à toute sorte d'œuvres saintes*⁴. L'une des plus précieuses est l'éducation, la direction qu'elle peut donner aux jeunes filles. *Qu'elle enseigne les jeunes femmes à aimer leurs maris, à chérir leurs enfants, à être prudentes, chastes, sobres, à bien tenir leur maison, à être douces et soumises à leurs maris, afin que l'Évangile de Dieu ne soit pas blasphémé*⁵.

3. Hélas ! il ne l'est que trop par d'autres veuves, dont l'Apôtre fait, en regard de la chaste majesté des premières, ce triste et odieux portrait. Il est des veuves qui loin de comprendre la grandeur et les avantages de leur état, n'y voient qu'une désolation stérile et douloureuse qu'il faut fuir au plus tôt ; ou, ce qui est pis encore, un affranchissement, dont le luxe, la mollesse, les joies indécentes, les amours sacrilèges, et bientôt un dévergondage sans frein, doivent seuls bénéficier. Que dire de ces malheureuses ? et comment assez flétrir leur ignominie ? Quoi ! au milieu même des enivrements du mariage, la femme chrétienne ne peut dépouiller la chaste sévérité des parures, ni s'affranchir de « la sobriété⁶, » de la mortification, de l'austérité dont le christianisme reste toujours et partout l'inviolable gardien : *elle doit paraître vêtue avec modestie, prenant pour parure la pudeur et la retenue, renonçant aux cheveux frisés, aux*

¹ I Tim. v, 10. — ² I Tim. v, 10. — ³ I Tim. v, 10. — ⁴ I Tim. v, 10. — ⁵ Tit. II, 3-6. — ⁶ I Tim. II, 15.

*parures d'or et de diamants, aux vêtements somptueux; ne recherchant que l'ornement des œuvres saintes comme il convient aux femmes qui font profession de piété¹. Et la veuve, que le deuil qui la couvre et la tristesse dont son âme doit être remplie vouent plus que toutes les autres femmes au silence, à la prière, aux exercices de la mortification, à la fuite du monde et à la retraite, c'est elle que l'on verra porter au milieu du monde et de ses plus tumultueux plaisirs, plus de luxe, plus de dissipation, plus de joies indécentes! Hélas! quelle honte quels dangers! Une pareille veuve est déjà dans une réprobation anticipée : *La veuve qui mène une vie licencieuse est morte toute vive*²! Bois aride, arbre desséché, l'Église n'y cueillera plus aucun des fruits de la viduité; il la faut fuir, il la faut écarter des saints ministères, des œuvres de piété et de charité, où d'autres se font au clergé de si précieuses auxiliaires. Et rejetées, elles sont recueillies par le vice, et descendent rapidement aux dernières profondeurs de l'abîme. *Écarte les jeunes veuves : après s'être abandonnées à la mollesse dans le service du Christ, elles veulent se marier, s'attirant ainsi la condamnation d'avoir violé leur première foi; mais de plus, oisives, elles s'habituent à courir les maisons, et non-seulement oisives, mais bavardes et curieuses, tenant des discours inconvenants*³.*

Il est un remède, un remède qui découronne la veuve, mais qui sauve son âme en l'arrachant à sa vie de dissolution et de vices : c'est le mariage. Ah! qu'il eût mieux valu affronter la lutte et garder la couronne! mais puisque la liberté n'a plus été que la licence, et l'affranchissement de la loi conjugale la trahison des

¹ I Tim. II, 9. — ² I Tim. V, 6. — ³ I Tim. V, 11-14.

plus nobles devoirs, que l'esclave, incapable de jouir de l'émancipation, reprenne ses chaînes; que la reine vaincue et asservie par le vice, se donne un sauveur dans un maître nouveau. Le ciel et la terre le regrettent, mais il le faut! *Je veux donc que ces jeunes veuves se marient, qu'elles aient des enfants, qu'elles soient mères de famille, et qu'ainsi elles ne donnent à nos ennemis aucune occasion de nous décrier* ¹.

V

LA FEMME CHRÉTIENNE ET LE PAUVRE

« A la femme chrétienne, par une délégation spéciale, comme emploi de ses loisirs et de la surabondance de ses vertus, ont été confiées toutes les misères, toutes les plaies, toutes les larmes. C'est elle qui, au nom et au lieu de Jésus-Christ, doit visiter les hôpitaux et les greniers, découvrir les gémissements, explorer le royaume si vaste de la douleur. A d'autres le dévouement de la doctrine, à elle le dévouement des secours. A d'autres de représenter Jésus-Christ par le glaive de la parole, à elle de le représenter par le glaive de l'amour ². »

Aussi l'Église ne lui accorde sa dernière et sa plus riche couronne, *que si on lui rend témoignage pour ses bonnes œuvres... et qu'elle a recueilli la misère, et qu'elle a lavé les pieds aux saints, et qu'elle a soulagé les souffrances*

¹ I Tim. v, 14. — ² Lacordaire, XXXIV^e Conf.

*des affligés, et qu'elle s'est acquittée de toute sorte d'œuvres saintes*¹.

- * Soulager la misère, et pour cela visiter le pauvre, converser avec lui, toucher ses plaies saignantes, leur verser largement le baume de l'amour et du dévouement : voilà pour la femme chrétienne une œuvre divine, une œuvre toute spéciale à sa nature et à ses qualités propres, une œuvre riche en bénédictions.

1. C'est une œuvre divine. En s'en chargeant, la femme entre en participation de l'une des plus glorieuses prérogatives de Dieu, car Dieu est par excellence le Dieu des pauvres ; et quand le prophète chantait : « C'est à vous, ô Dieu, que le pauvre a été laissé en garde, » il rendait l'une des préoccupations les plus tendres de sa providence. Quelles magnificences il a déployées à l'égard de ses pauvres ! S'il vient sur la terre, c'est vêtu en pauvre ; s'il réunit ses fidèles pour en composer l'Église, ce sont les pauvres qui en ont les premiers l'entrée et y occupent les postes d'honneur. Si, dans cette Église, il appelle les grands et les rois, c'est à la condition qu'ils tomberont aux pieds de ses pauvres, et que détachant leur pourpre et ôtant leur couronne, ils laveront leurs pieds, panseront leurs ulcères et dresseront leur table. Et cela s'est fait ! et non pas une fois, mais tout le long de nos âges chrétiens. Et quand les rois n'ont plus compris ce noble et touchant devoir, Dieu, en les laissant à la merci des fureurs de la foule que leur charité n'illuminait et ne sanctifiait plus, s'est choisi d'autres princes et d'autres rois, et plus saints, et plus grands, et en troupe innombrable. Pris,

¹ I Tim. v, 10.

la plupart du temps, au milieu des délices et des splendeurs du monde, Dieu les revêt de la bure du pauvre, les exerce à l'écart à toutes les privations du pauvre, les sacre de son onction, les remplit de sa charité, et les envoie sur tous les chemins de la douleur. Et pas un cri de détresse n'est poussé, pas un besoin du pauvre ne se révèle qu'ils n'y accourent aussitôt : c'est Jésus-Christ continuant à travers les siècles son apostolat d'amour : c'est Dieu visitant, consolant, guérissant les souffrances des plus aimés de ses enfants.

Et voilà la gloire qu'il veut partager avec la femme du monde : elle n'a pas les honneurs de la vie et de l'immolation religieuses, Dieu lui offre un honneur qui est le plus haut de tous, servir avec lui et pour lui la misère du pauvre.

2. C'est l'œuvre de la femme. Quand Dieu vit que l'Éden allait devenir la sombre patrie de la douleur, et l'homme la victime volontaire et coupable de son crime, il dit : « Faisons-lui une aide¹ ! » et la femme fut créée, et en la créant, Dieu prit à tâche de mettre en elle ce que réclamait sa grande et constante mission de consolatrice : beaucoup d'amour, beaucoup de dévouement, une source intarissable d'émotions tendres, de compassion, de larmes, une voix plus douce, une main plus délicate, une adresse merveilleuse à deviner la douleur, à prévenir le désir, à comprendre le remède ; c'est sa gloire d'être comme le divin Maître lui-même *puissante à secourir*².

Et à quelle époque cette œuvre de la femme chrétienne fut-elle plus nécessaire ? Grand Dieu ! qu'a-t-on

¹ Genes. 1. — ² Hebr. 11, 18.

fait du pauvre ! L'Église avait mis des siècles, dépensé des ressources inouïes, accumulé les miracles, pour créer le plus beau de ses chefs-d'œuvre : le pauvre content de sa misère, souriant à son infortune, bénissant Dieu et les riches ses frères. Cette œuvre est à terre ; elle gît dans les ruines, au sein d'une nuit sombre. Nous avons le pauvre ulcéré, le pauvre maudissant Dieu et les hommes, et attendant, comme la bête fauve, le moment de bondir sur sa proie. Par un de ces contrastes dont elle a seule le secret, l'Église l'avait fait à la fois humble et fier : humble, il acceptait l'humiliation de sa vie et supportait la vue des splendeurs étrangères ; fier, l'Église avait pour son âme les grandes pensées, les vastes espérances, les perspectives de l'éternité avec « ses poids de gloire ¹. » Elle l'appelait à ses temples, lui tenait sa place libre et respectée dans chacune de ses fêtes, et le renvoyait couvert des honneurs eucharistiques, plein des idées de sa véritable et divine grandeur. Le pauvre perdant l'Église a tout perdu : rang, dignité, honneurs, richesses, espérances, joies et sérénité ; il n'a plus rien ! il lui reste la faim qui le ronge, l'abaissement profond qui l'aigrit, l'impiété qui tue son âme et lui ferme sa dernière ressource et son suprême espoir. On lui a successivement arraché le Dieu du ciel qui l'attendait dans sa gloire, le Dieu du Calvaire, qui agonisait sous ses regards consolés ; le Dieu de l'autel qui le pressait sur son cœur, versait à son âme des joies mystérieuses, et le rendait fort contre les détresses de l'existence et les révoltes de sa propre nature. Le pauvre a maintenant l'orgie qui le ruine et le bouge pour y mourir le blasphème à la bouche et la haine dans le cœur.

¹ II Corinth. iv, 17.

*Vivent ossa hæc*¹?.....

Le prêtre lui-même n'en peut plus approcher. Une garde infernale se fait autour du pauvre, pour défendre à l'Église, sa mère éplorée, l'entrée de son réduit et de son âme. Enfant, l'atelier l'enlève au prêtre et à la religieuse ; homme fait, les mille associations révolutionnaires se le disputent et ne lui montrent toutes dans le prêtre qu'un être ridicule, malfaisant et odieux ; sa couche de mort elle-même n'est plus accessible à la miséricorde qui heurte vainement au seuil de sa demeure, et son cadavre deviendra la proie maudite de la dernière des impiétés !

Qui donc pourra toucher à cette plaie sans espérance et reprendre l'œuvre de salut, là où l'Église la doit abandonner ? La dame chrétienne. Elle a, quand elle le veut et autant qu'elle le veut, ses entrées chez le pauvre. Sa démarche porte avec elle le double caractère d'un désintéressement et d'un honneur. Qui peut amener dans un réduit fétide la riche et noble dame, sinon l'affection la plus pure et la plus désintéressée ? Et quel honneur au pauvre de se voir visité par l'opulence et la noblesse, de s'entendre si doucement nommer, de traiter si familièrement avec celles dont il n'a jamais vu que de bien loin l'inaccessible éclat ! Aussi comme son cœur s'émeut, comme sa dignité d'homme et de chrétien se réveille, comme peu à peu sa foi se dégage des désespoirs qui l'étouffaient ! L'apparition de la dame chrétienne chez le pauvre, n'est-ce pas comme une douce vision de Dieu ? Et une voix de consolation et d'espérance ne se fera-t-elle pas entendre à son âme ? Ah ! soyons-en assurés, il ne maudira plus, il bénira ;

¹ Ezech.

il ne niera plus la Providence, elle est là, visible, palpable devant ses yeux ; il ne repoussera plus le Dieu qui lui envoie ses anges, il ne désespérera plus de la miséricorde, alors qu'elle vient à lui sous des traits si doux et le réchauffe de si vivifiants rayons. O puissance de cet apostolat ! O précieuses victoires de nos chrétiennes chez le pauvre ! la barrière est tombée, la lumière s'est faite, les haines sont éteintes, rien ne s'oppose plus à l'entrée de Dieu ; il reviendra, il reprendra sa place au foyer : son image bénie reparaitra à la muraille, laissant tomber sur la souffrance ces clartés qui la transfigurent. L'Écriture a dit : « Où n'est pas la femme, l'indigent est dans les gémissements et les larmes ¹. » Ah ! la femme est venue ! apportant avec elle la paix, la sainteté, le bonheur !

Si le pauvre a besoin, et plus que jamais de nos jours, de la dame chrétienne, osons le dire, elle a elle-même un indispensable besoin de lui. Certes, il nous serait facile de faire retentir l'éclat formidable du *væ mundo* ², et, appuyé sur l'autorité divine, d'intenter à la vie mondaine un procès aussi grave qu'il serait mérité. Ne touchons pas néanmoins ses plus honteuses plaies ; ne soulevons pas tous les voiles, feignons de croire qu'il est moins mauvais, qu'il a moins de vices, qu'il tue moins les âmes que ne le font entrevoir les textes sacrés. Toujours est-il qu'entre lui et l'Homme-Dieu, *auteur et consommateur de notre foi* ³, type sacré, modèle unique, sans la ressemblance et la communion duquel il est impossible à l'homme d'arriver au salut ; entre sa pauvreté et le faste du monde ; entre ses douleurs et les plaisirs du monde ; entre sa couronne d'épines, sa pour-

¹ Eccl. xxxvi, 27. — ² Matth. xviii, 7. — ³ Hebr. xii, 2.

pre sanglante, et les pompes, les parures, le luxe et la mollesse du monde, il y a la distance du oui au non, et, comme dit saint Paul, *de la lumière aux ténèbres*¹. O femmes qui vous dites chrétiennes, *ce n'est pas là le Christ qui vous a été enseigné*² ! Sous vos somptueux vêtements, vous n'en reproduisez plus l'image, et votre âme amollie n'en connaît plus les austères expiations ; vous n'êtes plus de ceux *qui crucifient leur chair avec ses convoitises*³ ! Vous n'êtes donc plus de sa suite et de sa maison, *vous n'êtes pas du Christ*⁴ ! Ah ! vous ne voyez plus à travers vos parures, vos palais somptueux, vos voiles de soie et d'or l'étable de Bethléem, la mesure de Nazareth et la croix du Calvaire ! Or cette croix, il la faut voir ! ces souffrances divines, il les faut savourer ! cette expiation sanglante, il s'en faut faire participant ! c'est une question de vie ou de mort : *si nous participons à la passion nous participerons à la gloire*⁵. « Sortez donc, s'écrie saint Bernard, âmes terrestres, âmes pusillanimes, âmes délicates et efféminées, âmes où rien n'est énergique ni viril : sortez de vos demeures, de vos familles, de vos sociétés, venez contempler le roi sous sa couronne de pauvreté, sous son diadème de douleurs⁶ ! » Et où se déroule ce grand et vivifiant spectacle ? où est le Christ couronné de douleurs ? où le Calvaire apparaît-il avec son cortège de souffrances et ses voiles de mort ? Chez le pauvre, mystérieusement substitué à la divine victime disparue. Ah ! cherchez là, en face de ces désolations et de ces agonies de tous les jours, les pensées graves et austères, les émotions pures, les larmes que le Christ expiateur est venu

¹ II Corinth. vi, 14. — ² Ephes. iv, 20. — ³ Galat. v, 24. —
⁴ Galat. v, 24. — ⁵ Rom. viii, 17. — ⁶ Sanct. Bern. *Serm.*

mettre aux yeux de tous : demandez au pauvre souffrant et désespéré les tristesses qui fassent contre-poids à vos folles joies et à vos éternelles dissipations.

Et si le contact du pauvre guérit l'âme des fatales influences de la prospérité et des joies du monde, il la dispose merveilleusement encore à soutenir le choc de l'infortune. L'Écriture remarque que c'est dans le spectacle anticipé de la douleur que Job puisa la force qui le fit triompher de toutes les tribulations à la fois. La douleur était devenue sa compagne ; et son aspect, si repoussant et si lugubre d'abord, s'était peu à peu transfiguré sous son continuel regard. Faisons comme le saint patriarche, « ce grand athlète de la douleur, » comme l'appelle saint Jean Chrysostome : allons chez le pauvre ; familiarisons-nous avec notre terrible adversaire ; et le jour de la lutte venu, il nous trouvera armés et forts.

3. Nous avons parlé ailleurs des bénédictions de l'aumône, nous n'ajoutons qu'un mot. La visite du pauvre devient pour la femme chrétienne une source inépuisable d'émotions délicieuses et d'inénarrables plaisirs. L'homme vit par l'intelligence ; la femme vit par le cœur ; autant l'un est avide de pensées, autant l'autre l'est d'émotions. Hélas ! que de victimes font cette disposition et ce besoin ! que de romans ils mettent aux mains de la femme ! que de théâtres ils lui ouvrent ! que de larmes ridicules et honteuses ils lui font verser ! Qu'elle aille donc chez le pauvre. Là est le drame dont le spectacle, au lieu de l'amollir, la vivifiera ; au lieu de la souiller, la sanctifiera ; là sont les émotions qui, en remplissant les aspirations de sa nature et en leur donnant leur aliment naturel, sauveront du même coup son

•

âme, enrichiront sa couronne et lui feront son trésor éternel.

VI

LE SERVITEUR CHRÉTIEN

Voici encore l'une des plus prodigieuses créations de l'Église.

I. — Le serviteur chrétien. C'est l'ancien esclave, l'être descendu jusqu'aux confins de la bête, et qui n'a plus de l'homme que ce qu'il faut pour sentir ses affreuses douleurs. La sagesse humaine, par la bouche des philosophes les plus fameux, Aristote, Platon, Sénèque, etc., s'est prononcée sur cette race d'hommes : ils naissent pour l'esclavage ; la nature en fait pour cela des êtres amoindris, plus voisins de la bête que de l'homme libre, sans intelligence, sans cœur, sans volonté ; il ne leur reste de l'âme humaine que ce qu'il faut pour contenir tous les vices et toutes les perversités¹. Les économistes se posent le problème : Comment traiter l'esclave ? La réponse est unanime : En animal malfaisant, en bête de somme, nécessaire, mais vicieuse et méchante². Bête de somme, on la vend : il y a partout des marchés d'esclaves où des milliers exposés en longues files attendent les acquéreurs³. L'esclave ne se marie pas, il s'accouple⁴ ; vieux et infirme, on le chassera

¹ Plat. *Leg.* vi, 777. — ² Suet. *Tib.* 27 ; — Josèphe, *Ant. Judaïq.* xv, 8 ; — Suet. *Dom.* iv. — ³ Suet. *Octav.* lxix. — ⁴ Dolling.

dans la rue ou on le jettera aux bêtes de l'amphithéâtre. Des multitudes d'esclaves sont mis en réserve, nourris et exercés à la lutte pour les jeux ou plutôt les tueries du cirque, obligés, le jour venu, de s'entr'égorger, ou de se faire dévorer par les animaux féroces qu'on y lâche ¹. Le maître frappe, blesse, estropie, mutilé à son gré son esclave ² : une maladresse, un accident, un mot, une attitude qui a déplu, on le coupe en morceaux et on le jette aux murènes ³. S'il cherche par la fuite à se soustraire à son épouvantable martyre, son maître le marque au front d'un fer rouge ⁴, ou plus souvent le fait, pour l'exemple, périr dans les supplices. L'un des mille esclaves dont tout homme riche devait se donner le luxe, a-t-il frappé ou tué son maître, tous doivent périr dans les tortures : c'est la loi, c'est la coutume contre laquelle échoue un dernier reste de pitié publique ⁵.

La dégradation morale de l'esclave correspondait à son sort affreux. En règle générale, ses actions n'ont que deux mobiles : la crainte et la sensualité ; assouvir celle-ci dans les écarts les plus honteux et les jouissances les plus dépravées, gourmandise, ivrognerie, lubricité, débauches de toute sorte : tromper et voler le maître avec assez d'habileté pour éluder son ressentiment, tels sont les seuls problèmes que l'esclave cherche à résoudre. L'*ergastulum* est la sentine de tous les vices, le rendez-vous de toutes les dégradations ; l'instinct de la ruse et du mensonge, les habitudes les plus honteuses devenues une seconde nature, un servilisme rampant toujours prêt à se courber sous la verge, une

¹ Sen. *De ira*, II, 8. — ² Dolling. — ³ Plutarq. *Apoph.* VI ; — Senec. *Ep.* XLVII. — ⁴ Dolling. — ⁵ Tacit. *Annal.* XIV, 43.

absence complète de tout instinct moral, un aveugle entraînement vers toutes les ignominies, finalement une insensibilité effrayante qui fait souffrir et mourir en bête l'esclave qui ne peut pas se ruer sur son maître et le déchirer.

Voilà la fange détremmée de sang dont il fallait créer l'homme, l'homme libre, le chrétien, l'être spirituel et céleste, le fils de Dieu. L'œuvre était double, se résu-mait en deux prodiges. Il fallait relever et purifier l'es-clave, sans quoi toute tentative d'affranchissement aurait échoué toujours contre un abrutissement volon-taire et obstiné. Il fallait ensuite arracher l'esclave des mains de son maître; et cela, sans violence, sans com-motion, sans guerre sociale, qu'eût enfantées nécessaire-ment une émancipation brusque et inconsidérée. Telle est la marche divinement sage suivie par l'Église; elle régénéra l'esclave, sans briser prématurément ses chaî-nes; elle ramena les sentiments des maîtres aux règles de la charité évangélique; le fruit de ce double effort fut la douce, noble et sympathique création du serviteur chrétien.

2. A vrai dire, l'affranchissement de l'esclave com-mença le jour même où *Celui qui était Dieu par nature et pouvait sans larcin se constituer l'égal de Dieu, s'anéan-tit lui-même, prenant la forme de l'esclave*¹. Quand le monde le vit avec stupéfaction laisser le palais des puissants pour disparaître dans les rangs déshonorés des esclaves; quand il s'en entoura et en fit sa cour; quand, pour former son royaume, *il choisit tout ce que le monde compte d'infirme, d'ignoble, de méprisable, de*

¹ Philipp. II, 6, 7.

rien¹; quand son Apôtre s'intitula avec orgueil *l'esclave de Jésus-Christ*²; quand la foule des esclaves fut la première à recevoir les illuminations de l'Évangile, l'œuvre était entière dans son germe. La parole apostolique allait prendre ces malheureux jusqu'au fond de l'abîme de leur propre dégradation, *dans la puissance des ténèbres, pour les transporter dans le royaume*³, dans la liberté, dans la gloire, au sommet de toute grandeur morale, au comble de toute félicité et de toute puissance. *Il n'est plus question*, s'écriait l'Apôtre, *d'homme libre ou d'esclave; tous vous êtes des fils de Dieu par la foi qui est dans le Christ; vous tous qui avez été baptisés, vous avez revêtu le Christ..... Et que vous soyez des fils. Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils pour le faire crier dans vos cœurs: O Père, ô Père! Il n'y a désormais plus d'esclaves, il n'y a que des fils, et qui dit fils, dit héritiers: héritiers par Dieu*⁴. Le péché a partagé l'humanité en deux parts dont l'une écrase l'autre sous sa domination et ses mépris. Ah! ce n'est pas là ce que prétend le Christ Rédempteur! *Dieu est également le Dieu de tous, riche envers tous*⁵. L'effet de sa rédemption est *de renverser la muraille de séparation..... et en lui-même de faire des deux un seul homme nouveau*⁶. — *Vous n'êtes donc à vous tous qu'un en Jésus-Christ*⁷. Riche, pourquoi domines-tu sur ton frère? *Pourquoi méprises-tu ton frère*⁸?.... *tous nous serons présentés au tribunal du Christ*⁹. L'Église appelait à ses sacrements esclaves et hommes libres indistinctement; et quelle inépuisable source de noble fierté chez les uns, de charitable condescendance chez les autres, ne devait

¹ I Corinth. I, 26, 29. — ² B. Paul. *passim*. — ³ Coloss. I, 13. — ⁴ Galat. III, 26, 27; — IV, 6, 7. — ⁵ Rom. X, 12. — ⁶ Ephes. II, 14, 15. — ⁷ I Corinth. XII. — ⁸ Rom. XIV, 10. — ⁹ Rom. XIV, 10.

pas jaillir du sanctuaire et du banquet commun ? *Tous, pour ne former qu'un même corps, nous avons été baptisés dans un même Esprit... soit esclaves, soit hommes libres, et tous abreuvés d'un même Esprit*¹. Une révolution immense s'accomplissait par ces simples paroles, entre l'esclavage tel que l'avait fait le paganisme, et l'esclavage tel que l'entendait l'Église, il y avait la distance de la terre aux cieux. L'homme n'avait plus de tyrans et de bourreaux, mais des frères; il n'avait même plus de maîtres, sinon Dieu; il servait, parce que Dieu voulait qu'il servît; et restait libre en servant : *Gardez-vous de vous faire esclaves des hommes*². — *Soyez esclaves de Jésus-Christ, accomplissant de tout cœur la volonté de Dieu; servant avec bonne volonté, comme esclaves de Dieu et non pas des hommes*³. Quelle libération déjà ! l'esclave pouvait dire : je suis malheureux, il est vrai ; la naissance, la pauvreté ou les revers de la guerre m'ont condamné à l'infortune, mais mon maître est mon frère ; mon modèle, Dieu même esclave pour moi ; ma noblesse, la foi, la grâce divine, l'Être céleste et divin qui est en moi ; mon espérance, l'éternité. *Que chacun reste dans la vocation où il était quand Dieu l'appela ; quand vous fûtes appelé, étiez-vous esclave ? ne vous en mettez point en peine ; et même pouvant devenir libre, profitez plutôt de votre état actuel. L'esclave appelé dans le Seigneur est l'affranchi du Seigneur ; de même que l'homme libre appelé est esclave de Jésus-Christ. Rachetés à si grand prix, ne soyez pas esclaves des hommes*⁴. Le cœur se dilate aux accents de cette voix qui proclame les grands principes d'une fraternité et d'une égalité saintes. Du

¹ I Corinth. XII, 13. — ² I Corinth. VII, 23. — ³ Ephes. VI. —

⁴ I Corinth. VII.

spectacle hideux de l'esclavage antique, il semble qu'on se réveille d'un songe plein d'angoisses et qu'on découvre à la première lueur du jour une réalité ravissante. L'imagination se plaît à contempler ces millions d'hommes qui, courbés sous l'ignominie, lèvent à cette voix leurs yeux vers le Ciel et exhalent un soupir d'espérance ¹.

Ces grands principes du christianisme agissaient dans une égale mesure sur l'esclave pour le relever de sa dégradation intime, sur son maître pour adoucir, détendre et peu à peu délier tout à fait les chaînes de l'esclavage. Aucune des œuvres de l'Église ne montre plus admirablement réunies la force et la douceur, le *fortiter* et le *suaviter* de l'action divine. Elle se garda bien de crier au monde : « Maîtres, délivrez vos esclaves ! Et vous, esclaves, sortez, vous êtes libres ! » Quelle perturbation affreuse eût amenée un pareil mode d'affranchissement. Après avoir transfiguré l'esclave, elle transfigura le cœur du maître, et tous deux comprirent d'instinct que l'esclavage était absolument incompatible avec l'esprit du christianisme dont tous deux faisaient profession. Le premier sentiment que l'Évangile mit au cœur du maître, fut celui de la pitié. Le paganisme en avait fait une faiblesse et une sottise ; l'Évangile en fit l'une des plus essentielles qualités du chrétien. « Bienheureux les hommes doux !.... Bienheureux ceux qui font miséricorde ², » avait dit Jésus-Christ ; saint Paul reprenait : *Il n'y a plus ni homme libre ni esclave, le Christ est tout, le Christ est en tous : revêtez-vous donc comme élus de Dieu, comme saints, comme bien-aimés, d'entrailles de miséricorde* ³. Comment le maître, une fois imbu de ce

¹ Voyez Balmès, *Catholic. comp.*, ch. xv, xvi, xvii, xviii. —

² Matth. v. — ³ I Coloss. iii, 11, 12.

principe, persuadé *qu'il faut avant tout garder la charité*¹. aurait-il pu demeurer insensible aux douleurs de l'esclavage qui s'épalaient sous ses yeux ? A la pitié s'ajoutait un second sentiment aussi fort, celui du respect. Le paganisme avait fait de l'esclave un être à part, moitié bête, moitié homme qui n'avait droit à aucun des respects dus à l'humanité. L'Église le sacra autant que les autres de ses royales onctions. Comment le maître chrétien eût-il osé mutiler ces membres, couvrir des hontes et des meurtrissures de la flagellation ce corps consacré par l'eau baptismale, oint de l'huile sainte, nourri de la chair du Dieu-Homme ? Le précepte réciproque était universel, l'esclave en bénéficiait comme les autres, *prévenez-vous par des égards réciproques*. — *Accueillez-le, comme vous m'accueilleriez moi-même*², écrivait à un riche l'Apôtre en lui renvoyant son esclave transfiguré par le baptême. Les deux sentiments qui précèdent servaient d'introducteurs et de fondements à un troisième plus élevé et plus puissant, l'amour. C'était un frère, *ce n'est plus un esclave, au lieu d'un esclave, c'est un frère bien-aimé*³; fils de la même divine mère, élevé sous le même toit, nourri du même lait, destiné au même éternel séjour. Comment haïr et maltraiter un frère ? Et si l'amour défaillait, comment ne pas trembler devant le foudroyant appel de Dieu : « Qu'as-tu fait ? la voix du sang de ton frère crie vers moi de la terre⁴ ! » Enfin, un quatrième sentiment couronnait tous les autres, celui de la vénération. L'esclave par sa position même et abstraction faite de ses vices, était l'image vivante du Christ, esclave ensanglanté sous le fouet et cloué au

¹ Coloss. III, 14. — ² Philem. 17. — ³ Philem. 16. — ⁴ Genes. IV, 10.

gibet de la croix. Le Calvaire tout entier se reflétait sur l'esclave; plus que les autres, *il portait les stigmates*¹ du Dieu fait homme, fait esclave, fait supplicié; et il avait le droit de crier au monde en montrant ces signes sacrés : *Que personne ne me moleste, je porte les stigmates du Christ*²!

Presque tout était fait par cette rénovation des pensées et des sentiments; l'Église y ajouta l'exemple; elle suivit son apôtre dans l'œuvre d'affranchissement qu'il avait commencée dans les prisons de Rome; elle renouvela mille fois dans le cours des siècles la touchante histoire d'Onésime, l'esclave éclairé, converti, baptisé, renvoyé libre et transformé en apôtre du Christ. Rien n'est beau comme de suivre cette action prudente mais invincible de l'Église, émancipant ses propres esclaves, rachetant les autres, ouvrant des asiles de protection, multipliant les canons disciplinaires pour atténuer les rigueurs de l'esclavage et faciliter l'émancipation.

L'Église était d'autant plus forte qu'elle ne brusquait rien, n'effrayait pas les maîtres par des affranchissements trop hâtés, ne favorisait pas l'insolence des esclaves, en exaltant outre mesure leur dignité. Nous avons vu l'Apôtre engager l'esclave en mesure de s'affranchir, de rester plutôt dans une position devenue honorable et facile. Ailleurs, il rappelle l'esclave aux impérieux devoirs de la soumission et du respect. *Esclaves, obéissez à vos maîtres terrestres avec crainte et tremblement*³. — *Dans tous les devoirs de votre état, agissez de bon cœur comme pour Dieu et non pour les hommes, sachant qu'en retour vous recevrez de Dieu l'héritage. Servez Jésus-Christ*

¹ Galat. vi, 17. — ² Galat. vi, 17. — ³ Ephes. vi, 5.

Seigneur : Qui commet l'injustice sera puni de son injustice ; et en Dieu, il n'y a point acception de personnes ¹.

Tout ce qui précède se trouve résumé avec un indicible charme dans l'Épître à Philémon, riche habitant de Colosses, fervent chrétien, dont l'Apôtre avait converti et baptisé à Rome l'esclave fugitif. Il désirait l'affranchir, en faire même son disciple et son coopérateur, inaugurant ainsi l'immense révolution qui allait sauver le monde ; mais il voulait obtenir et non arracher cette faveur : exemple de modération et de prudence dont l'Église ne se départit jamais.

« Paul, prisonnier de Jésus-Christ, et Timothée, son frère, à Philémon notre bien-aimé et notre coopérateur, à notre très-chère sœur Appie, à Archippe le compagnon de nos combats, et à l'Église qui est en votre maison. Grâces et paix vous soient données par Dieu notre Père et Jésus-Christ notre Seigneur.

« Je rends grâces à mon Dieu, je vous ai présent dans toutes mes prières, apprenant quelle foi vous avez dans le Seigneur Jésus, quelle charité vous montrez pour tous les saints, et comment cette foi se manifeste avec éclat par toutes sortes d'œuvres saintes qui se pratiquent chez vous dans le Christ Jésus. Quelle joie et quelle consolation m'a fait goûter votre charité ! car les entrailles des saints ont par vous connu l'apaisement, ô mon frère ! Et voilà pourquoi, bien qu'ayant en Jésus-Christ une liberté entière de vous ordonner ce qui est de votre devoir, j'aime mieux néanmoins, par affection, recourir à la prière ; vieillard, c'est un vieillard qui vous prie, c'est Paul, maintenant prisonnier de Jésus-Christ. Je vous prie pour mon fils que j'ai engen-

¹ Coloss. III, 23-25.

dré dans mes liens, pour Onésime, esclave inutile pour vous naguère, utile maintenant à moi comme à vous. Je vous l'ai renvoyé; recevez-le comme mes entrailles mêmes. J'avais songé à le retenir près de moi afin qu'il tint votre place dans l'assistance que réclament ces chaînes que je porte pour l'Évangile; mais je n'ai rien voulu faire sans votre assentiment, afin que votre bonne œuvre soit spontanée, et non point arrachée à la nécessité. Peut-être ne vous a-t-il quitté un instant que pour vous revenir éternel; non plus esclave, mais au lieu d'esclave, frère bien-aimé, mon frère à moi surtout, mais combien aussi à vous, attaché qu'il vous est par les liens de la terre et ceux du Seigneur! Si donc vous m'avez pour ami, recevez-le comme moi-même. S'il vous a causé quelque tort, s'il a envers vous quelque dette, mettez-le à mon compte. C'est moi Paul qui vous écris de ma propre main. Je vous payerai cette dette,... mais ne pourrai-je pas dire que vous-même vous devez à moi? Vraiment oui, mon frère, que j'obtienne de vous cette jouissance dans le Seigneur; ranimez mes entrailles dans le Seigneur. Rempli de confiance en votre soumission je vous adresse cette lettre, persuadé que vous en ferez plus que je ne vous demande. Disposez-moi aussi un logement, car j'espère que par vos prières je vous serai rendu.

« Épaphras, mon compagnon de captivité dans le Christ Jésus, vous salue, ainsi que Marc, Aristarque, Démas et Luc qui sont mes collaborateurs. Que la grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ soit avec votre esprit. Amen. »

II. — L'œuvre est faite : Onésime, l'esclave, la vic-

time fugitive de tous les abaissements et de toutes les tortures, a été purifié, ennobli, rendu à la dignité d'homme, et élevé aux gloires bien autrement hautes du chrétien. Il sert encore, mais pour Dieu, il sert des frères qui l'aiment, le respectent, se croient ses obligés et le traitent comme tel. La maison de ses maîtres est sa maison ; il y dépense ses forces, mais il y passe ses jours d'affaiblissement et de maladie ; il y donne son cœur, ses affections, ses joies, ses espérances, mais il reçoit autant qu'il a donné. Entré jeune dans la chrétienne demeure, il y fut comme un nouveau fils ; bientôt on lui confia dans les enfants le trésor le plus précieux de la famille ; et autant que la mère il jouit de leurs sourires et de leurs caresses. Plus tard ses cheveux blanchis seront honorés de la gratitude et des égards de tous, et sa tombe visitée et réjouie d'un pieux et persévérant souvenir. O suavités de la famille chrétienne ! torrent d'amour qui, jailli du Dieu *de qui procède toute paternité*¹, verse ses premiers flots sur les parents et les enfants, et réserve ses derniers, purs encore et féconds, aux serviteurs. Hélas ! ces grandes et douces choses sont balayées comme le reste par nos révolutions qui peu à peu, si Dieu n'en arrête le cours et n'en brise l'effort, nous ramèneront aux ruines de la société païenne d'où le christianisme nous avait retirés.

Car c'est lui seul qui sut, par un juste tempérament, harmoniser le commandement du maître et la soumission du serviteur ; enlever au premier sa rigidité, son orgueil et son égoïsme ; rendre dévoué, respectueux, fidèle, le service du second. Voici cette divine législation promulguée par l'Apôtre.

¹ Ephes. iii, 15.

Quant au serviteur, il doit être avant tout dominé par les idées de foi, elles seules transfigurent et dirigent sa vie. Dans ses maîtres, il doit considérer, non pas l'homme, mais Dieu, mais Jésus-Christ : *Serviteurs, obéissez à vos maîtres de la terre avec crainte et tremblement, dans la simplicité de votre cœur, comme à Jésus-Christ. Ne soyez pas serviteurs à l'œil, comme cherchant la faveur des hommes, soyez serviteurs de Jésus-Christ, accomplissant de tout cœur la volonté de Dieu ; servant de bon cœur Dieu et non pas les hommes*¹. Dans ses maîtres encore il doit voir non pas des oppresseurs, mais des frères : *Qu'il ne les méprise pas, car ce sont des frères ; que bien plutôt il les serve, car ce sont des frères fidèles et chéris qui partagent le bienfait commun*². Dans son état, qu'il considère le mérite et la récompense future : *Qu'il sache bien, que chacun de nous, libre ou esclave, recevra de Dieu le prix du bien qu'il aura accompli*³. Autre pensée de foi. Servir fidèlement et se faire aimer de ses maîtres, c'est fermer la porte aux blasphèmes et l'ouvrir souvent aux premières influences du salut : *Que tous ceux qui sont sous l'empire d'un maître, l'entourent de toute vénération, de peur que le nom et la doctrine de Dieu ne soient blasphémés*⁴.

Voilà le fondement sur lequel le serviteur doit élever le double édifice de la soumission et de la fidélité. Soumission sincère, aimante, candide, sans murmure, sans arrogance, sans contradiction : *avec simplicité, du fond du cœur*⁵, *d'une manière aimable, sans contredire jamais*⁶. Fidélité scrupuleuse, qui respecte la propriété du maître

¹ Ephes. vi, 5-8 ; — Ephes. vi, 5-8 ; — Coloss. — ² I Tim. vi, 2. — ³ Ephes. vi, 8. — ⁴ I Tim. vi, 1. — ⁵ Ephes. vi. — ⁶ Tit. ii, 9.

et veille à ses intérêts : *ne le trompant point, lui montrant en tout une entière bonne foi*¹.

Le maître doit, comme son serviteur, chercher dans les idées de la foi, la perfection du commandement et de l'autorité dont Dieu l'honore. *Faites de même, vous aussi, ô maîtres ! Sachez bien que vous et votre serviteur avez un commun maître au ciel qui est Dieu, auprès duquel il n'y a point acception de personnes*². N'oubliez pas que le baptême dont votre serviteur est marqué, en fait pour vous *au lieu d'un serviteur, un frère bien-aimé*³, que vous devez, non pas mépriser, non pas mal-traiter, mais honorer et aimer.

On vous demande d'abord la douceur. *Laissez là les menaces, les paroles irritées et violentes, les injures, les aigreurs, les colères, les mauvais traitements : pas plus que vos fils, vos serviteurs, ne doivent être par vous poussés à l'exaspération et à la colère*⁴.

Votre second devoir est une vigilance paternelle aux intérêts temporels et spirituels, au corps et à l'âme de vos serviteurs : *Maîtres, ce qui est juste et équitable, donnez-le à vos serviteurs, sachant que vous aussi vous avez un maître dans le ciel*⁵, qui vous traite avec une bonté, une douceur, une patience, une munificence inépuisables, mais qui vous fera rendre un compte sévère et minutieux de votre administration, et qui a dit : *Il vous sera fait comme vous aurez fait aux autres*⁶.

¹ Tit. II, 10. — ² Ephes. VI, 9. — ³ Philem. — ⁴ Ephes. VI ; — Coloss. III, 21. — ⁵ Coloss. IV, 1. — ⁶ Matth.

CHAPITRE QUATORZIÈME

VIE RELIGIEUSE ET VIRGINITÉ

I

ÉLEVATION DE CETTE VIE

*Celui qui marie sa vierge fait bien, celui qui ne la marie point fait mieux encore*¹. Nous n'avons plus à revenir ici sur les grandeurs et la sainteté du mariage chrétien, tel que le font la grâce du sacrement qui le purifie et l'élève, et le type sacré, l'union de Jésus-Christ avec l'Église, d'où il tire ses prérogatives et sa chaste majesté.

Mais la sagesse divine conçut pour l'homme un état plus haut que l'état du mariage, tout ennobli qu'il pût être par la grâce du sacrement ; un état angélique et céleste, où dégagé des liens de ce monde, vivant dans la chair, comme n'ayant plus de chair, ange du ciel

¹ I Corinth. vii, 38.

dans un corps de terre, l'homme menât par avance et au milieu même des défaillances de l'exil, la vie divine des élus dans le ciel. Il fit l'homme vierge et couronna sa virginité des vertus héroïques de la vie religieuse; double dignité dont nous allons avec l'Apôtre pénétrer les secrets.

I. — Quelques considérations générales nous initieront d'abord aux sublinités de la vie religieuse de l'homme vierge.

Que de siècles Dieu dépensa à faire éclore sur le sol ravagé de la déchéance cette fleur venue des cieux ! Durant les âges de la primitive Église, « l'Église des premiers-nés ¹ », qui, d'Adam à Jésus-Christ, forment ce que saint Paul appelait *la glorieuse nuée des témoins* ², Dieu fait briller toutes les vertus, jusqu'aux plus sublimes. Quels hommes ! quels héros que ces patriarches, fidèles au milieu de toutes les défections, forts devant des épreuves et des luttes incessantes, patients au sein des plus terribles extrémités ; hommes de foi, hommes d'espérance, hommes d'immolation et d'amour ; cet Abraham, disposé à immoler avec son fils unique toute son intelligence et tout son cœur, *qui espérait contre toute espérance* ³ ; cet Israël, subissant sans défaillir le choc de toutes les douleurs humaines ; ce Job, poussant du sein de sa pourriture et du milieu de ses affreuses calamités, son cri de triomphe et de résurrection ; ce Moïse, « le plus doux des hommes ⁴, » le magnanime contempteur des gloires et des délices d'un trône, le familier du Très-Haut, et élevé par lui aux

¹ Hebr. xii, 23. — ² Hebr. xii, 1. — ³ Rom. iv, 18. — ⁴ Num. xii, 3

cimes enflammées du Sinaï ; si grand, qu'il conversait seul à seul avec Dieu et en entrevoyait les splendeurs ; si glorieux et si étincelant, *que les fils d'Israël ne pouvaient soutenir l'éclat de son visage*¹. Mais il y avait un sommet d'où ces saints n'approchaient pas, et une pure et vive lumière dont ils n'étincelaient pas ; la virginité ne leur était pas demandée ; ils n'en soupçonnaient même pas les beautés divines : Dieu n'osait pas ! cette fleur devait surgir du Calvaire et être touchée du sang de la victime immaculée ; il fallait la Mère-Vierge, l'Homme-Dieu vierge, l'Église épouse et vierge, il fallait les flots de grâce de la rédemption, il fallait les forces des sacrements, et entre tous, celui qui donne la chair « de l'Agneau sans tache, » et le vin « qui germe la virginité². » De loin en loin Dieu en montrait une ombre, une esquisse, aux yeux de l'ancien monde, qui ne pouvait ni comprendre ni apprécier. La virginité volontaire, fruit d'un héroïque holocauste, est la création comme la gloire de l'Église catholique. Elle seule a le secret de cette œuvre, elle seule a la puissance de ce grand miracle. Miracle, en vérité, tant l'homme est tombé profondément dans la chair, tant il a brisé ses forces et est incapable de lutter contre son impétueuse nature. « Nul n'est continent, que Dieu ne le lui donne³. » Ah ! s'écriait à son tour l'Apôtre : *Je voudrais bien que tous vous fussiez ce que je suis, mais chacun a de Dieu son don spécial*⁴. Et si Dieu ne bâtit pas d'édifice et ne garde pas la cité, en vain travaillent ceux qui édifient, et veillent ceux qui se constituent défenseurs et gardiens. Mille obstacles se dressent devant la virginité, mille

¹ II Corinth. III, 7. — ² Zach. IX, 17. — ³ Sag. VIII, 21. —

⁴ I Corinth. VII, 7.

ennemis l'assaillent ; la trahison des sens cherche sans cesse à la livrer ; le monde l'accable ; l'enfer se précipite sur elle avec rage, tout se ligue pour la corrompre et l'écraser.

Aussi, Dieu n'admet-il aux honneurs de la virginité volontaire qu'un petit nombre d'âmes d'élite. Et encore, avec quelle précaution leur fait-il ses mystérieuses ouvertures, et de quelles garanties entoure-t-il leur foi jurée ! Jésus-Christ dit à peine quelques mots en passant, mots couverts, révélations timides qu'il termine d'une formule plus mystérieuse que le reste : « Qui peut comprendre, qu'il comprenne ¹ ! » Du reste pas un seul précepte ; pas l'ombre d'une obligation, et l'homme qui devra mourir pour sa foi et pour sa vertu, se couper le pied ou la main et s'arracher les yeux, n'est, en ce qui touche la virginité, qu'en face d'un conseil timide et discret. *Ce n'est qu'un conseil que je donne ². — Quant à la virginité je n'ai aucun commandement du Seigneur, mais c'est un conseil que je donne... j'estime qu'elle est un bien... que c'est un bien pour l'homme de demeurer vierge..., oui, c'est un bien à l'homme de ne point toucher à une femme ³..... Je le dis aux vierges et aux veuves, il leur est bon de demeurer dans la continence, comme j'y demeure moi-même ⁴... Or, ce que j'en dis c'est pour votre avantage, mais non point pour jeter sur vous un filet ⁵... Il est bon à l'homme de ne point toucher à une femme ; mais à cause de la fornication, que chaque homme ait son épouse, que chaque femme ait son époux ⁶ ; que ce soit là la loi générale et l'état commun et que les âmes héroïques, appelées de Dieu aux honneurs de l'immolation volontaire*

¹ Matth. XIX, 12. — ² I Corinth. VII, 25. — ³ I Corinth. VII, 26. —

⁴ I Corinth. VII, 8. — ⁵ I Cor. VII, 35. — ⁶ I Cor. VII, 1, 2.

et aux mâles voluptés du martyre de la chair, réalisent seules dans sa plénitude ce grand et ineffable mot : *Je vous ai fiancée à un seul homme, vierge chaste réservée au Christ* ¹.

Et encore, quelle épreuve subiront ces âmes avant d'être admises au périlleux honneur de la virginité ! Quelle étude attentive de leurs forces et de la volonté de Dieu sur elles ! Quelle maturité dans la résolution, quelle plénitude de liberté dans le choix, quelles facilités laissées au retour, avant l'heure solennelle, où, en face du ciel et de la terre, l'âme et le corps se livreront à la virginité pour toujours ! Saint Paul et avec lui l'Église posent ainsi leurs conditions ². Celui qui a la garde d'une jeune vierge, peut la marier : *Qu'il fasse ce que bon lui semble, il ne pèche pas s'il la marie* ³ : *Celui qui marie sa jeune vierge fait bien : Celui qui la laisse dans l'état de virginité fait mieux encore* ⁴. Mais s'il est assez magnanime et comprend assez les grandeurs de la virginité, pour y engager sa jeune fille, qu'il ne le fasse qu'aux quatre conditions suivantes. Qu'il soit d'abord invariablement fixé dans sa résolution, la foi jurée se reprend infiniment moins encore à Dieu qu'aux hommes, et les retours de volonté en pareille matière sont des parjures que le ciel et la terre s'accordent à flétrir de pareils mépris. *Qui statuit in corde suo firmus* ⁵. En second lieu, qu'il n'ait pas à redouter une chute qui précipiterait ce joyau dans la fange et attirerait à la vierge sacrilègement flétrie une condamnation plus terrible : *Non habens necessitatem* ⁶. Ah ! qu'il faut mûre-

¹ II Corinth. xi, 2. — ² Vid. D. Thom. in *I ad Cor.* cap. vii, lect. 8. — ³ I Cor. vii, 36. — ⁴ I Corinth. vii, 38. — ⁵ I Corinth. vii, 37. — ⁶ I Corinth. vii, 37.

ment étudier une vocation religieuse et qu'ils sont coupables ces directeurs irréfléchis et téméraires qui, sans examen, sans épreuve, sans garantie d'aucune sorte, *jettent sur une âme le filet* qui la capture non pas pour Dieu, mais pour le démon. Troisièmement, il faut chez la vierge, non pas des vellétés, des aspirations vagues et flottantes vers la vie religieuse, mais une volonté calme, réfléchie, inébranlable, sans pression d'aucune nature; une résolution prise dans toute la plénitude de la liberté : *Potestatem habens suæ voluntatis*¹. Quatrièmement enfin, il faut chez celui qui dirige la jeune vierge une étude approfondie de son âme : *Et hoc judicavit in corde suo servare virginem suam*². Que la décision qu'il porte soit précédée et soutenue du plus minutieux examen, tant est difficile cet état, tant est formidable un pareil engagement.

II. — Laissons maintenant les idées générales : approchons, regardons face à face la vie religieuse, pour y admirer une triple suréminence : l'élévation, la sagesse, la beauté.

1. L'Apôtre disait aux fidèles de toute condition : *Notre vie se passe dans les cieux*³. Cette grande parole ne jette sur les fidèles dans le monde que de bien pâles reflets : en réalité le chrétien dans le monde *est divisé*⁴. Une part de son âme est à Dieu, mais l'autre est envahie par les choses terrestres qui perpétuellement l'arrachent au ciel et le plongent dans l'abîme de la vie

¹ I Corinth. vii, 37. — ² I Corinth. vii, 37. — ³ Philipp. iii, 20.
— ⁴ I Corinth. vii, 33.

séculière et charnelle. *L'homme qui a une épouse, s'absorbe dans les préoccupations de ce monde, songe à plaire à son épouse, et est divisé... Mais l'homme vierge n'est occupé que de ce qui regarde Dieu, et ne songe qu'à plaire à Dieu. . La femme sans époux et la vierge n'a dans la pensée que ce qui est de Dieu, et comment elle restera sainte et de corps et d'âme; mais celle qui est mariée pense aux choses de ce monde, et comment elle pourra plaire à son mari¹. Ah! si je vous exhorte à la virginité, ce n'est pas assurément pour jeter sur vous un filet qui vous retienne dans une captivité odieuse et stérile, c'est dans votre intérêt que je parle, dans l'intérêt de votre gloire, pour vous procurer le moyen de vous consacrer sans obstacle au service de Dieu². Telle est, en effet, la gloire, tels sont les plus précieux avantages de la vie religieuse; elle dégage l'âme des liens terrestres, lui fait prendre l'essor vers les choses célestes et la fait par avance habiter dans les cieux : *conversatio nostra in cœlis est*³. Voyez ces hommes dont le corps seul habite l'exil, mais dont l'âme a eu cette volonté magnanime de sortir plus tôt du corps et d'aller vivre avec Dieu⁴. Voyez ces anges dans la chair; plus rien en eux des frivolités, des dissipations, des bassesses de la vie présente, tout y est céleste, tout y est divin. Où habitent-ils? Que font-ils? Ils ont fui le tumulte des cités, les embarras et les troubles du siècle, ils se sont fait des solitudes où les mille bruits du monde font pénétrer à peine quelque écho lointain et mourant. Entrez dans ces cloîtres; quelle majestueuse solitude! quel silence profond! Comme l'âme se sent loin des agitations de la vie présente, et près du calme de la vie*

¹ I Corinth. vii, 32-35. — ² I Corinth. vii, 35. — ³ Philipp. iii, 20.
— ⁴ II Cor. v, 8.

des cieux. Là, point de conversations folles et bruyantes, point de rires éclatants et dissolus, jamais de chants licencieux, jamais les sinistres voix de la colère, ni les cris désordonnés de l'impatience, ni le bruit des disputes; jamais l'accent de la douleur, ni les sanglots du désespoir : tout y est paix, tout y est sérénité, tout y est joie. Et si, maintenant, il vous était donné de pénétrer jusqu'à une autre solitude plus profonde, un autre sanctuaire plus auguste, l'âme même du religieux, quelles douces et fortes émotions ne rapporteriez-vous pas de ce spectacle? Cette âme bienheureuse, qu'on dirait déjà favorisée de la claire vue, ne se détache pas de la pensée de Dieu et de la contemplation des choses divines : Quelle élévation ! Quels essors ! Quelle ampleur dans cette âme, assez haute pour toucher Dieu, assez magnanime pour planer à d'incommensurables distances au-dessus des choses terrestres; assez vaste pour se remplir « des années éternelles¹ » et *de toute la plénitude de Dieu*². Comme Adam au paradis terrestre, comme Abraham sous le chêne de Membré, elle reçoit les visites de son Seigneur, et comme Moïse au Sinaï, ou plutôt comme le Christ lui-même au Thabor, elle s'illumine des splendeurs mêmes de la Divinité. Et si vous les voulez suivre dans le détail de leur journée, ce que cette vie a d'angélique et de divin vous apparaîtra mieux encore. Ils sortent de leur couche, comme ce radieux soleil dont il est dit « qu'il se lève et bondit comme le géant pour parcourir sa carrière³. » Ainsi sortent-ils de leur pauvre couche et de leur rapide repos, illuminés de pensées saintes, enflammés d'amour, alertes et joyeux. Puis, nous les voyons absorbés en

¹ Psal. LXXVI, 6. — ² Ephes. III, 19. — ³ Psal. XVIII, 6.

Dieu dans la méditation et la prière; et les grandes visions du monde supérieur passent tour à tour devant leur regard profond. Faut-il enfin, après de longs jeûnes, réparer par la nourriture leurs forces épuisées? Où le reste des hommes trouve l'abaissement de l'âme et l'ignominie de la chair, ces anges terrestres savent s'échapper mieux que jamais de leurs corps et prendre leur vol vers Dieu. Durant leurs courts et frugals repas, leur oreille se prête aux lectures pieuses et leur esprit aux saintes pensées, et ils sortent du réfectoire comme d'un sanctuaire, récitant des hymnes et des psaumes, et bénissant Dieu du pain que sa Providence leur a donné. Puis ils mêlent le travail à la prière, jusqu'à l'heure où ils iront goûter un sommeil qui, semblable à celui de l'Épouse des Cantiques, est une veille nouvelle dans le cœur de Dieu. « Ils habitent un port tranquille dont ils sont en même temps les phares allumés pour guider ceux qui s'y dirigent. Assurés et en repos dans le port, ils font partager leur calme à ceux qui les visitent, et arrachent ceux qui les contemplent aux tempêtes de la haute mer et à l'obscurité de la nuit. Rendez-vous à la demeure de ces saints, elle est un refuge, et l'on dirait que l'âme passe, en s'y retirant, de la terre au ciel. Plus rien là de ce qui remplit vos demeures : cette troupe d'anges est toute immaculée, le silence est profond, le calme inaltérable, l'égoïsme n'y a plus sa triste formule du *mien* et du *tien*. Séjournez quelque peu chez ces hommes célestes, vous goûterez les plus chastes plaisirs. Dès l'aube, mieux encore, dès le chant du coq, lorsque dans les demeures du monde, tout est endormi, les portes sont closes, tous sont plongés dans le sommeil, semblables à des morts, et que seul le muletier agite ses grelots; au monastère rien de

tout cela : tous les religieux, en un moment, chassant le sommeil se lèvent au signal de l'excitateur, reforment le chœur sacré, étendent les mains vers le ciel et entonnent les hymnes. On dirait à les voir qu'ils sortent d'une longue veille, tant ils se montrent pleins de modestie. Le réveil est rapide et facile où l'excès de nourriture n'opprime pas de son poids. Leur sommeil est plus chaste que les veilles des autres. Vraiment ils sont saints, ces hommes, et anges sur terre. A peine sortis du repos ils chantent les hymnes des prophètes avec l'ensemble le plus harmonieux. Aucune mélodie, ni de la cithare, ni du hautbois, ni d'aucun autre instrument, n'est suave comme le son de ces voix qui s'élèvent de la solitude au milieu du silence profond de la nuit. Et quel profit pour l'âme, quels secours dans ces chants sacrés !... « Au milieu des nuits levez vos mains vers Dieu, » et encore : « Du sein de la nuit mon âme veille auprès de vous, ô mon Dieu, car vos préceptes brillent comme la lumière dans le monde. » Ils chantent ces poésies de David qui font couler si abondamment les larmes..., et ainsi témoignent-ils à Dieu l'ardeur de leur amour. Avec les anges, car les anges se mêlent à leurs chœurs, ils chantent : « Louez le Seigneur du haut des cieux ! » Et nous?... nous subissons toutes les ignominies du sommeil, ou lâchement étendus sur notre couche, nous roulons dans la pensée nos innombrables injustices... Peu avant le lever du jour, ils prennent de nouveau un instant de repos, et au moment où nous recommençons nos travaux, eux goûtent le sommeil. Le jour est levé, nous nous appelons l'un l'autre, nous causons de nos intérêts ; l'un se rend au forum, l'autre chez le magistrat, plein de crainte, tremblant de peur devant la sentence qui le menace ; celui-ci se dirige vers le théâtre,

celui-là court à ses affaires. Les saints, après avoir achevé leurs hymnes et leurs prières du matin, se livrent à l'étude des divines Écritures, il en est qui transcrivent des livres... Puis viennent Tierce, Sexte, None, enfin le chant des Vêpres, et ainsi leur journée se trouve divisée en quatre parties, dont chacune paye à Dieu son tribut d'hymnes et de cantiques. Pendant que nous autres nous dépensons le jour en repas, en rires, en jeux, en excès qui nous ruinent, ces anges sont occupés des louanges de Dieu. C'est à peine si une parcelle de leur temps est accordée à la réfection du corps et aux soins de la vie terrestre. Le repas fini, les divins exercices reprennent leur cours... Ah ! vraiment oui, ce sont là *des fils de lumière* ! Chez eux point de prince devant lequel il faille trembler : nul maître dont l'arrogance prodigue l'insulte ; nul esclave pâlisant d'effroi ; les femmes n'élèvent point leurs tumultueuses criailleries ; des bandes d'enfants n'encombrent pas la demeure ; point de coffres entassés les uns sur les autres, point de vêtements inutilement accumulés ; point d'or, point d'argent, point de garde ni d'avant-garde, point d'office, rien de semblable : des hymnes, des prières partout, partout l'encens spirituel ; la chair et la vie des sens, nulle part... *Ma vie*, disent-ils, *c'est le Christ, et mourir, mon gain* ¹. Tous, ils ont dépouillé les liens de la vie mortelle : Ah ! vraiment oui, « les chants d'allégresse retentissent dans la demeure des saints ². »

« Le gémissement ne s'y fait point entendre ; jamais non plus le sanglot, ni le cri de la douleur. Sans doute eux aussi meurent comme tous les autres ; ils n'ont pas l'immortalité du corps, mais mourir pour eux n'est point

¹ Philipp. 1, 21. — ² Sanct. Chrys. XIV hom. in 1 Tim.

mourir, c'est avec des chants de triomphe qu'ils accompagnent leurs morts; ils appellent cela, non pas *la sortie*, mais *l'entrée*. Vient-on leur annoncer la mort d'un des frères, la joie éclate, c'est le triomphe; nul n'oserait dire: « Il est mort, » mais bien: « Il est consommé, » et ils rendent grâces, ils sont pleins d'allégresse, pleins d'un saint orgueil, ils se souhaitent à eux-mêmes une fin semblable, et de sortir du combat, et de trouver la fin de leurs travaux et de leurs luttes, et de voir Jésus-Christ¹. »

Ils atteignent à la magnanimité de Paul, ils disent comme lui: *j'aspire à ma dissolution pour être avec le Christ*². Ils sortent de leurs corps³; ils vivent dans les cieux⁴; ils rejettent tout, regardant tout comme de l'ordure pour gagner Jésus-Christ⁵. Ce que la sagesse humaine n'osa même pas rêver, la vie religieuse l'accomplit tous les jours, sans plus songer à la sublimité de son œuvre et à la grandeur toute divine qu'elle suppose aux âmes qui l'ont embrassée.

2. Et à cette grandeur s'ajoute une sagesse profonde. Le religieux qui, par la vie toute céleste qu'il mène, est le plus saint des hommes, en est du même coup le plus sage. Et il n'est certes pas difficile de le démontrer. La vie religieuse est la plus intelligente des vrais besoins de l'homme exilé et voyageur sur la terre; celle qui a le mieux saisi sa véritable situation, et qui, dût cette affirmation paraître un paradoxe, satisfait le plus complètement ses intimes aspirations.

Trois mots définissent la vraie situation de l'homme

¹ Sanct, Chrys. *in I Tim.* hom. XIV. — ² Philipp. I, 23. —

³ II Cor. V, 8. — ⁴ Philipp. III, 20. — ⁵ Philipp. III, 8.

ici-bas. *Il a été décrété que tout homme mourrait* ¹. — *Nous n'avons rien apporté en venant en ce monde, il est indubitable que nous n'en rapporterons rien* ². Or, après la mort, le jugement ³. Mourir ; mourir nu et dépouillé ; mourir pour aller au tribunal de Jésus-Christ recevoir une sentence éternelle et définitive, voilà le premier trait de cette situation. Devant cette perspective aussi assurée qu'imminente, amenons le mondain et le religieux : où est le sage ? où est l'insensé ? Le premier qui, dans quelque temps, demain, tout à l'heure, va mourir et tout perdre dans ce grand naufrage du tombeau, vit néanmoins avec une assurance et une tranquillité stupides : « Mon âme, tu possèdes des richesses sans nombre, mises en réserve pour de longues années ; repose-toi, mange, bois, fais bonne chair ⁴. » Et Dieu lui-même se prononce sur cet homme. « Insensé, cette nuit même on te redemande ton âme ! et ces biens amassés, à qui seront-ils ⁵ ?... Le religieux a d'un seul coup d'œil saisi cette situation, il rejette tous les embarras de la vie présente, il se dépouille de ses biens d'un jour ; le voilà libre, tout entier à Dieu et à son âme. Demandez-lui la raison de ce choix. Ah ! dit-il, *j'estime que cela m'est bon à cause de la nécessité pressante qui pèse sur moi* ⁶, celle de mourir ; celle de tout abandonner dans un instant. *Je vous le dis donc, ô mes frères, le temps est court. Le seul parti qui reste à prendre est donc que ceux qui ont des épouses soient comme n'en ayant pas, et ceux qui pleurent comme ne pleurant pas, et ceux qui sont dans la joie comme n'y étant pas, et ceux qui achètent comme ne possédant pas, et ceux qui usent de ce monde comme n'en usant*

¹ Hebr. ix, 27. — ² I Tim. vi, 7. — ³ Hebr. ix, 27. — ⁴ Luc xii, 19. — ⁵ Luc. xii, 20. — I Corinth. vii, 26.

*pas*¹. Voilà bien le programme de la vie chrétienne, ce serait même celui d'un sage de la sagesse humaine et terrestre. Mais le nœud du problème ? le moyen de posséder sans posséder, de vivre dans le monde hors du monde ? de traverser les choses terrestres sans en être arrêté ? Le religieux tranche le nœud avec le glaive ; c'est le « violent qui emporte l'éternité d'assaut². » Le monde l'arrête, il le quitte ; les choses humaines compriment l'essor de son âme, il s'en échappe ; sa nature l'opprime, il la terrasse sous l'obéissance, la chasteté et la pauvreté, portées jusqu'à l'héroïsme et mises sous la garde inviolable du vœu.

Le premier motif de la profonde sagesse de la vie religieuse est que tout meurt, que les plus brillantes élévations comme les plus vastes fortunes et les plus enivrantes voluptés, ont la longueur d'un moment, et que quitter un sol si mouvant, fuir de si trompeurs mirages pour une réalité éternelle, est l'œuvre par excellence du bon sens ; ce qui fait du religieux le premier des sages et le mieux avisé parmi les habiles et les prudents. Mais ce n'est pas tout, il le serait encore, alors même que la mort ne suspendrait pas si perpétuellement ses menaces sur nos têtes ; la caducité, le mélange, les retours douloureux des choses terrestres, l'impuissance de jouir, l'assurance d'être déchiré des épines là où l'on cherchait des roses, ne suffisent que trop bien à expliquer le parti extrême que prend le religieux de les abandonner, *præterit figurâ hujus mundi*³. Dès lors quelle folie plus grande que de s'y attacher, semblable à l'insensé qui consumerait ses forces et sa vie à retenir l'onde argentée d'un fleuve,

¹ I Cor. VII, 29-32. — ² Matth. XI, 12. — ³ I Corinth. VII, 31.

ou ces fugitives vapeurs que le soleil dore de ses reflets ? *omnia veterascunt*¹, *qui foris est homo corrumpitur*², *corrumpitur secundum desideria erroris*.³ Le mondain en conclut qu'il doit, pour les posséder un moment, et au sein de déceptions et d'amertumes sans nombre, manquer ses destinées éternelles. Le religieux en conclut qu'il faut *dépouiller ce vieil homme qui se corrompt*⁴; qu'il est infiniment *préférable de déloger de ce corps et d'aller vivre avec le Seigneur*⁵, et que puisque *la demeure terrestre que nous habitons ici-bas tombe en ruine, et qu'une autre, éternelle, bâtie par Dieu et non par une main humaine, nous attend dans les cieux*⁶, il faut au plus tôt laisser la mesure ruinée pour le palais éternel. Où des deux est le sage, où est le fou ?

Enfin, supposé même que les choses terrestres soient aussi stables qu'elles sont caduques, et aussi douces qu'elles sont amères, il y aurait encore une suprême sagesse pour le chrétien à les quitter. Tout est, en effet, profondément changé pour l'homme, depuis que « Dieu s'est fait homme, afin que l'homme pût se faire Dieu⁷. » Depuis que la vie divine est devenue notre vie, la gloire divine notre gloire, l'infini notre objectif sublime, l'éternité notre champ d'action ; et que, selon le mot d'un poète :

Une immense espérance a traversé la terre,

tout a changé avec le changement de destinée. « Aux fils des hommes Dieu donna la terre⁸, » à ses fils, il ne

¹ Hebr. i, 11. — ² II Corinth. iv, 16. — ³ Ephes. iv, 22. —

⁴ Ephes. iv, 22. — ⁵ II Corinth. v, 8. — ⁶ II Corinth. v, 1. — ⁷ Sanct. August. — ⁸ Psal.

donne plus que le ciel : *devenus ses fils, nous sommes par là même ses héritiers, héritiers de Dieu, cohéritiers de Jésus-Christ*¹. Le divin peut seul désormais nous suffire, depuis que Dieu nous a dit : « Moi-même serai ta récompense immense à l'excès ² ! » La conséquence de cette élévation extraordinaire de l'homme en Jésus-Christ, qui ne la voit ? Fait prince, le pâtre quittera l'humble garde de son troupeau ; le pauvre, sa mesure et ses haillons ; en face des splendeurs d'un trône, il n'aura plus pour son ancienne misère que le dédain de l'oubli. Écoutez le religieux vous dire avec l'Apôtre : *Tout ce que naguères je croyais des biens, je le regarde maintenant comme une véritable perte, à cause de Jésus-Christ ; vraiment, oui, j'estime tout une perte au prix de l'éminente science de Jésus-Christ mon Seigneur, pour qui j'ai tout jeté et regarde tout comme l'ordure, afin que je puisse gagner Jésus-Christ*³. J'ai quitté le monde par cette raison toute simple que le monde n'était pas digne de moi : *Quibus dignus non erat mundus*⁴.

La vie religieuse qui jette sur le terme et le but de la vie humaine relevée et divinisée en Jésus-Christ, un regard si sûr et qui s'y dirige d'un pas si ferme, mérite encore l'auréole de la sagesse, en ce que seule elle a compris à fond l'âme humaine, et seule satisfait pleinement ses plus intimes et ses plus mystérieuses exigences. « Ces philosophes, dit Balmès⁵, qui ont regardé les ordres religieux comme une chose vaine et méprisable, si ce n'est dangereuse, on voit assez qu'ils ont peu médité sur l'esprit de l'homme, sur les sentiments profonds du cœur. Leur cœur n'a rien éprouvé

¹ Rom. viii, 17. — ² Genes. — ³ Philipp. iii, 7, 8. — ⁴ Hebr. xi, 38, — ⁵ *Catholicisme comparé*, tom. II, p. 227, cap. xxxviii.

à la vue de ces multitudes d'hommes et de femmes, réunis en vue de se sanctifier eux-mêmes, ou de sanctifier les autres, ou de consoler l'infortune ; il n'est que trop clair que leur âme a été desséchée par le scepticisme. Renoncer pour toujours aux plaisirs de la vie, s'ensevelir pour toujours dans une demeure solitaire pour s'y offrir en holocauste sur les hôtels du Très-Haut ; certes, voilà un sujet d'horreur pour ceux qui n'ont jamais considéré le monde qu'à travers de grossiers préjugés. Mais l'humanité a d'autres pensées, elle se sent attirée précisément vers ces objets que les sceptiques trouvent si dénués d'intérêt, ou si dignes d'horreur. Mystères du cœur de l'homme ! Altérés de jouissances, entraînés par le tourbillon des plaisirs, nous ne pouvons cependant nous défendre d'une émotion profonde en présence de l'austérité des mœurs et du recueillement de l'âme. La solitude, la tristesse même exercent sur nous une indicible fascination. D'où vient cet enthousiasme qui ébranle un peuple entier, et l'entraîne comme par enchantement sur les traces de l'homme dont le front porte l'empreinte de l'austérité, dont le vêtement et les manières expriment le détachement de ce qui est terrestre et l'oubli du monde ?... Ce qui au premier coup d'œil paraît le plus contraire à notre cœur et à nos goûts, cette ombre de tristesse répandue sur la vie religieuse, est précisément ce qui enchante et attire. La vie religieuse est triste ; voilà pourquoi elle sera belle et sa beauté sera sublime, rien ne sera plus propre que cette sublimité à ébranler profondément notre cœur, à y graver des impressions ineffaçables..... La tristesse chrétienne, ce sentiment élevé qui se peint sur le front du fidèle, comme un souvenir de douleur sur le front d'un proscrit ; ce sen-

timent qui modère les jouissances de la vie par l'image de la tombe et illumine la profondeur du sépulcre par les rayons de l'espérance, cette tristesse si naturelle et si consolante, si grande et si sévère, qui fait fouler aux pieds les diadèmes comme une vile poussière et mépriser la splendeur de ce monde comme une passagère illusion ; cette tristesse portée à sa perfection, vivifiée et fécondée par la grâce, assujettie à une sainte règle, est ce qui préside à la fondation des instituts religieux et leur reste inhérent tant qu'ils conservent leur faveur primitive... Tant que durera une religion ainsi fondée, rien ne sera plus saint, rien ne sera plus digne de notre respect que ces institutions dont l'objet est de réaliser ce que le ciel se proposait d'enseigner aux hommes par ses éloquentes et sublimes leçons ¹.

3. Nous voici insensiblement amenés à étudier la vie religieuse sous son plus attachant côté ; la beauté mystérieuse dont elle resplendit.

Quand le Prophète contemplait avec ravissement dans le Verbe Incarné « le plus beau des enfants des hommes, » Jésus-Christ était pauvre et obscur, couvert et comme enseveli sous les voiles d'une chair passible, *semblable à la chair du péché* ². Mais son âme bienheureuse, qui reflétait l'inénarrable beauté de Dieu, en répandait à son tour les reflets jusque sur la chair. Son regard, sa physionomie, sa parole, sa démarche, son maintien, tout en lui trahissait l'âme divine et les charmes infinis de Dieu. Dieu lui-même se faisait jour au travers de la frêle enveloppe humaine et la transfigurait. Ainsi en est-il de la vierge, transfigurée par la vie

¹ Balmès, *Catholicisme comparé*. — ² Rom. VIII, 3.

religieuse. L'âme toute imprégnée des charmes divins répand sur le corps une surnaturelle beauté. Beauté de l'innocence, dont rien au monde ne remplace les attraits; qui revêt la figure d'un éclat angélique, et selon l'admirable mot de saint Chrysostome, « y porte la lumière du visage de Dieu ¹. » Beauté de la douceur et de la sérénité. Les passions passent sur le visage de l'homme, laissant leurs profondes empreintes qui en altèrent la limpidité, et y peignent des émotions repoussantes; la volupté y creuse ses rides; la colère y porte ses agitations et ses désordres; la malignité plisse des lèvres désormais impuissantes à peindre la bonté; la frivolité, les joies dissolues, la dissipation ravissent ses charmes les plus séduisants, la gravité, le calme, la majesté, et ce fond de tristesse que nous aimons tant à y voir. Au contraire, chacune des vertus qui naissent de la vie religieuse, ont sur la figure leurs doux et charmants reflets. « La vierge ne doit aucun de ses attraits aux parures de la vanité. Sa beauté toute spirituelle, échappe aux altérations et n'a que faire de l'artifice. Sur un visage déjà beau, elle répand des charmes beaucoup plus vifs encore; sur la laideur, elle sait mettre des ajustements qui la transfigurent. Car ce ne sont ni les pierres précieuses, ni l'or, ni les somptueux vêtements, ni les étoffes aux couleurs variées et étincelantes, ni les mille frivolités périssables qui font la parure des âmes; ce sont les jeûnes, les veilles sacrées, la douceur, la modestie, la pauvreté, la magnanimité, l'humilité, la patience, le mépris des choses terrestres. L'œil de la vierge est si beau qu'il ravit non pas les hommes, mais les anges et le Seigneur des anges; il est si limpide et

¹ Sanct. Chrys. *De Virginal.*

si perçant qu'il pénètre au delà de toutes les beautés sensibles, jusqu'à l'incorporelle beauté ; il est si suave et si serein, que rien ne le trouble ni ne le courrouce, et qu'il a des regards toujours paisibles et bons, même pour d'insolents agresseurs. Elle est si modeste, la jeune vierge, que son seul aspect chasse les pensées honteuses, déconcerte et fait rougir le vice. De même qu'une servante aux gages d'une femme honnête et distinguée, contracte même à son insu les manières nobles et vertueuses de sa maîtresse, ainsi le corps même de la vierge participe à la chaste élévation de son âme. Le regard, la parole, le maintien, la démarche, tout s'harmonise avec l'âme et en retrace la beauté. Comme le parfum s'échappe du vase et répand au loin ses suaves senteurs, ainsi la virginité se répand par tous les sens de la vierge, embaume au dehors de ses parfums enfermés au dedans. La modestie, comme un frein d'or, dirige les mouvements de tout son être ; sa langue, afin qu'aucune parole inconvenante ne s'en échappe ; ses yeux, afin que rien n'en ternisse la pureté ; ses oreilles, afin d'en écarter à jamais toute mélodie lascive. Sa marche elle-même activement surveillée n'a rien de prétentieux ou de nonchalant, mais est simple et naturelle. Loin d'elle les richesses de la toilette, les rires bruyants, l'éternelle dissipation ; une gravité douce et imposante est empreinte sur son visage, où respire plutôt la tristesse que là joie ¹.

¹ Sanct. Chrys. *De Virgin.* nos 63, 64.

II

MAGNANIMITÉ DE CETTE VIE

Chaque fois que l'Apôtre parle de l'homme engagé au milieu du monde dans les liens du mariage, on voit percer sa défiance pour une vertu dont il n'attend rien d'héroïque, et qu'il craint sans cesse de charger de trop lourdes obligations. *Pour répondre aux demandes que vous me faites dans votre lettre, sans doute il est bon à l'homme de ne toucher aucune femme ; néanmoins à cause de la fornication à redouter, que chaque homme ait son épouse, et chaque femme son époux*¹. Sans doute encore, rien n'est saint, rien n'est utile comme de vaquer à la prière, et, pour la mieux faire agréer, de l'orner des charmes tout angéliques de la continence ; mais prenez garde ! Vous êtes si faibles ; la chair si dominatrice en vous, Satan si fort de votre incontinence habituelle ! *Revertimini in idipsum, ne tentet vos Satanas propter incontinentiam vestram*². Rien n'est beau et divin comme la virginité : *Je voudrais vous voir tous ce que je suis moi-même*³ ! Mais loin de moi de vous imposer des fardeaux trop pesants, votre faiblesse me commande l'indulgence⁴, et me défend de vous jeter un lacet⁵. Et telle sera la condescendance de l'Église et le peu de fonds qu'elle fait de la vertu commune, que les secondes noces, si pénibles à son cœur voué à un unique et éternel amour, elle les permettra toujours, elle les conseillera quelquefois,

¹ I Corinth. vii, 1. — ² I Corinth. vii, 5. — ³ I Corinth. vii, 7.

— ⁴ I Corinth. vii, 6. — ⁵ I Cor. vii, 35.

chargeant de ses anathèmes l'hérésie qui ravit ce remède à d'indomptables concupiscences. *S'ils ne se peuvent contenir, qu'ils se marient : mieux vaut le mariage que les ardeurs du feu*¹. — *La femme est liée à la loi conjugale tout le temps que vit son époux. Que si son époux vient à mourir, elle est libre; qu'elle se marie à qui elle voudra, que ce soit seulement dans le Seigneur*². — *Je veux même que les plus jeunes se marient*³, si elles ne font de leur veuvage qu'une occasion de désordre et de dissolution. *Qu'elles aient des enfants, qu'elles deviennent mères de famille, qu'elles ne donnent aucune prise à la malignité de nos ennemis, car déjà plusieurs d'entre elles ont reculé et sont retournées à Satan*⁴. Voilà le commun des fidèles, au sein du monde.

Mais l'Église a ses héros, et ceux-là comme elle les traite ! Comme elle traite ses vierges ! Elle en fait ses guerriers et ses conquérants, qu'elle engage sans merci dans les plus formidables luttes : elle en fait la tribu des hommes libres, sur lesquels le monde entier n'a plus de prise : elle en fait des dominateurs et des rois, plus dominateurs que les maîtres de la terre, plus rois sous leur bure que ceux que couvre la pourpre et que ceignent les couronnes d'or.

1. Tandis que le fidèle trouve dans le mariage le remède à des concupiscences trop soulevées et trop irrésistibles, l'homme vierge en doit sans relâche, sans allègement, sans secours, soutenir la furie, et repousser les attaques. Le premier navigue timidement le long des côtes ; à la moindre annonce de la tempête, il gagne

¹ I Corinth. vii, 9. — ² I Corinth. vii, 39. — ³ I Tim. v, 14. — ⁴ I Tim. v, 14, 15.

le port, et la laisse, avant de reprendre la mer, épuiser toutes ses fureurs. Le second traverse l'immensité de l'Océan : une main dominatrice le pousse en haute mer, et l'écarte à jamais des ports où il voudrait chercher un repos d'un moment. La tempête mugira, elle précipitera sur le frêle esquif ses énormes vagues; n'importe, il faut continuer au travers des dangers et des souffrances une course qui n'a d'autre terme que le rivage de l'éternité. L'homme vierge, c'est encore, d'après Jean Chrysostome, l'homme miraculeux, que Dieu jette au milieu des flammes, flammes dévorantes, flammes tout autrement actives que celles de la terre, incendie effroyable de la concupiscence et des passions, où l'homme vivra de longs jours sans s'en laisser atteindre. C'est encore le soldat abandonné au milieu d'ennemis innombrables qui le couvrent de leurs traits et l'assaillent avec fureur¹.

La puissance divine n'a rien fait de plus fort : c'est son suprême triomphe. Voyez-les, ces champions infatigables de la virginité et de la perfection évangélique, ils ne connaissent pas les douceurs du foyer : l'abri de la cité n'existe pas pour eux, ils campent sous un ciel de glace, ou un soleil de feu; rien de fixe, jamais de repos, mais d'éternelles et douloureuses marches à travers l'immensité de la perfection divine. Ce qui pour d'autres est de simple conseil, devient pour eux obligation inviolable et sacrée. Tous les fardeaux que rejettent les autres ils en doivent fatiguer leurs épaules. Et quelle austérité, quelle sobriété, quelles privations, entraîne pour eux la milice où ils se sont engagés! Quelle table frugale! quelle rare et amère subsistance! quel sommeil parcimonieux! quelles veilles laborieuses! quel

¹ Sanct. Chrys. *De Virginit.*

oubli complet des soins que la nature réclame et que les fidèles dans le monde lui dispensent si largement ! *Ab omnibus se abstinet*¹. Et encore nous ne supposons ces braves que dans les travaux et les privations des jours de paix. Mais cette paix, quand en jouissent-ils ? Quand sortent-ils de leurs champs de bataille ensanglantés ? Quand cessent-ils un moment *de résister jusqu'au sang dans leur guerre contre le péché*² ? « Contemplons ces phalanges spirituelles, spectacle qui sans terreur n'apporte que le plaisir... Allons ! si vos yeux peuvent s'ouvrir à ces grands spectacles, venez, tendez-moi la main, marchons ensemble vers le champ de bataille et soyons spectateurs du combat. Car chaque jour ces braves livrent bataille ; chaque jour ils taillent en pièces leurs ennemis, chaque jour ils triomphent de ces concupiscences qui nous dressent des embûches. Voyez-les toutes abattues, gisant à terre sans mouvement ; la parole de l'Apôtre est accomplie : *Ceux qui sont au Christ ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises*³. Apercevez-vous la multitude des morts ; voyez-vous le carnage que le glaive de l'esprit vient de faire ? ... Tous ces vices sont détruits ; et pourtant n'ont-ils pas vaincu ceux qui cent fois étaient restés maîtres des champs de bataille ? Quelles armes prévalent contre ces victorieuses phalanges ? Les guerriers les plus fameux, des géants de force, des prodiges d'habileté et d'activité, vous les verrez, sans chaînes, enchaînés dans le sommeil de l'orgie ; loin du carnage, sans traces de blessures, ils sont gisants comme des blessés, et mille fois pis ; car un blessé fait au moins quelque mouvement ; eux gisent insensibles. Vous voyez donc quels guerriers sont ces religieux, et combien merveilleuse est leur victoire,

¹ I Corinth. ix, 25. — ² Hebr. xii, 4. — ³ Galat. v, 24.

puisqu'ils terrassent des ennemis qui en ont terrassé eux-mêmes des milliers d'autres. Quel triomphe ! Les trophées que toutes les armées de la terre réunies ne sauraient élever, chacun de ces religieux les élève¹. »

2. Aussi quelle indépendance suit et couronne leur victoire ! Qu'ils sont libres après qu'ils ont terrassé leurs passions, et fait rentrer leur nature dans l'obéissance ! Vainqueurs d'eux-mêmes, comme ils le sont ensuite du monde entier ! Comment enchaîner celui qu'on ne saurait saisir ? et comment saisir celui qui ne donne plus aucune prise nulle part ? Les mondains sont esclaves de la fortune, le religieux s'en est dépouillé : *tanquam nihil habentes*² ; et les biens invisibles qu'il possède, *omnia possidentes*, sont hors de toute portée humaine. Les mondains sont esclaves de la pauvreté, dont l'idée seule les remplit d'effroi ; le religieux en a fait son épouse divine qui lui apporte en dot une éternité : *æternum gloriæ pondus*³. Les mondains, *par la terreur de la mort, passent toute leur vie dans la servitude*⁴. Oh ! c'est là le joug que le religieux a surtout brisé. Où les autres tremblent, il espère et aspire ; où les autres reculent épouvantés comme l'esclave devant la torture, lui s'avance avec d'indicibles tressaillements de bonheur : *desiderium habens dissolvi*⁵ ! Placez maintenant cette noble indépendance en face des tyrannies de la terre, qui la pourra courber sous le joug ? Vous exilez le religieux ? mais toute la terre est à lui, mais il n'y cherche qu'un sentier pour son rapide voyage et sa course fugitive vers l'éternité. Vous le menacez de

¹ Sanct. Chrys. *Hom. in Matth.* — ² II Corinth. vi, 10. —

³ II Corinth. iv, 17. — ⁴ Hebr. ii, 15. — ⁵ Philipp. i, 23.

mort? Oh! c'est son triomphe, il soupire après le coup qui ruine *la maison de terre qu'il habite ici-bas*¹ et lui donne à la place *le palais éternel... réserve pour lui dans les cieux*³. Vous l'enchaînez? Il crie triomphalement avec Paul : *Verbum Dei non est alligatum*³, ni son âme non plus, ni ses pensées, ni ses désirs, ni son cœur, qui défient toute captivité, et montent dans un invincible essor jusqu'à Dieu.

Elle est dans toutes les mémoires cette scène consignée dans nos annales chrétiennes, où un moine du désert, devenu l'évêque Basile, et gardant sous la splendeur d'un grand siège l'austère dénûment du religieux, est en face d'un préfet de l'Empire qui veut poser sur lui la main sous laquelle tous se sont inclinés. — Ne craignez-vous pas, dit Modeste irrité, de ressentir les effets de ma puissance? — Quels effets? dit Basile tranquillement. — La confiscation, l'exil, les tortures, la mort. — Est-ce tout? répond Basile. Mais rien de tout cela ne me regarde. Qu'est la confiscation à qui n'a rien? A moins peut-être que vous ne vouliez ces hillons déchirés et ces quelques livres qui sont toute ma fortune. L'exil? mais la terre entière est mon exil et le ciel ma seule patrie. Les tortures? quelle prise auront-elles sur moi qui n'ai pour ainsi dire, plus de corps pour les subir et en pourrai ressentir à peine la première atteinte? La mort? mais c'est là pour moi une suprême grâce, puisque cette mort me mènera plus vite à mon Dieu pour qui seul je vis. — Le préfet, ajoutent les actes, dit, frappé d'étonnement : Personne ne m'a jamais parlé avec cette hardiesse! — C'est que jamais, comme le lui dit saint Basile, il n'avait rencontré ceux dont la perfection religieuse avait fait des dominateurs et des rois.

¹ II Cor. v, 1. — ² II Cor. v, 1. — ³ II Tim. II, 9.

3. Des rois, et les plus puissants d'entre les rois. Voilà certes, aux yeux du monde, une folie étrange de transformer en rois ces pauvres vêtus de bure qui ne possèdent rien sur la terre, et dont on ne s'occupe que pour les mépriser. Rien pourtant, aux yeux de qui veut voir, n'est aussi facile à démontrer¹. Le religieux nous apparaît investi d'une triple royauté : royauté de la victoire, royauté du commandement, royauté du bienfait. Il est évident qu'avant toutes choses, le vrai règne repose sur la victoire. Comment règne-t-il véritablement celui dont le trône est ébranlé par l'incessante agression des ennemis du dehors et du dedans ? Mais quel roi fut jamais comme le religieux, inaccessible aux attaques de l'ennemi ? Non-seulement il en triomphe, mais, ce qui est le comble, il n'est pas même vulnérable à ses coups. La haine l'assaille, l'envie le poursuit avec acharnement, la calomnie lance sur lui ses traits empoisonnés, mille adversaires le menacent de toute sorte de maux ; quel coup le peut atteindre, enfermé qu'il est dans cette cité divine de la grâce, d'où nul homme ne saurait approcher, *altissimum posuisti refugium*² ? A quelles révolutions, à quels complots, à quelles catastrophes est perpétuellement soumise la royauté de la terre aujourd'hui au capitolé, demain aux gémonies ! Mais qui arrachera au religieux sa pourpre divine et brisera dans ses mains son sceptre éternel ? Il règne donc invinciblement fondé sur la victoire, et il est fort de toute l'impuissance de ses ennemis.

Rien n'est beau encore comme l'étendue et la puissance de son commandement. « Les rois de la terre

¹ Vid. Sanct. Chrys. *Tract. advers oppugnat. vit. monast.* ; — Vid. Sanct. Chrys. *Comparat. Reg. et Monach.* — ² Psal. XC, 9,

règnent sur des cités, sur des provinces, sur des peuples entiers ; ils commandent aux généraux et aux préfets ; d'un seul signe ils font mouvoir des armées, remuent les peuples, dirigent le sénat. Mais l'homme qui s'est donné tout entier à Dieu dans la vie religieuse, c'est à toutes les passions de l'âme qu'il commande, à la colère, à l'envie, à l'avarice, à la luxure..., et plus justement pouvez-vous lui donner le nom de roi qu'à celui qui, assis sur un trône, resplendit sous sa pourpre et sous sa couronne d'or. Il est vraiment roi celui qui est maître de sa colère, de ses jalousies, de sa luxure, soumet tout à la loi divine, tient son âme libre, et interdit à la volupté toute domination sur son cœur. Voilà l'homme vraiment digne de régner sur les nations, sur les terres et les océans, de commander aux cités, aux armées et aux peuples. Car celui qui sait faire régner la raison sur les passions de l'âme, celui-là peut, soumis aux lois divines, régner à son tour sur les hommes ; monté sur le trône paternel, ses sujets trouveront en lui un ami plein de douceur et de condescendance. Mais l'homme, roi en apparence, qui en réalité est l'esclave de la colère, de l'ambition, du plaisir, se rend tout d'abord la fable de ses sujets ; ceint d'une couronne d'or et de diamants, lorsque son âme est découronnée ; vêtu de pourpre, quand son âme est couverte de haillons. Et de plus, impossible à lui de gouverner, car comment soumettre aux lois les autres, quand on ne sait pas soi-même se commander¹ ? »

Le troisième et le plus royal attribut du prince, c'est la bienfaisance, dont Bossuet, dans son magnifique langage, nous trace ainsi le portrait : « Certes, je ne

¹ Sanct. Chrys. *Compar. Reg. et Monach.* n° 1 et 2.

craindrai pas de le dire, ce ne sont ni les trônes ni les palais, ni la pourpre ni les richesses, ni les gardes qui environnent le prince, ni cette longue suite de grands seigneurs, ni la foule des courtisans qui s'empressent autour de sa personne ; non, non, ce ne sont pas ces choses que j'admire le plus dans les rois. Mais quand je considère cette foule infinie des peuples qui attend de leur protection son salut et sa liberté ; quand je vois que dans un État policé, si la terre est bien cultivée, si les mers sont libres, si le commerce est riche et fidèle, si chacun vit dans sa maison doucement et en assurance, c'est un effet des conseils et de la vigilance du prince ; quand je vois que, comme un soleil, sa munificence porte sa vertu jusque dans les provinces les plus reculées ; que ses sujets lui doivent, les uns leurs honneurs et leurs charges, les autres leur fortune ou leur vie, tous la liberté publique et la paix, de sorte qu'il n'y en a pas un seul qui ne doive le chérir comme un père, c'est ce qui me ravit, c'est en quoi la majesté des rois me semble entièrement admirable, c'est en cela que je les reconnais pour les vivantes images de Dieu qui se plaît à remplir le ciel et la terre des marques de sa bonté, ne laissant aucun endroit de ce monde vide de ses bienfaits et de ses largesses¹. » Si telle est la plus essentielle prérogative de la royauté et le fond même de la domination suprême, quels rois sont plus rois que les religieux ? « Quel endroit de ce monde est laissé vide de leurs bienfaits et de leurs largesses ? » Quel point de l'histoire, depuis dix-huit siècles, quel pays de l'Europe, ou plutôt quelle contrée de l'univers ne proclame pas leur royale munificence ? Ils ont fait l'Europe

¹ Bossuet, 1^{er} Sermon pour la Circoncis. 1^{er} point.

des débris sauvés par eux de l'écroulement de l'ancien monde et des dévastations des Barbares. Ils ont défriché son sol, desséché ses marais, bâti ses villes et ses bourgades. Leurs monastères ont été, durant des siècles, les seuls asiles de la science, les seuls refuges des lettres et des arts. C'est de leurs rangs que sortaient les hommes illustres qui, à tous les postes, dans toutes les dignités, dirigeaient, éclairaient, défendaient, sauvaient les peuples. Les princes passaient chez eux leur première enfance ; les seigneurs, à leur contact, prenaient des mœurs plus pures et plus douces, ou brisaient contre leur invincible résistance la force de leur épée. Le pauvre peuple trouvait en eux les pères les plus tendres et les plus énergiques défenseurs. « Je ne sache pas qu'il y ait dans l'histoire un spectacle plus beau, plus consolant que celui qui s'offre à nous dans la fondation et le développement des institutions monastiques en Europe. La société avait besoin d'énergiques efforts pour se sauver à travers les crises par lesquelles elle devait passer... Tout s'écroule, tout périt. Religion, morale, pouvoir public, lois, mœurs, sciences, arts, tout a éprouvé des pertes énormes, tout tombe en pièces¹. » Qui sauva cette société en ruine ? les moines. Qui fit dans le cours des siècles la rude et difficile éducation des barbares nos ancêtres ? Les moines. Qui fit nos mœurs, nos lois, nos coutumes, notre droit public, nos libertés ? Qui nous empêcha de pourrir dans la fange romaine, ou de tomber sous la hache des farouches conquérants du Nord, et plus tard sous le glaive des fanatiques enfants de Mahomet ? Les moines, les moines toujours. Quand ils eurent sauvé les âmes et illuminé les intelligences,

¹ Balmès.

en face d'un danger nouveau, ils trouvèrent des ressources nouvelles de dévouement et de courage : ils prirent le casque, la cotte de mailles et le glaive, et se firent les derniers remparts de la société européenne envahie de tous côtés par l'islamisme victorieux. Bientôt après, leur magnanime royauté s'étendant toujours, ce ne fut plus l'Europe mais le monde que, missionnaires infatigables, ils embrassèrent de leur zèle, illuminèrent de leur parole et consacrèrent de leur sang. Et au milieu de nous, dans notre société contemporaine moins puissante à les haïr qu'eux à l'aimer, voyez ces hommes vraiment rois par le cœur et la charité, voyez-les couvrir le peuple du manteau royal de leur amour et de leur dévouement, veiller à toutes ses détresses, toucher toutes ses plaies, guérir toutes ses souffrances, recueillir ses enfants et ses vieillards, nourrir ses pauvres, veiller au chevet de ses malades, recevoir le dernier soupir de ses moribonds ; providence universelle de la douleur et du besoin, image vivante, non pas des royautés terrestres, indignes de leur être comparées, mais de cette royauté de Dieu qui ne s'annonce que par ses bienfaits et ne s'exerce que dans le dévouement et l'amour.

Réclamerions-nous plus encore ? Voudrions-nous voir sur le religieux la couronne et la pourpre royales ? Il les possède, et avec une magnificence dont les plus splendides royautés de la terre n'approchent pas. « Offrez-leur la pourpre des rois, ils la dédaignent, ils la refusent. Comme un prince auquel on présenterait les guenilles d'un pauvre, ainsi ces rois célestes rejettent avec dédain la pourpre royale. Et pourquoi ? Ah ! c'est qu'ils connaissent la magnificence des vêtements qui les couvrent ; aussi la pourpre royale n'est-elle à leurs

yeux qu'une chétive toile d'araignée. Telle est la philosophie que leur a inculquée le cilice qui les a faits plus grands et plus magnifiques que les rois. Ah ! s'il vous était donné de franchir le seuil du palais intérieur de leur âme, d'en voir les splendeurs, d'en contempler les éblouissantes merveilles, vous tomberiez par terre, incapable de soutenir un tel éclat, ni les rayons jaillis de leurs ornements royaux, ni la lumière que jette leur splendide intérieur ¹. » La pourpre qui les revêt, n'est autre que Jésus-Christ même ; puisque, comme le veut l'Apôtre, et l'accomplit éminemment la vie religieuse, *ils se sont revêtus de Jésus-Christ* ². Leur couronne est « cette couronne de gloire et d'honneur ³ » que Dieu lui-même a déposée sur leur front ; leur sceptre est la puissance divine dont ils se sont investis ; l'éclat qu'ils répandent et dont ils illuminent les âmes est le reflet même de la splendeur de Dieu.

III

BONHEUR DE CETTE VIE

Le religieux jouit de ce double bonheur annoncé dans les paroles du divin Maître : « Il cherche le royaume des cieux ⁴. » Là est pour lui la source d'une divine et ineffable félicité qui lui dispense, dès l'exil, quelques-unes des joies de la patrie éternelle. De plus, par l'effet d'une magnificence vraiment royale, « le reste », c'est-à-

¹ Sanct. Chrys. *in Matth.* hom. LXIX, n° 3. — ² Coloss. III, 10.
— ³ Psal. VIII, 6. — ⁴ Matth. VI, 33.

dire le seul bonheur véritable que puisse donner la vie présente, « le reste lui est accordé par surcroît. »

1. A l'âme assez haute pour juger sainement des choses, assez pure pour se fermer, comme la sensitive, au moindre souffle du vice, assez délicate et assez tendre pour être meurtrie du plus léger choc des choses humaines, que le monde est à charge ! Et, par suite, que son abandon cause une première et délicieuse joie ! L'âme religieuse s'en échappe comme on fait d'un embrasement. Elle fuit, comme ces habitants d'une terre vaincue et soumise à un joug honteux et écrasant. Ah ! laissez, laissez les âmes chercher dans le silence des cloîtres, le refuge contre les tyrannies sous lesquelles se courbe ignominieusement la foule, et demander à la solitude le bonheur de ne plus voir d'odieux vainqueurs ! Que signifie cette objection aussi persévérante qu'elle est vaine : on peut se sauver dans le monde comme au fond du cloître ? Qui prétend que le monde est à ce point une terre de perdition, une Sodome embrasée, que pas un seul de ses habitants n'échappe au désastre où il s'abîme ? Mais aussi qui osera dire que c'est un sol favorable à la vertu ? qu'elle y croît à l'aise, sans obstacle, sans danger ; qu'elle y atteint une maturité puissante, qu'elle ne s'y dessèche pas au soleil brûlant du vice ; qu'elle n'y est pas foulée sous les tumultes et les dissipations des choses terrestres ? On se sauve dans le monde ; mais l'âme d'élite, l'âme que Dieu appelle à une perfection plus haute, a besoin, pour y atteindre, des règles de la vie religieuse.

Et d'abord, dans le cloître, elle est libre. Quelle chaîne lui est, dans le monde, la vie conjugale ! *Mulier sui corporis potestatem non habet, sed vir ; similiter autem*

vir sui corporis potestatem non habet, sed mulier ¹. Veut-elle vaquer à la prière, se livrer aux méditations saintes, prendre vers le monde supérieur un vol puissant et sublime, elle ne peut, la chair la retient et la captive : *potestatem non habet* ². La vierge qui a brisé cette chaîne, qui vit dans la chair comme n'ayant plus de chair, peut à toute heure, sans entrave, sans rappel, monter vers Dieu et s'unir à lui dans l'étreinte du plus inénarrable amour : *qui adhæret Domino, unus spiritus est* ³. La vierge est sans sollicitude d'aucune sorte. Quel tumulte de pensées, d'inquiétudes, de soucis, remplit l'âme du fidèle engagé dans le mariage ! jamais son âme n'est libre des choses de la terre ; jamais elle ne s'ouvre pleinement à Dieu : *Qui cum uxore est, sollicitus est quæ sunt mundi quomodo placeat uxori, et divisus est..... quæ nupta est cogitat quæ sunt mundi quomodo placeat viro* ⁴. La vierge n'a qu'une pensée comme elle n'a qu'un amour : *elle ne sait qu'une chose, Jésus, et Jésus crucifié* ⁵. Par le vœu de chasteté, elle lui donne son corps et devient, dans une réalité toute mystérieuse, *la vierge chaste, fiancée à un seul qui est Jésus-Christ* ⁶. Par le vœu d'obéissance, elle lui enchaîne ce qu'elle a de plus intime, sa volonté, devenue, comme son « bien-aimé ⁷, » *obéissante jusqu'à la mort* ⁸. Par le vœu de pauvreté elle rejette tout ce qui n'est pas Lui, tout ce qui pourrait la distraire de sa possession, *elle jette tout pour gagner Jésus-Christ* ⁹. La voilà « seule avec lui seule ¹⁰, » loin du monde, loin des créatures, emportée par delà les cieux jusqu'à *Celui qui habite l'inaccessible*

¹ Corinth. vii, 4. — ² I Corinth. vii, 4. — ³ I Corinth. vi, 17. —

⁴ I Corinth. vii, 33. — ⁵ I Cor. ii, 2. — ⁶ II Cor. xi, 2. — ⁷ Cant. —

⁸ Philipp. ii, 8. — ⁹ Philipp. iii, 8. — ¹⁰ Cant.

lumière, et poussant le cri suprême de la puissance et de l'amour: *Qui me séparera de la charité de Jésus-Christ*¹? Telle est la vierge consacrée à Dieu que dépeint saint Paul: *Qui sine uxore est, sollicitus est quæ Domini sunt quomodo placeat Deo. Et mulier innupta et virgo cogitat quæ Dominisunt ut sit sancta corpore et spiritu*². — *Divisus est*³, dit l'Apôtre en parlant du fidèle dans le mariage. La vierge est donc indivise, à Dieu, à son âme, à l'éternité tout entière, et sans distraction ni partage. « Son Bien-Aimé est à elle et elle est toute à lui. » Elle est à lui de corps: *n'ayant d'autre souci que de se conserver sainte de corps*⁴. — *Elle est l'épouse de cet autre Époux qui est ressuscité d'entre les morts, de sorte qu'elle fructifie pour Dieu*⁵. Elle est à lui surtout d'âme et de cœur. Elle dit sans cesse, sans fin: *ma vie dans la chair est une vie tout entière passée dans la foi du Fils de Dieu*⁶. Elle soupire avec le Prophète: « Qu'y a-t-il pour moi dans les cieux, qu'ai-je désiré sur la terre, sinon vous seul, ô mon Dieu⁷? » Elle soupire avec l'Apôtre: *j'aspire à ma dissolution pour être avec le Christ*⁸. Et sa vie présente n'est qu'une vive image de la vie des élus dans le ciel, même pureté, même ferveur, même union en Dieu. Comme eux, elle n'est plus tributaire des mille embarras du monde, des fascinations de ses richesses, de l'ivresse de ses plaisirs, du tumulte de ses affaires, des désespoirs et des défaillances profondes de ses adversités: *elle a trouvé le moyen de prier Dieu sans empêchement*⁹. Au même endroit l'Apôtre ajoute: ce que je vous dis de la virginité, est pour vous procurer de l'honneur¹⁰ Quel

¹ Rom. VIII. — ² I Cor. VII. — ³ I Cor. VII. — ⁴ I Corinth. VII, 34.

— ⁵ Rom. VII, 4. — ⁶ Galat. I, 20. — ⁷ Psal. — ⁸ Philipp. I, 23. —

⁹ I Corinth. VII, 35. — ¹⁰ I Cor. VII, 35.

honneur ! quel honneur dès cette vie ? quelle gloire dans l'autre ! « Voulez-vous entendre les ravissements des vierges sacrées dans les chastes embrassements du Seigneur Jésus ? Écoutez parler la pudique épouse dès le commencement du divin cantique. *Osculetur me osculo oris sui*¹ : Qu'il me baise du baiser de sa bouche. » O amour impétueux de l'épouse ! « Elle ne demande ni l'héritage, ni la récompense ; elle ne demande pas même la doctrine, nous dit le dévot saint Bernard, elle ne demande que le baiser du divin Jésus, à la façon d'une chaste amante qui respire un amour sacré et qui ne veut pas dissimuler l'ardeur qui la presse. » Ah ! ne soupçonnons rien ici de mortel, tout est divin et spirituel. Elle court après le Sauveur Jésus ; elle veut aller recueillir toutes ses paroles, et alors, elle croira baiser sa divine bouche. Elle veut l'embrasser par la charité et elle croit que cet embrassement la rendra heureuse. C'est pourquoi elle le demande avec tant d'ardeur. Mais quel autre peut demander à plus juste titre les saints embrassements de l'Époux des vierges, que la pureté virginale ? C'est à elle qu'il appartient d'embrasser Jésus, parce qu'elle n'a point d'autre époux que lui, et c'est ce qui fait dire à l'Apôtre que ce sont les vierges chastes et pudiques qu'il destine à l'unique époux, qui est le Sauveur, *uni viro*². »

Quelle doit être votre joie, ô vierges sacrées, dans cette mystérieuse union ! Mais quelle gloire vous attend, à l'heure, où, « à ce cri : Voici venir l'époux³ ! » vous serez introduites dans son palais, assises sur son trône, revêtues de ses splendeurs, et comme inondées de ses

¹ Cant. cant. — ² Bossuet, *Serm. sur la virginité*, 2^e point.
— ³ Matth. xxv, 6.

délices et de sa gloire ? Il y a là des retraites cachées ¹, des lointains inaccessibles, des abîmes, des profondeurs de béatitude et de gloire, où les vierges seules peuvent accompagner Jésus-Christ ; « ce sont les vierges qui suivent l'Agneau partout où il va ². » Il y a de mystérieux cantiques qu'elles seules peuvent chanter ; car il y a des ivresses qu'elles seules sont capables de goûter, et des merveilles qu'elles seules peuvent apercevoir, et comme elles sont seules à jouir de ces faveurs réservées, elles sont seules à les pouvoir exprimer dans leurs chants.

2. Descendons de ces sublinités, pour admirer comment la vie religieuse, si austère, si pénible en apparence, fait en réalité goûter le seul bonheur vrai, solide, durable que peut germer le sol maudit de l'exil, et permettre la vie d'épreuves que nous traversons. La vierge échappe à toutes les souffrances inséparables de l'état de mariage et de la vie du monde ; car il est un mot terrible de l'Apôtre qui pèse comme un nuage gros de foudres et de tempêtes, sur le ciel pur et riant d'abord des mariés.

Si vous avez pris une épouse, vous n'avez point péché. Et si la vierge s'est mariée, elle n'a point péché ; mais dans cet état, les tribulations de la chair vous attendent ³. Il y a l'esclavage, il y a le support mutuel parfois si difficile et si pénible ; il y a les dangers, il y a les soucis et les angoisses ; il y a les mille accidents qui font de la vie au milieu du monde un tissu de chagrins et de douleurs : *tribulationem carnis habebunt hujus modi* ⁴ ! Du premier moment au dernier l'épouse est esclave ; esclavage saint

¹ Osée. — ² Apoc. — ³ I Corinth. vii, 28. — ⁴ I Corinth. vii, 28.

et fécond, je le veux, mais enfin esclavage : *mulier potestatem corporis sui non habet*¹. Que lui reste-t-il d'elle-même, de son esprit, de son cœur, de sa volonté, des heures de sa vie, après qu'un époux, des enfants, un ménage, des obligations si multiples, des devoirs si variés, y ont pris chacun sa part, et s'en sont arraché les lambeaux. Ah ! pour l'âme élevée et céleste, que cet esclavage est dur ! Il est des jours où l'âme est prise de mystérieux et véhéments désirs ; la terre lui pèse, le monde supérieur, en lui dévoilant ses charmes, l'excite à un vol plus sublime : Pauvre âme, ces extases solitaires, ces méditations tranquilles et silencieuses, ces heures sereines de Marie aux pieds de Jésus, ne sont plus pour toi ! L'Apôtre lui-même te rappelle à ta chaîne et te remet dans ton esclavage : *Nolite fraudare invicem, nisi forte ex consensu, ad tempus, ut vacetis orationi et iterum revertimini in idipsum*². A côté d'elle, que la vierge est libre ! et quelles douceurs dans cette liberté ! Rien n'enchaîne le vol de son âme, rien ne comprime les élans de son cœur, rien ne dévore les heures de son existence ; elle est à elle-même et à Dieu.

Mais voici où commence surtout cette *tribulation de la chair*³, dont l'Apôtre fait la sombre prophétie. L'union conjugale est le commun dépôt des défauts et des travers des conjoints. Supposons, ce qui, hélas ! ne se réalise que trop souvent, supposons à un mari une femme acariâtre... quel supplice ! A une femme douce et pure, un mari violent et colère, ou débauché, ou dissipateur !..... quelle géhenne ! car la fuite est impossible : *adhærebit uxori suæ, et erunt duo in carne una*⁴.

¹ I Corinth. vii, 4. — ² I Corinth. vii, 5. — ³ I Corinth. vii, 28.
— ⁴ Ephes. v, 31.

Est-il jaloux ? quelle existence pour cette épouse qu'il épie comme une coupable, qu'il tient enchaînée comme une esclave, qui ne respire plus que sur son ordre ! Et sans pousser à ces extrémités, supposons seulement antipathie des caractères, que devient l'intérieur ? que sont les relations quotidiennes ? Ah ! sans doute, c'est l'une des gloires du mariage, un de ses fruits les plus riches, que ce support mutuel de deux époux chrétiens ; mais une gloire qui vaut un martyre, un fruit qui s'achète au prix des plus douloureux efforts ; et c'est ce martyre auquel échappe la virginité.

Et si ces chagrins intimes, souvent poignants, étaient seuls en cause, l'héroïsme de la vertu en devrait faire bon marché ; mais les dangers de l'âme ? mais ces périls de toute sorte, ces écueils redoutables, où tant de vertus se sont brisées ? Qui restera pur, précipité dans la chair si profondément ? Qui dira à ces flots débordés et envahissants : « Vous irez jusque-là, et là vous briserez votre essor impétueux ¹ ! » Quelle foi restera vive au contact de l'incrédulité ? *Unde scis mulier si virum salvum facies* ² ? Qui sait, au contraire, si lui-même ne t'entraînera pas dans le gouffre après lui ? Quelle piété gardera ses tendresses et ses ardeurs divines au milieu des glaces de la vie mondaine ? Quelle âme conservera la grâce dans Sodome ? Et qui, sinon la vierge consacrée à Dieu, en peut fuir la corruption et l'embrasement ? « Telle est dans le monde la confusion et le renversement des principes, telle est la tyrannie du mal ; tels, les flots amoncelés des choses présentes, que bien souvent l'âme ennemie du mal fléchit sous le vice où l'expose la vie conjugale ³. »

¹ Job. xxxviii, 11. — ² I Corinth. vii, 16. — ³ Sanct. Chrys. de *Virgin.* xliii.

*Cogitat quæ sunt mundi*¹. « La multitude des soins, des soucis, des angoisses auxquels nous condamnent une femme et des enfants, ne nous permet plus même un regard vers les cieux ; c'est une tempête, c'est un tourbillon où notre âme violemment emportée, s'abîme et s'engloutit². » Soins de la fortune, tracas des affaires, anxiétés si le succès est compromis, désespoirs si la ruine menace, labeurs incessants pour chasser la pauvreté ou augmenter les revenus ; éducation, établissement des enfants ; inquiétudes incessantes sur leur sort ; quels flots, quelles tempêtes, quels écueils où l'âme chassée loin du port court à chaque instant risque de se perdre !

*Tribulationem carnis habebunt hujus modi*³. C'est le comble. L'horizon d'abord si radieux se rembrunit peu à peu ; l'épreuve s'avance, franchit le seuil, choisit sa victime. Tout est douleur à ce triste foyer ! La mort en a ravagé les joies et brisé d'un coup toutes les espérances ; une catastrophe soudaine, un de ces drames dont la vie du monde est si perpétuellement le théâtre, en a renversé le bonheur pour toujours : *tribulationem habebunt* ! Et tandis que le cloître ne verra couler que les douces et vivifiantes larmes du saint amour, la demeure du monde se couvrira d'un deuil souvent sans allègement ni appui.

Nous arrivons donc une fois encore à ce mot de l'Apôtre qui ouvrit cette étude et ne cessa plus d'en faire le fond : *Qui matrimonio jungit virginem suam bene facit, et qui non jungit melius facit..... De virginibus autem præceptum Domini non habeo : consilium autem*

¹ I Corinth. vii, 34. — ² Sanct. Chrys. *de Virginitate*. —

³ I Corint. vii, 28.

do, tanquam misericordiam consecutus a Domino ut sim fidelis. Existimo hoc bonum esse propter instantem necessitatem, quoniam bonum est homini sic esse..... Porro hoc ad utilitatem vestram dico..... ad id quod honestum est, et quod facultatem præbeat sine impedimento Dominum obsecrandi¹.

¹ I Corinth. vii, *passim*.

CHAPITRE QUINZIÈME

SAINT PAUL

Laissons Dieu lui-même nous révéler son Apôtre, nous tracer notre marche et nous y soutenir. Que ferions-nous seuls engagés dans ces sublinités et ces profondeurs ? Saint Jean Chrysostome compare souvent l'âme de Paul aux immensités de l'océan ou des cieux : c'est pour lui un astre étincelant dont l'œil ne supporte pas l'éclat, bien loin d'en scruter les magnificences. « Quelle parole suffirait à dérouler les mérites de cette âme bienheureuse ? Quelle langue en pourrait parcourir les excellences et les dons ¹ ? » Écoutons donc tomber des lèvres divines la révélation de tant de sainteté et de tant de grandeurs ; demeurons saisis d'admiration, de reconnaissance et d'amour devant ce grand et merveilleux chef-d'œuvre de la grâce de Dieu. A Ananie, qui ne voyait encore en Paul que l'adversaire du Christ et le persécuteur acharné de ses saints, Jésus-Christ découvre ainsi tout le plan de son élection et de toute l'œuvre de sa puissance. « Il va m'être un

¹ Sanct Chrys. *de Laud. Pauli*, hom. I.

vase d'élection : il aura pour mission de porter mon nom devant les peuples et les rois et devant les enfants d'Israël, et je lui montrerai tout ce qu'il lui faudra souffrir pour la gloire de mon nom¹. » Quelle sainteté et quelle mission ! Paul sera un vase d'élection : dans cette âme vont s'écouler tous les dons, toutes les grâces, tous les pouvoirs : dans ce calice sacré, le Christ tout entier descendra et le remplira de sa plénitude. Paul sera le héraut de Jésus-Christ dans le monde entier. A lui le monde ! Aux autres apôtres, sauf Pierre, une portion de l'empire est désignée. A Pierre et à Paul l'univers sans partage. A Pierre, comme roi ; à Paul, comme prédicateur et conquérant. « Il aura pour mission de porter mon nom devant les peuples et les rois et devant les enfants d'Israël. » Une particularité plus saisissante encore de l'élection de saint Paul nous reste à dire et nous est révélée par l'Apôtre lui-même. « Oui, c'est une inébranlable vérité, c'est une vérité absolument digne d'être admise que le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs : desquels moi-même je suis le premier. Et voici le dessein de Dieu en me faisant miséricorde : le Christ Jésus voulut montrer en moi le premier toute sa bonté à former à la vie éternelle ceux qui devaient croire en lui². » Soyons attentifs ; nous voici en face d'un grand œuvre. Jésus-Christ se dispose à verser sur le monde à flots intarissables les dons que sa passion a mérités. Mais avant, pour frapper tous les regards de l'efficacité de sa grâce et de la magnificence de ses dons, il les verse tous dans une âme : il transfigure cette âme ; il la divinise, il la fait étinceler de son propre éclat, et il la présente ensuite à

¹ Act. ix, 15. — ² I Tim. i, 15, 16.

l'admiration du ciel et de la terre, comme un monument de sa miséricorde, comme un triomphe de sa puissance et comme un élu de son cœur : *ut in me primo ostenderet Christus Jesus* ¹.

Voilà d'où nous devons partir, de cette sublimité du plan divin, pour nous faire quelque idée de la grandeur de saint Paul. Guidés par lui-même, nous considérons dans une triple étude ses dons, ses vertus, sa prédication.

I

LES DONs

De merveilleuses lumières, des pouvoirs sans limite, la vue anticipée des cieux, les plus intimes et les plus continuelles communications avec Notre-Seigneur, le don des miracles dans la plus large mesure, telles sont en résumé les grâces qui remplirent *le vase d'élection*, l'âme du bienheureux Paul.

I. — Quelles illuminations dans cette âme ! L'Écriture dit quelque part que Jéhovah « a placé son pavillon dans le soleil ². » N'est-ce pas en plein soleil de la vérité qu'habite son apôtre ? Ou plutôt c'est le soleil même qui étincelle en lui. *Dieu*, dit-il, *étincelle en mon cœur* ³. Et Paul, comme le soleil au firmament du monde, Paul est chargé d'illuminer le ciel des âmes. *Le Dieu qui du sein des ténèbres a fait resplendir la lumière, le même Dieu*

¹ I Tim. I, 15, 16. — ² Psal. XVIII, 6. — ³ II Cor. IV, 6.

resplendit dans mon cœur, afin que j'éclaire le monde des clartés de la science divine reflétées en Jésus-Christ¹. Et quels torrents de lumière jaillissent de ce foyer ! Moi, Paul, prisonnier de Jésus-Christ, pour vous, ô peuples. Peut-être avez-vous appris quelle dispensation de grâces m'a été faite par Dieu en votre faveur. Par révélation, j'ai connu le secret..... et vous avez pu comprendre quelle est mon intelligence du mystère du Christ, mystère qui n'a été connu d'aucune génération parmi les enfants des hommes, comme il l'est maintenant des apôtres et des prophètes dans l'Esprit-Saint..... A moi le dernier des saints a été dispensée cette grâce de découvrir aux nations les inscrutables trésors renfermés dans le Christ, d'éclairer tous les peuples sur l'économie du mystère resté caché dès les siècles dans le sein du Dieu qui a créé toutes choses, et de faire que ces secrets se révèlent par l'Église aux principautés et aux puissances des cieux².

Voilà Paul maître des grands secrets du Très-Haut : voilà l'ambassadeur du ciel auprès de la terre instruit de toutes les affaires du royaume. Le passé n'a plus de ténèbres, ni l'avenir plus de voile, ni le présent plus de problèmes insolubles. Paul plonge partout un regard victorieux. Au berceau de l'humanité, il voit la chute, en analyse les péripéties terribles et en sonde les plaies sanglantes. Emporté dans un vol aussi sublime que l'aigle de Pathmos, il ravit à l'éternité le grand secret qui la remplit tout entière, l'incarnation du Verbe et la rédemption d'un monde coupable par l'expiation d'un Homme-Dieu. La création de l'univers, la formation de l'Église au berceau de l'humanité, les profonds mystères cachés sous la création et l'union de l'homme et de la

¹ II Cor. iv, 6. — ² Ephes. iii.

femme, l'église des patriarches, les harmonies de la mosaïque, la préparation du monde à la venue de son rédempteur et de son roi, Paul a tout vu, tout compris, tout révélé. Mais où sa science est sublime, c'est dans l'exposé du mystère de Jésus-Christ. Quel vol il prend à travers cette immensité ! avec quelle puissance il creuse dans ces abîmes ! et qu'il a bien le droit de s'écrier : *Je fais, moi, profession de ne savoir qu'une chose, Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié* ¹ ! A ce moment où la raison humaine est dans les ténèbres, où la philosophie d'Athènes et de Rome a abouti à la stérilité et souvent à l'extravagance, où la voix des Socrate et des Platon ne se fait plus même entendre, Paul jette au monde les solutions des plus désespérants problèmes, il révèle tout ; il explique tout, sur Dieu, sur l'âme, sur sa destinée. Franchissant les bornes du temps, c'est lui encore qui nous introduit dans les secrets formidables de l'avenir ; nous assistons aux grandes scènes du dernier jour ; la destinée de l'univers se découvre ; l'éternité se montre à nu, et le grand Apôtre ne nous quitte qu'après nous en avoir appris les magnificences et les terreurs.

Et que cette science divine de l'Apôtre est étendue dans son rayonnement ! Elle embrasse tous les siècles ; tous sont illuminés par cet astre qui n'a connu ni vicissitudes, ni déclin. Elle embrasse tous les peuples ; tous, selon l'ordre de Dieu, ont eu Paul pour docteur, et de l'Orient à l'Occident sa grande voix a partout retenti. Mai quoi ! Les anges du ciel ont achevé à son école de s'instruire de la plénitude de nos mystères et ont eu sur l'incarnation et la rédemption du monde leurs dernières illuminations. ²

¹ I Cor. — ² Ephes. III, 10.

Et cette intelligence, éclairée des lumières divines et qui prend un si impétueux essor à travers les espaces de la vérité, est celle qui s'arrête avec une docilité d'enfant devant les limites tracées par Dieu à toute raison créée. Quelle leçon pour nos intelligences orgueilleuses qui frémissent devant le mystère, et se sentent prises en face des défenses divines du vertige de la révolte et de la folie d'une indépendance absolue ! Paul s'arrête, jette sur l'abîme un regard terrifié et s'en revient bénissant Dieu des obscurités dont il nous humilie comme des clartés dont il nous exalte. *O profondeur des trésors de la sagesse et de la science divines ! Combien incompréhensibles ses pensées, et combien inscrutables ses desseins. Qui a pénétré l'idée divine ? Qui s'est pu faire son conseiller¹ ?..... O homme, qui es-tu ? et qu'as-tu à répondre à Dieu² ? — Que personne ne s'y trompe : Si quelqu'un semble un sage parmi vous de la sagesse du siècle, qu'il se fasse insensé pour devenir un sage. Car la sagesse de ce monde est folie devant Dieu³.*

Ah ! que Paul est plus grand dans cette humble et loyale confession de ses impuissances, que nos sages ou nos histrions de sagesse qui ne reconnaissent follement aucune borne à leur science et aucun horizon à leur regard ? Paul, éclairé d'en haut, adore les inaccessibles profondeurs de l'infini : eux, déçus par leurs continuelles erreurs et desservis par une faiblesse qui n'a d'égale que leur suffisance, nous annoncent imprudemment un savoir sans limite, et crient à l'intolérance si nous assignons pour terme à leur regard fini les abîmes inscrutables de l'infini.

¹ Ro.m. xi, 33. — ² Rom. ix, 20. — ³ I Cor. iii, 18.

II. — A ces illuminations divines correspondaient chez l'Apôtre des pouvoirs tout divins. Parlerons-nous de sa puissance sur la nature ? Qu'elle est magnifique déjà ! Comme l'avait chanté le Prophète, « il marche sur l'aspic et le basilic¹ ; » et la vipère n'a pas pour lui de venin. L'océan déchaîne en vain contre lui ses fureurs ; il lui fait rendre ses victimes et change la tempête même en délivrance et en salut². Qu'il est grand encore, lorsqu'enfermé dans les cachots, sa prière suffit à les ébranler jusque dans leurs fondements³ ! A sa voix les portes se brisent et s'entr'ouvrent ; les fers n'ont plus d'étreinte et laissent échapper leurs prisonniers. Ah ! nous serions infini s'il nous fallait redire les puissances de ce divin thaumaturge. Comme son Maître, il est la terreur des puissances infernales ; et elles sont si bien vaincues et dominées par lui, elles sont si bien à ses ordres, qu'il les déchaîne ou les retient à son gré ; il leur enlève par milliers leurs victimes, et parfois en fait les exécuteurs de ses formidables arrêts⁴.

Quelle lutte ! Quel triomphe ! Quel empire sur la superbe philosophie humaine ! Et que tout est extraordinaire et surhumain dans cette domination ! Les sages avaient parlé jusqu'à lui, et parlé en maîtres ; ils avaient fondé des écoles et des académies ; ils tenaient le sceptre des idées et imposaient à tous leurs systèmes. Paul paraît ; il parle : les écoles des sages se ferment : les sages disparaissent ou ne parlent plus que dans le vide ; et Paul peut bientôt s'écrier triomphalement : *Où sont les sages ? où sont les écrivains ? où les chercheurs de sagesse humaine ? Est-ce que Dieu n'a pas rendu folie la sagesse de ce monde*⁵ ? Qui

¹ Act. xxviii. — ² Act. ; — II Cor. — ³ Act. — ⁴ I Cor. v, 5. — ⁵ I Cor. I, 20.

parle encore de Platon? Qui s'en occupe? Qui en sait même le nom? Mais la voix de Paul rassemble les foules, les domine, les abat aux pieds de la sanglante croix de l'Homme-Dieu. Et quelle domination Paul entendait exercer! Plus qu'aucun sage, plus que tous les conquérants, il étreignait l'humanité dans le plus inouï des symboles et la plus étrange des servitudes : il criait au monde : *Nos armes, auxquelles Dieu donne la puissance, renversent les forteresses, détruisent tous les plans, abattent tous les orgueils qui se dressent contre la science de Dieu, réduisent toutes les intelligences en captivité pour en faire les servantes du Christ... Et je puis toujours à mon gré châtier toute désobéissance*¹! Qu'il était obéi ce dominateur tel que la terre n'en avait jamais contemplé ! Ce juif, ce pauvre, ce dénué donnait des ordres à la terre entière, à la superbe Rome comme à la voluptueuse Corinthe, à l'Orient comme à l'Occident, aux grands comme aux esclaves, aux riches comme aux pauvres, aux savants comme aux ignorants, et tous obéissaient plus qu'on avait jamais obéi à la domination d'aucun César. Et quels ordres donnait Paul? ordres écrasants qui renversaient tout ce qu'avait aimé le monde et relevaient tout ce qu'il avait honni et exécré; qui jetaient sur les épaules sanglantes la croix du supplice et arrachaient du cœur toutes les suavités et tous les plaisirs. Et si la pusillanimité ou l'orgueil tardaient à se rendre, Paul, armé de son inconcevable puissance, faisait retentir le bruit de la verge et menaçait cette société ivre de gloire, de voluptés et de jouissance, de la sanglante empreinte du fouet! *Viendrai-je à vous la verge à la main? je vous l'ai dit, je vous le redis encore,*

¹ II Cor. x, 5.

*présent comme absent, je le dis à ceux qui ont péché; je le dis à tous les autres, à mon retour je ne vous épargnerai plus*¹. Mais s'il était fort de sa force coercitive, combien il l'était plus par la soumission et l'entraînement des cœurs ! Oh ! qu'il était aimé ! *Je vous donne ce témoignage, écrivait-il à ses enfants spirituels, que si la chose eût été possible, vous vous fussiez arraché les yeux pour me les donner*² !

La raison d'une telle force dans un tel amour, l'Apôtre nous la révèle au même endroit, en ces mots : *Vous m'avez reçu comme le Christ Jésus*. Voilà Paul, le voilà tout entier, uni au Christ jusqu'à ne plus faire qu'un avec Lui. Qui n'a pas étudié Paul à ce point de vue sublime, ne connaît rien de lui. Jésus-Christ lui est tout : lumière, force, consolation, respiration, vie toute entière : *Mihi vivere Christus*³ ! *Non audeo aliquid loqui eorum quæ per me non efficit Christus*⁴.

Touchant mystère ! Ce Jésus dont l'amour était la vie de Paul ne pouvait, lui non plus, ce semble, se passer de son Apôtre. Un jour, ineffable entre tous, il le ravit à l'exil pour le transporter un instant dans la Patrie, au sein des anges, au pied de son trône et sur son cœur. *Je sais un homme*, disait l'humble Apôtre, tremblant de raconter cette gloire, *je sais un homme dans le Christ; fut-ce dans son corps ou hors de son corps, je l'ignore, Dieu le sait, un homme qui fut ravi jusqu'au troisième ciel. Je sais un homme, fut-ce dans son corps ou hors de son corps, je l'ignore Dieu le sait, qui fut ravi dans le paradis; et il entendit de mystérieuses paroles qu'il est impossible à une bouche humaine de redire*⁵. Que nous manque-t-il pour conclure à la merveilleuse grandeur de saint Paul et à

¹ I Cor. — ² Galat. — ³ Philip. 1 — ⁴ II Cor. — ⁵ II Cor.

l'excellence des dons dont il fut comblé? Il fut plongé vivant dans l'océan de la gloire, et pénétra jusqu'aux profondeurs de la lumière de Dieu : *audivi arcana verba*.

II

LES VERTUS

Que sera cette âme dont Dieu proclame *qu'elle est un vase d'élection*¹? Que sera ce saint qui redescend du ciel sur terre, bien plus étincelant que Moïse revenu de son Sinaï embrasé. Ne prenons pas sur nous une tâche impossible; ne parcourons pas toute la carrière de Paul; bornons-nous ici aux trois vertus qui serviront de fondement à toutes les autres : la foi, l'espérance et la charité. Il y a déjà là des abîmes; il y a là de désespérantes immensités.

I. — L'Apôtre est avant tout et par-dessus tout l'homme de la foi². La foi est sa vie; il la respire pour ainsi parler; elle est sa nourriture de tous les instants. *Il vit de la foi*³. — *Ma vie dans la chair*, dit-il, *c'est une vie toute dans le Fils de Dieu*⁴. La foi lui rend Jésus-Christ si présent, si intime, qu'il *vit dans le Fils de Dieu*⁵. Il raconte de Moïse et des Patriarches⁶ qu'ils vivaient dans la pensée, le désir et l'attente de Jésus-Christ. Ah! qu'il s'est peint lui-même dans ce mot! Et que c'est bien lui qui voyait l'Invisible, et portait sur lui l'ignominie du Christ⁷. Pour lui Jésus-Christ est le centre universel de toutes choses, l'astre souverain autour duquel doit gra-

¹ Exod. xxxiv. — ² B. Paul. *passim*. — ³ Galat. — ⁴ Galat. — ⁵ Galat. — ⁶ Hebr. — ⁷ Hebr. xi.

viter tout ce qui est au ciel et en la terre; le Dominateur que tout reconnaît, le Maître que tout doit servir. *Finis legis Christus*¹. — *Fundamentum aliud nemo potest ponere præter id quod positum est, quod est Christus Jesus*². Aussi sa devise fut-elle toujours : *Vivo in fide Filii Dei*³! Jésus-Christ est toute sa science; savoir Jésus-Christ c'est son unique philosophie : *venu au milieu de vous*, écrit-il aux Corinthiens, *j'ai fait profession de ne savoir qu'une chose : Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié*⁴. Ses pensées sont les pensées de Jésus-Christ : *Sensum Christi habemus*⁵! Il ne connaît pas d'autres sentiments que ceux du Christ, et le cœur de l'Homme-Dieu bat dans sa poitrine quand il s'écrie aux Philippiens : *Ayez donc vous aussi les sentiments de Jésus-Christ*. Que désire-t-il sur la terre ? Rien d'autre que Jésus. Quelle est l'ambition de cette âme magnanime ? Une seule : faire la conquête de Jésus-Christ. *Ce que je regardais autrefois comme des biens, je le trouve aujourd'hui une véritable perte à cause du Christ. Oui, tout m'est perte et détriment au prix de l'éminente science de Jésus-Christ : pour Lui j'ai tout jeté, je regarde tout comme fumier et ordure, pour arriver à la conquête de Jésus-Christ*⁶. C'est là encore, dans cette foi ardente au Christ et dans l'amour que cette foi fait naître, c'est là qu'est le noble et saint martyr du cœur de Paul. Entendez-le exhiler de mystérieuses tristesses... *Ma vie, c'est le Christ, et mourir m'est un gain. Sans doute en continuant de vivre, je fais produire à mon apostolat de nouveaux fruits... Et que choisir, je ne sais, entraîné que je suis en deux sens par deux aspirations contraires... Ah ! que je désire la dissolution de la tombe pour me réunir à Jésus-Christ ! Combien cela me serait meilleur*⁷!

¹ Rom. — ² I Cor. — ³ Gal. — ⁴ I Cor. — ⁵ I Cor. — ⁶ Phil. — ⁷ Phil.

Voilà comme saint Paul vivait en la foi du Fils de Dieu¹ : toujours rempli de toute la plénitude de son Dieu². Et, remarquons-le, ce n'était pas le faux Christ de tant de lâches chrétiens qui ne voulant que le Thabor et jamais le Calvaire se sont fait un Christ de convention, commode à leurs vices, facile à leurs convoitises et muet devant leurs prévarications. Le Christ de Paul est le Christ du Golgotha, de la souffrance, de l'humiliation, de la mort. *J'ai fait profession de ne savoir qu'une chose : Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié*³. Il s'empare de toutes les douleurs de l'Homme-Dieu ; il les fait siennes. Il continue la passion de son Maître, et prétend faire de sa vie une extension de l'expiation de Jésus-Christ : *J'accomplis dans ma chair ce qui manque à la passion du Christ*. La souffrance est sa gloire, son titre de noblesse qu'il produit avec orgueil en face de ses ennemis. *J'ai plus souffert qu'eux ! j'ai subi des fatigues plus écrasantes ; j'ai plus été dans les cachots, brisé de coups au delà de toute mesure, près de la mort toujours. Je meurs tous les jours ! tous les jours je porte sur mon corps la mortification de Jésus-Christ*⁴. Comme son Maître, il subissait l'ignominie ; il était *la balayure du monde et la dérision de tous*⁵. Et, unissant à l'abjection qui le couvrait au dehors l'humilité qui en reconnaît magnaniment la justice, il disait : *Non, je ne suis qu'un avorton !* écho sublime de cette parole de la Victime expiatrice à la croix : *ego sum vermis et non homo !*

Tel fut donc le grand objet de la foi chez l'Apôtre : Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. L'effet de cette foi fut chez lui une invincible force et une joie qu'aucun martyr ne put altérer. Que Paul était fort ! Qu'il était

¹ Galat. — ² Ephes. — ³ I Cor. — ⁴ II Cor. — ⁵ II Cor.

fort quand il engageait contre la terre entière la lutte qui la devait tout entière abattre et transformer ! Or, dans cette lutte, sa seule arme et sa seule puissance, c'est la foi, *audemus semper ! Il est écrit : j'ai cru, voilà pourquoi j'ai parlé*¹. Eh bien ! nous avons nous autres le même esprit de foi, nous avons la même force dans la même foi ; nous aussi nous croyons, *voilà pourquoi nous parlons* ! Qu'il était fort quand il détruisait la sagesse des sages et réduisait à un éternel silence ces lèvres auxquelles le monde était suspendu ! Ici encore sa force, c'était sa foi. *Loquimur in mysterio*². Quand le colosse romain se rua sur lui, et qu'il tomba, comme il l'écrivait, *sous la dent du monstre*, c'est sa foi qui jetait à la Rome des Césars ce triomphal défi : *Verbum Dei non est alligatum*³ ! C'est la foi enfin qui versait au sein des plus affreuses détresses le baume des plus divines suavités : *Je surabonde de joie au milieu de toutes mes souffrances*⁴... — *Ma vie c'est le Christ et mourir m'est un gain*⁵ !

II. — L'espérance est sœur de la foi. Quand le Bien suprême lui est découvert par la foi, elle y aspire, et, prenant son essor, elle y va chercher dans l'extase de l'amour un repos anticipé. Elle est de l'Apôtre cette magnifique parole : *notre vie se passe dans les cieux*⁶. C'est le plus beau cri de l'âme chrétienne en ce monde et le sommet sublime de la vertu d'espérance ; *parler ainsi c'est bien dire qu'on cherche la Patrie*⁷, qu'on ne désire qu'elle, que la terre est un exil, et la vie présente un voyage vers la Cité des cieux. Tel était le bienheureux Apôtre, il s'est peint tout entier lui-même dans

¹ I Cor. — ² I Cor. — ³ II Tim. — ⁴ II Cor. — ⁵ Philipp.
⁶ Philipp. — ⁷ Hebr.

ce qu'il dit des Patriarches de l'ancienne loi : *il demeurait sur la terre de promesse comme sur une terre étrangère, il habitait sous des pavillons... Car il était dans l'attente de la cité aux inébranlables fondements dont l'architecte et le fondateur est Dieu*¹. Paul n'a rien sur la terre. Il gagne son pain de chaque jour avec le travail de ses mains²; parfois l'indigence la plus extrême lui refuse jusqu'au vêtement et jusqu'à la nourriture³. Comme le divin Maître, errant et exilé partout, il n'a pas où reposer sa tête⁴. Mais que ce dénûment lui est cher ! Il est sa richesse : *n'ayant rien je possède tout*⁵, s'écrie-t-il ; il est sa gloire : *quelle est ma gloire, quelle est ma récompense ? c'est qu'annonçant l'Évangile je le fasse sans en rien retirer*⁶. Et pourquoi un détachement si absolu de toute chose ? Il l'a dit : c'est que par avance il vit dans les Cieux. Il est étranger, il est exilé sur la terre ; il attend *Celui qui doit venir et qui ne tardera plus qu'un tout petit peu*⁷. Il soupire après la dissolution de son corps afin d'aller se réunir à son Dieu. Et qu'il est ardent et impétueux dans son espérance ! *Nous osons toujours. Sachant bien que tant que nous habitons ce corps nous cheminons loin du Seigneur, nous osons, nous avons cette volonté ardente de bien plutôt sortir du corps et d'aller au Seigneur*⁸. C'est l'espérance qui le dépouillait de tous les biens de ce monde ; c'est l'espérance qui le tenait sans cesse élevé vers les richesses de l'autre vie ; c'est l'espérance encore qui formait dans son cœur les élans impétueux ou les soupirs doux et tristes dont il appelait sans cesse et sans fin la venue de son Dieu.

¹ Hebr. xi. — ² Act. — ³ II Cor. — ⁴ II Cor. — ⁵ II Cor. — ⁶ II Cor.
— ⁷ Hebr. — ⁸ II Cor.

III. — *La plus excellente des vertus, c'est la charité.* La vie entière de l'Apôtre est le commentaire de ce mot. S'il est l'homme de la foi et de l'espérance, il est plus encore peut-être l'apôtre de la charité. Et d'abord comme il la prêche, et quelle idée sublime il s'en fait ! Elle est le résumé de toute la loi ; elle est le lien de la perfection : tout aboutit à un mot unique, grand mot de la terre comme du ciel, du temps comme de l'éternité, de l'homme comme de Dieu : *tu aimeras !* — Si, dit magnifiquement l'Apôtre, *si je parlais les langues des hommes et celles des anges, et que je n'eusse point la charité, je ne serais plus qu'un airain sonnante et une cymbale retentissante. Et si je possédais la prophétie, et si je pénétrais tous les mystères, et si je possédais la science tout entière, et si j'avais une foi à transporter les montagnes, et que je n'eusse point la charité, je ne suis rien. Et si je distribuais pour la nourriture des pauvres mon bien tout entier, et si je livrais mon corps aux flammes pour en être dévoré, si je n'ai point la charité, rien ne me sert*¹. La charité est fille de Dieu, et seule fait parvenir à Dieu.

Du cœur de l'Apôtre la charité s'échappait en deux flammes, ou plutôt la même flamme enveloppait deux objets : Dieu et l'homme. Comme il aimait Dieu ! Ne revenons pas sur ce que nous avons retracé plus haut de son amour pour le Christ ; ne parcourons pas les Épîtres pour y voir les brûlants vestiges de cet amour : notre course serait sans fin comme le terme que nous chercherions à atteindre. Si nous l'osions, nous dirions que Paul aimait à l'infini ! Écoutons plutôt dans un seul chant, le plus beau qu'ait jamais fait entendre l'amour, comme le résumé sublime de tous les transports dont la

¹ I Cor.

charité ne cessa de remuer ce grand cœur. *Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ ? la tribulation ? l'angoisse ? la faim ? la nudité ? les dangers ? la persécution ? le glaive ? Il est écrit : pour la cause on nous fait mourir tous les jours ; nous voici des brebis destinées à l'égorge-ment ! Mais de tout cela nous restons vainqueurs à cause du Christ qui nous a aimés. J'en suis assuré : ni la mort, ni la vie, ni Anges, ni Principautés, ni Puissances, ni présent, ni avenir, ni force, ni élévation, ni abîme, ni quelque autre créature que ce soit ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu cimenté dans le Christ Jésus Notre Seigneur*¹.

Le même apôtre disait à ses frères : *Cupio vos in viscera Christi*², et encore : *Filioli, quos iterum parturio donec formetur Christus in vobis*³. C'est ainsi que de son amour pour Jésus-Christ naissait, par une extension naturelle, son amour des âmes. Qu'il était tendre et passionné pour ses frères ! Il se compare à la mère et à la nourrice, *quasi si nutrix foveat filios*⁴. Sa charité est comme un feu qui le brûle⁵. Elle rend haletante sa poitrine, et lui entr'ouvre pour ainsi parler le cœur comme les lèvres : *Os nostrum patet ad vos, ô Corinthii ; cor nostrum dilatatum est. Non angustiamini in nobis*⁶ ! L'âme de l'Apôtre connaît toutes les tortures de l'amour, et a longuement savouré les âpres voluptés de ce martyre. Son amour pour les âmes passe sans cesse des craintes aux tristesses, des déceptions aux jalousies magnanimes et aux mystérieux désespoirs⁷, souvent déçu, rarement récompensé, mais conservant ses ardeurs au milieu des glaces qui parfois l'accueillent, et réalisant dans sa plénitude cette définition de la charité que lui-même don-

¹ Rom. — ² Philipp. — ³ Galat. — ⁴ I Thessal. — ⁵ II Cor. — II Cor. — ⁷ II Cor.; — Galat.; — Thessal.

nait aux autres : *Caritas nunquam excidit... Caritas omnia suffert, omnia credit, omnia sperat, omnia sustinet*¹.

Le propre de l'amour dont Dieu nous aime, c'est d'être absolument désintéressé. Telle était, à l'imitation de Dieu, la charité de saint Paul. Il aimait sans jamais un retour sur soi-même. Et quelle magnanimité dans son amour ! A quelles extrémités cet amour savait atteindre ! Il pleure ses plus inconsolables larmes sur ses plus acharnés persécuteurs ; et la blessure toujours saignante de son cœur, il la reçoit de son invincible amour pour le perfide et obstiné peuple juif. *C'est bien la vérité que je dis dans le Christ ; oh ! non, je ne mens pas et ma conscience m'en rend le témoignage dans l'Esprit-Saint : j'ai dans l'âme une immense tristesse : j'ai au cœur une éternelle souffrance*². Et cette torture de l'amour lui fait pousser ce cri que tous les siècles recueillent avec stupéfaction, et dont aucune explication ne peut éclaircir à fond la divine obscurité : *J'aurais voulu devenir anathème pour mes frères*³ !

La charité est ingénieuse. Celle de Paul connaissait toutes les habiletés et les industries de l'amour le plus délicat. Avec quelles précautions il touche les plaies vives ! avec quelle anxiété il emploie l'arme devenue nécessaire de la correction ! Il a flagellé Corinthe, et, dans l'attente de l'amendement, il verse sur cette église des larmes sans consolation⁴. Il a dû frapper un grand scandale des foudres de l'excommunication : son cœur n'a plus de repos ; il se répand en supplications douloureuses afin que le coupable rentre en lui-même et que ses frères lui ouvrent de leur côté les bras de la charité⁵. Quel cri de douleur il pousse sur l'apostasie des Galates !

¹ I Cor. — ² Rom. — ³ Rom. — ⁴ II Cor. — ⁵ II Cor.

Et quand ce cri les a réveillés et sauvés, quelles délicates attentions à cicatriser leurs blessures et à leur faire trouver dans son cœur toujours aimant un baume pour les plaies dont il a dû les meurtrir ! *Si je vous contriste, d'où peut venir ma joie, sinon de celui qui est ainsi contristé par moi ?... Ah ! c'est dans une immense peine, c'est dans l'angoisse du cœur, c'est en versant des torrents de larmes que je vous ai écrit : Ce n'est pas que je veuille vous contrister, mais c'est afin que vous sachiez tout l'amour que je vous porte*¹.

Eh ! quoi donc ! *Où est votre béatitude ? je vous rends ce témoignage que si c'eût été possible, vous vous fussiez arraché les yeux pour me les donner. Mais quoi ! me voici devenu votre ennemi pour vous avoir dit la vérité*² ? Hélas ! *plus j'aime, moins je suis aimé*³ !... Allons donc, ô mes fils ! *puisque vous avez tout mon amour, c'est à des fils que je parle, dilatez vous aussi vos cœurs*⁴ ! Ne croyons-nous pas entendre un brûlant écho des plaintes de l'Homme-Dieu appelant dans ses bras, sous ses ailes, la déicide Jérusalem, et voir les larmes d'amour qui coulaient si intarissables des yeux de *Celui qui est la charité* ?

¹ II Cor. — ² Galat. — ³ II Cor. — ⁴ II Cor.

III

LA PAROLE

Voici en quels termes magnifiques saint Jean Chrysostome célébrait cette grande et divine parole : « O Paul, char triomphal qui portait l'Évangile aux extrémités du monde, organe du Christ, foyer des plus resplendissantes lumières, porte-voix sacré d'où s'échappaient des paroles terrifiantes au démon comme autant de tonnerres, et d'autres magnanimes comme celles-ci : *J'aspire à être anathème pour mes frères !* paroles qui retentissaient sans honte ni défaillance devant les rois, paroles qui entraînaient les captifs par milliers, purifièrent le monde, dissipèrent les maladies, chassèrent le crime et ramenèrent la vérité¹. »

I. — Si nous voulions ici analyser *le fond* de la prédication de l'Apôtre, nous nous condamnerions à des redites inutiles, puisque plus haut nous avons été amené à en retracer le grandiose ensemble ; mais nous ne pouvons taire une bien importante remarque à l'adresse des prédicateurs. Hélas ! parler de la chaire à notre époque, n'est-ce pas trop souvent s'exposer à faire à l'éloquence chrétienne un procès trop mérité ? Nous avons cédé le noble et austère terrain du dogme et de la morale chrétiennes ; nous avons capitulé en face

¹ S. Chr. *in Epist. ad Rom.* hom. xxxii.; *id.*, *in Epist. II ad Tim.* hom. iv

des exigences de nos auditoires frivoles et déchristianisés. Pour les captiver, nous nous sommes laissé entraîner à leur pente, et sommes devenus les esclaves de leur mondanité. Qu'avons-nous vu ? et que voyons-nous encore ? Des auditoires que nous oserions presque appeler scandaleux formés par la seule mondanité d'une parole abaissée, par les excentricités les plus étranges, parfois même par les affadissements d'un naturalisme sans retenue. Les plus jeunes ont cru voir la vraie route et s'y sont jetés, sans s'apercevoir que former un auditoire n'est rien si les âmes s'en retournent affamées de bonne doctrine et rassasiées de malsaines niaiseries. Que c'est là trahir, en se prêchant soi-même, le Dieu dont nous sommes les ambassadeurs et les hérauts ! Plusieurs, succombant à une méprise aussi désastreuse qu'étonnante, ont transporté à l'homélie et au prône le genre nouveau et tout spécial des *conférences*, et, séduits par l'éclat d'une grande parole, ils en ont partout, à tout auditoire, en toute circonstance, à tort et à travers, fait retentir, par morceaux dénaturés, les échos maladroits. *Non ita didicistis Christum !* Il est temps de remonter avec courage cette pente dangereuse ; de donner aux fidèles la vraie doctrine dont nous devons être les incorruptibles dépositaires, *non adulterantes verbum Dei*. Mais pour cela l'étude sérieuse des Écritures nous est indispensable, là est pour nous l'unique source du bien dire ; là l'arsenal de nos armes, le dépôt de nos richesses et le bouquet de nos fleurs. Ah ! si nous les savions habilement cueillir ! Avec quelle facilité nous posséderions la précieuse et noble science de captiver et de transporter un auditoire, tout en lui versant à flots la doctrine du salut. Étudions l'Écriture, et entre tous nos livres saints donnons à saint Paul la plus large part de

méditations : *Hæc meditare : in his esto... Attende tibi et doctrinæ, insta in illis. Hoc enim faciens et te ipsum saluum facies, et eos qui te audiunt*¹.

L'Apôtre ne poursuit jamais qu'un but et n'a dans sa prédication qu'une préoccupation unique : inculquer dans les âmes nos grands dogmes chrétiens et nos fortes vérités morales. Et telle est chez lui l'inflexible fermeté de cette marche, qu'il tourne tout, jusqu'aux plus insignifiantes circonstances, à ce terme unique. Tout rappelle sur ses lèvres et sous sa plume les mystères de l'incarnation et de la rédemption; les destinées divines de l'âme régénérée, celles de la chair ointe de l'onction des sacrements; Dieu, l'homme, le monde dans le passé de leurs œuvres et l'avenir de leur gloire; et en regard, les devoirs qu'imposent la destinée si divine de l'homme et les dévouements si extraordinaires de l'Homme-Dieu, les vertus qui sauvent, les vices qui précipitent dans la perdition; les obligations multiples du chrétien en face de Dieu, de lui-même, de ses semblables; les obligations plus multiples et plus variées encore qui s'imposent à chaque position, à chaque état de fortune, à chaque âge, à chaque sexe, à chaque condition : *Præcipe hæc et doce*².

Et ce double objet de toute bonne prédication, le dogme et la morale, l'Apôtre les traite toujours concurremment. Après avoir entraîné la conviction par l'exposé du dogme, il dirige la volonté sur le chemin où il vient de la pousser par l'énoncé des devoirs et l'explication de tous les points de la législation divine. Sans l'exposé du dogme, le devoir chancelle sans appui; sans l'énoncé du devoir, le dogme demeure sans fécondité et sans fruit.

¹ I Tim. — ² I Tim. iv, 11.

II. — Saint Paul fut-il éloquent ? Que d'explications embarrassées, souvent même que d'erreurs ont répondu à cette question ! A vrai dire, si on lit, sans les assez comprendre et surtout sans faire d'indispensables distinctions, plusieurs passages des divines Épîtres, on penche assez volontiers vers la réponse négative. Saint Paul, en effet, rejette avec une vivacité extrême tout ce qui le pourrait faire passer pour un beau et élégant diseur ; il se donne pour un ennemi déclaré de l'éloquence humaine, se refuse le don du bien dire, et, content de ne *savoir que Jésus-Christ*, renonce à toute autre science. Il va même jusqu'à s'appeler *imperitus sermone*. Il prêche, dit-il, *mais non pas avec l'habileté de la parole*¹ ; *ses discours et sa prédication ne sont pas fondés sur les moyens de l'éloquence humaine*². Il n'a rien des charmes dont l'orateur se pare et qui lui servent à captiver un auditoire : *præsentia corporis infirma et sermo contemptibilis*. Devons-nous, d'après toutes ces expressions, refuser à saint Paul l'éloquence ? Assurément non. S'il fait profession de refuser ce que donnent les qualités extérieures ; s'il rejette les arguments et les moyens de persuasion empruntés à la science profane, renonce-t-il à éclairer, à échauffer, à entraîner, à briser les résistances de la volonté, à faire jaillir du cœur des émotions salutaires et des yeux les brûlantes larmes du repentir ? Dit-il quelque part qu'il parle et écrit froidement, sans persuasion, ni émotion, ni feu, ni entraînement ? Or, s'il est tout lumière et tout feu, s'il est, ce que nous le retrouvons toujours, véhément, plein d'unction, débordant de zèle et d'amour ; s'il arrache des larmes, s'il provoque de puissants retours de la volonté

¹ I Cor. I, 17. — ² I Cor. II, 4.

et du cœur, s'il fait triompher les causes les plus difficiles et les plus désespérées, qu'est-ce que tout cela, sinon l'éloquence, et la plus haute et la plus vraie éloquence ? Oui certes, Paul fut éloquent, et ce n'est qu'ainsi que peuvent s'entendre les paroles de Bossuet : « Saint Paul rejette tous les artifices de la rhétorique ; son discours, bien loin de couler avec cette douceur agréable, avec cette égalité tempérée que nous admirons dans les orateurs, paraît inégal et sans suite à ceux qui ne l'ont pas assez pénétré ; et les délicats de la terre, qui ont, disent-ils, les oreilles fines, sont offensés de la dureté de son style irrégulier. Mais, mes frères, n'en rougissons pas. Le discours de l'Apôtre est simple, mais ses pensées sont toutes divines. S'il ignore la rhétorique, s'il méprise la philosophie, Jésus-Christ lui tient lieu de tout, et son nom qu'il a toujours à la bouche, ses mystères qu'il traite si divinement, rendront sa simplicité toute-puissante. Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs ; et, malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'Aréopage en l'école de ce barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes ; il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains en la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix, et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul adressée à ses concitoyens que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron. Et d'où vient cela, chrétiens

C'est que Paul a des moyens pour persuader que la Grèce n'enseigne pas et que Rome n'a pas appris. »

S'il nous restait quelque hésitation, écoutons saint Jean Chrysostome, celui de tous qui a le plus étudié saint Paul et l'a le mieux compris. « On est ignorant de deux manières : ou parce qu'on ignore les raffinements de l'art du bien dire ; ou parce qu'on n'est pas en mesure de défendre les dogmes de la vérité. Or, c'est sous le premier rapport seulement que saint Paul se déclare ignorant... Qu'on n'aille pas, pour excuser sa négligence et sa paresse, ravir à cet illustre Apôtre le plus grand de ses dons et sa plus magnifique gloire. Et comment, je vous prie, confondit-il les Juifs de Damas, alors qu'il n'avait fait encore aucun de ses miracles ? Comment renversa-t-il la sagesse humaine ? Pourquoi dut-il fuir à Tarse, n'est-ce pas pour avoir confondu ses adversaires ? N'est-ce pas pour les avoir si victorieusement réduits que dans leur rage furieuse ils cherchaient à le faire mourir ? Pourtant pas un miracle n'est opéré encore, et il est impossible d'attribuer à sa puissance surnaturelle l'admiration des peuples, et la défaite de ses contradicteurs au prestige que ses miracles lui obtenaient. Sa seule arme est jusqu'ici l'arme de la parole. A Antioche, comment défendait-il contre les judaïsants l'intégrité du dogme ? N'est-ce pas à Athènes, le centre même de toutes les superstitions, qu'un discours de Paul entraîna à sa suite un membre de l'Aréopage et son épouse ? Quand cet Eutyque se précipita du haut d'une fenêtre, pourquoi cette chute, sinon parce que les forces défailaient avant l'attention et le plaisir dans ces discours prolongés jusque bien avant dans la nuit ?.... Les miracles purent bien faire passer Paul et Barnabé pour des dieux ; mais que Paul fût pris pour Mercure, ce n'est

plus aux miracles, c'est à l'éloquence seule qu'il le faut attribuer. Qui a valu à ce bienheureux Apôtre la supériorité sur les autres, et cette gloire qui de bouche en bouche vole par tout l'univers, et cette admiration que lui vouent, non pas seulement les chrétiens, mais les païens et les Juifs; n'est-ce pas la vertu divine de ces Épîtres, où tous, et avant et après, et jusqu'au dernier avènement du Christ, puiseront tous les trésors de la doctrine : source merveilleuse qui ne tarira pas tant que subsistera le genre humain¹. »

Parcourons donc un instant ces Épîtres, rien ne vaudra ce coup d'œil quelque rapide qu'il puisse être. Ce qui frappe pour peu que l'on creuse dans ce texte, si muet et si rebutant à qui l'étudie superficiellement, c'est une étonnante et toute divine grandeur. Sans cesse emporté dans les immensités du plan divin, il rapporte de ces grands spectacles je ne sais quoi *de vaste, d'étendu, de sublime, de profond*. Grandeur devant laquelle l'âme demeure interdite et frappée; car cette grandeur est toute dans les choses et non dans les mots. Lisez cette annonce des effets de la rédemption. *Que Dieu, le Père de Notre Seigneur Jésus-Christ, le Père de la gloire, vous donne l'esprit de sagesse et de révélation, afin que vous le puissiez connaître : qu'il illumine les yeux de votre cœur et que vous puissiez comprendre quelle est l'espérance attachée à son appel, et quels sont les trésors de gloire de l'héritage qu'il donne à ses saints, et quelle est l'immensité de la puissance qu'il a déployée en nous, les croyants; puissance en rapport avec celle dont il a usé en Jésus-Christ lorsqu'il l'a ressuscité d'entre les morts; qu'il l'a placé à sa droite au plus haut des cieux au-dessus de*

¹ Sanctus Chrysost. *De sacerdot.*, lib. IV, cap. iv.

*toute Principauté, de toute Puissance, de toute Vertu, de toute Domination, de tout ce qui a un nom, non-seulement en ces siècles, mais dans les siècles futurs*¹. Avec quelle majesté il fait apparaître, au début de l'Épître aux Hébreux, la royauté, la divinité, la prééminence du Verbe incarné² ! En quels termes grandioses il dépeint la charité de Dieu : *Je tombe à genoux devant le Père de Notre Seigneur Jésus-Christ de qui descend toute paternité au ciel et sur la terre..... afin qu'il vous donne de comprendre la largeur, la longueur, la sublimité, la profondeur*³..... Qu'il est beau encore, lorsque, voulant représenter la grandeur du chrétien au milieu de la création et la splendeur de ses espérances, il montre l'univers tout entier dans le gémissement de l'attente et le mystérieux tressaillement du désir ! Et que serait-ce si nous relevions une à une tant d'expressions isolées qui sont à elles seules des traits admirables de grandeur et de génie ?

Mais si l'Apôtre excelle dans la magnificence de la pensée et souvent de l'expression, le propre de son génie est néanmoins l'énergie et la véhémence. La difficulté n'est ici que de repousser de trop nombreux souvenirs. Sa nature est impétueuse ; son âme est de feu, et l'élément surnaturel vient encore ajouter à de si puissantes saillies : la foi l'émeut jusqu'au plus profond des entrailles ; la charité le presse d'un irrésistible aiguillon ; le zèle le brûle ; la vue du péché le fait bondir, et le scandale lui arrache des rugissements terribles. *Qui est infirme que je ne souffre ? qui est scandalisé que je ne sente en moi un feu dévorant*⁴ ? Écoutez-le, reprochant au clergé de Corinthe sa coupable faiblesse envers l'incestueux. *Il n'est bruit parmi vous que d'une fornication et*

¹ Ephes. — ² Hébr. I. — ³ Ephes. — ⁴ II Cor.

une fornication telle que les infidèles eux-mêmes ne la commettent pas... et vous autres je vous trouve enflés d'orgueil! Et vous n'êtes pas dans le deuil!... Quoi donc! Est-ce la verge à la main qu'il me faut venir à vous¹?... Quelle énergie encore quand il réprime le scandale des procès à Corinthe! L'on ose, quand il survient un différend avec un frère, recourir aux tribunaux des iniques et non à celui des saints... Mais quoi! c'est un frère qui plaide contre un frère! et cela devant des juges païens! Vous avez toutes sortes de torts dans ces procès que vous vous intétez ainsi entre vous. Ah! que ne savez-vous supporter une injustice! que ne savez-vous éprouver patiemment un dommage! Mais non! c'est vous mêmes qui faites ce tort; c'est vous-mêmes qui causez ce dommage! et à des frères! Vous ne savez donc pas que les iniques ne posséderont pas le royaume de Dieu²? Avec quelle véhémence il s'emporte contre les scandaleux; avec quelle vivacité de peinture et quelle impétuosité de mouvements il leur montre la gravité du crime dont ils se rendent coupables! Mais nous serions infini s'il nous fallait signaler seulement tous ces passages.

La vivacité fait encore l'un des traits distinctifs de l'éloquence de saint Paul. Impossible de rencontrer, dans tout le cours des divines Épîtres, rien de traînant ni de froid : partout une plume rapide et alerte qui court, vole, se précipite droit au but; pose et résout l'objection, renverse les prétextes, déconcerte l'opposition et brise bientôt tout obstacle. On dirait l'un de ces habiles et vigoureux lutteurs qui porte plus vite les coups que l'adversaire ne peut les parer. Voyez-le lutter corps à corps avec les faux Apôtres ses contradicteurs, et renverser dans le plus rapide pugilat tout ce qu'ils opposaient de

¹ I Cor. — ² I Cor.

ressources contre lui. *Ils sont Hébreux? moi aussi. Israélites? moi aussi. Fils d'Abraham? moi aussi. Ministres de Jésus-Christ? dussé-je parler avec peu de mesure, je le suis plus qu'eux. J'ai plus travaillé; plus subi de cachots; j'ai reçu des coups sans nombre, à chaque instant près de la mort. Des Juifs, j'ai reçu les quarante coups moins un; trois fois j'ai été battu de verges; trois fois j'ai fait naufrage, abîmé une nuit et un jour dans les flots. Courses incessantes; périls des fleuves; périls des voleurs; périls des Juifs; périls des infidèles; périls dans la cité; périls dans la solitude; périls sur l'Océan? périls au milieu des faux frères; continuellement dans les travaux, les peines, les veilles, la faim et la soif, les jeûnes de tous les jours, le froid et la nudité¹. Qu'on lise encore ce passage de la première Épître aux Corinthiens, où il montre dans un exposé si rapide tout ce que lui fait éprouver de privations la crainte du scandale des faibles, alors qu'il refusait des fidèles de Corinthe sa nourriture et son entretien. Ne suis-je pas libre? ne suis-je pas Apôtre; n'ai-je pas vu Notre Seigneur Jésus-Christ? Et vous-mêmes n'êtes-vous pas mon œuvre dans le Seigneur? Et si d'autres peuples ne m'ont pas pour Apôtre, pour vous au moins je le suis. Eh bien! je n'ai pas la faculté de manger et de boire?... Qui guerroye en se payant sa propre solde? Qui plante la vigne sans manger de son fruit? Qui paît le troupeau sans se nourrir du lait du troupeau?... Mais moi je n'ai pas voulu user de ce droit... et quand j'étais libre et indépendant de tous, je me suis fait l'esclave de tous². Se peut-il une parole plus alerte et plus incisive?*

A cette vivacité, à ce mordant qui lui est habituel, l'Apôtre joint une autre qualité éminente de l'éloquence,

¹ II Cor. — ² I Cor.

la variété de ton. Cette variété ne vient pas chez lui du calcul et de l'étude du rhéteur; elle sort toute faite des entrailles mêmes du sujet, de la variété des effets qu'il poursuit, et des multiples émotions dont son âme est saisie tour à tour. Il donnait le précepte de cette variété de ton quand il disait au disciple qu'il formait à la prédication : *prædica Verbum... argue, obsecra, increpa*. Voilà ce qu'il pratiquait lui-même, et ce qui rend la lecture de ses Épîtres si facile et si agréable. Tout lui sert pour arriver à son but, qui est toujours la conversion des âmes, le renversement du péché, l'établissement du règne de Dieu. Quand il a illuminé l'intelligence, il fait de la volonté un siège puissant, lui livrant coup sur coup et de tous les côtés de son enceinte, des assauts impétueux : prières, supplications, menaces, insinuations, larmes, douce flatterie, reproche amer, parfois même ironie sanglante, tout est mis en œuvre à la fois. Qu'on étudie seulement les épîtres aux Corinthiens et aux Galates, cette variété si nécessaire et si puissante chez l'orateur apparaîtra dans toute sa vivante réalité.

L'apôtre, sans la jamais chercher, trouve fréquemment l'image dans ce qu'elle a de plus grandiose, de plus délicat, de plus brillant, de plus gracieux et de plus doux. Quel charme dans ce remerciement qu'il adresse aux Philippiens en retour de quelque aumône. *Vos sentiments pour moi ont poussé de nouvelles fleurs!* Quelle grâce dans cette définition de la vie chrétienne : *le parfum de Jésus-Christ!* Quel éclat dans cette autre : *vos estis lux in Domino... filii lucis et dei... lucetis sicut luminaria in mundo*. Quelle magnificence dans cette comparaison : *Deus qui dixit de tenebris lucem splendescere ipse illuxit in cordibus nostris ad illuminationem scientiæ claritatis Dei in facie Christi Jesu!* Quelles sombres teintes,

quel éclat sinistre et quelle énergie formidable revêtent ces autres : il dit des incrédules : *tenebris obscuratum habentes intellectum* : il prédit ainsi la ruine du fidèle apostat et obstiné : *terra sæpe venientem super se bibens imbrem, et generans herbam opportunam illis a quibus colitur, accipit benedictionem a Deo. Proferens autem spinas ac tribulos reproba est, et maledicto proxima : cujus consummatio in combustionem*. Pour lui, pécher et renier la loi et la foi chrétiennes, c'est *fouler sous ses pieds le Fils de Dieu* ; et le crime comme le malheur du communiant sacrilège, il en fait d'un mot toucher toute l'horreur : *Celui-là, dit-il, il boit et il mange sa propre condamnation !*

N'ayons garde, en terminant, d'oublier ce qui donne à l'éloquence sa principale force et son plus précieux fruit : la puissance du raisonnement et l'irrésistible entraînement de l'argumentation. La place nous manque pour multiplier les exemples, mais un seul fera saisir amplement, avec la justesse de notre assertion, ce dernier trait de l'éloquence du divin Apôtre. Il saisit les Juifs dans le prétexte qu'ils apportent à leur incrédulité : ils n'ont pas eu, disent-ils, la facilité de la conversion et du salut. L'Apôtre met ainsi en scène à la fois l'objection et la réponse.

Tout homme qui croit en Jésus-Christ ne sera point confondu. Pas de distinction entre Juifs et Gentils, c'est le même Dieu pour tous, riche envers tous ceux qui l'invoquent. Car quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. — Mais comment invoquer Celui en lequel on ne croit pas ? Et comment croire à Celui dont on n'a pas entendu parler ? et comment entendre si nul ne prêche ? Et comment prêcher si l'on n'en a reçu mission ? — Il est écrit : qu'elle est belle la marche de ceux qui évangélisent

la paix, qui annoncent la bonne nouvelle ! — Mais tous ne se soumettent pas à l'Évangile. — Mais Isaïe n'a-t-il pas dit : Seigneur qui a cru à notre parole ? Ainsi donc la foi vient de l'ouïe, et l'ouïe de la prédication que l'on fait du Christ. Mais quoi ! ai-je à leur dire, ils n'ont pas entendu ! Mais le bruit de leur voix a rempli le monde ; et leur parole a volé jusqu'aux extrémités de la terre ! Voici encore ce que j'ai à leur dire : est-il possible qu'Israël n'ait rien entendu ? ah ! Moïse en a le premier fait la prophétie ¹...

Admirable parole ; prodigieuse puissance ; fécondité merveilleuse de la sainteté et de la foi : voilà tout l'Apôtre ; le voilà tel qu'il vient de se montrer à nous. « Il criait au monde : *Soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même de Jésus-Christ.* Imitons le bienheureux Paul ; ne nous contentons pas de l'admiration et de l'étonnement en face de ses trophées ; méritons au sortir de ce monde de l'aller contempler et de partager la gloire de son inénarrable triomphe ². »

¹ Rom. x. — ² Sanct. Chrysost., in Epist. ad Rom. hom. xxxii.

CHAPITRE SEIZIÈME

EXPLICATION DES TEXTES

Bien que le but et le plan de cet ouvrage ni ne réclament ni même ne permettent la discussion détaillée des textes, nous croyons néanmoins devoir nous arrêter sur quelques-uns ou plus importants ou plus difficiles.

I

Rom. I, 4. *Prædestinatus est Filius Dei.* — Tom. I, p. 128.

Deux interprétations très-distinctes ont été faites de ce verset. L'une plus profonde, mais aussi plus difficile, plus exposée à de sérieuses difficultés, a été généralement suivie par les Pères et les interprètes latins. La seconde, fondée sur le texte grec, plus simple, s'harmonisant parfaitement avec le contexte, est celle de saint Jean Chrysostome et des docteurs de l'Église grecque qui l'ont suivi. C'est elle que nous avons développée.

Un mot sur chacune. La première adopte le mot *prædestinatus*, et elle l'applique à Jésus-Christ, dans ce sens

que, dès l'éternité, Dieu avait résolu l'incarnation de son Fils. Dès les siècles éternels il était arrêté, dans les divins conseils, que celui qui devait être Jésus-Christ serait Fils de Dieu, que celui qui devait naître du sang de David, être homme parfait, serait en même temps vrai et naturel Fils de Dieu, homme et Dieu tout ensemble ; du sang de David et prenant avec ce sang les faiblesses et les misères de l'humanité : vrai Fils de Dieu et comme tel possédant la force, la sainteté, la vie : *in virtute, secundum spiritum sanctificationis, ex resurrectione mortuorum.*

On ne peut se dissimuler que cette interprétation est pénible et que l'on est à peine satisfait de la manière dont elle se tire de la difficulté principale, qui est d'expliquer le *prædestinatus Filius Dei.*

Le commentaire des Grecs se fonde sur ce que leur texte, au lieu de *prædestinatus*, donne *definitus, determinatus, declaratus*. Partant de là, leur explication est aussi facile que bien suivie, se liant parfaitement avec ce qui précède et ce qui suit du contexte. Elle se restreint à montrer par divers genres de preuves que le Christ prêché au monde, est tout ensemble vrai homme et vrai Dieu. Vrai homme, puisqu'il est de la famille, du sang de David : *factus est ex semine David secundum carnem* ; vrai Dieu aussi et voici le triple signe auquel le monde put reconnaître en lui un Dieu : 1° Il faisait des miracles et les faisait pour témoigner de sa divinité, *declaratus est Filius Dei in virtute*. 2° Tout en lui respirait une sainteté divine, sa vie, sa prédication, sa doctrine, ses œuvres. Il remettait les péchés : œuvre divine ; il transformait les âmes : œuvre éminemment divine ; il versait à flots inépuisables sur le monde les grâces de sainteté qui le purifiaient et le transfigu-

raient : toujours œuvre divine, *declaratus est Filius Dei secundum spiritum sanctificationis*. 3° Enfin, il accomplit l'acte divin par excellence, il se ressuscite par sa propre et incommunicable vertu : *declaratus est Filius Dei ex resurrectione mortuorum*.

Voici le texte même de saint Chrysostome, dont nous avons suivi pas à pas l'interprétation. *Qui definitus est Filius Dei, etc. Quid sibi vult illud definitus? Ostensus, declaratus, indicatus, confessus, omnium judicio et calculo. a prophetis, ab inexpectato ortu secundum carnem, a potentia signorum, a spiritu per quem sanctificationem dedit, a resurrectione qua mortis tyrannidem solvit*⁵.

II

Rom. vii, 7-15.

Tout ce passage, d'une interprétation délicate et difficile, ne se peut sûrement commenter qu'à la condition de bien appliquer les deux règles suivantes d'interprétation : 1° L'Esprit-Saint dans l'Écriture s'accommode fréquemment à nos manières de parler, emprunte nos tournures, use de nos images, et se conforme aux sentiments, aux émotions de l'âme, aux circonstances des choses qui parfois prêtent à nos pensées et à nos paroles une portée et un sens tout spécial. 2° L'étude du contexte, la connaissance du but que poursuit l'écrivain et des moyens qu'il emploie pour l'atteindre, sont indispensables pour forcer ou restreindre la valeur des expressions et fixer leur véritable signification.

Que prétend l'Apôtre dans le passage qui nous occupe ? désabuser les Juifs de leur entêtement à placer le salut

dans la Loi mosaïque. A quoi bon Jésus-Christ, si Moïse donne la sanctification et le salut ? Aussi tous les efforts de saint Paul se concentrent en ce point unique : montrer d'une manière vive et forte l'insuffisance de la loi. De là des expressions poussées à l'extrême, des affirmations absolues, des façons de parler qui, prises à la lettre, seraient outrées, mais ne font, connus le contexte et le but, que mettre mieux en relief le fond de la pensée et l'exposé de la thèse.

Peccatum non cognovi nisi per legem. Sans doute la Loi mosaïque, en précisant la loi naturelle, fit mieux connaître la transgression de cette loi ; mais avant le Décalogue, l'homme avait la loi écrite dans son cœur, et connaissait que sa transgression était péché.

Sine lege peccatum mortuum erat. La Loi mosaïque sans doute, plus elle précisait la volonté divine, plus elle éclairait l'homme sur les défenses enjointes, plus aussi, du même coup, elle irritait l'appétit mauvais et donnait de vie au péché. Néanmoins, avant la loi, le péché ne vivait que trop bien dans le monde. C'est avec la même restriction qu'il faut entendre ces autres paroles : *cum venisset mandatum peccatum revixit*. *Revixit*, c'est-à-dire : il sortit d'un assoupissement et d'un silence relatifs où le laissait une conscience endormie elle-même, et couverte d'une demi-obscurité.

Inventum est mihi mandatum, quod erat ad vitam, hoc esse ad mortem. L'Apôtre a lui-même écarté le mauvais sens que l'on pourrait donner à cette phrase, quand il ajoute : *Scimus quia lex quidem sancta, et mandatum sanctum, justum et bonum.* La Loi mosaïque ne tuait pas, mais comme Dieu ne lui avait nullement donné la force et la mission de vivifier, elle ne pouvait que laisser dans la mort ceux que le péché y avait précipités.

III

Rom. VIII.

Ce chapitre VIII mérite une mention et un exposé tout spéciaux. Car nous sommes ici en face de l'une des plus vastes et des plus profondes pages de toute l'Écriture. Ce grand chapitre est comme l'exposé entier de la Rédemption. Il se divise en deux parties qui traitent, la première, la thèse générale de la Rédemption ; la seconde, la question spéciale de la *douleur* transfigurée par la grâce de Jésus-Christ.

I. *Élévation et déification de l'homme par la Rédemption de Jésus-Christ.* Quatre degrés conduisent l'homme de sa déchéance originelle aux splendeurs de sa vie déifique.

1. La rédemption lui rend l'*innocence* : mais elle la lui rend à la condition expresse que quittant la vie terrestre et animale, l'homme mènera la vie élevée et céleste dans laquelle le fixe sa vocation. *Nihil damnationis est iis qui sunt in Christo Jesu — qui non secundum carnem ambulant.* Toute la première partie du chapitre est en germe dans ce premier verset. Avant tout il fallait l'Incarnation du Verbe, l'inoculation, si l'on peut s'exprimer ainsi, de sa sainteté et de ses mérites dans l'humanité. Il faut être enté dans Jésus-Christ ; *iis qui sunt in Christo Jesu.* En dehors de Jésus-Christ, trois abîmes se rencontrent où le salut de l'homme s'engloutira à jamais : un péché qui souille et tue tout ; une nature subjuguée et impuissante ; une loi figurative trop faible pour guérir

et vivifier : *Infirmabatur per carnem* : — *lex peccati et mortis* : — *impossibile erat legi* ¹ (*Mosaïcæ*). C'est à cette triple cause de mort que Jésus-Christ est venu opposer sa victorieuse vie : *lex spiritus vitæ in Christo Jesu liberavit* ².

Mais la condition est posée, absolue, indéclinable : vivre d'une manière spirituelle et céleste ; abdiquer la vie animale de l'incrédule et du sensualiste. Et voici la raison décisive de cette incompatibilité entre la rénovation divine en Jésus-Christ et la vie purement animale. Cette vie est en opposition formelle avec Dieu, la loi de Dieu, le dessein de Dieu, et aboutit au terme le plus éloigné de Dieu, la mort ³.

2. L'âme est sauvée par l'innocence que la Rédemption lui apporte. La chair le sera à son tour par la résurrection et l'immortalité dont le dote cette même Rédemption. Par l'effet de la Rédemption, un triple principe de résurrection est déposé dans la chair. 1^o La grâce dont le propre est de vivifier tout ce qu'elle touche : par la grâce l'âme vit d'une vie divine, et de l'âme ce flot de vie s'écoule sur le corps pour le revêtir d'immortalité. *Spiritus vivit propter justificationem*. 2^o Les opérations de l'Esprit-Saint dans la chair. C'est sur la chair que coule l'eau baptismale ; sur la chair que l'huile sainte marque son empreinte ; c'est dans la chair comme en un glorieux théâtre que se déroulent tous les mystères de notre sanctification. La chair gardera d'aussi divines influences, et l'Esprit-Saint ne jettera pas à une pourriture éternelle le temple où il lui a plu d'exercer de si ineffables ministères : *vivificabit mortalia corpora vestra propter*

¹ Rom. VIII, 3. — ² Rom. VIII, 2. — ³ Rom. VIII, 4 — 14.

inhabitantem spiritum. 3° Un troisième principe de résurrection nous est insinué en ces mots : *Si Spiritus Ejus qui suscitavit Jesum Christum a mortuis habitat in vobis : qui suscitavit Jesum Christum a mortuis vivificabit et mortalia corpora vestra propter inhabitantem spiritum ejus in vobis*. Le Père nous lie en tout à son Fils Jésus-Christ, lequel par l'Incarnation est devenu notre semblable, notre frère, le chef de toute la famille humaine. Les opérations de sa puissance en Jésus-Christ, se reproduisent toutes en nous. Il le sanctifie : il nous sanctifie. Il l'élève : il nous élève. Il le ressuscite : il nous ressuscite avec Lui et en Lui. Cette magnifique doctrine est plus longuement développée ailleurs par l'Apôtre, notamment aux Éphésiens, I, 18 et suiv.; *id.* II, 5 et suiv.; — Coloss. II.

3. Rétablis dans la double intégrité de l'âme et du corps ; dans la double splendeur d'une innocence divine et d'une divine immortalité ; devenus *conformes à la ressemblance de Jésus-Christ*¹, redevenus les images du Dieu qui nous créa à sa ressemblance, que nous reste-t-il, sinon que, présentés à ce Père qui est dans les Cieux, nous soyons reconnus, accueillis, embrassés par lui comme des fils ? C'est le troisième degré de notre divine élévation. *Sumus filii Dei*². Et nous reconnaissons à une triple marque cette glorieuse adoption d'enfants de Dieu : l'esprit qui nous anime, la législation qui nous guide, le cri intérieur qui s'élève de nous. La Rédemption a déposé en nous un principe d'action surnaturel et divin : nous agissons pour Dieu, en Dieu, comme Dieu : premier signe que nous lui sommes des enfants :

¹ Rom. VIII. — ² Rom. VIII, 16.

*Quicumque enim Spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei*¹. De plus la loi qui nous est donnée n'est plus le commandement fait à l'esclave, mais l'amoureuse invitation et l'amicale prière faite au Fils : *non enim accepistis spiritum servitutis iterum in timore, sed accepistis spiritum adoptionis filiorum, in quo clamamus : Abba, Pater*² ! Enfin, sans besoin d'autre marque, il nous suffirait d'écouter le grand cri d'amour qui s'élève de l'Église catholique entière et de chaque âme chrétienne en particulier : voix d'amour, voix délicieuse qui résume tout le Christianisme, fait tout le fond du dogme, de la morale et du culte catholiques, cri filial que fait retentir dans les profondeurs de l'âme la grâce de l'Esprit-Saint. *Ipse enim spiritus testimonium reddit spiritui nostro quod sumus filii Dei*³.

4. De la filiation divine à la gloire éternelle la suite est logique : l'une mène infailliblement à l'autre ; car dès lors que Dieu pousse l'amour jusqu'à faire de nous des fils, sa munificence, d'accord avec sa sagesse et son amour, fera de nous des héritiers. Il pouvait bien assurément ne nous pas élever à cette extraordinaire fortune de l'adoption comme enfants ; mais une fois devenus ses enfants, comment supposer qu'il nous déshérite ? *Si filii et heredes : heredes quidem Dei, coheredes autem Christi*. — L'Apôtre ajoute un mot qui soulève une toute nouvelle question et nous introduit dans la seconde partie de son chapitre : *Si compatimur ut conglorificemur*.

II. — *Transfiguration de la douleur*. L'homme est racheté, purifié, ennobli, déifié : le voici innocent,

¹ Rom. viii, 14. — ² Rom. viii, 15. — ³ Rom. viii, 16.

immortel, fils de Dieu, héritier des trésors de Dieu. Mais qu'est-ce ceci ? Quel spectacle nous est offert, ou plutôt quelle étrange énigme nous est posée ? Cette divine et immaculée créature est dans l'exil, la douleur, la mort. La souffrance s'attache à ses pas et la dévore lentement, du berceau à la tombe, jusqu'à l'heure de la suprême catastrophe et de la suprême douleur. Pourquoi la rédemption qui a tout guéri a-t-elle laissé sanglante cette plaie au cœur et à la chair de l'homme ? Pourquoi la douleur dans le monde racheté par Jésus-Christ ? Grande question que l'Apôtre traite avec une élévation toute divine, établissant tour à tour la nécessité de la douleur et les secours que Dieu nous y donne.

1. La douleur est nécessaire à la fois comme conséquence de notre union à Jésus-Christ et de notre vie d'attente dans l'exil.

Si compatimur ut et conglorificemur. Dieu a décrété deux choses pour sa gloire et notre salut : son Verbe incarné, homme de douleurs ; l'humanité entière associée à la vie et à la mort de cet homme de douleurs. Nous demandons, l'amertume et peut-être le reproche au cœur, pourquoi nous souffrons ? Pourquoi ? parce qu'il faut suivre l'Homme-Dieu, imiter l'Homme-Dieu, nous transformer en sa divine ressemblance. Quand il parut à la face de l'univers sanglant et déchiré, une voix cria au monde et aux siècles : « Voilà l'homme ! » Oui, voilà l'homme tel que la justice, la sagesse, la bonté divines le voulurent en Jésus-Christ et continuent à le vouloir en nous. Et que cette situation nous grandit ! Que la fécondité de la douleur nous enrichit ! Que notre diadème de souffrance nous rend l'objet de la vénération des mondes ! Car de même que l'Homme-Dieu nous entraîne à ses douleurs,

nous entraînons aux nôtres l'univers tout entier. Que le Roi souffre, tout le royaume est dans le deuil : *Scimus quod omnis creatura ingemiscit*. Et ce n'est là encore que la moitié de la sublime révélation de l'Apôtre, la moitié des royales grandeurs de la souffrance transfigurée par les reflets du Calvaire et la grâce de la Rédemption. L'Apôtre ajoute : *parturit usque adhuc : Expectatio creaturæ revelationem filiorum Dei expectat*¹. La création souffre et attend. Elle souffre avec son Roi qui souffre ; elle attend le triomphe de ce Roi que de glorieuses destinées réservent à une éternité de gloire.

La douleur est nécessaire à un second titre encore. L'homme traverse l'existence chargé d'une grande mission : celle de se conquérir un royaume. Or qui parle de conquête parle nécessairement d'épreuve. L'homme doit subir victorieusement une épreuve, pour jouir du triomphe et de la conquête. Cette épreuve, quelle est-elle ? Croire, espérer, attendre. L'homme attend dans l'exil les splendeurs du royaume paternel. La *privation*, voilà donc le fond de sa vie : la *jouissance* n'est ni du moment, ni du séjour actuel. *Spe enim salvi facti sumus*. Or quelle occasion lui serait donnée de croire, d'espérer, d'attendre, s'il avait du bonheur futur une possession prématurée ? *Spes quæ videtur non est spes : nam quod videt quis, quid sperat ? Si autem quod non videmus speramus, per patientiam expectamus*².

2. Telle est donc la situation de l'homme, même racheté et déifié, ici-bas : Dieu le laisse, pour l'éprouver, aux prises avec la douleur. Grand spectacle ! Car si la lutte est gigantesque, si l'ennemi effroyable, le secours ne le

¹ Rom. VIII, 22, 19. — ² Rom. VIII, 24.

cède en rien en immensité ; tout prend ici les proportions de l'infini et ce n'est rien moins qu'un Dieu au secours de l'homme : un Dieu déployant, pour soutenir sa frêle créature toutes les ressources de sa sagesse, de sa puissance et de sa bonté, que l'Apôtre nous fait contempler. Assistance divine : garantie divine ; défense divine, tels sont les trois appuis inébranlables de l'homme au milieu de la triple détresse de son infirmité, de son néant, de ses crimes.

Assistance divine. Dieu est en nous qui y agit avec toute l'efficacité de sa force. Et si l'Apôtre ne nous marque qu'un seul trait de l'action divine en nous, il n'en entend pas moins tous les autres. *Spiritus adjuvat infirmitatem nostram..... postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus* ¹.

Garantie divine. O homme chétif, homme misérable, te sens-tu, à la ve de ton néant et de tes profondes misères, pris de défiance et de désespoir ? Jettes-tu sur l'avenir un œil incrédule ? Écoute ta sublime histoire et comment tu fus l'éternel objet des sollicitudes de ton Dieu. *Scimus quoniam diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum iis qui secundum propositum vocati sunt sancti. Nam quos præscivit et prædestinavit;... quos autem prædestinavit hos et vocavit, et quos vocavit et hos justificavit; quos autem justificavit illos et glorificavit* ².

Cette créature si aimée, si choisie, si rachetée, si glorifiée, son Dieu la laissera-t-il sans défense exposée aux fureurs de ses multiples ennemis ? Oh ! non : Dieu se porte son défenseur ; Jésus se fait son avocat ; le ciel entier s'arme pour sa défense ; que reste-t-il à l'homme que pousser du milieu même du champ de bataille son

¹ Rom, VIII, 26. — ² Rom. VIII, 28.

grand cri de triomphe : *Si Deus pro nobis quis contra nos?..... Quis accusabit adversus electos Dei? Deus qui justificat..... In his omnibus superamus propter eum qui dilexit nos*¹.

IV

Rom. cap. viii, vers. 19 et 23. *Expectatio creaturæ revelationem filiorum Dei expectat. Vanitati enim creatura subjecta est non volens sed propter eum qui subjecit eam in spe, quia et ipsa creatura liberabitur a servitute corruptionis in libertatem gloriæ filiorum Dei. Scimus enim quod omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc.* — Tom. I, pag. 125 et page 187.

1. Voici certes l'une des plus belles, mais aussi des plus mystérieuses révélations de l'Apôtre. Que ce texte annonce la rénovation et la glorification futures de la création physique, à la fin des temps ; aucun commentateur ne s'y est trompé. Rapproché des textes de la seconde Épître aux Thessaloniens et surtout de la prophétie, si claire, si formelle, contenue dans la seconde Épître de saint Pierre, ce texte ne laisse guère place à la négation et ne peut même être taxé d'obscurité. Mais pénètre-t-on dans ses détails, les difficultés surgissent, et avec elles les divergences des commentaires.

Cajétan veut que la *créature* dont parle ici l'Apôtre, soit la créature intelligente, c'est-à-dire l'homme, car nous laissons les rêveries insensées de quelques hérétiques qui, sous le texte de saint Paul, voyaient la créa-

¹ Rom. viii, 31-39.

tion angélique qu'ils supposaient dans les angoisses et les tortures jusqu'à la fin du monde et la glorification des élus. L'explication de Cajétan rend aisément compte des détails difficiles du texte, par exemple : *Vanitati creatura subjecta est non volens*, mais elle ne cadre pas avec l'ensemble du passage où saint Paul distingue nettement la nature humaine de la création inférieure.

Les autres commentateurs en grand nombre ont vu annoncées dans ce texte, sous forme de *prosopopée*, les destinées glorieuses de l'univers physique. L'Apôtre, pour rendre sa révélation plus saisissante, prête à la création matérielle une pensée, un cœur, un langage. Elle espère, elle attend, elle appelle le jour de la délivrance et du triomphe avec les gémissements de l'angoisse. Elle ressemble à la mère dans les douleurs de l'enfantement. Et quelle est la grande douleur de la nature physique ? d'être soumise au mal, au péché, aux vanités coupables, aux plaisirs mauvais de l'homme, et aussi à l'empire de Satan qui, en une certaine mesure, la fait servir à tenter et à perdre l'homme, son roi. *Non volens*. Les êtres matériels, détournés de leur fin, qui était de porter l'homme à Dieu, souffrent une continue violence de la part de l'homme et du démon, et Dieu, de son côté, les associant à la déchéance avant de les associer à la glorification de ses enfants, les tient dans la souffrance et les unit aux épreuves de ceux qu'ils doivent servir dans la douleur en attendant qu'ils les suivent dans le triomphe. *Vanitati creatura subjecta est, non volens, sed propter eum qui subjecit eam in spe*.

2. A ces deux questions : Faut-il que l'univers soit purifié ? Convient-il qu'il le soit par le feu ? saint Tho-

mas¹ fait les réponses suivantes. D'abord l'univers sera-t-il purifié ? *Respondeo dicendum quod, quia mundus propter hominem aliquo modo factus est, oportet quod, quando homo secundum corpus glorificabitur, etiam alia mundi corpora ad meliorem statum mutantur, ut sit et locus convenientior et aspectus delectabilior. Ad hoc autem quod homo gloriam corporis consequatur, oportet prius removeri ea quæ gloriæ opponuntur, quæ sunt duo, scilicet corruptio et infectio culpæ; quia, ut dicitur² : Corruptio incorruptelam non possidebit, et a civitate gloriæ omnes immundi foris erunt³. Et similiter etiam oportet elementa mundi purgari a contrariis dispositionibus antequam in novitatem gloriæ adducantur proportionaliter ei quod de homine dictum est. Quamvis autem res corporalis subjectum infectionis culpæ proprie esse non possit, tamen ex culpa quædam incongruitas in rebus corporalibus relinquitur, ad hoc quod spiritualibus dedicentur, et inde videmus quod loca in quibus aliqua crimina sunt commissa non reputantur idonea ad aliqua sacra exercenda in eis, nisi purgatione quadam præmissa. Et secundum hoc ex peccatis hominum quamdam inidoneitatem ad gloriæ susceptionem pars mundi recipit quæ in usum nostrum cedit : unde quantum ad hoc purgatione indiget. Similiter etiam circa medium locum, propter elementorum contactum multæ sunt corruptiones et generationes et alterationes elementorum, quæ puritati eorum derogant. Et ideo ab his oportet elementa purgari ad hoc quod decenter suscipiant novitatem gloriæ.*

A la seconde question que soulèvent de si nombreux textes de l'Écriture : l'agent de cette purification et de cette rénovation de l'univers physique, sera-t-il le feu ?

¹ Suppl. quæst, LXXVII. — ² I Corinth. xv, 50. — Apoc.

saint Thomas répond affirmativement et donne les raisons suivantes : *Illā purgatio per ignem fiet. Respondeo dicendum quod illa mundi purgatio, ut dictum est, removebit a mundo infectionem ex culpa relictam, et impuritatem commixtionis, et erit dispositio ad gloriæ perfectionem. Et quando ad hæc tria convenientissime fiet per ignem purgatio. — Primo quia ignis, cum sit nobilissimum elementorum, habet naturales proprietates similiores proprietatibus gloriæ, ut maxime patet de luce. --Secundo quia ignis non ita recipit commixtionem extranei propter efficaciam suæ virtutis activæ sicut alia elementa. — Tertio quia sphæra ignis est remota a nostra habitatione, nec ita communis est nobis, sicut terræ, aquæ et aeris : unde non ita inficitur, et propter hoc habet maximam efficaciam ad purgandum.*

Videtur dicendum quod manebunt elementa quantum ad substantiam et qualitates eorum proprias ; sed purgantur ab infectione quam ex peccatis hominum contraxerunt.

V

Rom. cap. VIII, vers. 26. *Ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.* — Tom. I, pag. 202.

Qu'est-ce que l'*Esprit* dont parle l'Apôtre ? Plusieurs interprètes y ont vu l'ange gardien ; c'est contrarier le contexte et sortir de la pensée générale de l'Apôtre. D'autres ont prétendu, après saint Chrysostome, qu'il s'agit ici du prêtre, ministre sacré de la prière, offrant à Dieu les supplications du peuple chrétien. Cette interprétation se soutient péniblement. D'autres se rappro-

chant plus de la pensée de l'Apôtre, et abandonnant moins le contexte, ont appelé *spiritus* l'âme du juste toute pénétrée de la grâce sanctifiante, et, par cette grâce, *rendant des sons divins*, faisant entendre de toutes divines prières, dont Dieu seul peut connaître et apprécier la sublimité et le prix.

Tous ces sens nous semblent trop timides, trop hésitants, et rendre mal les hauts mystères de la grâce dont est rempli ce chapitre huitième tout entier. L'un des plus hauts mystères de la grâce sanctifiante est bien assurément la présence qu'elle vaut à l'âme des trois Personnes divines. En d'autres nombreux passages, l'Apôtre révèle la présence dans l'âme justifiée du Père et du Fils; ici c'est la présence de l'Esprit-Saint qui l'occupe, et dont il nous fait connaître les mystérieuses opérations. O sublime et délicieux mystère! L'Esprit-Saint dans notre âme, dit Origène, se plie aux humbles fonctions de maître et d'instituteur : *Sicut magister, ut rudem plane discipulum litteras doceat, ad ejus ruditatem se dimittit, primusque litteras pronuntiat, pueroque præit, ut puer repetens id quod pronuntiavit magister idipsum addiscat : ita Spiritus ipse gemitus proponit et excitat in nobis quibus noster spiritus discat ingemiscere, ut repropitiet sibi Deum.*

Ces gémissements, ces désirs, ces tristesses mystérieuses, ces élans d'espérance et d'amour, ces fécondes douleurs du péché, ces aspirations véhémentes vers l'éternité, en un mot toutes les opérations de l'Esprit-Saint dans l'âme juste, l'Apôtre leur donne le nom d'*inénnarrables*, et bien justement. Elles sont d'abord *inénnarrables*, appartenant à cet ordre surnaturel et divin de la grâce où l'œil humain ne pénètre pas, où l'oreille ne recueille aucun son, où le cœur ne peut s'élever,

dont la langue ne saurait exprimer les secrets. Puis, ajoute saint Augustin, ces gémissements ne sont pas seulement *inénarrables* en eux-mêmes et dans leur origine, ils le sont encore dans leur fin et le terme où ils vont aboutir, puisque ce sont les gémissements de l'exilé vers une patrie dont il attend, sans les voir encore, les délices et les splendeurs. Les mots dont l'Apôtre fait précéder *ces gémissements inédarrables* nous expliquent d'une autre manière encore leur inscrutable mystère. Nous ignorons ce qu'il nous convient de demander ; or l'*Esprit-Saint lui-même formule les demandes à notre place*. Il demande des choses auxquelles nous ne songions pas, des biens inconnus et inappréciés, il tient un langage auquel nous n'entendons rien, hélas ! et auquel surtout nous ne voulons rien entendre : *postulat gemitibus inenarrabilibus*.

VI

I Cor. cap. i, ii.

Le commencement de la première épître aux Corinthiens a une portée dogmatique considérable. Saint Paul y établit nettement les droits souverains de la foi sur la raison humaine, renverse les folles prétentions de la philosophie rationaliste, et, creusant plus avant dans cette thèse capitale, découvre tout le plan divin qui est d'arracher la raison humaine aux fascinations de l'orgueil, comme aux mécomptes de la faiblesse ; d'ajouter à son regard court et incertain un regard surnaturel d'une portée quasi infinie, et de la combler ainsi de plus d'honneurs qu'il ne lui est imposé de sacrifices.

I. — Le rationalisme se forge une situation et des droits de fantaisie. Il suppose tout gratuitement que la raison humaine peut tout comprendre, pénétrer le secret de toutes choses, et, sans prendre garde que la seule germination d'un grain de blé la met aux abois, et que presque tout est pour elle secret impénétrable dans la nature, il se figure follement qu'elle a empire sur tout, que rien ne peut échapper à la puissance de ses investigations, et que tout au ciel comme sur la terre, relève de sa domination souveraine. A cette bévue pitoyable, le rationalisme ajoute la plus audacieuse comme la plus insensée des prétentions, celle de n'accepter que ce qu'il comprend, de rejeter tout ce qui dépasse la portée naturelle de la raison. Ne lui parlez pas d'un ordre surnaturel : c'est là une rêverie de mystique ; ne lui alléguez pas des vérités impénétrables, des mystères, il vous répond par le rire du dédain : *stultitia est* ¹ ! Son Dieu, il se le fabrique à lui-même ; il le construit à sa taille, lui trace sa sphère d'action, lui pose ses limites, le confine dans l'éloignement infini de sa gloire, lui interdit tout commerce de justice ou d'amour avec ses créatures, et surtout lui enlève la parole, lui défend toute révélation, et le laisse dans la muette immobilité de son incommunicable vie. Le Dieu catholique qui s'occupe de ses fils, les aime, les dirige, les appelle à lui, se mêle à eux, s'incarne pour eux, vit, meurt et ressuscite pour eux : *stultitia est* ! la foi, la grâce, les destinées surnaturelles, les devoirs surnaturels, tout l'ordre divin qui fait la base même du christianisme : *stultitia est*. Voilà où en est le rationalisme ; l'Apôtre le dépeint d'un mot : *pereuntibus stultitia est* ²... *Non probaverunt Deum habere in notitia* ³.

¹ I Cor. I, 18. — ² I Cor. I 18. — ³ Rom. I, 28.

Reste à voir si Dieu abdiquera devant les prétentions de ce pauvre fou. Tout au contraire Dieu bâtit sa religion sur le mystère. *Sapientiam loquimur inter perfectos: sapientiam vero non hujus sæculi, neque principum hujus sæculi, qui destruuntur: sed loquimur Dei sapientiam IN MYSTERIO quæ abscondita est... quam nemo principum hujus sæculi cognovit... sed sicut scriptum est: quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit... quæ et loquimur, non in doctis humanæ sapientiæ verbis¹, sed in doctrina spiritus.* Le rationaliste veut tout comprendre: il réclame la perception de nos dogmes; il exige impérieusement que Dieu lui livre tous ses secrets et l'introduise dans toutes les profondeurs de sa science infinie: *Græci sapientiam quærun²*. Ah! que Dieu sait répondre en Dieu et magnifiquement à d'aussi folles sommations! *Nos autem prædicamus Christum crucifixum, Judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam³.* L'homme réclame orgueilleusement la lumière: Dieu lui fait la nuit obscure; la raison veut entrer de force: Dieu lui ferme toute issue; elle exige l'intelligence: Dieu l'écrase sous le mystère. Mais, ô merveilleuses ressources de la sagesse et de la puissance divines! cette nuit devient la seule clarté radieuse: le mystère qui arrête la raison humaine, l'introduit en même temps dans les plus splendides conquêtes de la vérité, et le Dieu qui renverse et aveugle l'orgueilleux Saul sur le chemin de Damas, est le même Dieu qui l'élève après au troisième Ciel, et l'illumine des plus éblouissantes clartés. *Verbum Crucis pereuntibus quidem stultitia est: iis autem qui salvi fiunt, id est nobis, Dei virtus est⁴... Ipsi vocatis, Judæis atque*

¹ I Cor. II, 6, 7, 8, 9. — ² I Cor. I, 22. — ³ I Cor. I, 23. — ⁴ I Cor. I, 18.

*Græcis, (prædicamus) Christum Dei virtutem et Dei sapientiam. Quia quod stultum est Dei sapientius est hominibus, et quod infirmum est Dei fortius est hominibus*¹.

Dieu poursuivit ce plan d'éconduire la raison humaine enorgueillie et rebelle, avec la plus implacable persévérance. Son Verbe, son intelligence, son Fils, le dépositaire de tous ses secrets, le foyer divin de toutes ses clartés, est venu habiter la terre. Il est là, Il parle, Il évangélise; Il verse à flots la lumière divine... mais sur qui? Quelles sont les intelligences élues? qui les privilégiés du Verbe de Dieu? Le monde de la science remplit Rome et Athènes: les académies sont pleines: les écoles de philosophie florissantes. Où parle le Verbe et à qui? Ni aux philosophes, ni aux sages, ni aux Platon ni aux Socrate, ni aux Cicéron, ni aux Aristote. Il parle aux petits, aux humbles, aux dociles; Il appelle des bateliers et des pêcheurs; Il catéchise de petits enfants; Il fait resplendir de lumières ces intelligences ouvertes et ces cœurs de bonne volonté. Les autres, ceux qui, confiants en leur raison propre, refusaient l'illumination d'en haut, il les laisse, il n'en veut pas. Paul s'écrie saisi d'étonnement et d'admiration: *ubi sapiens? ubi scriba? ubi conquisitor hujus sæculi*²...? *Videte vocationem vestram, fratres, quoniam non multi sapientes secundum carnem, non multi potentes, non multi nobiles: sed quæ stulta sunt mundi elegit Deus ut confundat sapientes: et infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia*³. Or d'après ce plan divin, suivi avec l'énergie d'une infinie puissance, voici ce qui devait advenir et advenait en effet. Toute raison humaine qui se soustrayait à la lumière révélée restait dans la nuit désespérée de l'ignorance en face des plus

¹ I Cor. I, 24. — ² I Cor. I, 20. — ³ I Cor. I, 26.

redoutables problèmes de nos destinées, et comme le disait l'Apôtre, ces rebelles *avaient l'intelligence chargée de ténèbres*¹, *se disant des sages, ils n'étaient plus que des sots*² : tandis que les intelligences dociles qui acceptaient la parole divine devenaient *filles de la lumière, lumière elle-même dans le Seigneur*³, et, *contemplant face à face la gloire du Seigneur, se transformaient en la même image, de clarté en clarté*⁴. Cette immense révolution dure encore : comme aux premiers jours, le rationalisme se réduit misérablement à des lambeaux de vérité dont il retient à peine la possession précaire et mal assurée : nous autres, les fils de la foi, qui à nos lumières naturelles ajoutons celles de Dieu, nous suivons notre route inondés des splendeurs jaillies à ce double foyer.

II. — Scrutons encore et plus avant dans la pensée divine. Pourquoi Dieu a-t-il fait de la foi la condition du salut et le fondement de la religion entière ? Quelles sont les raisons diverses de ce choix ? 1° C'est l'intérêt de sa gloire. Dieu, le Roi et le Dominateur des mondes, l'est plus encore, pour parler ainsi, des intelligences et des volontés : c'est là qu'il pose le siège de sa domination la plus glorieuse : Il est Roi absolu des intelligences et des cœurs. Et comment ? par la foi. C'est par la foi que la raison de l'homme fera à son Dieu sa suprême soumission, s'inclinera devant lui, et lui *procurera la gloire*⁵. L'homme acceptera de la bouche divine de mystérieuses révélations : il y adhérera de toute la force de sa volonté : et cela, *afin que pas un homme ne revendique en face de Dieu la gloire*⁶ sacrilège de l'indépendance. 2° L'Apôtre

¹ Ephes. iv, 18. — ² Rom. i, 22. — ³ Ephes. v, 8. — ⁴ II Cor. iii. — ⁵ Rom. — ⁶ I Cor.

envisage en second lieu la foi comme une représaille de Dieu sur l'intelligence révoltée de l'homme. Aux jours où Dieu se donna à voir à sa créature sous le splendide vêtement de la création et à travers les magnificences et les immensités de l'univers, l'homme, au lieu d'adorer, se détourna dédaigneusement : au lieu de reconnaître, dans la perfection de l'œuvre, l'existence et l'infinie perfection de l'ouvrier, il se servit de la création même pour outrager le Créateur, adora les créatures jusqu'aux plus infimes, *rendit aux créatures le culte qu'il ne devait qu'au Créateur, transporta la gloire du Dieu incorruptible aux corruptibles images d'hommes, d'oiseaux, de quadrupèdes et de serpents*¹. A cette ingratitude et à cette révolte un châtement était dû ; le voici : *Parce que dans les œuvres de la sagesse divine, le monde se refusa à reconnaître la sagesse de Dieu, il plut à Dieu de ne plus sauver les croyants que par la prédication d'une folie : aussi quand les Juifs veulent des miracles ; quand les Gentils réclament la sagesse, nous autres nous prêchons le Christ crucifié, scandale aux Juifs, folie aux Gentils*². L'esprit humain rejeta par orgueil le livre de la création où Dieu se lisait tout entier³ en caractères aussi nets que magnifiques : Dieu ne lui offre plus que le livre sanglant et incompréhensible de la croix : *ut non evacuetur Crux Christi*. 3^e Ici comme toujours Dieu fit du châtement une miséricorde. En arrachant la raison humaine à ses rêveries insensées, à *l'évanouissement de ses pensées*⁴, et finalement aux extravagances où elle aboutit au lieu de la sagesse qu'elle recherchait, Dieu la dota du plus riche héritage de la vérité. Elle errait de folie en folie, à

¹ Rom. I, 23. — ² I Cor. I, 21, 22, 23. — ³ Rom. I, 20. — ⁴ Rom. I, 21.

la merci des sages qui achevaient de l'aveugler et de la perdre : Dieu la recueillit, l'introduisit dans sa lumière même et *fixa sa tente dans le soleil* ¹. Dieu, dit l'Apôtre, nous donna la révélation, *afin que notre foi ne reposât pas sur la sagesse humaine mais bien sur la vertu de Dieu* ².

4° Un quatrième motif nous révèle une plus grande miséricorde encore. Dieu, en nous imposant la foi, en soumettant notre raison à la plus noble des épreuves, a en vue notre avenir. Par la foi nous Lui donnons la *la gloire* ³ à laquelle il tient le plus, celle qui jaillit de la soumission de notre intelligence à son intelligence infinie : *Confortatus est in fide, dans gloriam Deo*. Par la foi, en retour, après les illuminations de cette vie, qui sont déjà un prix bien sublime de notre sacrifice, il nous ouvre dans l'éternité les trésors de la claire vision. *Videmus nunc per speculum in ænigmate : tunc autem ad faciem* ⁴. — *Per fidem.... operati sunt justitiam, adepti sunt repromissiones* ⁵.

III. — Ce plan divin ainsi conçu et ainsi exécuté devait amener dans le monde une immense révolution. Il l'amena. Les intelligences se divisèrent en deux classes. Celles dont le prophète avait dit : *et erunt docibiles Dei*. Celles qui, refusant la lumière révélée, et s'en tenant avec un orgueil obstiné aux seules données naturelles, sont ainsi stigmatisées par l'Apôtre : *Quod si opertum est Evangelium nostrum : in iis qui pereunt opertum est : in quibus Deus hujus sæculi excæcavit mentes infidelium ut non effulgeat illis illuminatio Evangelii Christi, qui est imago Dei* ⁶. Les premières sont en possession d'un

¹ Psal. XVII. — ² I Cor. II, 5. — ³ Rom. IV, 20. — ⁴ I Cor. XIII, 12. — ⁵ Hebr. XI, 33. — ⁶ II Cor. IV, 3.

double domaine de la vérité; l'un, naturel; l'autre, plus vaste, plus beau, plus riche, qui leur ouvre sur le monde surnaturel et l'infini les perspectives les plus variées et les plus profondes. *Spiritualis omnia judicat. Omnia!* quel mot! Le croyant sait tout; aucun des problèmes de nos destinées n'a pour lui de doute ni d'angoisse : *judicat omnia*. Le passé s'illumine : *fide intelligimus aptata esse sæcula verbo Dei; ut ex invisibilibus visibilia fierent*. L'avenir livre ses terreurs et ses espérances : *Est autem fides sperandarum substantiarum rerum, argumentum non apparentium*. Dieu, l'âme, la vie, l'origine, le but, la mission, l'attente de cette vie : autant de profondeurs muettes et sombres pour le rationalisme : autant de visions lumineuses et bien-faisantes pour le croyant. Lui seul encore démêle le chaos de la nature humaine telle qu'elle s'offre maintenant aux regards, « chimère, chaos, sujet de contradiction, indéchiffrable énigme, » comme dit Pascal. Lui seul comprend l'histoire du monde, et possède le mot de l'étrange et incompréhensible révolution qui tout à coup, il y a dix-huit siècles, l'a détruit et refait : *Spiritualis judicat omnia*. L'autre, le rationaliste, l'homme qui par une apostasie désastreuse autant qu'impie s'est volontairement aveuglé, celui-là ne voit plus, ne connaît plus, marche à l'aventure dans la nuit sombre, au sein des abîmes où il se doit infailliblement précipiter. Sans doute il serait faux de lui dénier des connaissances dans l'ordre des vérités naturelles. Aveugle complètement en face du monde surnaturel, il jette encore un œil vivant sur le monde naturel; mais, outre que la privation des connaissances révélées le réduit à une affreuse disette de vérités, combien ce regard qu'il jette sur l'ordre naturel est faible et

incertain ! Privé de la foi qui, même dans cet ordre, est le plus ferme appui, *il erre à tout vent de doctrine*¹, *il est flottant et incertain comme l'enfant*²; *il n'apporte aux questions qu'une indécise et languissante logique*³; *et se mettant sans cesse à la recherche de la vérité, à cette vérité il ne peut jamais parvenir*⁴. Sa science manquera éternellement de ces quatre perfections : elle n'aura jamais ni étendue, ni intégrité, ni assurance, ni garantie. Elle sera courte. *Animalis homo non percipit*⁵. Sans ouverture sur l'infini, elle se voit circonscrite dans les étroites limites de cet univers; et là, comme sur une plage envahie par les eaux, les secrets et les obscurités de toute sorte lui retrécissent sans cesse le domaine déjà si étroit de ses vérités. Et si encore, ces quelques vérités, le rationaliste les pouvait posséder sans mélange d'erreur. Mais non : l'histoire de la pensée humaine séparée de la foi a été et sera toujours le triste récit d'extravagances sans nombre, enveloppant et engloutissant quelques vérités rares et précaires. Et avec l'intégrité manque l'assurance. Privé de son appui et de son guide, la raison humaine flotte indécise entre la vérité et l'erreur; elle en vient à ne les savoir plus reconnaître; elle s'abandonne elle-même, n'a plus confiance même aux vérités les plus inébranlables, et subit bientôt de sa révolte ce châtement implacable : *Evanuerunt in cogitationibus suis, et obscuratum est insipiens cor eorum*⁶. *Eo quod charitatem veritatis non receperunt : ideo mittet illis Deus operationem erroris, ut credant mendacio*⁷. Les malheureux ! ils ont cru à tout. Le mensonge extravagant les a trouvés dociles : ils n'ont reculé devant aucune

¹ Ephes. iv, 14. — ² Ephes. iv, 14. — ³ I Tim. vi, 4. — ⁴ II Tim. iii, 7. — ⁵ I Cor. ii, 14. — ⁶ Rom. i, 21, — ⁷ II Thessal. ii, 10

folie. Et si l'on dressait le tableau parallèle des aberrations de la raison humaine chez les anciens et, en pleine lumière, de nos progrès modernes, nous resterions vainqueurs en sottises et en impiété ! Oui, nos négations ont plus d'audace extravagante ; nos doutes accusent plus de faiblesse ; notre rationalisme a moins de retenue ; notre matérialisme est plus abject ; et si les philosophes de l'antiquité ont débité sur Dieu, sur l'âme, sur le but, les devoirs et la sanction de la vie, des folies qui feraient rire, si elles n'excitaient une pitié profonde, une voix s'est élevée du sein de ce siècle qui a su réunir dans un seul blasphème tout ce que les intelligences dévoyées de tous les temps ont pu jamais amasser d'impiété et d'extravagance : « Dieu, c'est le mal ! » Si les Anciens faisaient des premiers hommes des sauvages ; nos philosophes en font des singes. Si dans l'antiquité l'on débitait les folies de la métempsychose, chez nous l'on a dit que nous marchions vers une ère de merveilleux progrès durant laquelle l'espèce humaine serait pourvue d'une queue avec un œil au bout !

Ce qui précède nous semble nettement fixer le sens de certaines expressions qui peuvent embarrasser l'exégète et que nous allons rapidement parcourir.

Le *Cruz Christi* du verset 17, chap. I, c'est tout l'ensemble des mystères dont Dieu écrase, pour la relever plus magnifiquement, la raison humaine. Un Dieu sur une croix ! point culminant, terme extrême, résumé formidable où tous les mystères viennent aboutir.

Evacuare Crucem Christi ². C'est rejeter le mystère, se fabriquer un *credo* rationaliste, dont les dogmes ne franchissent pas l'ordre naturel et la portée naturelle

¹ Proudhon. — ² I Cor, I 17.

de la raison. — L'*animalis homo* du verset 14, chap. II, a le même sens, plus l'*animalité* de sentiment et de conduite, suite quasi infaillible des révoltes de la raison.

Nonne stultam fecit Deus sapientiam hujus mundi? Dieu retiré, reste dans l'homme sa faiblesse et son orgueil. Sa faiblesse, qui ne sait bientôt plus retenir le dépôt de la vérité; son orgueil, qui le pousse aux négations insensées et aux affirmations plus insensées encore.

Quod stultum est Dei sapientius est hominibus. La raison ne comprend pas le mystère : *ce lui est folie*. Mais cette folie apparente : un Dieu en croix, l'homme déifié, etc., lui apparaîtra sagesse suprême, s'il se prend à considérer que ce sont là des œuvres de la toute-puissance, de la sagesse et de l'amour infini d'un Dieu.

Dans ces mots : *sapientiam hujus sæculi*; — *sapientia hominum*; — *sapientia principum hujus sæculi qui destruuntur*, il est toujours question du rationalisme et des rationalistes, qui, du temps de saint Paul comme de nos jours, ont régné dans les chaires et les académies : ont occupé un instant la publicité du bruit creux de leurs systèmes; puis ont disparu, laissant la foi jeune et forte, dans le tombeau d'un éternel oubli : *qui destruuntur*.

VII

I Cor. cap. III, vers. 15. *Ipse autem salvus erit, sic tamen quasi per ignem*. Lui-même pourtant sera sauvé, mais comme en passant par le feu. — Tom. I, pag. 268.

Voici comment Ventura (*Raison catholique*) résume la doctrine de l'Apôtre sur le purgatoire : *Comme un sage*

architecte, dit le sublime Apôtre, j'ai posé le fondement, que chacun regarde comment il bâtira dessus, car on ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été posé, lequel est le Christ Jésus. Si l'on bâtit sur ce fondement, l'œuvre de chacun, or, argent, pierres précieuses, bois, herbes sèches, paille, sera manifestée. Le jour du Seigneur la montrera, car elle sera dévoilée dans le feu, et le feu éprouvera l'œuvre de chacun. Si l'œuvre de celui qui a surédifié, demeure, il recevra sa récompense ; si elle brûle, il en souffrira, mais lui-même sera sauvé, cependant comme par le feu.

Ainsi saint Paul reconnaît deux classes de personnes parmi tous ceux qui, sur le fondement unique de la foi et de la grâce de Jésus-Christ, auront bâti l'édifice de leur salut, c'est-à-dire parmi les justes. 1^o La classe de ceux dont les œuvres sont pures comme de l'or, brillantes comme de l'argent, belles comme des pierres précieuses, c'est-à-dire dont les œuvres sont parfaites ; et 2^o la classe de ceux dont les bonnes œuvres se trouvent mêlées à des matières combustibles et sans valeur comme *le bois, l'herbe sèche et la paille*, c'est-à-dire dont les bonnes œuvres sont entachées d'imperfections ou de défauts. Or, pour saint Paul, au jugement particulier qui suivra la mort de chacun (et qui dans l'Écriture s'appelle *le jour du Seigneur*), toutes ces œuvres seront rigoureusement examinées et apparaîtront dans toute la vérité de leur poids, de leur prix, de leur mérite. Les âmes heureuses dont les œuvres seront trouvées parfaites et n'offrant pas matière à l'action du feu, s'en iront tout droit recevoir la rémunération de leurs travaux. Quant à celles dont bien des actions sont de la matière à brûler, elles demeureront dans la souffrance. Cependant étant justes (puisqu'elles auront

bâti sur le même fondement que les autres, Jésus-Christ), elles seront sauvées, mais après avoir passé par l'épreuve du feu¹. Voilà ce qu'a dit saint Paul, et c'est toute la théologie du purgatoire exposée avec la plus grande précision et la plus grande clarté. Les Pères et les Docteurs de l'Église ont tous entendu et commenté dans ce sens les paroles de l'Apôtre. Écoutons-en quelques-uns seulement.

« Par ces paroles de saint Paul, il est manifeste, dit le grand Origène, que toutes les âmes, en sortant du corps seront soumises au creuset et subiront l'épreuve du feu.

¹ L'Église n'a pas défini si le mot *feu*, lorsqu'il s'agit du purgatoire, doit être pris au sens littéral, comme signifiant un feu matériel, ou bien au sens métaphorique, comme indiquant des souffrances dont la vertu expiatrice est assez efficace pour détruire tout ce qui se trouve d'impur et d'imparfait dans les âmes, souffrances que, d'après saint Thomas (*Suppl.* q. lxxi), l'Écriture ne pouvait mieux exprimer que par le mot *feu*. Quant à l'objection de ceux qui disent qu'une substance matérielle ne peut pas agir sur l'esprit, elle est sans valeur. Si l'âme, dit le même docteur, a pu être unie au corps par l'union intime de la forme avec sa matière, pourquoi ne pourrait-elle être unie au feu d'une manière moins intime, comme *l'agent* au *patient* ? Ainsi rien n'empêche de prendre ici le mot *feu* dans sa signification matérielle. Cependant l'Église, nous le répétons, n'exige pas qu'on croie à l'existence d'un feu matériel destiné à purifier les âmes entachées de quelques souillures. Elle n'a jamais imposé aux fidèles comme article de foi l'obligation de croire que c'est par le feu que les âmes du purgatoire acquittent les dettes qu'elles ont contractées envers la justice de Dieu. Dans les deux conciles généraux de Florence (*in act. union. cum Græc.*) et de Trenté (Sess. xxviii) qui ont traité plus particulièrement de ce dogme, il n'est nullement question du feu. Là-dessus on est donc libre de penser ce que l'on veut.

— Réfléchissons, ajoute saint Grégoire, que, d'après saint Paul, ce ne sont pas les âmes partant de cette vie chargées de grands péchés, de péchés indestructibles comme le fer, le bronze et le plomb, mais seulement les âmes ne portant avec elles que des péchés légers, capables d'être détruits par le feu, comme le bois, le foin et la paille, qui seront sauvées après avoir passé par le feu. — Quant aux âmes, reprend Origène, qui sortent de ce monde comblées de vices, lourdes et obscures comme du plomb, elles sont entraînées par leur propre poids dans l'abîme pour y rester ensevelies, selon cette parole des Livres saints : *Ils seront engloutis comme du plomb au fond d'une mer en furie*¹. »

C'est à ce feu, dont parle saint Paul, que se rapportent ces redoutables paroles de saint Hilaire de Poitiers : « Nous devons tous passer par ce feu inextinguible, où l'on doit subir de graves supplices, afin que l'âme soit purifiée de tout péché. » Saint Augustin a dit aussi : « Ceux qui ont commis des péchés qui ne méritent qu'une peine temporaire, passeront cependant par un certain feu dont a parlé saint Paul en disant : *Il sera sauvé, mais comme par le feu*. » Ailleurs le grand docteur expliquant ce même passage, nous donne cet avertissement important : « On ne s'inquiète pas du feu du purgatoire, on le méprise même parce qu'il n'est pas éternel, et parce que, d'après saint Paul, on finira par en sortir pour arriver au salut, mais qu'on y prenne garde; quelle que soit sa nature, ce feu est plus douloureux que tous les plus douloureux supplices que l'homme peut souffrir en cette vie.

L'aimable saint Paulin commente ainsi le même texte :

¹ Exod. xv, 10.

« Si nous nous sommes bien conduits, notre œuvre ne brûlera pas, et le feu sage et intelligent dont parle saint Paul ne nous saisira pas pour nous punir par ses sévères ardeurs; mais il nous recevra comme des choses précieuses qui lui seront confiées en dépôt; il nous effleura à peine, il nous léchera doucement afin de nous purifier. »

Saint Basile a recours à ces paroles de saint Paul pour expliquer ce passage d'Isaïe qui se rapporte au même dogme : *Ce sera un peuple embrasé par le feu.* « Par ces mots du prophète, Dieu, dit-il, ne menace pas son peuple (les fidèles morts dans la grâce) d'une entière extermination; il lui annonce au contraire une purification selon cette parole de l'Apôtre : *Nos œuvres seront purifiées par le feu.* »

Or, je le demande aux protestants de bonne foi, où ces Pères, sans se connaître, sans se consulter, sans s'entendre, auraient-ils puisé cette interprétation si uniforme de ce passage de saint Paul, si la tradition et la croyance constante et universelle de l'Église ne leur avaient appris que ce texte se rapporte au purgatoire?

VIII

I Corinth. cap. vii, vers. 29-32. *Hoc ilaque dico, fratres, tempus breve est.... præterit enim figura hujus mundi.* II Cor. v, 6.
— Tom. II, 242.

Voici comment Bossuet dramatise magnifiquement la pensée de l'Apôtre. « La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux. On

nous en avertit dès le premier pas ; mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas : Marche, marche. Un poids invincible, une force invincible nous entraîne, il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines. Encore si je pouvais éviter ce précipice affreux ! Non, non, il faut marcher, il faut courir. Rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps, des objets nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent, etc. On voudrait arrêter : Marche, marche ! Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé. Fracas effroyable, inévitable ruine. On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en les goûtant. Enchantement. Toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux. Déjà tout commence à s'effacer ; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires. Tout se ternit, tout s'efface. L'ombre de la mort. On commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord, encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux... Il faut marcher. En arrière ! Plus de moyen, tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

« Je n'ai pas besoin de vous dire que ce chemin, c'est la vie ; que ce gouffre, c'est la mort. Mais la mort finit tous les maux passés, et se finit elle-même ? Non, non ; dans ces gouffres, des feux dévorants, grincements de dents, un pleur éternel, un feu qui ne s'éteint pas, un ver qui ne meurt pas. Tel est le chemin de celui qui s'abandonne aux sens, plus court aux uns qu'aux

autres. On ne voit pas la fin. Quelquefois on tombe sans y penser et tout d'un coup. Mais le fidèle... Jésus-Christ, qui l'accompagne toujours... il méprise ce qu'il voit périr et échapper. Au bout, près de l'abîme, une main invisible le transportera, ou plutôt il y entrera comme Jésus-Christ, il mourra comme Jésus-Christ, pour triompher de la mort. »

Saint Paul revient sans cesse sur cette idée de son *voyage*, et Bossuet ne se lasse non plus de prêter aux textes du grand Apôtre la sublimité de son éloquence.

Peregrinamur à Domino ¹ ! « L'une des plus belles circonstances de la délivrance des Israélites, c'est qu'on ne logeait point dans les déserts où ils furent conduits, on y campait, on y était sous des pavillons, et sans cesse on enveloppait et on transportait ces maisons branlantes, figure du christianisme où tout fidèle est voyageur. Gardons-nous bien de nous arrêter à quoi que ce soit ; passons par-dessus ; et toujours prêts à partir, toujours aussi prêts à combattre, veillons comme dans un camp, qu'on y soit toujours en sentinelle. Dans les camps vulgaires, il y a plusieurs sentinelles disposées, afin que toujours prêts à s'éveiller au premier signal, les soldats dorment un court somme, sans se plonger tout à fait dans le sommeil ; il y a plus, dans le campement de la vie chrétienne, chacun doit toujours veiller, chacun en sentinelle sur soi-même, doit toujours être sur ses gardes contre un ennemi qui ne clôt point l'œil, et qui toujours rôde autour de nous pour nous dévorer. Ne nous fions point au repos qu'il semble quelquefois nous donner, avec lui il n'y a ni paix ni trêve, ni aucune sûreté que dans une veille perpétuelle. »

¹ II Cor., v, 6.

IX

I Corinth. cap. x, vers. 17. *Unus panis, unum corpus, multi sumus omnes qui de uno pane participamus.*

Recueillons l'importante vérité qui ressort de ce texte. La charité chrétienne est supérieure à la bienfaisance antique. Quel est le principe de cette supériorité ? une plus grande manifestation de l'amour divin. La charité catholique, comparée à la bienfaisance protestante, nous offre une supériorité du même genre, qui doit, par conséquent, avoir pour principe la vraie notion, et, par là même, le vrai sentiment de cet amour. L'individualisme protestant, en poussant les esprits vers le doute, détruit graduellement la charité avec la foi ; les bienfaits tarissent à mesure que les vérités diminuent. Cette cause domine toutes les autres. Mais cette explication générale laisse subsister une question ultérieure. Comme cette dégradation se manifeste dès l'origine de la réforme, il s'agit de savoir quelle est, parmi les croyances rejetées par le protestantisme ancien, celle dont la destruction a particulièrement contribué à altérer et à détruire cette émulation de la charité du Christ qui distingue le catholicisme. Demandez à l'Eglise par quel moyen elle excite, ranime, nourrit chaque jour ce merveilleux sentiment, pour toute réponse elle vous montrera l'inscription qui couronne le mystérieux tabernacle : *C'est ainsi que Dieu a aimé le monde.* Quand il s'agit d'expliquer l'amour, à qui

croirez-vous, si vous n'en croyez pas à ceux qui aiment ?

Pour comprendre dans toute son étendue l'action de ce principe d'amour, il faut remarquer comment il élève à un degré supérieur de sainteté les devoirs de la bienfaisance primitive, en même temps qu'il entretient cet esprit de sacrifice qui est le caractère propre du christianisme. La charité n'entre pas dans le cœur de l'homme sans combat, car elle y trouve un éternel adversaire, l'orgueil, premier-né de l'égoïsme et père de la haine. Le mépris de l'homme pour son semblable produisit chez les anciens peuples dégénérés leurs féroces théories d'esclavage. Elles disparurent, lorsque le christianisme eut imprimé sur le front de chaque être humain le sceau d'une auguste fraternité avec l'Homme-Dieu. Toutefois, comme en restaurant le sentiment de la dignité humaine, il respecta, dans l'inégalité des conditions, une des bases des sociétés passagères de ce monde, l'orgueil, abusant de cet ordre nécessaire pour ressaisir au moins quelques-unes de ces anciennes jouissances, aspire à créer, jusque sous l'empire de la loi d'amour, un diminutif de l'esclavage. L'insolent mépris pour le pauvre, les durs traitements envers les serviteurs ne sont que cela. Mais, de même qu'en divinisant la nature humaine, le Christ brisa le joug des doctrines dégradantes qui avaient longtemps pesé sur elle, de même la communion fréquente, qui divinise en quelque sorte chaque chrétien, combat perpétuellement dans nos cœurs jusqu'à l'ombre de l'ancienne barbarie. Jamais, en effet, le dogme de l'égalité fraternelle ne reçut une sanction plus sacrée. Son signe le plus expressif, consacré par l'usage universel, est la participation au même repas. Ici, grands et petits, riches et

pauvres, enfants et vieillards, se mêlent à la même table, comme à un festin de famille, et ce festin est Dieu même. Ce mendiant, qui est ce soir à votre porte, ira demain s'asseoir à côté de vous au banquet de la vie éternelle. Savez-vous d'où vient ce pauvre domestique qui a tant à souffrir de votre humeur altière ? Il rentre chez vous environné du respect des anges, il porte en son sein le Dieu qui vous jugera. Quiconque observera de près le caractère des nations chrétiennes, n'aura pas de peine à distinguer cette action secrète, mais continue, de la foi à la présence réelle. C'est à elle que nous devons, en partie du moins, un des plus beaux traits de mœurs, la dignité domestique, dont quelques peuples, particulièrement l'Angleterre et Genève, semblent avoir perdu le sentiment et l'idée même.

Le pauvre, dans le sein du christianisme, est un être supérieur. Son éminente dignité est un des premiers articles du symbole de la charité. Aveugles, nous dédaignons sa bassesse apparente, mais quoi de plus bas, de plus petit, de plus rien, si on peut le dire, que l'état dans lequel Jésus-Christ s'offre à nous ? Celui qui a dit : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*, a dit aussi : « Toutes les fois que vous avez assisté le plus petit de mes frères, c'est moi que vous avez assisté. » Si notre foi n'est pas assez vive pour découvrir, sous les haillons de la misère, le représentant du Prince du siècle futur, comment pourra-t-elle adorer, sous le plus chétif emblème, la majesté du maître du monde ? Chacun de nos dédains envers le pauvre renferme donc un principe d'incrédulité et le germe d'un blasphème. Entendons mieux le grand mystère de foi : la communion, sans les œuvres de charité, serait comme un sacrifice sinistre, interrompu par un crime, un sacrifice sans action de grâces.

Offert dans le temple, il ne se termine que dans la chaumière de l'indigence, parce que là aussi habite le Fils de l'homme ; la miséricorde est l'hymne qui l'achève. Ces pieuses considérations, familières à chaque fidèle, enfantent journellement plus de bienfaits que la philosophie n'a écrit de phrases sur la bienfaisance. Méconnaîtrez-vous la puissance de ces idées, sous prétexte qu'elles sont empreintes de mysticisme ? Mais la prodigieuse action que le christianisme a exercée sur le monde entier, ne tient-elle pas à des idées du même ordre ? Voyez un peu ce que produit la bienfaisance rationnelle, en comparaison de cette charité mystique, qui, depuis dix-huit siècles veillant l'humanité, retourne amoureusement son lit de douleurs ! Remontez plus haut : l'histoire de l'antiquité vous apprendra que toutes les doctrines bienfaisantes reposaient sur des dogmes mystérieux, conservés par la tradition. Si vous l'entendez en ce sens, le mysticisme a gouverné le monde. Sa puissance date de la création. (M^{re} GERBET.)

X

I Cor. cap. xv, vers. 29. *Alioquin, quid facient qui baptizantur pro mortuis ?* Autrement que feront ceux qui sont baptisés pour les morts ? — Tom. I, pag. 288.

Peu de textes ont autant que celui-ci mis à la torture les commentateurs et les exégètes ; et nous serions infini s'il nous fallait rapporter toutes les interprétations qui en ont été données. Il est manifeste que l'Apôtre veut apporter une preuve nouvelle de la résur-

rection de la chair et que cette preuve, il la tire de la ferme croyance des premiers fidèles à ce dogme. Mais qu'est-ce que le baptême reçu dans l'espérance et la foi en la résurrection? Ici commencent la difficulté et les divergences des commentateurs. Les uns prennent la phrase de l'Apôtre dans son sens tout obvie, et, avec Tertullien, prétendent que saint Paul fait allusion à une coutume assez singulièrement naïve introduite parmi certains fidèles plus charitables qu'éclairés. Désolés de voir des amis ou des proches quitter ce monde sans la régénération baptismale, et par conséquent sans l'espérance de la résurrection glorieuse, les fidèles recevaient eux-mêmes le baptême à leur intention, dans la persuasion qu'ils communiquaient aux défunts la grâce du sacrement, et leur ménageaient ainsi par solidarité les espérances de la résurrection. D'autres interprètes ont contourné le mot *pro mortuis* jusqu'à lui faire signifier *les œuvres mortes*, les péchés; le sens est clair, mais c'est au prix d'une inexplicable évolution. D'autres, avec saint Jean Chrysostome, ajoutent des mots sous-entendus; et arrivent à cette phrase : *Que feront ceux qui se font baptiser en vue des morts*, c'est-à-dire *de la résurrection des morts*. D'autres croient voir dans la phrase de saint Paul une allusion à l'immersion qui donnait au baptisé l'apparence de la mort et de la sépulture. D'autres, abandonnant la marche suivie et s'en voulant payer une nouvelle, se sont plus éloignés encore du sens de l'Apôtre. Prenant métaphoriquement le mot *baptême* pour la douleur, la mortification, les œuvres satisfactoires de la pénitence, et le mot *mortuis* pour les âmes du purgatoire, ils font dire à la phrase : A quoi bon vous mortifier ainsi pour les morts, si les morts ne doivent pas ressusciter ?

Quoi qu'il en soit des diverses explications qui précèdent, voici celle que propose Estius et qu'il fonde sur le sentiment de saint Epiphane. Dès le temps de saint Paul, bon nombre de fidèles attendaient la fin de la vie pour recevoir le baptême : à cet instant suprême, où ils quittaient ce monde, que pouvaient-ils avoir en vue, sinon les espérances futures ? A quoi bon le baptême qu'ils recevaient, sinon pour assurer leur état à venir ? Ils se faisaient baptiser *en vue de leur mort*, — *pour quand ils seraient morts*. Cette explication a l'avantage de parfaitement s'harmoniser avec la pensée générale et toute l'argumentation de l'Apôtre. Recevant le baptême dans l'unique *vue de leur mort*, ces fidèles donnaient par là même de leur foi en la résurrection future le plus irrécusable témoignage. A quoi bon imprimer sur leur chair mourante le sceau de la résurrection « si les morts ne ressuscitent pas, *si mortui non resurgunt* ? »

XI

I Cor. cap. xv, vers. 51. *Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur*: Tous nous ressusciterons, mais tous nous ne serons pas changés. — Tom. I, page 296.

Ce texte n'est pas rapporté ainsi dans tous les exemplaires des Épîtres de saint Paul ; trois différentes versions s'en retrouvent dans ces exemplaires et dans les Pères grecs et latins. La première, celle de notre Vulgate, fut généralement adoptée dans l'Église latine : *Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur*. La troisième ne s'en écarte pas sensiblement : *Omnes*

quidem dormiemus, non omnes autem immutabimur, elle laisse sous-entendu le mot de résurrection, mais formule toute la pensée de l'Apôtre, *nous mourrons tous, nous ressusciterons tous, mais notre résurrection ne sera pas à tous une résurrection glorieuse*. La seconde version, celle que nous trouvons dans les exemplaires grecs, que les Pères grecs ont généralement prise comme base de leur exposition, s'éloigne considérablement des deux premières et renferme une affirmation complètement opposée : *omnes quidem non dormiemus, omnes autem immutabimur*.

Que penser de cette version ? quel jugement porter sur cette sentence ? Pouvons-nous soutenir, si nous prenons ces mots à la lettre, que la génération fidèle, contemporaine de la fin du monde, ne mourra pas, mais sera immédiatement emportée de l'état mortel et passible, à l'état d'immortalité et aux gloires de la résurrection ? Que deviennent alors les textes si formels de l'Écriture, proclamant l'universalité de la peine de mort, sans jamais faire de distinction entre fidèle et infidèle, juste ou pécheur ? *tu es poussière et tu retourneras en poussière*. — *La mort passe, emportant tous les hommes*, dit l'Apôtre dans son Épître aux Romains, chap. v, et encore : *De même que tous meurent en Adam, tous doivent revivre en Jésus-Christ*. Combien d'autres textes pourrions-nous ajouter aussi formels que ceux-là !

La force de cette difficulté a empêché la plupart des interprètes de s'éloigner de l'opinion des Latins et de la version de notre Vulgate, et les a engagés à suivre une voie mitoyenne qui, sans s'écarter du sens de la Vulgate, laisse à la version des Grecs toute son autorité. L'Apôtre emploie le mot de *sommeil*, *omnes quidem non dormiemus*. Il entend le sommeil de la tombe, la longue

nuît que toutes les autres générations ont dû passer dans le repos du *dortoir*. Une seule génération ne connaîtra pas ce sommeil, c'est celle que saisira brusquement la fin du monde, la rénovation des choses, la résurrection générale. Tous les hommes de cette génération mourront sans doute, mais ne *dormiront* pas dans le tombeau.

Pour ceux qui n'admettraient pas cette conciliation des deux textes, mais voudraient conserver à la version grecque toute sa portée : *tous à la vérité, nous ne mourons point*, il resterait à poser et à résoudre cette question : prétendre qu'à la fin du monde tous les hommes ne mourront pas, est-ce une opinion libre et permise ? Cette opinion, répond Estius, ne peut être condamnée par ceux qui ne la suivent pas. Les docteurs grecs l'ont suivie, saint Jérôme y paraît favorable, et quant à saint Augustin, voici ce qu'il en dit : « A un certain nombre d'hommes, il sera accordé de passer si instantanément de la vie présente à la vie ressuscitée, qu'ils ne ressentiront point la mort. » Et ailleurs : « Il y a des auteurs très orthodoxes et d'une grande science qui pensent que les hommes existant au moment de la venue de Notre Seigneur Jésus-Christ, passeront, sans que leur âme abandonne leur corps, de la mortalité actuelle à l'état ressuscité et immortel... Embrasser ce sentiment n'est pas être hérétique en soi et ne peut le devenir que dans le cas d'une coupable obstination. »

XII

I Cor. cap. xv. vers. 55. *Ubi est, mors, victoria tua ? Ubi est mors, stimulus tuus ?*

Cette citation faite par saint Paul, a soulevé quelque difficulté parmi les interprètes. Si très-généralement l'on est d'accord pour l'attribuer à Osée¹, l'on ne sait trop comment rendre compte de la manière dont saint Paul traduit le prophète. Au lieu de la phrase de l'Apôtre : *Ubi est, mors, victoria tua ? ubi est, mors, stimulus tuus ?* la Vulgate porte : *Ero mors tua, o mors, morsus ? tuus ero, inferne !* On voit de suite que la difficulté ne saurait porter sur le sens, parfaitement conservé par l'Apôtre, mais seulement sur les mots qui le formulent. Les Septante traduisent : *Ubi causa tua, mors ? ubi aculeus tuus, inferne ?* Nous voici tout proche du texte de Paul, et il est manifeste qu'il fait sa citation d'après les Septante. La conversion des mots *aculeus* en *stimulus*, et *inferne* en *mors* est insignifiante ; et quant à celle de *causa* en *victoria*, plus sérieuse et en apparence moins compréhensible, il est néanmoins très-aisé d'en rendre raison. On pourrait se contenter d'attribuer au copiste une légère erreur de lettre qui lui a fait convertir le mot *diké* des Septante en *niké*, que nous trouvons dans le texte de saint Paul. Toute la difficulté serait levée ainsi ; si l'on répugne à se servir de ce moyen aussi légitime et aussi sérieux qu'il est aisé, et si l'on s'en tient rigoureusement aux deux textes tels que nous les

¹ Chap. xiii, v. 8.

avons, l'explication de leur différence reste facile encore. Le mot *causa* signifie raison, droit, titre à faire valoir, force de conviction. « O mort, où est maintenant ton droit ? où est cette raison d'être ? où sont ces titres par lesquels tu pouvais légitimement et victorieusement revendiquer la possession de tous les hommes ? » Saint Paul dit : *O mort, où est ta victoire ?* assurément, il serait malaisé de trouver entre ces deux textes une différence sérieuse.

Une autre citation, celle du § 54, paraît empruntée à Isaïe¹. Le prophète, parlant de Jésus-Christ, avait dit : *Præcipitabit mortem in sempiternum*. Saint Paul s'approprie ces mots, en prend le sens et s'écrie : *Absorpta est mors in victoria*. Si ce mot *victoria* étonnait par son éloignement du texte d'Isaïe, nous n'aurions qu'à rappeler que le mot hébreu *netsach* donne les deux sens de *in perpetuum* et *victoria*.

XIII

I Corinth. cap. xv, vers. 52. *In momento, in ictu oculi.*

A cette question de savoir si la résurrection générale, avec les grandes scènes qui l'accompagneront, se fera en un seul instant, sans succession de parties, mais dans une puissante instantanéité, saint Thomas répond : *In resurrectione aliquid fiet ministerio angelorum, et aliquid virtute divina immediate. Illud ergo quod fiet ministerio angelorum non erit in instanti, si instans*

¹ Chap. xxv, § 8.

dicatur indivisibile temporis ; erit tamen in instanti si instans accipiatur pro tempore imperceptibili. Illud autem quod fiet virtute divina immediate, fiet subito, scilicet in termino temporis quo angelorum opus complebitur, quia virtus superior inferiorem ad perfectionem adducit.

XIV

1 Corinth. III, 3. *Fiduciam autem talem habemus per Christum ad Deum : non quod sufficientes simus cogitare aliquid a nobis quasi ex nobis : sed sufficientia nostra ex Deo est.*

La portée théologique de ce passage n'échappe à personne. Assurément l'Apôtre n'y prétend pas exalter la grâce au détriment du libre arbitre, il est trop attentif en d'autres nombreux passages à défendre ce libre arbitre contre les futurs hérétiques qui l'allaient nier. Mais il se montre préoccupé ici de l'orgueilleux rationalisme qui, sous la plume des Pélagiens et des Semi-Pélagiens, devait si vite évincer Dieu des destinées de l'homme, et poser dans l'homme le principe de la surnaturelle béatitude. Non, dit l'Apôtre, le commencement et jusqu'au désir de la foi et du salut ne jaillit pas du libre arbitre, mais est l'effet de la grâce prévenante. C'est, excité, affermi, soutenu par cette grâce surnaturelle que l'homme librement donne son concours à l'impulsion divine, et opère le bien surnaturel qui le mène au salut.

XV

II Corinth. v, 6-9. *Audentes igitur semper, scientes quoniam dum sumus in corpore peregrinamur a Domino..... Audemus autem et bonam voluntatem habemus magis peregrinari a corpore et præsentes esse ad Dominum.*

Voici le gracieux commentaire que Monseigneur Pie fait de ce passage dans son panègyrique du bienheureux Benoît-Joseph Labre. « Est-il un seul de nous, hommes de l'âge mûr, qui n'ait été témoin du spectacle que je vais dire ? Sur le déclin de la journée, aux derniers rayons du crépuscule, un étranger traversait la place publique de la bourgade. C'était un voyageur visiblement fatigué par la longueur de la marche ; son costume n'était pas sans singularité, sa tunique était parsemée de coquilles marines, il tenait en main un bourdon surmonté de l'image d'un saint. Cet homme allait tout d'abord s'agenouiller devant la porte déjà fermée de l'église. Sa contenance modeste, sa prière, quelquefois son chant religieux attiraient l'attention de tous. Il ne demandait rien, et pourtant l'aumône venait comme d'elle-même tomber dans son chapeau. L'hospitalité s'était offerte à lui avant qu'il l'eût implorée. Un signe, un geste qu'il avait compris lui avait montré son refuge nocturne. Après qu'il y était enfermé, on l'entendait murmurer de longues prières. Le lendemain, dès la première aube du jour, il avait repris son chemin. Après qu'il était parti, des versions opposées circulaient sur ce passant inconnu. Était-il bon, était-il mauvais ? Les jugements se contredisaient. Là où les

esprits d'une certaine trempe avaient soupçonné des habitudes de vice, de cupidité, de paresse, d'autres avaient trouvé un sujet d'édification. Dans tous les cas, c'est un pèlerin, et, quoi qu'il en pût être de l'homme, sa profession en elle-même n'avait droit qu'au respect.

« Entendons une grande et forte parole de saint Paul : Nous savons, dit l'Apôtre, que tant que nous sommes dans ce corps mortel, nous cheminons hors du Seigneur : *Scientes quoniam dum sumus in corpore, peregrinamur a Domino*. Ce que saint Bernard explique ainsi : Les occupations qui détiennent l'homme à l'entour de son corps, qu'est-ce sinon autant d'absences par rapport au Seigneur ? Ce manger, ce boire, ce vêtir, ce loger, et tout ce qui s'y rapporte, tout cela n'est-il pas une diversion fâcheuse à notre conversation et à notre cohabitation avec Dieu ? Or, poursuit le grand Paul, nous avons cette audace et cette ambition de déloger volontiers de notre corps pour être mieux présents au Seigneur : *Audemus autem et bonam voluntatem habemus magis peregrinari a corpore et præsentes esse ad Dominum*. L'âme n'est que locataire dans cette maison de chair, et elle n'y est pas locataire à long terme. Au lieu donc de s'arrêter, de se complaire dans ce logis temporaire, au lieu de s'y installer, de s'y entourer de toutes ses aises, de toutes ses commodités, l'âme a quelque chose de mieux à entreprendre. Être absent de son propre corps pour être présent à Dieu, voilà toute l'histoire de Benoît Labre. Qui dit pèlerinage, dit sortie de chez soi pour aller visiter un sanctuaire. Le chez-soi d'où cet autre Benoît est sorti, irrévocablement sorti : *Egredere, sors*, c'est lui-même, c'est sa propre chair, c'est son propre jugement, sa propre volonté, et le sanctuaire vers lequel il tend et

soupire sans cesse, c'est le Seigneur en la présence duquel il veut toujours être : *Peregrinari a corpore et præsentes esse ad Dominum.* »

XVI

II Corinth. VIII, 15. *Qui multum non abundavit, et qui modicum non minoravit.*

L'Apôtre prend ce texte dans l'Exode et se l'approprie. Dans l'Exode il s'agit des Hébreux qui recueillaient la manne : un ange disposait invisiblement les choses de manière que tous, quelle que fût la quantité recueillie, se trouvaient n'avoir qu'une même exacte mesure.

XVII

II Corinth. X, 4-7. *Arma militiæ nostræ.... potentia Deo ad destructionem munitionum, consilia destruentes, et omnem altitudinem extollentem se adversus scientiam Dei, et in captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium.*

Quoi ! Dieu serait venu lui-même instruire les hommes personnellement, il leur aurait formellement enseigné des dogmes à croire, des devoirs à remplir, une voie à suivre, et ils auraient le droit de discuter ces dogmes, de contester ces devoirs et de se détourner de cette voie ! ou bien, comme d'autres le prétendent, il leur serait libre de choisir certains points dans le corps de doctrines révélées et de rejeter certains autres ! Quel est donc l'homme croyant qui oserait soutenir en face ce blasphème insensé ?

Quoi ! vous croyez à la révélation et vous voulez soumettre à votre raison ce qu'elle enseigne ! Mais comment ne voyez-vous pas qu'il y a contradiction manifeste dans ces deux dispositions de votre âme ?

Est-ce que Dieu ne doit pas être cru sur parole ? Est-ce qu'en supposant que nous fussions capables de juger ses infaillibles enseignements, il n'y aurait pas pour le moins une souveraine inconvenance même à le tenter ? Est-ce que le simple soupçon du mensonge ou de l'erreur venant de Dieu ne serait pas une pensée sacrilège ?

Comment pouvez-vous trouver votre raison humiliée par une telle défense, quand cette défense est précisément tout ce qu'il y a de plus conforme à votre raison, si honorée d'ailleurs d'être par là mise en rapport avec la raison divine qui l'éclaire, l'élève et la fixe dans le vrai ?

Ce qui humilierait votre raison, ce serait l'obligation d'une obéissance dont elle ne pourrait pas se rendre compte. Mais ce n'est pas du tout celle-là que la foi exige de vous. La raison humaine se rend parfaitement compte de la nécessité d'obéir à Dieu par une adhésion simple à ses enseignements, parce qu'elle sait très-bien par elle-même que toute science, toute sagesse, toute lumière, viennent de lui seul.

Ainsi, quand une fois nous sommes sûrs que Dieu a parlé, c'est notre raison elle-même qui nous ordonne d'admettre cette parole tout entière, sans en retrancher une syllabe, sans y rien mêler du nôtre, sans y chercher rien autre chose que ce que Dieu a voulu nous y apprendre.

Donc la liberté de penser est interdite et impossible sur le fond des vérités révélées. Après cela, que signifie

ce mot de tolérance, dont on fait tous les jours un si étrange abus ? Que veut-on par là nous demander ?

Est-ce la tolérance civile ? Nous avons dit que nous l'admettions, et que, pour certaines circonstances, nous la bénissons comme un bienfait.

Est-ce la tolérance envers les personnes ? Bien loin de l'exclure, nous la prêchons comme un devoir, et c'est un des points les plus saillants de la morale chrétienne.

Mais est-ce la tolérance à l'égard des doctrines révélées ? Si c'est cela, n'est-ce pas pour nous l'impossibilité même ? Est-ce que nous sommes maîtres de ces doctrines ? Est-ce que nous pouvons en disposer à notre gré ? Est-ce qu'il dépend de nous qu'elles soient ou qu'elles ne soient pas ? Est-ce qu'au contraire nous n'en avons pas reçu le dépôt sacré pour veiller à ce qu'aucun alliage ne s'y introduise ?

Et l'on nous demanderait de tolérer également, c'est-à-dire d'accepter indifféremment ce qui est contraire à ces doctrines et ce qui leur est conforme ; de tolérer tout, c'est-à-dire de trouver tout bien, ce que Dieu rejette et ce qu'il enseigne, ce que Dieu défend et ce qu'il ordonne ! Mais une telle demande, si elle n'était une irréflexion misérable, serait une insulte blessante, puisqu'elle nous supposerait dépourvus ou de bon sens, ou de bonne foi.

Non, cette tolérance de la liberté de penser sur les doctrines révélées de Dieu, ne nous est pas possible. Elle nous est impossible doublement : d'abord parce que notre devoir le plus sacré s'y oppose ; ensuite parce que notre plus simple raison la réprouve ; puisque Dieu a parlé, ce qu'il a dit est et demeure seul vrai, au-dessus de toute contestation et de tout examen quelconque.

Et après tout, la liberté de penser, même en respectant ces limites nécessaires, n'a-t-elle pas bien encore, et dans les œuvres merveilleuses de la création, et dans les innombrables opinions permises, un champ assez vaste pour être fière de son domaine ? Qu'elle en jouisse à son aise, car là elle est chez elle, mais qu'elle s'en contente, et qu'arrivée aux pieds de son Auteur, elle s'incline, adore et bénisse ; ce n'est pas seulement la foi, c'est la raison elle-même qui le lui commande.

XVIII

II Corinth. xii, 2. *Scio hominem in Christo.... Sive in corpore nescio, sive extra corpus nescio, Deus scit, raptum hujus modi usque ad tertium Cælum.*

Il est néanmoins plus probable, comme l'enseigne saint Thomas, que l'âme du bienheureux Apôtre ne fut point séparée de son corps. Ce n'eût plus été l'extase, mais la mort. Le ravissement, dit saint Thomas, c'est l'élévation, par une force supérieure, de l'état naturel à un état supranaturel. Or, dans cet état supranaturel, dans l'extase, l'âme n'est pas séparée du corps, mais elle est seulement soustraite aux sens et à la représentation des choses sensibles.

Saint Paul tout entier aux divines choses qui lui apparaissaient, ne s'inquiétait guère de la façon dont s'opérait en lui ce merveilleux phénomène. Les interprètes prennent soin encore de faire remarquer son humilité. Gêné d'avoir à découvrir tant de splendeurs, il est heureux de trouver quelque ombre pour s'y dissimuler : *nescio, Deus scit.*

XIX

II Cor. xii, 4. *Raptus est in Paradisum.*

Ce verset et ceux qui le précèdent recouvrent d'impénétrables obscurités qu'il serait bien inutile de vouloir éclaircir, et aussi quelques questions que les commentateurs ont essayé d'élucider.

D'abord, qu'est-ce que ce *troisième Ciel* où l'Apôtre fut ravi? Après avoir nommé le *troisième Ciel*, il parle ensuite du *Paradis* : est-ce le même lieu, désigné sous deux appellations successives? Ou bien l'Apôtre fut-il ravi en deux lieux différents? Cette dernière question est liée à une autre que voici, et tient d'elle une partie de sa solution. L'Apôtre jouit-il d'un ou de plusieurs ravissements? Ne semble-t-il pas insinuer qu'il fut ravi tout ensemble au troisième Ciel et au Paradis, et cela à des reprises différentes : *veniam ad visiones et revelationes*? Ce fut le sentiment d'un bon nombre de docteurs, entre autres de l'Ambrosiaster, de saint Anselme, de saint Grégoire, de saint Chrysostome, etc. Néanmoins l'opinion la plus commune est celle qui, n'admettant qu'un seul ravissement, veut que saint Paul ait désigné un même lieu par les deux expressions de *tertium Cælum* et *Paradisum*; et sous ce pluriel *revelationes et visiones Domini* ait compris les ineffables et multiples révélations qui lui furent faites durant cet unique ravissement, — *audivit arcana verba*. Faut-il chercher quelque différence entre le *tertium Cælum* et le *Paradisum*? Saint Thomas et, après lui, Cajetan ont pensé que par la première expression : *tertium Cælum*,

l'Apôtre insinuait la sublimité des vérités, des révélations et des mystères où son intelligence fut élevée ; par la seconde : *Paradisum*, l'immensité des joies et des délices dont son cœur fut inondé. Les commentateurs poussent plus loin encore ces difficiles investigations ; ils se demandent ce que fut pour l'Apôtre, ravi, hors de lui-même, ce *troisième Ciel* où il fut transporté. Tous sont d'accord pour affirmer que l'Apôtre entra dans la demeure des bienheureux, dans ce Ciel qui est la commune patrie des élus, dont Jésus fait la gloire et les délices, et dont l'Écriture nous fait en plusieurs endroits la splendide description ¹. Il vit l'humanité glorieuse du Sauveur, il contempla la radieuse figure de Marie, il fut mêlé aux anges et aux saints, et c'est dans la cité céleste qu'il entendit ces mystères qu'aucune langue humaine ne saurait exprimer, *arcana verba*. Mais contempla-t-il l'Essence divine ; Dieu, échangeant pour un moment sa condition de *voyageur* contre celle de l'élu dans la gloire, lui accorda-t-il la vision béatifique ? Question ardue qui partage les interprètes et les théologiens sans obtenir d'eux de solution concluante. Saint Thomas apporte à l'affirmative tout le poids de son génie ; mais le plus grand nombre des auteurs répugne à admettre que mortel encore et revêtu d'une chair passible, saint Paul ait pu jouir de ce qui fait l'apanage exclusif des saints entrés dans la gloire et délivrés des liens de la vie terrestre. Quant au texte de saint Paul, il ne favorise ni ne combat aucune de ces opinions.

¹ Joan. Apoc. — Isaï. — Daniel. — Hebr.

XX

Coloss. II, 18. *Nemo vos seducat... in humilitate et religione angelorum.*

Ce texte, on le voit au premier coup d'œil, est d'une intelligence difficile, parce que nous manquons de détails sur les premières erreurs qu'apportèrent les premières sectes hérétiques. L'Apôtre veut-il parler des Juifs, si enclins autrefois à l'adoration des anges, comme l'atteste Clément d'Alexandrie, et gardant en plein christianisme leurs pratiques et leurs croyances erronées? Cette solution n'est pas à dédaigner. Toutefois, il est beaucoup plus probable que ce passage regarde la gnose; et ces mots, *in religione angelorum* les systèmes pernicieux et les théogonies fantastiques qui en composent le fond. Dégagée de ses superfétations monstrueuses, la gnose consiste dans les deux points suivants : 1^o Nier la divinité de Jésus-Christ; 2^o lui substituer une série de divinités supérieures appelées *éons* par les hérétiques, et ici par saint Paul du nom plus connu d'*anges*. Jésus-Christ était relégué dans les rangs les plus inférieurs, et la création, le gouvernement du monde, le commerce avec le Dieu suprême, la médiation et le salut étaient attribués à des éons ou anges supérieurs, auxquels seuls, par conséquent, il convenait de rendre un culte, dont le rang infime qu'occupait Jésus-Christ le rendait indigne à jamais. Voilà cette sacrilège *religion des anges* contre laquelle l'Apôtre s'élevait avec tant de vigilance et d'énergie.

On peut juger de la bonne foi ou de la science des

protestants qui arguent de ce passage contre le culte des saints, comme étant la *religion des anges* condamnée par saint Paul !

XXI

II Thessal. II, 6-8. *Et nunc quid detineat scitis, ut reveletur in suo tempore. Nam mysterium jam operatur iniquitatis, tantum ut qui tenet nunc, teneat, donec de medio fiat : et tunc revelabitur ille iniquus.*

Voici sans contredit le plus obscur passage du livre entier des divines Épîtres, et celui qui semble défier le mieux toute la sagacité des interprètes. Tout concourt à en augmenter l'obscurité ; car, outre qu'il renferme une prophétie, l'Apôtre y est visiblement obscur à dessein. Essayons selon nos forces de soulever au moins quelque coin du voile dont il plut à l'Esprit-Saint d'envelopper ici sa révélation.

Ce qui importe avant tout, c'est de bien fixer les points qui ressortent à peu près sûrement de ce passage. On avait effrayé les fidèles de Thessalonique en leur donnant la fin du monde comme toute prochaine : saint Paul les détrompe. Non, l'antechrist ne va point paraître encore : une série d'événements se déroulera avant sa venue ; l'*empire du mal* doit auparavant déployer ses fureurs et sa perversité, empire qui existe déjà, et dont le mystère d'iniquité est en action : *mysterium jam operatur iniquitatis* ; mais empire qui doit se perpétuer, traverser les siècles, jusqu'au moment de l'apostasie des nations chrétiennes, *nisi venerit discessio primum*. Alors sera levé l'obstacle qui arrêta la venue

de l'antechrist ; alors sur les ruines des gouvernements et des nations catholiques, l'antique empire du mal fondera sa dernière et sa plus formidable domination, et atteindra à l'apogée de sa puissance. En résumé : 1° un obstacle arrête la venue de l'antechrist et recule la fin des temps : *quid detineat scitis... ut qui tenet nunc, teneat, donec de medio fiat* ; 2° durant l'intervalle qui sépare la naissance du christianisme de la venue et du règne de l'antechrist, tout un *mystère d'iniquité* se développe, corrompt les âmes, combat l'Église, mais n'atteint pas encore à la plénitude de sa force et de sa domination ; les peuples sont chrétiens encore, et empêchent ce règne total du *mystère d'iniquité* ; 3° vers la fin des temps, l'apostasie générale des nations chrétiennes, *discessio*, lèvera l'obstacle et préparera la venue de l'antechrist ; le monde tel que le subjuguera et le transforma le christianisme, tel qu'il se perpétua à travers les siècles, ce monde n'est plus, l'apostasie l'a tué : *de medio fiat* ; voici venir alors avec l'*homme d'iniquité*, la consommation des siècles et l'avènement triomphal de Jésus-Christ.

Peut-être réussirait-on, en rapprochant l'obscur prophétie de saint Paul de celle de Daniel et de saint Jean qui vraisemblablement a le même objet, à les illuminer l'une par l'autre. Fixons d'abord de nouveau, en ne tenant compte que des grandes lignes et sans nous arrêter aux détails, les trois objets qui forment le fond de la mystérieuse révélation du grand Apôtre, et qu'il est possible, nous l'allons voir, de rapprocher de la prophétie que nous trouvons dans Daniel et dans l'Apocalypse. Un mystère d'iniquité, *mysterium iniquitatis*, contemporain de la naissance du christianisme, c'est-à-dire, une grande puissance persécutrice pleine de vices

et de perversité. — Durant le long intervalle qui sépare cette puissance persécutrice de l'apparition de l'antechrist, un empire ou une succession d'empires qui passent, occupant les siècles marqués pour leur existence, et retardant la venue de l'antechrist et de son effroyable domination : *qui tenet nunc, teneat, donec de medio fiat, et tunc revelabitur ille iniquus*. — A la fin ces empires apostasient et disparaissent, subjugués par un empire nouveau, empire du mal par excellence, qui a pour tête l'antechrist : *tunc revelabitur ille iniquus*, qui ouvre pour l'Église l'ère d'une suprême et horrible persécution, et que Jésus-Christ vient bientôt écraser et anéantir, *quem Dominus Jesus interficiet., et destruet*. Telle est dans saint Paul, esquissée à grands traits, l'histoire du monde, de l'un à l'autre des deux avènements de Jésus-Christ.

A examiner de tout près leur prophétie, Daniel et saint Jean font avec plus de détails une révélation identique.

1^o L'empire persécuteur, celui de Rome païenne, que saint Paul appelle *mysterium iniquitatis*, leur est montré sous les traits de la bête. *Aspiciebam... et ecce bestia quarta terribilis atque mirabilis et fortis nimis*¹. Saint Jean appuie davantage sur l'affreuse corruption dont Rome païenne infectait la terre entière ; il voit assise sur la bête la grande Prostituée, la grande ville, la Babylone, qui enivre le monde du vin de sa prostitution². Bientôt au regard des deux prophètes se déroule la formidable scène de l'écroulement et de la ruine de Rome et du paganisme romain.

2^o Que se passera-t-il entre la chute de Rome païenne

¹ Daniel, VII. — ² Apoc. XVII.

et la venue de Jésus-Christ? Saint Paul n'a que cette formule tout enveloppée et impénétrable : *mysterium jam operatur iniquitatis, tantum ut qui tenet nunc, teneat*; les deux prophètes nous la vont peut-être quelque peu éclaircir. Tous deux voient dix cornes au front de la bête, et il leur est révélé que ces dix cornes sont dix royaumes, ou plutôt une succession de royaumes qui, sortis de l'empire romain et comme son prolongement, traversent les temps et nous mènent jusqu'à la consommation des siècles.

3^e Sous ces mots courts, mais significatifs, *nisi venerit discessio primum*, saint Paul annonce, toute la tradition l'a reconnu, l'apostasie de ces royaumes que le christianisme avait subjugués; or cette apostasie universelle est surtout consommée par la formation d'un empire nouveau, plus pervers, plus formidable, plus victorieux que le monde n'en vit jamais. Saint Paul se contente de le nommer dans son chef : *ille iniquus, filius perditionis*, et de tracer en quelques mots sa puissance de séduction et les ravages qu'il doit causer par toute la terre. Daniel et saint Jean entrent dans plus de détails sur sa formation, ses caractères, ses séductions, ses fureurs, la catastrophe soudaine et la ruine éternelle où il s'engloutit. *Considerabant cornua, et ecce cornu aliud parvulum ortum est de medio eorum... et majus erat cæteris*¹. Voilà la naissance du dernier empire antichrétien. Le même Daniel le voit devenir persécuteur. Saint Paul nous dit : *cujus adventus secundum operationem Satanæ in omni virtute... in omni seductione... Extollitur supra omne quod dicetur Deus*. Daniel entend et contemple les mêmes choses, *os loquens ingentia... Aspiciebam propter*

¹ Daniel, vii.

vocem sermonum grandium quos cornu illud loquebatur. Bientôt cette puissance satanique subjugue les royaumes chrétiens par sa corruption plus encore que par ses armes : *Secundum operationem erroris*, dit l'Apôtre, et Daniel : *tria de cornibus primis evulsa sunt a facie ejus.* Puis toutes les forces de l'antechrist se ruent contre l'Église et semblent un moment en triompher : *Aspiciebam, et ecce cornu illud faciebat bellum adversus sanctos, et prævalebat eis, donec venit antiquus dierum, et judicium dedit sanctis Excelsi*¹. C'est la fin, c'est l'apparition subite et foudroyante de Jésus-Christ, que saint Paul dépeint d'un trait : *Quem Dominus Jesus interficiet spiritu oris sui, et destruet illustratione adventus sui.* — Nous retrouvons le même ensemble dans saint Jean. Après la défaite et la ruine de Rome païenne, après les siècles d'intervalle où se succèdent les dix cornes ou royaumes, le prophète de Pathmos arrive comme Daniel à l'empire de l'antechrist, Satan est de nouveau déchainé ; il organise les immenses forces de l'empire antichrétien et les pousse contre l'Église. Tout cède à ses séductions, *seducet gentes* ; son armée est innombrable *comme le sable de la mer*, il enveloppe le camp des saints et semble tout prêt à les écraser² ; mais Jésus-Christ paraît : *Descendit ignis a Deo de cælo, et devoravit eos.* Saint Paul avait dit : *in revelatione Jesu de cælo cum angelis virtutis ejus in flamma ignis dantis vindictam.*

Assurément, nous ne prétendons pas imposer cette explication, ni ce rapprochement ; nous sommes comme tous les autres en plein pays des conjectures. Il nous semble néanmoins que dans l'exposé que nous venons de tracer, tout se tient et se suit, et rien au moins ne

¹ Daniel, vii. — ² Apoc. xx.

contredit la tradition que l'on est trop souvent porté à négliger dans la question présente.

XXII

I Tim. v, 11. *Adolescentiores autem viduas devita : cum enim luxuriatæ fuerint in Christo, nubere volunt; habentes damnationem, quia primam fidem irritam fecerunt.*

Ce passage a donné lieu à de multiples et très-différents commentaires. Les uns prennent le mot *luxuriatæ in Christo* en bonne part pour les consolations, les tendresses et les grâces de toute sorte dont est comblée l'âme qui, renonçant aux unions terrestres, s'est choisi Jésus-Christ pour unique époux. Le sens est alors : « Écarte ces jeunes veuves qui, après avoir goûté les délices spirituelles dont les inondait leur consécration à Jésus-Christ, veulent ensuite retourner aux unions de la terre. » Plus généralement les interprètes ont donné au *luxuriare in Christo* le sens défavorable. Ces veuves finissent par commettre le crime de trahir leur serment, parce qu'ayant commencé par goûter les plaisirs sensuels tout en étant au service de Jésus-Christ, *in Christo*, elles ne tardent pas à se dégoûter de la continence jurée pour retourner au mariage auquel elles avaient renoncé.

Certains interprètes, peu nombreux du reste, joignant *in Christo*, non pas à ce qui précède, mais à ce qui suit, adoptent ce sens..... *elles veulent se marier dans le Christ, — in Christo nubere volunt*; leur aveuglement est tel, qu'elles s'imaginent pouvoir légitimement trahir le

vœu et la foi jurée à Jésus-Christ. Ce sens, moins bon déjà en lui-même, est absolument contredit par la structure de la phrase dans le texte grec.

Les protestants, qui ne voient que trop bien dans ce passage la condamnation de leurs attaques contre les vœux de continence, cherchent à donner le change en déplaçant le sens et la portée du mot *fidem*. Selon eux, il s'agit de la profession de foi et non de la promesse et du vœu, et le crime de ces veuves est un crime, non d'incontinence, mais d'apostasie. Mais ces mots *nubere volunt* renversent cette explication et fixent dans le sens universellement adopté, tout ce passage de l'Apôtre.

XXIII

Hebr. 1, 6. *Et cum iterum introducit primogenitulum in orbem terrarū dicit : et adorent eum omnes angeli Dei.*

Des différentes explications qui ont été données de ce texte, nous nous sommes arrêté à celle qui ouvre sur l'un des beaux mystères de l'Incarnation les plus larges perspectives. Au moment de leur création, les anges eurent connaissance de l'Incarnation future du Verbe ; ce mystère fut peut être même proposé à la libre acceptation de leur intelligence. L'acte de foi et d'adoration au Christ exigé d'eux, aurait peut-être constitué la plus grande partie de l'épreuve qu'ils avaient à subir victorieusement pour entrer dans la gloire. Ce sentiment adopté, le texte de l'Apôtre s'explique avec autant de facilité que de profondeur. Deux fois le Verbe fut présenté à l'adoration et à la foi des anges, dans le mys-

tère de son incarnation; la première, quand cette incarnation, non encore réalisée, n'existait que dans l'idée et la volonté divine; la seconde, au moment rappelé par le prophète David, où le Verbe incarné fit son entrée dans le monde qu'il venait racheter.

1. Ce sentiment que les anges encore *in via* eurent connaissance de l'Incarnation, et que, comme l'insinue l'Apôtre, y furent placés en face de ce grand mystère et conviés à y adhérer par la foi, l'adoration et l'amour: *adorent eum*; ce sentiment s'appuie sur les plus solides fondements, et fut celui des plus grands théologiens. Saint Thomas l'émet, Suarez l'expose et le défend longuement. D'après saint Thomas, les anges qui, dans la gloire, eurent de l'Incarnation une connaissance très-sublime, commencèrent à en apprendre dès le temps de l'épreuve le grand secret : *Mysterium regni Dei quod est impletum per Christum, omnes quidem angeli a principio aliquo modo cognoverunt*¹. Un peu plus haut, dans la question LVII, art. 5, à cette demande : les Anges connaissent-ils les mystères de la grâce? il répond : *De mysterio incarnationis Christi dupliciter contingit loqui. Uno modo in generali, et sic omnibus revelatum est... alio modo possumus loqui de mysterio incarnationis quantum ad speciales conditiones, et sic non omnes angeli a principio de omnibus sunt edocti*. Cette lumineuse distinction fait tomber de soi la difficulté que les adversaires de ce sentiment prétendent édifier avec les passages où l'Écriture nous montre l'Incarnation comme le grand et incommunicable secret de Dieu dans l'éternité². Les

¹ D. Thom. I pars. q. LXIV, art. 1. — ² Ephes. III; — I ad. Tim. III; — Psal. XXIII; — Isaï, LXIII, etc.

anges eurent primitivement connaissance du mystère de l'Incarnation, et cette connaissance alla croissant et se développant toujours à mesure que Dieu, Jésus-Christ, l'Eglise en déroulaient les merveilles. Tel est le fond de la doctrine du Docteur angélique sur cette belle et profonde question. Pour embrasser cette doctrine dans son ensemble, il n'y a qu'à étudier, en les coordonnant, les passages suivants : *prima pars*, quæst. LXIV, art. primus ad 4. — *Ibid.* quæst. LVII, art. 5, ad primum. — *Ibid.* quæst. CXVII, art 2, ad primum. — *Secunda secundæ*, quæst. II, art. 7, ad primum. — *Secund. distinct. II*, quæst. prima, art. 4. — *Opuscul. contra error. græc.*, cap. XXVI. — *Comment. in Epist. ad Ephes.* cap III, lect. 3.

Suarez¹ formule plus nettement encore ce sentiment; voici ses paroles : *Longe probabilius judico angelos omnes in via mysterium incarnationis Verbi Dei per divinam revelationem ac fidem cognovisse... Ex Scriptura nihil habemus quo partem hanc positive confirmemus, ostendimus autem nihil esse in sacra Scriptura quod huic assertioni repugnet, quod ad ejus probabilitatem sufficit... Ex aliis conjecturis ostendimus esse Scripturam satis consentaneam.*

Ainsi l'Ecriture non-seulement ne s'oppose pas à ce sentiment, mais, indirectement, en plusieurs passages, elle paraît l'insinuer. D'autre part, plusieurs raisons très-plausibles l'appuient solidement. D'après saint Thomas², l'homme dans l'état d'innocence connut le mystère de l'Incarnation. *Ante statum peccati homo habuit explicitam fidem de Christi incarnatione, secundum quod ordinabatur ad consummationem gloriæ, non autem secun-*

¹ *De Angelis.* — ² D. Thom. I. — II, q. II, art. VII.

dum quod ordinabatur ad liberationem a peccato per passionem et resurrectionem, quia homo non fuit prescius peccati futuri. Mais il est bien difficile d'admettre que l'homme connaissant ce mystère, l'ange l'ait ignoré au rang plus élevé qu'il occupait dans la hiérarchie des intelligences, et avec la nature plus parfaite dont il jouissait. On ne voit pas comment la foi de l'ange encore *voyageur* fut moins explicite et moins parfaite en face des divins mystères que ne le fut celle du premier homme innocent.

Ne semble-t-il pas de plus que la gloire du Verbe exigeait elle-même cet hommage, pour l'œuvre si magnifique et si divine de la future Incarnation? L'Incarnation était l'œuvre du Très-Haut par excellence, à elle se rapportaient toutes les autres, en elle tout se résu-mait au ciel et en la terre; c'est d'elle que Dieu avait résolu de tirer ses honneurs les plus hauts, sa glorification la plus parfaite; dès lors combien n'était-il pas naturel que toutes les intelligences créées fussent appelées à la contempler par avance des yeux de la foi, et à lui offrir le tribut de l'acquiescement et de l'adoration : *adorent eum omnes angeli ejus*? Cette raison frappait Suarez et il l'appuyait précisément sur le texte de l'Apôtre que nous essayons d'expliquer.

Remarquons en outre que le Verbe incarné est le chef, non pas seulement des hommes, mais aussi des anges. Saint Paul est formel. Aux Ephésiens il dit : *Supra omnem principatum et potestatem et virtutem et dominationem et omne nomen quod nominatur non solum in hoc sæculo, sed etiam in futuro. Et omnia subjecit sub pedibus ejus, et ipsum dedit caput supra omnem ecclesiam*¹.

¹ Ephes. I, 21.

Aux Colossiens : *In ipso condita sunt universa in cœlis et in terra, visibilia et invisibilia, sive Throni, sive Dominationes, sive Principatus, sive Potestates... et ipse ante omnes, et omnia in ipso constant. Et ipse est caput corporis ecclesiæ... ut sit in omnibus ipse primatum tenens*¹. Peut-on supposer que cette Église angélique n'ait pas connu son chef? Mais allons plus avant. Ces mots si profonds de l'Apôtre : *omnia in ipso constant*, nous ouvrent un horizon plus vaste et nous découvrent des preuves nouvelles. Suivant un sentiment que Suarez appelle *magis pium et probabilius* et qui trouve dans le texte aux Colossiens le plus solide fondement, Jésus-Christ ne serait pas seulement le chef des anges, en ce sens que c'est de lui que jaillissent sur eux les illuminations, la gloire accidentelle, les pouvoirs, etc., mais aussi en ce sens bien autrement profond, que c'est de lui qu'ils tirent la grâce sanctifiante et la gloire qui en est l'épanouissement. Mais, dès lors, qui ne voit la conséquence? N'était-il pas éminemment convenable qu'ils se sauvassent par la foi explicite en Jésus-Christ, aimant, vénérant, adorant en lui leur justificateur et leur sauveur? Nous pourrions ajouter d'autres arguments; mais ceux-ci, croyons-nous, suffisent à justifier amplement cette conclusion de Suarez : *omnes angelos sanctos in via habuisse revelationem hujus mysterii, illudque per fidem credidisse*.

2. Une deuxième question est plus mystérieuse et d'une solution plus difficile. D'après le sentiment que nous venons d'exposer, le mystère de l'Incarnation aurait été présenté à la foi et à l'adoration de tous les

¹ Coloss.

anges encore dans le temps de l'épreuve; et tel serait le sens profond du texte de l'Apôtre : (*dicit Dominus*), *et adorent omnes angeli ejus*. Les bons anges adhèrent au Verbe dans le mystère de son Incarnation de toute la vivacité de leur foi et de toute la force de leur amour. Mais que faut-il dire des anges qui se révoltèrent? Leur révolte aurait-elle eu précisément pour objet cet infatigable mystère? Tombèrent-ils pour avoir, par envie et par orgueil, refusé au Verbe dans son incarnation l'adoration exigée? Les plus graves autorités nous permettent de l'admettre. *Nihil obesse*, dit Suarez, *quominus Christus potuerit esse objectum peccati ejus*. Il semble au même Suarez que cette opinion est celle qui rend le mieux compte de plusieurs textes de l'Écriture; par exemple celui d'Isaïe ¹, *in cælum conscendam, super astra Dei exaltabo solium meum, sedebo in monte testamenti, ascendam super altitudinem nubium, similis ero Altissimo*. Qui peut prononcer de telles paroles qu'un Homme-Dieu? A qui peuvent-elles convenir qu'à celui « qui n'a pas jugé que ce fût un vol de se faire l'égal de Dieu? » Le crime de Lucifer fut de revendiquer pour lui-même les gloires de l'union hypostatique et d'en formuler sacrilègement les divines prérogatives. Ainsi s'expliquent encore ces mots d'Ezéchiel ²: *dixisti Deus ego sum, et in cathedra Dei sedi*. — *Cum omni veritate*, dit ici Suarez, *et humilitate a Christo dici potuissent; ergo superbia Luciferi in appetenda cathedra hypostaticæ unionis, per eadem verba aptissime explicatur*. C'est encore ce même sentiment qui explique le mieux ces autres paroles, adressées par le Prophète à l'ange apostat : *Dedisti cor tuum quasi cor Dei; elevatum est cor tuum*

¹ Cap. xiv. — ² Cap. xxviii.

quasi cor Dei. Par l'union hypostatique, le cœur de l'homme était élevé jusqu'à devenir le cœur de Dieu : désirer cette élévation, la vouloir usurper et ravir, en prononcer l'ineffable formule, tel fut le crime de Lucifer. Ne sommes-nous pas amenés ainsi à découvrir un sens étonnamment profond dans ces paroles de Jésus-Christ, parlant du crime de Lucifer : *ille homicida erat ab initio, et in veritate non stetit*¹? Ces derniers mots nous transportent, non pas à la création de l'homme, mais bien au delà, au noment de la chute des anges prévaricateurs : *in veritate non stetit*, voilà l'*ab initio* dont entend parler Jésus-Christ. C'est dès lors, c'est-à-dire au moment de son crime et de sa chute, qu'il fut *homicide*; dès lors qu'il céda à une horrible tentation de haine et de vengeance contre cet Homme-Dieu qui lui était montré; dès lors qu'il le tua dans son cœur et par l'efficacité du désir, *homicida erat ab initio*. Voilà ces désirs de Satan, désirs homicides, dont voulait parler Jésus-Christ, quand il disait aux Juifs héritiers des haines et des projets de Satan : *vos ex patre diabolo estis, et desideria patris vestri vultis perficere*.

Ce sentiment que nous venons d'exposer et dont il nous semble que nous avons montré sinon la probabilité, du moins la vraisemblance, est appuyé de l'autorité de nombreux auteurs. Et parmi les Pères plusieurs peuvent être regardés comme l'ayant au moins insinué, par exemple Tertullien, saint Basile, saint Grégoire de Nysse, saint Irénée, saint Cyprien, saint Bernard.

¹ Joan. VIII, 44.

XXIV

Hebr. II, 14. ... *Ut per mortem destrueret eum qui habebat mortis imperium, id est Diabolum, et liberaret eos qui timore mortis per totam vitam obnoxii erant servituti.*

Voici comment saint Jean Chrysostome commente magnifiquement ce passage dans une de ses homélies pour la semaine sainte. « Hodiè omnia inferorum loca circuit Dominus noster : hodie portas æreas confregit : hodie vectes ferreos contrivit. Non dixit propheta » aperuit portas æreas, » sed *confregit portas æreas*, ut inutilis deinceps curcer fiat. Non abstulit vectes sed confregit, ut custodia deinceps infirma reddatur ; ubi neque janua, neque vectis, et licet intret quis, non tenetur. Quando igitur Christus confregit, quis reparare possit ? Quod enim Deus evertet, inquit, quis de cætero restituet. Reges cum vinctos dimittere volunt, missis epistolis, non ita agunt, sed tam fores quam custodes relinquunt, ut ostendant, eò denuo ingrediendum esse, vel illis, qui jam liberi abierunt, vel loco eorum aliis. Non ita Christus, sed demonstrare volens mortem jam ad finem metamque pervenisse, æreas ejus portas confregit ; æreas vero nominavit non quod portæ illæ ex ære sint fabrefactæ, sed ut declararet immitem illam et inexorabilem mortis necessitatem. Vis discere quomodo fuit implacabilis, inflexibilis, et ipsissimus adamas ? Tanto tempore nemo unquam ei persuadere potuit, ut quemquam ex illis, quos captivos tenebat, dimitteret ; quoadusque angelorum Dominus eò descendens, cum vi suâ coegit. Nam primum alligavit fortem, et tunc vasa ejus diri-

puit : quare et adjungit propheta *thesauros tenebricosos, invisibiles*. Vere tenebricosi erant donec descendit Sol justitiæ, eosque illustravit, et ex inferno cœlum fecit. Nam ubi Christus ibi et cœlum. Thesauros autem tenebricosos infernum nominat : meritò quia multæ divitiæ isthic erant repositæ. Etenim tota hominum natura, quæ gaza quædam Dei est, a diabolo qui primum hominum in fraudem impulit, spoliata, mortique subjecta est. Quemadmodum igitur rex, comprehenso duce latronem et prædonum, qui civitates percurrit et undiquè rapit, et antra subit, ut ibi reponat divitias raptas, latronum ducem ligat, supplicioque meritas pœnas persolutorum tradit, thesaurum vero ejus in regium ærarium convertit : sic et Christus fecit, principem illum prædonum et carceris custodem, diabolum, simul et mortem, cum per mortem suam vinxisset, omnes divitiæ, humanum inquam genus, transtulit in æraria regia. Hoc et Paulus indicat cum ait : *redemit nos de potestate tenebrarum, et transtulit in regnum dilectionis ejus*.

« Porro, quod admiratione dignissimum est, ipse Rex advenit. Atqui nullus rex unquam hoc dignaretur facere, sed ministri vinctos dimittunt. Secus : hic ipse Rex ad vinctos venit. Non erubuit carcerem, neque detentos in carcere. Et confregit fores, et vectes contrivit, super astitit inferno, et desertam fecit totam illius custodiam ; carcerisque custode in vincula coniecto, ad nos remeavit. Tyrannus captivus ducebatur ; fortis vinctus. Ipsa mors, abjectis armis, nuda ad Regis pedes cucurrit. Vidisti mirandam victoriam ? Vidisti crucis præclara facinora ?

« Dicam tibi quiddam adhuc mirabilius ? Disce modum victoriæ, et tunc magis obstupesces. Per quæ enim

diabolus vicerat, per eadem Christus eundem devicit, et, acceptis quibus usus fuerat armis, eum debellavit : et quomodo, audi. Virgo, lignum et mors cladis nostræ fuerunt symbola. Virgo Eva erat : lignum erat arbor : mors, mulcta Adami. Attende vero. Rursus virgo, et lignum, et mors symbola extiterunt, et cladis et victoriæ symbola. Nam loco Evæ est Maria : loco ligni scientiæ boni et mali lignum Crucis : loco mortis Adami, mors Christi. Vides eum per quæ vicit, per eadem et victum esse ? Circa arborem prostravit diabolus Adamum ; circa arborem debellavit Christus diabolum. Et illud quidem lignum mittebat ad inferum : at hoc illos etiam qui eo jam descenderant, revocabat. Iterum : lignorum alterum hominem jam captum nudumque occultavit : at hoc victorem nudum in alto omnibus ostendit. Et illa quidem mors eos, qui post ipsam nati sunt, condemnavit : at ista mors etiam illos, qui nati fuerant antè ipsam, resuscitavit. *Quis loquetur potentias Domini ?* A morte immortales facti sumus. Intellexisti victoriam ? Intellexisti modum victoriæ ? Adde hoc quod sine labore et sudore nostro victoria hæc fuerit parta. Nos arma non cruentavimus, non stetimus in acie, non accepimus vulnera, neque vidimus bellum, et tamen victoriam obtinuimus. Certamen Domini fuit corona nostra. Cum ergo et nostra sit victoria milites imitemur, lætisque vocibus victoriæ laudes et carmina hodie decantemus. Dicamus, Dominum laudantes : *Absorpta est mors in victoria. Ubi est, mors, victoria tua ? Ubi stimulus tuus, inferne ?* Hæc omnia tropæa crux nobis peperit. Crux, tropæum contra dæmones erectum, gladius contra peccatum, gladius quo serpentem confodit Christus. Crux, totius mundi lumen. Quemadmodum enim si quis lucernam in domo quapiam tenebris obsita accendat et

in altum statuatur, tenebras derepente fugat : sic, tenebris per universum orbem sparsis, Christus tanquam lampadem quamdam crucem accendit et in altum erexit, omnemque caliginem totius terræ dissipavit. Et quemadmodum lampas lumen in vertice habet : sic et crux habuit supra in vertice solem justitiæ effulgentem. Hunc cum videret mundus affixum, cohorruit : mota est terra : disruptæ petræ.

« Cum igitur tanto munere affecti simus, dignos nosmetipsos pro viribus ostendamus bonis illis, quæ nobis sunt concessa, ut et cœlorum regnum assequamur gratia Domini Nostri Jesu Christi.

XXV

Heb. iv, 9. *Relinquitur sabbatismus populo Dei.*

Si la pensée du grand Apôtre est très-claire, son texte ne laisse pas que d'embarrasser un peu. L'Apôtre parle aux Hébreux de ce qu'il ne cessait d'annoncer partout, la gloire et le repos éternels, la nécessité d'y tendre, le danger de s'en priver faute de foi et de courage. Aucune difficulté pour le fond, mais ce fond est exposé d'une manière difficile et assez obscure ; essayons de l'élucider. Remarquons d'abord que saint Paul s'adressant aux Hébreux, parle leur langue et évoque les souvenirs de leurs écritures et de leur loi. Le ciel, le repos de l'éternité après les œuvres saintes du temps, c'est le *sabbat*, *sabbatismus*¹. Et ce mot place l'Apôtre en face de deux grands souvenirs. Deux repos succes-

¹ v. 9.

sifs ont annoncé aux hommes et préfiguré le repos des élus dans la gloire éternelle. Le premier est le repos mystérieux dans lequel l'Écriture nous montre le Créateur rentré après l'œuvre des six jours, repos que l'homme ne cessa plus de garder lui-même¹, en mémoire de celui qu'avait gardé son Dieu. Le second, c'est le repos de la Terre promise annoncé au peuple figuratif et qui devait suivre les fatigues, les amertumes et les dangers du désert. Ainsi, quand Dieu fait par son Église proclamer un repos, que les hommes ne s'y trompent pas ; il n'est pas question de ce repos du septième jour dont l'homme, durant sa vie d'exil et d'expiation, jouit un instant après les labeurs et les souffrances de six jours de peine. Il ne s'agit pas non plus de ce repos tout temporel et grossier que l'ancien peuple goûtait dans sa terre *coulante de lait et de miel*. Ces deux repos ne sont que l'image du vrai et éternel repos des cieux, où « l'homme se repose de ses œuvres, comme des siennes s'est reposé Dieu². »

* « Le septième jour, célébré d'abord sous les berceaux de l'Éden, continua d'être pour Adam et pour ses descendants la consolation de leur exil ; et la preuve qu'il n'y eut jamais d'interruption sur la terre à cet égard, c'est que, peu de temps avant que la loi fût donnée sur le Sinaï, nous voyons encore, nous voyons déjà le peuple saint, à l'occasion de la manne, observer le sabbat ; et cela », dit Bossuet ; « comme une pratique connue et non pas nouvellement établie, ce qui montre qu'elle venait de plus haut et depuis l'origine du monde. » La loi du septième jour fut donc la loi d'Adam, la loi d'Abel, la loi de Noé, la loi d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; en un mot, elle fut la loi de tout le genre humain avant de devenir par la révélation mosaïque la loi la plus spéciale du peuple Juif. » Mgr Pie, Œuvr., t. III, p. 352.

— 2 * 10.

Tout le texte établit donc, mais avec un certain désordre qui en rend l'intelligence difficile, les quatre points suivants. 1° Un repos est perpétuellement annoncé au monde et fait l'objet des invitations pressantes, comme des menaces terribles de Dieu ¹. 2° Ce repos ne peut être le *repos du septième jour*. Car ce repos est ancien comme la création ; l'humanité l'observait depuis les jours de l'Eden ². Or c'est longtemps après qu'est faite l'annonce du repos de Dieu, et la menace aux prévaricateurs de s'en voir à jamais privé ³. C'est donc d'un autre repos que veut parler la divine proclamation. 3° Ce ne peut être non plus le repos figuratif de la terre promise, puisque c'est bien longtemps après l'établissement du peuple et la jouissance de ce repos terrestre et grossier que Dieu, en David, parle d'un repos qu'il accordera à ses justes et dont il privera les pécheurs ⁴. Si le repos que Josué procura à Israël était le repos dernier et définitif, un autre n'aurait pas été ensuite annoncé ⁵. 4° Reste à conclure que le repos dont l'humanité garde la magnifique promesse ⁶, n'est autre que l'éternel repos des cieux ⁷.

XXVI

Hebr. vi, 4-7. *Impossibile eos qui semel illuminati..... et prolapsi sunt..... rursus renovari ad pœnitentiam.*

Texte vraiment terrible ! A la témérité orgueilleuse qui prétend s'avancer sans guide et sans autorité dans

¹ ✕ 1, 2, 3, 6. — ² ✕ 3, 4, 5. — ³ ✕ 5. — ⁴ ✕ 7. — ⁵ ✕ 8. — ⁶ ✕ 9. — ⁷ ✕ 10.

les profondeurs des Écritures, il n'a cessé d'offrir des écueils où elle s'est brisée ; à la foi soumise des enfants de l'Église, il présente des obscurités redoutables et que l'exégèse la plus perspicace n'a pu dissiper entièrement.

C'est de ce texte mal interprété qu'est sortie l'hérésie des Novatiens, qui aux *tombés* déniaient toute pénitence et tout pardon. Ce fut encore la pierre d'achoppement où l'illustre Tertullien, devenu insoumis et téméraire, brisa sa puissante orthodoxie en soutenant que les pécheurs ne doivent être admis qu'une seule fois à la rénovation du sacrement de pénitence.

Les interprètes catholiques évitent ces écueils, mais ce texte reste pour eux d'une désespérante obscurité. Voici, abstraction faite des variétés et des nuances, les deux grandes explications qui ont été données de ce texte. 1^o Le mot *pœnitentiam* du verset 6 se doit prendre pour le *baptême*. Ce point accordé, le texte entier paraît s'expliquer aisément. Le baptême ne se confère qu'une seule fois ; une seule fois, la divine amnistie revêt pour l'homme coupable une telle profusion de grâces, une telle munificence de pardon. Retombe-t-il ? plus de baptême possible, mais seulement la laborieuse et douloureuse réintégration de la pénitence. — 2^o La seconde explication, au lieu de se frayer un passage au travers du mot *pœnitentiam*, l'essaye au travers du mot « impossible, » et elle se développe ainsi. Entendre sous cette expression de *pœnitentiam* le *baptême*, est tout à fait gratuit et tout à fait inutile, puisque le texte s'explique fort bien, moyennant un simple correctif au mot *impossibile*. Ce mot doit s'entendre d'une impossibilité improprement dite et qui n'exprime qu'une *grande difficulté*. Saint Paul veut dire que la pénitence et le salut sont, non pas impossibles sans doute, mais d'une extrême

difficulté, aux pécheurs qui ont obstinément abusé des grâces divines, ont renié, avec la foi, toute la vie du christianisme, et désespéré toutes les ressources de la divine miséricorde.

Nous l'avouons franchement, ces deux explications, de quelque crédit qu'elles jouissent, nous satisfont peu. Elles ont d'abord l'une et l'autre le très-grave inconvénient de donner aux expressions de l'Apôtre, au lieu de leur valeur naturelle et obvie, un sens détourné et purement arbitraire. L'Apôtre dit *pœnitentiam* et non *baptisma* ; il dit, non pas *perdifficile*, mais bien *impossibile*. Puis ces deux explications subissent-elles victorieusement l'épreuve du contexte ? La première fait dire à l'Apôtre : Après la rechute, il n'y a plus de baptême. Fort bien, mais il y a la pénitence, la pénitence qui sauve comme le baptême, sauf les magnificences spéciales à cette première rénovation. Le contexte doit donc être celui-ci : A ceux qui pèchent après la vérité reçue, etc., quel sort est réservé ? Une irrémédiable perdition ? Nullement, mais un moyen toujours facile quoique douloureux de retrouver le salut, la pénitence. Or le contexte n'est manifestement pas celui de l'Apôtre. Qu'on relise le passage entier, qu'on le rapproche surtout d'un autre de la même épître qui lui est identique¹, et l'on demeurera convaincu que la pensée de l'Apôtre est celle-ci : la pénitence une fois méprisée, tout l'ensemble des moyens de salut une fois rejeté, il ne reste plus au négateur obstiné qu'une prochaine et irrémédiable perdition ; *terribilis quædam expectatio judicii, .. cujus consummatio in combustionem*. Ces textes infirment du même coup la seconde explication qui

¹ Chap. x, 26, 27.

change l'impossible en très-difficile. A ceux qui refusent cette pénitence que Dieu leur offre, le salut est si bien impossible qu'ils n'ont qu'une seule chose à attendre, la malédiction, *maledictio proxima*, et le feu qui doit punir leur obstination et devenir le terme assuré de leur révolte, *cujus consummatio in combustionem*. Voilà leur seule attente : *Quædam expectatio judicii et ignis æmulatio*.

Mais si nous rejetons ces explications, comment concilier le texte de l'Apôtre avec le dogme catholique ? S'il est une vérité catholique inébranlable, c'est bien qu'aucun crime n'est irrémissible en cette vie, que Dieu attend tous les pécheurs à repentance, et que « sa miséricorde les mène à la pénitence » et au salut. Reste à concilier cette doctrine avec le passage de l'Apôtre que nous acceptons dans toute sa force et sans atténuation.

La plupart des difficultés ne viendraient-elles pas de ce que l'on donne aux mots *impossibile renovari ad pœnitentiam* une portée trop restreinte ? Rappelons-nous le point fondamental de la foi. Accepter ou repousser Jésus-Christ, entrer dans sa rédemption ou se jeter en dehors, décide seul désormais du salut ou de la perte de l'homme. *Non est in alio aliquo salus*, disent les Actes ; et il faudrait rapporter ici le tiers des épîtres de saint Paul, s'il nous fallait établir la doctrine qu'il ne cesse d'exposer et qui fait Jésus-Christ l'unique fondement du salut. Et la source d'où cette doctrine émane est plus auguste encore, Jésus-Christ disait dans sa sublime prière à son Père : *Hæc est vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti-Jesum Christum*.

Quels sont donc les malheureux perdus sans espoir ? Sans doute ceux qui prétendent se sauver sans Jésus-

Christ et en se mettant en dehors de la rédemption dont il a sauvé le monde ; ceux qui, comme l'infidèle, veulent un salut sans révélation et, comme les Juifs, un salut sans christianisme. Saint Paul dans son Épître aux Romains pose cette question : Pourquoi est-il impossible aux Juifs de parvenir au salut ? Il répond : *Quid ergo dicemus ? Israël.... in legem justitiæ non pervenit. Quare ? quia non ex fide... offenderunt in lapidem offensionis.*

Voilà ceux dont on peut dire absolument et dans toute l'extension du mot : *Impossibile renovari ad pœnitentiam*. Qui ? Ceux qui rejettent Jésus-Christ et sa rédemption, et prétendent arriver sans lui à leurs destinées divines. Voilà les *prolapsi* de saint Paul. Les malheureux retournés au judaïsme ou à l'infidélité, et parmi nous, à l'heure qu'il est, tant d'infortunés qui renient Jésus-Christ, le christianisme, la révélation, le surnaturel, et prétendent trouver dans un naturalisme impossible la justice et le salut. *Impossibile... renovari !* Au pécheur le salut est toujours possible dans une pénitence toujours accessible ; mais eux, rejetant la voie, comment arriveraient-ils au terme ? *Non invenerunt locum pœnitentiæ* ¹.

Tel paraît être si bien le sens de l'Apôtre, que lui-même se charge de nous donner la raison de cette impossibilité dont nous venons de parler. Pourquoi ces malheureux se perdent sans ressource ? *Jam, répond-il, non relinquitur pro peccatis hostia* ². Voilà le mot du terrible mystère. Jésus-Christ refusé, son sacrifice avec toute la sanctification qui en émane rejeté, plus d'autre Sauveur à attendre, plus d'autre rédemption à

¹ Hebr. XII, 17. — ² Hebr. X, 26.

espérer ; *jam non relinquitur pro peccatis hostia*. En dehors de Jésus-Christ il n'y a plus, pour l'obstiné qui le repousse, que l'attente du jugement et de l'expiation : *Terribilis quædam expectatio judicii*.

A ceux qui nous reprocheraient de trop abandonner ici le sentiment reçu généralement, nous pourrions opposer une note qu'Estius ajoute à son commentaire¹ : Voici ses paroles. *Videndum est an hic locus impossibile est enim, etc., et alter qui est cap. X ex mente apostoli pertineat ad eos proprie qui deserunt ecclesiam et fidem Christi. Hoc enim procedit caput illo X, non deseremus collectionem nostram sicut consuetudinis est quibusdam. Et videri potest hic sensus esse ad propositum quia dicit hoc loco non rursum jacentes fundamentum etc. Si quis fundamentum amiserit, fidem christianam in universum abjiciens. ille jam desperatus est... Quamvis vocabulum parapesontas non significet totaliter prolapsos, potest tamen de iis hoc loco verificari propter circumstantias appositas. Ex quibus omnino videtur non intelligi lapsus aliquis vulgaris in peccatum mortale, velut in ebrietatem, fornicationem, etc... Quid agit tota epistola majore studio, quam ut Hebræos, qui incipiebant cadere a fide, revocet ad fidei firmitatem ?*

XXVII

• Hebr. viii, 1-4. — Hebr. vii, 25. — Rom. viii, 34. *Capitulum super ea quæ dicuntur : talem habemus Pontificem qui consedit in dextra sedis magnitudinis in cælis, sanctorum minister et tabernaculi veri quod fixit Dominus, et non homo. Omnis enim pontifex ad offerendum munera et hostias constituitur :*

¹ Tom. II, pag. 920 (in-folio).

unde necesse est et hunc habere aliquid quod offerat : si ergo esset super terram nec esset sacerdos cum essent qui offerrent secundum legem munera..... nunc autem melius sortitus est ministerium.

Nous ne résistons pas au plaisir de présenter le magnifique commentaire que fait Bossuet de ce passage de l'Apôtre. Nous en chercherions vainement ailleurs une aussi profonde intelligence. « J'apprends de l'Apôtre saint Paul « que tout Pontife doit être tiré du milieu des hommes et qu'il est établi pour les hommes en ce qui doit être traité avec Dieu. » D'où il résulte que le pontife est l'ambassadeur du peuple vers Dieu. Puis donc que Notre Seigneur Jésus est notre Pontife, il s'ensuit qu'il est notre ambassadeur. Admironz ici le bonheur des hommes en ce que notre prince même daigne bien être notre ambassadeur. Or, il est sans doute, qu'étant notre ambassadeur auprès de son Père, il fallait qu'il résidât près de sa personne, et ensuite qu'il y négociât nos affaires, qu'il lui portât toutes les paroles de notre part; qu'il nous conciliât la bienveillance de ce grand Dieu, et qu'il maintînt la bienheureuse alliance qu'il lui a plu de faire avec nous. Telle est la fonction d'un ambassadeur. C'est pour cela que notre Pontife ne cesse de solliciter son Père pour nous; il est toujours vivant pour intercéder, et de là vient que l'Écriture lui donne cette excellente qualité de médiateur, de laquelle il est nécessaire que je tâche de vous faire comprendre la force.

«... Jésus est le médiateur général; nul n'est agréé s'il n'est présenté de sa main; si la prière n'est faite en son nom, elle ne sera pas seulement ouïe, nul bienfait n'est accordé que par lui. Et que pourrais-je vous dire

de ce saint Pontife par qui toutes les prières sont exaucées, par qui toutes les grâces sont entérinées, par qui toutes les offrandes sont bien reçues, par qui tous ceux qui veulent s'approcher de Dieu sont très-assurés d'être admis? Quelle dignité, chrétiens! De toutes les parties de la terre les vœux viennent à Dieu par Jésus, tous ceux qui invoquent Dieu comme il faut, l'invoquent au nom de ce grand Pontife que Tertullien appelle fort bien *catholicum Patris sacerdotem* : « le Pontife universel établi de Dieu pour offrir les vœux de toutes les créatures. » Non, ni les patriarches, ni les prophètes, ni les apôtres, ni les martyrs, ni les séraphins même, tout brillants d'intelligence, tout brûlants d'amour, ni la reine de tous les esprits bienheureux, l'incomparable Marie, ne peuvent aborder le trône de Dieu, si Jésus ne les introduit. Ils prient, nous n'en doutons pas, et ils prient pour nous; mais ils prient comme nous au nom de Jésus, et ils ne sont exaucés qu'en ce nom.

Notre unique consolation c'est de savoir que le Fils de Dieu prend nos intérêts auprès de son Père. Nous ne craignons point d'être condamnés ayant un si puissant défenseur et un si divin avocat. Nous lisons avec une joie incroyable ces pieuses paroles de l'apôtre saint Jean : « Nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ le juste. » Nous entendons par la grâce de Dieu la force et l'énergie de ce mot. Nous savons que si l'ambassadeur négocie, si le sacrificateur intercède, l'avocat presse, sollicite et convainc. Par où le disciple bien-aimé veut nous faire entendre que Jésus ne prie pas seulement qu'on nous fasse miséricorde, mais qu'il prouve qu'il nous faut faire miséricorde. Et quelle raison emploie-t-il, ce grand, ce charitable avocat? — Ils

vous devaient, mon Père, mais j'ai satisfait; j'ai rendu toute la dette mienne, et je vous ai payé beaucoup plus que vous ne pouviez exiger. Ils méritaient la mort, mais je l'ai soufferte à leur place. Il montre ses plaies, et le Père, se ressouvenant de l'obéissance de ce cher Fils, s'attendrit sur lui, et pour l'amour de lui, regarde le genre humain en pitié. C'est ainsi qu'il plaide, notre avocat. Car ne vous imaginez pas qu'il soit nécessaire qu'il parle pour se faire entendre; c'est assez qu'il se présente devant son Père avec ses glorieux caractères. Sitôt qu'il paraît seulement devant lui, sa colère est aussitôt désarmée. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul parle ainsi aux Hébreux¹ : *Jésus-Christ est entré dans le Saint des saints, afin, dit-il, de paraître pour nous devant la face de Dieu*. Il veut dire : Ne craignez point, mortels misérables; Jésus-Christ étant dans le ciel, tout y sera décidé en votre faveur; la seule présence de ce bien-aimé vous rend Dieu propice.

C'est ce que signifie cet Agneau de l'Apocalypse qui est devant le trône comme tué. De ce trône il est écrit en ce même lieu qu'il en sort des foudres et des éclairs et un effroyable tonnerre. Dieu éternel! oserons-nous bien approcher? *Approchons, allons au trône de la grâce avec confiance*, comme dit l'Apôtre. Ce trône dont la majesté nous effraye, voyez que l'Apôtre l'appelle un trône de grâce: approchons et ne craignons pas. Puisque l'agneau est devant le trône, vivons en repos; les foudres ne viendront pas jusqu'à nous. Sa présence arrête le cours de la vengeance divine, et change une fureur implacable en une éternelle miséricorde². »

La même grande parole nous rend ainsi la principale

¹ Chap. ix. — ² Bossuet, *Serm. pour l'Ascens.*

des fonctions du Dieu-Pontife dans le ciel, l'oblation et le sacrifice. « Notre chef est au ciel, notre autel est au ciel, notre Pontife est à la droite de Dieu; c'est là donc que nos sacrifices doivent être offerts; c'est là qu'il nous faut chercher le vrai exercice de la religion chrétienne... Jésus ayant immolé sur la terre, n'accomplit-il pas ce mystère montant dans les cieux? Voyez comme il s'approche du trône du Père, lui montrant ses blessures toutes récentes, toutes teintes et toutes vermeilles de ce divin sang, de ce sang de la nouvelle alliance, versé pour la rémission de nos crimes; n'est-ce pas là porter vraiment devant la face de Dieu le sang de la Victime innocente qui a été immolée pour notre salut. Ouvrez-vous donc, voile mystérieux; ouvrez-vous, sanctuaire éternel de la Trinité adorable; laissez entrer Jésus-Christ, mon Pontife, au plus intime secret du Père ¹. »

XXVIII

Hebr. cap. ix et x.

Pour comprendre les deux chapitres ix et x de l'Épître aux Hébreux, il est indispensable d'abord de bien connaître toutes les particularités de l'ancien culte, puis de faire concorder la réalité avec les figures. Bossuet² nous a laissé ce double travail tout empreint de sa science et de son génie.

La doctrine de l'Apôtre m'oblige à vous représenter la structure du tabernacle, qui était le temple portatif

¹ Bossuet, *Serm. pour l'Ascens.* — ² *Serm. pour l'Ascens.*

des Israélites et tout ensemble celle du temple auguste de Jérusalem, que Salomon avait fait bâtir sur la forme du tabernacle que Dieu lui-même avait désigné à Moïse. Le temple donc et le tabernacle avaient deux parties : le devant du temple, où l'autel des sacrifices était au milieu et dont l'entrée était libre à tous les enfants d'Israël ; là se faisaient les oblations et toutes les autres cérémonies qui regardaient le service divin ; le lieu saint, où étaient les tables, les pains de proposition, les parfums, le chandelier d'or et où entraient les enfants d'Aaron et les Lévites. Mais il y avait une autre partie plus secrète et plus retirée, où était l'arche et le propitiatoire, qui était la couverture de l'arche, et les chérubins d'or qui étendaient leurs ailes sur l'arche, comme pour couvrir la majesté du Dieu des armées, qui avait en ce moment choisi l'arche pour sa demeure. Ce lieu auguste, si religieux et si vénérable, consacré par une dévotion plus particulière, s'appelait l'Oracle ou le Sanctuaire, ou autrement le Lieu très-saint et le Saint des saints, selon la façon de parler des Hébreux. De ce lieu, il était prononcé : Quiconque y entrera, y mourra de mort. C'était le lieu secret et inaccessible, où on n'osait pas même porter ses regards, tant il était vénérable et terrible ; et c'est pourquoi entre le Lieu saint et le Sanctuaire, un grand voile parsemé de chérubins était étendu, qui couvrait les mystères aux yeux du peuple et leur apprenait à les respecter dans une profonde humiliation. Telle était la forme du temple où l'ancien peuple servait le Seigneur son Dieu.

Que ce lieu avait de majesté, chrétiens, et que c'est avec beaucoup de raison que les plus grands monarques de l'Orient l'ont honoré par leurs sacrifices, et ont donné tant de privilèges illustres à ce temple et à ses minis-

tres! Mais il vous paraîtra beaucoup plus auguste, si vous remarquez que cette sainte maison était la seule dans tout l'univers que Dieu avait choisie pour son domicile, et qu'il n'y avait que ce lieu dans la terre où on fit le service du vrai Dieu vivant, et dans lequel on lui consacra des victimes. C'est ce qui a fait dire aux anciens Hébreux et après à quelques auteurs ecclésiastiques, que ce temple unique du peuple de Dieu était la figure du monde. Car, de même qu'il n'y a qu'un Dieu créateur et un monde qui est l'ouvrage de sa sagesse et comme le temple de sa majesté où il est loué et servi par l'obéissance de ses créatures, ainsi il n'y avait qu'un seul temple qui représentait dans son unité le monde unique, qui a été fait par le Dieu unique.

Selon cela, j'apprends de l'Apôtre, au ix^e chap. de l'Épître aux Hébreux, que cette partie du temple de Salomon, dans laquelle se faisait l'assemblée du peuple, nous figurait la terre, qui est la demeure des hommes; et que ce lieu si secret, si impénétrable, où était l'arche du témoignage « où Dieu, comme dit le Psalmiste, était assis sur les chérubins, » représentait cette haute demeure que l'Écriture appelle « le ciel des cieux » où l'Éternel se fait voir en sa gloire. C'est pourquoi et l'arche et le sanctuaire qui étaient honorés en ce temps-là, comme je l'ai dit, de la présence particulière de Dieu, étaient couverts d'un voile mystérieux, pour nous faire entendre ce que dit l'Apôtre, que « Dieu habite une lumière inaccessible » et que l'essence divine est cachée par le voile d'un impénétrable secret. Et d'autant que les hommes par leurs péchés s'étaient exclus éternellement de la vue de Dieu, ce qui a fait dire si souvent au vieux peuple : « Si nous voyons Dieu nous mourrons, » de là vient que l'entrée du sanctuaire

était interdite, sous peine de mort, à tous les enfants d'Israël par une espèce d'excommunication générale, qui représentait à ceux qui étaient éclairés, que sans la grâce de notre Sauveur, nonobstant les services, les victimes et les cérémonies de la loi, tous les hommes étaient excommuniés du vrai sanctuaire du Dieu vivant, c'est-à-dire de son royaume céleste. Et cette interprétation, chrétiens, n'est pas une invention de l'esprit humain ; l'Apôtre nous l'enseigne en termes exprès, quand il dit aux Hébreux¹, que par cette rigoureuse défense d'entrer et de regarder dans le sanctuaire, « le Saint-Esprit nous voulait montrer que le chemin des lieux saints n'était point ouvert, tant que le premier tabernacle était en état. » L'Apôtre veut nous apprendre que tant que ce tabernacle sera en état, c'est-à-dire tandis que l'on n'aura point de meilleures hosties que les animaux égorgés, le chemin des lieux saints, c'est-à-dire la porte du ciel, nous sera fermé.

Mais réjouissons-nous, le sang de Notre-Seigneur Jésus a levé cette excommunication de la loi. Écoutez l'Apôtre saint Paul qui vous dit « qu'il a pénétré au dedans du voile. » Vous entendez maintenant, ce me semble, ce que signifie le dedans du voile : il entend que Jésus est monté dans le ciel, qu'il est entré en ce divin sanctuaire ; et que cette secrète et inaccessible demeure de Dieu, dont les hommes étaient exclus pour jamais, a été ouverte à Jésus-Christ homme, qui y a porté les prémices de notre nature. Et voyez cette vérité figurée par une admirable cérémonie de la loi, que l'Apôtre nous explique mot à mot dans le chapitre ix aux Hébreux. Je vous prie, rendez-vous attentifs et

¹ Chapitre ix.

écoutez la plus belle figure, la plus exacte, la plus littérale qui nous ait jamais été proposée.

Ce lieu si caché, si impénétrable, il était ouvert une fois l'année ; mais il n'était ouvert qu'un moment, et à une seule personne, qui était le grand sacrificateur. Car d'autant que la fonction du pontife, c'est de s'approcher de Dieu pour le peuple, il semblait bien raisonnable que le souverain prêtre de l'ancienne loi entrât quelquefois dans le sanctuaire, où Dieu daignait bien habiter pour lors ; aussi lui est-il ordonné dans le Lévitique d'entrer dans le Saint des saints une fois l'année. Mais d'autant que le pontife des Juifs était lui-même un homme pécheur, avant que de s'approcher de ce lieu que Dieu avait rempli de sa gloire, il fallait qu'il se purifiât par des sacrifices. Représentez-vous toute cette cérémonie, qui est comme une histoire du Sauveur Jésus ; figurez-vous que cet unique moment est venu, où le pontife doit entrer dans le Saint des saints, qu'il ne reverra plus de toute l'année, de peur qu'il ne meure. Car telle est la rigueur de la loi. Voyez-le dans le premier tabernacle qui sacrifie deux victimes pour ses péchés et pour les péchés du peuple qui l'environne ; considérez-le faisant sa prière, et se préparant d'entrer dans ce lieu terrible. Après ces sacrifices offerts, lui reste-t-il encore quelque chose à faire, et ne peut-il pas désormais s'approcher de l'arche ? Non, s'il en approche ainsi, il est mort, la majesté de Dieu le fera périr. Comment donc ? Remarquez ceci, je vous prie. Qu'il prenne le sang de la Victime immolée, qu'il le porte avec lui devant Dieu dans le sanctuaire, qu'il y trempe ses doigts, et Dieu le regardera d'un bon œil ; ensuite il priera devant l'arche pour ses péchés et pour ceux des Israélites, et sa prière sera agréable. Qui ne voit ici,

chrétiens, que ce n'est point par son propre mérite que l'accès lui est donné dans le sanctuaire ? C'est le sang de la victime immolée qui l'introduit et qui le fait agréer. Je vous prie, voyez le mystère. L'hostie est offerte hors du sanctuaire, mais son sang est porté dans le Saint des saints ; par ce sang le pontife pénètre au dedans du voile, par ce sang il approche de Dieu, par ce sang ses prières sont exaucées. Dites-moi, fidèles, quel est ce sang ? Le sang des brutes est-il capable de réconcilier l'homme ? Notre Dieu se plaît-il si fort dans le sang des animaux égorgés qu'il ne puisse souffrir son pontife devant sa face, s'il n'est pour ainsi dire teint de ce sang ? Au travers de ces ombres, ne découvrez-vous pas le Seigneur Jésus, qui par son sang ouvre le sanctuaire éternel ? Mais il faut vous le faire toucher au doigt. Je vous demande quel est ce pontife dont la dignité est si relevée que lui seul pût entrer dans le sanctuaire, dont l'imperfection est si grande qu'il n'y peut entrer qu'une fois l'année, qu'il n'y peut introduire son peuple et qu'il n'y est lui-même introduit que par le sang d'un bouc ou d'un veau ? Quelle est la majesté de ce sanctuaire où on entre avec tant de cérémonie ? Mais quelle est l'imperfection de ce sanctuaire, dont l'entrée si sévèrement interdite est ouverte enfin par le sang d'une bête sacrifiée ? Enfin quelle est la vertu et tout ensemble l'imbécillité de ce sang, qui donne la liberté d'approcher de l'arche, mais qui ne la donne qu'au pontife seul, qui ne la lui donne que pour un moment, et laisse après cela l'entrée défendue par une loi éternelle et inviolable ?

Dites-nous, ô Juifs aveugles qui ne voulez pas croire au Sauveur Jésus, d'où vient cet étrange assemblage d'une dignité si auguste et d'une imperfection si visible ? Tout cela ne vous prêche-t-il pas que ce sont des figures ?

Parce que vos cérémonies sont des ombres, elles ont de l'imperfection; et elles ont aussi de la dignité, à cause des mystères de Jésus qu'elles représentent. Ce sang, ce pontife, ce Saint des saints ne vous crient-ils pas : Peuple, ce n'est pas ici ton pontife qui t'introduira au vrai sanctuaire. Ce n'est pas ici le vrai sang qui doit purger tes iniquités, ce n'est pas ici ce grand sanctuaire où repose la majesté du Dieu Israël. Dieu t'enverra un jour un pontife plus excellent, qui par un meilleur sang t'ouvrira un sanctuaire bien plus auguste.

Admirez en effet, comme tant de choses en apparence si enveloppées et qui semblent si contraires en elles-mêmes, cadrent et s'ajustent si proprement au Sauveur Jésus. Le pontife offre son sacrifice hors du sanctuaire, au milieu de l'assemblée de son peuple; le sacrifice de la mort de Jésus se fait sur la terre, au milieu des hommes. Le pontife entre au dedans du voile, c'est-à-dire dans le Saint des saints. Jésus, après son sanglant sacrifice, pénètre au vrai Saint des saints, c'est-à-dire au ciel. Le pontife n'offre qu'une fois l'année ce sacrifice qui découvre le sanctuaire; Jésus-Christ n'a offert qu'une fois ce sacrifice d'une vertu infinie par lequel les cieux sont ouverts. Car, fidèles, qui ne sait que l'année, dans sa perfection accomplie, représente en abrégé l'étendue des siècles, puisqu'il est évident que les siècles ne sont que des années révolues? Le pontife ayant immolé sa victime sur l'autel du premier tabernacle, porte son sang devant la face de Dieu dans son sanctuaire, afin de l'apaiser sur son peuple; Jésus ayant immolé sur la terre, n'accomplit-il pas ce mystère montant aujourd'hui dans les cieux? Voyez comme il s'approche du trône du Père, lui montrant ses blessures toutes récentes, toutes teintes et toutes vermeilles de

ce divin sang, de ce sang de la nouvelle alliance, versé pour la rémission de nos crimes, n'est-ce pas là, mes frères, porter vraiment devant la face de Dieu le sang de la victime innocente qui a été immolée pour notre salut ? Ouvrez-vous donc, voile mystérieux, ouvrez-vous, sanctuaire éternel de la Trinité adorable, laissez entrer Jésus-Christ, mon Pontife, au plus intime secret du Père. Car si le sang des veaux et des boucs rendait accessible le Saint des saints, bien qu'une loi si rigoureuse en fermât la porte, le sang de l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, n'ouvrira-t-il pas le vrai sanctuaire ? Et si le pontife du vieux Testament avait de si beaux privilèges, bien qu'il ne s'approchât de ce très-saint lieu que « par un sang étranger, » comme dit l'Apôtre, c'est-à-dire par le sang des victimes, quelle doit être la gloire de notre Pontife, « qui se présente à Dieu en son propre sang ! » *In proprio sanguine*, dit le même Apôtre. Et si le pontife, selon l'ordre d'Aaron, qui était un homme pécheur, pénètre dans la partie la plus sainte, qu'y aura-t-il de si sacré dans les cieux où Jésus ne doive être introduit, Jésus, dis-je, ce Pontife si pur et si innocent, qui, étant seul agréable au Père, a été seul établi sacrificateur selon l'ordre Melchisédech ?

Admironz donc maintenant l'excellence de la religion chrétienne par l'éminente dignité de son sacerdoce. Le pontife du vieux Testament, avant que d'entrer dans le Saint des saints, offrait des sacrifices pour ses péchés et pour les péchés de son peuple ; après, étant au dedans du voile, il continuait la même prière pour ses péchés et pour ceux des Israélites. Jésus-Christ Notre Seigneur, notre vrai Pontife, étant la justice et la sainteté mêmes, n'a que faire de victime pour ses péchés ; mais au contraire, étant innocent et sans tache, il est lui-même une

très-digne hostie pour l'expiation des péchés du monde. Si donc il entre aujourd'hui dans le Saint des saints, c'est-à-dire à la droite du Père, il n'y entre pas pour lui-même, ce n'est pas pour lui-même qu'il y va prier. C'est pourquoi l'Apôtre dit dans son texte : *Jésus notre avant-coureur est entré pour nous* ; il veut dire : le pontife de la loi ancienne avait besoin d'offrir pour lui-même et d'entrer pour lui-même dans le sanctuaire ; mais Jésus notre vrai Pontife est entré pour nous. Et quoi donc ! Jésus-Christ Notre-Seigneur n'est-il pas monté dans le ciel pour y recevoir la couronne ? Comment donc n'y est-il pas entré pour lui-même ? Et toutefois, l'Apôtre nous dit : *Jésus notre avant-coureur est entré pour nous*. Entendons son raisonnement. Jésus n'avait que faire de sang pour entrer au ciel. Il était lui-même du ciel et le ciel lui était dû de droit naturel. Et toutefois il est entré par son sang, il n'est monté au ciel qu'après qu'il est mort sur la croix. Ce n'est donc pas pour lui-même qu'il y est entré de la sorte. C'était nous, c'était nous qui avions besoin de sang pour entrer au ciel, parce qu'étant pécheurs nous étions coupables de mort ; notre sang était dû à la rigueur de la vengeance divine, si Jésus n'eût fait cet aimable échange de son sang pour le nôtre, de sa vie pour la vie des hommes. De là tant de sang répandu dans les sacrifices des Israélites, pour nous signifier ce que dit l'Apôtre : *Que sans l'effusion du sang il n'y a point de rémission*. Et ainsi, quand il entre au ciel par son sang, ce n'est pas pour lui, c'est pour nous qu'il y entre ; c'est pour nous qu'il approche du Père éternel. D'où nous voyons une autre différence notable, entre le sacrificateur du vieux peuple et Jésus le Pontife du peuple nouveau. A la vérité, le Pontife pouvait entrer dans le sanctuaire, mais outre qu'il en

sortait aussitôt, il ne pouvait en ouvrir l'entrée à aucun du peuple ; c'est à cause qu'étant pécheur lui-même, il n'était souffert que par grâce dans le Saint des saints, et n'y étant souffert que par grâce, il ne pouvait acquérir aucun droit au peuple. Mais Jésus, qui a droit naturel d'entrer dans le ciel, y veut encore entrer par son sang : le droit naturel et le droit acquis. Le premier droit il le réserve pour lui, il entre et il demeure éternellement. Le second droit il nous le transfère ; avec lui et par lui nous pouvons entrer ; par son sang l'accès nous est libre au dedans du voile. De là vient que l'Apôtre l'appelle notre avant-coureur : *Jésus, dit-il, notre avant-coureur, est entré pour nous.*

Les évangélistes remarquent qu'au moment que Jésus-Christ expira, « ce voile, dont je vous ai parlé tant de fois, qui était entre le lieu saint et le lieu très-saint, fut déchiré entièrement et de haut en bas. » O merveilleuse suite de nos mystères ! Jésus-Christ étant mort, il n'y a plus de voile. Le pontife le tirait pour entrer ; le sang de Jésus-Christ le déchire. Il n'y en a plus désormais. Le Saint des saints sera découvert. De haut en bas le voile est rompu. Et n'est-ce pas ce que dit l'Apôtre dans sa deuxième *Épître aux Corinthiens* ¹ : « Il y avait un voile, dit-il, devant les yeux du peuple charnel : pour nous qui sommes le peuple spirituel, nous contemplons à face découverte la gloire de Dieu. » Vous me direz peut-être que nous avons aussi le voile de la foi qui nous couvre ; mais il m'est aisé de répondre ; il est vrai que nos yeux ne pénètrent pas encore au dedans du voile ; mais notre espérance y pénètre. Il n'y a aucune obscurité qui l'arrête ; elle va jusqu'au plus

¹ Chapitre III.

intime secret de Dieu. Et pourquoi ? C'est parce qu'elle va après Jésus-Christ, parce qu'elle le suit, qu'elle s'y attache. L'Apôtre nous l'explique dans notre texte : « Tenons ferme, dit-il, dans l'espérance que nous avons, qui pénètre jusqu'au dedans du voile où Jésus notre précurseur est entré pour nous. » Ah ! nous n'avons point un pontife qui ne puisse pas nous introduire dans le sanctuaire. Comme Jésus y est entré, nous y entrerons.

Et toutefois, pour accomplir de point en point l'ancienne figure, nous y entrerons tous, et il n'y aura que le Pontife qui y entrera. Dieu éternel ! qui entendra ce mystère ? Oui, fidèles, je le dis encore une fois, il n'y a que Jésus-Christ seul qui entre en la gloire. Écoutez le Sauveur lui-même ¹ : « Nul ne monte au ciel que celui qui est descendu du ciel : fidèles, sommes-nous descendus du ciel ? Et comment donc y monterons-nous ? Eh ! sommes-nous encore excommuniés, comme si nous vivions sous la loi ? Non certes, le grand Pontife nous a absous, il a voulu lui-même être rejeté, afin que par lui-même nous fussions reçus. Nous monterons au ciel en Jésus-Christ et par Jésus Christ ; il est notre Chef, nous sommes ses membres ; « nous sommes sa plénitude, » comme dit saint Paul. Quand nous entrons au ciel, c'est Jésus-Christ qui entre, parce que ce sont ses membres qui entrent. « Celui qui vaincra, dit Jésus-Christ lui-même au livre de l'*Apocalypse*, je le ferai asseoir dans mon trône. » Voyez que nous serons dans son trône ; nous n'occuperons avec lui qu'une même place ; nous serons au ciel comme confondus avec Jésus-Christ, et par un merveilleux effet de la grâce ; notre disette est la

¹ Saint Jean, chapitre III.

cause de notre abondance, parce qu'il nous est sans comparaison plus avantageux d'être considérés en Jésus-Christ seul que si nous l'étions en nous-mêmes. Par conséquent, aujourd'hui que Jésus-Christ approche du Père, croyons que nous approchons en lui et par lui. C'est pour nous qu'il ouvre le sanctuaire, c'est pour nous qu'il pénètre au dedans du voile, c'est pour nous qu'il paraît devant Dieu. Les pontifes de la loi ancienne étaient des hommes mortels, la charge auguste du sacerdoce ne se conservait dans la famille d'Aaron que par la succession du vivant au mort. « Jésus vivant éternellement, dit l'Apôtre, a un sacerdoce éternel ; » c'est pourquoi, dit le même saint Paul, « il peut toujours sauver ceux qui s'approchent de Dieu par lui. Son sacerdoce n'est éternel, qu'afin que son intercession soit éternelle. Il est toujours vivant pour intercéder. » *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.*

XXIX

Hebr. cap. xi.

Ce chapitre xi^e contient certains textes d'une intelligence difficile : nous donnons les diverses solutions que présente Estius et dont la plupart sont claires et solides.

Verset 4. *Fide plurimam hostiam Abel quam Cain obtulit Deo.*

Sunt qui verba Apostoli ita construunt : « Abel obtulit hostiam fide meliorem ; » id est, quam fides ejus commendavit ac meliorem reddidit. Sententia quidem

vera; sed non est ea mens Apostoli. Cùm enim doceat antiquos justos multa præclara fecisse per fidem, primo loco statuit Abelem, quem ostendit fide edoctum, admonitum, atque incitatum fuisse ut de bonis suis pinguiora ac meliora, quæ Deo offerret, eligeret; secus quam faciebat Cain frater suus; quem, ut hominem carnalem et avarum, vel deteriora, vel sine delectu obtulisse Scriptura indicat, eo ipso quo non commendat. Tantum enim dicit « de fructibus terræ; » non de primis fructibus eum « obtulisse munera Domino. » Quod et Ambrosius observavit ¹. Neque tamen sensus est, hostiam Abel fuisse præstantiorem hostia Cain: sed, Abel de melioribus obtulisse, quod Cain facere vel non curavit, vel noluit.

Verset 4. *Et per illam defunctus adhuc loquitur.*

Defunctus, id est mortuus. Hanc partem Chrysostomus ac cæteri Græci interpretes ita intellexerunt, ut per fidem Abel mortuus adhuc loqui dicatur, quia fides fecit eum usque hodie vivere in hominum memoria cum laude justitiæ, tanquam si ipse loquatur et dicat, imitamini me, mortales, ut et vos fide justificati Deo placeatis, accepturi gloriam etiam in hoc sæculo. Cur non enim, inquirunt, hujus modi sensu mortuus loqui dicatur; cum etiam rebus inanimatis loquelam scriptura tribuat, ex eo quod oculis nostris oblata aliquid doceant? Sic enim « cœli nobis enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum; » et quæ sequuntur psalm. XVIII. Reperitur hic sensus etiam apud Clem. Alex. lib. I, pædag. cap. vi. Porro Theophilactus refert in quibusdam codicibus pro

¹ Lib. I, de Abel et Cain, cap. vii et x.

« loquitur, » haberi passivum, id est, in lingua ac sermone hominum versatur. Quod satis convenit cum superiori sensu.

At vero germanum sensum hujus partis existimo petendum ex historia Genesis, ubi Dominus Cain, postquam occiderat fratrem, ita compellat : « Quid fecisti? Vox sanguinis fratris tui clamat ad me de terra. » Dicitur ergo per fidem Abel defunctus abhuc loqui, quia ad meritum fidei ejus pertinet quòd Deus testatus est sanguinem ejus effusum in terram, ad se clamare, id est, vindictam a se expetere. Nam eo testimonio Deus ostendit Abel ob fidem, qua meliorem hostiam obtulerat, sibi vehementer acceptum et carum fuisse; cujus injusta cæde tantoperè urgeri se dicat ad ultionem sumendam de interfeclore. Est autem cura Apostoli, docere quod per fidem testimonium in Scripturis consecuti sunt antiqui.

Sensum hunc Latini ferè amplectuntur : eundemque B. Thomas astruit hoc ipso argumento, quia Apostolus omnia quæ hic commemorat, sumit ex Scripturis. Ac ne dubites quin hic verus sit sensus; repetit Apostolus infra, cap. seq. de Abel dicens, sanguinem Christi melius loqui quàm sanguinem Abel. Quod ideo dicitur, Græcis etiam assentientibus quia sanguis Abel vindictam clamabat; sanguis Christi veniam loquitur.

Si quis objiciat Apostolum non dicere « locutus est » sed « loquitur, » ideoque præsentem ac permanentem aliquam locutionem intelligendam esse, juxta commentarium Græcorum; responderi posset cum Ridera sanguinem Abel etiam nunc loqui et vindictam petere tum adversus Cain, tum adversus alios justorum interfeclores, secundum quod Dominus ad quosdam eorum loquitur dicens : « Ut veniat super vos omnis sanguis

justus qui effusus est super terram, a sanguine Abel justus usque ad sanguinem Zachariæ ¹, » etc. Verum hac responsione non est opus. Sicut enim in præsentī dixit, « testimonium perhibente muneribus ejus Deo, » cum de re præterita sermo esset, ita dixit, « defunctus adhuc loquitur; » ut nimirum particula « adhuc, » non ad Pauli tempora referatur, sed ad tempus quo jam mortuus erat Abel; quod sumitur tanquam præsens : velut infra, ubi dicit : « nunc autem meliorem appetunt, » sicut ibi declarabitur.

Verset 5. *Et non inveniebatur, quia transtulit illum Deus.*

Verba sunt ex Genes., v, desumpta versionis LXX. Pro quibus ex hebræo transtulit Hieronymus, « et non apparuit quia tulit eum Deus. » Ex quo liquet non esse sensum, non inveniebatur etsi diù multumque quæsitus sicut de Elia scribitur ², quod missis quinquaginta viris per triduum quæsitus fuerit, nec inventus; sed tantum significari, quod non amplius inter homines apparuerit; sive quæsitus, sive non, eò quod ex hominum consortio Dominus eum sustulisset. In hebræo namque ad verbum sic habetur; « et non ipse, quia tulit eum Deus. » Atque hic locus est, in quo fundant Hebræi suam opinionem quia negant Henoch superstitem esse.

Nam, inquiunt, de mortuis utrumque dicere solet Scriptura, « et non ipse; » et, « tulit eum Deus. » Exempli causa Gen., XLII. Jacob dicit, Joseph non est super; » Heb. « Joseph non ipse; » cum utique sentiret ac dicere vellet Joseph esse mortuum. Item Psal. XXXVI :

¹ Matt. xxiii. — ² IV Reg. ii.

« Transivi, et ecce non erat ; » et Psal. XXXVIII : « Priusquam abeam et amplius non erō. » Hebraicè : « Et non ipse. » Item : « Et non ego. » Rursùm Psal. LVIII : « In ira consummationis et non erunt, » Hebraicè : « Et non ipsi. » Constat autem his locis mortem significari, qua desinunt homines esse. De altero proferunt exemplum ex Job, xxxii : « Nescio quandiu subsistam, et si post modicum tollat me factor meus, » scilicet per mortem.

Sed ad hæc responsio non est difficilis : nam phrasis illa « et non ipse » generalem habet usum in Scripturis. Dicitur enim de eo qui non apparet, et quovis modo subtractus est ex oculis; sive per mortem, sive aliter. Id manifestum vel ex ipso loco ¹ quem isti pro se adducunt. Non tantum enim de Joseph, sed et de Simeon (quem pater sciebat vivere, et in vinculis teneri) ibi dicitur, « non ipse. » Unde quod est in hebræo « Joseph non ipse, Simeon non ipse, » Hieronym. sensum et rem subjectam considerans, ita vertit : « Joseph non est super, Simeon tenetur in vinculis. » Itemque Chaldæus paraphrastes : « Joseph non superest, et Simeon non est hic. » Unde enarrans locum Scripturæ de Henoch idem paraphrastes mortem appertè exclusit. Sic enim ait : « Et non comparuit nec etiam occidit eum Deus. » Ex quo præterea patet antiquitas nostræ sententiæ, etiam apud Hebræos. Nam scriptor ille paucis annis secutus est tempus adventus Christi.

Jam ad alterum diluendum eadem valet responsio. Nam et illa phrasis qua Deus aliquem tollere vel accipere dicitur, similiter usum habet generalem, ut etiam ad eum referatur qui sine morte tollitur; quomodo

¹ Gen. XLII.

fatentur Eliam. Cui etiam, absque mortis significatione, dicitur III Reg. xviii : « Spiritus Domini asportabit (Hebraicè tollet) te in locum quem ignoro. » Sic de Adam Genes., ii : « Tulit Deus hominem et posuit in paradysum voluptatis. » Ac mirum sanè cum Moyses de cæteris omnibus, quos Gen., v, recenset, simpliciter ac planè loquatur de unoquoque eorum, « et mortuus est, » cur non simpliciter de Henoch locutus fuerit si et ille revera mortuus fuit. Quare ipsa sermonis diversitas arguit in eo exceptionem a lege communi.

His adde, quod nec Apostolus ad Hebræos scribens diceret Henoch translatus « nè videret mortem, » nisi id vel sacris litteris proditum sciret, vel saltem Hebræis Patrum traditione persuasum; multo autem minus, auribus eorum ingereret quod cum scriptura pugnaret. Quid porrò de hac re sentiant orthodoxi, non est obscurum. Augustinus loco dudum citato, cum dixisset, salva fide quæri posse, ubi sit nunc Elias vel Henoch, ita subiecit; « quos tamen non dubitamus in quibus nati sunt, corporibus vivere. » Eandem Græcorum interpretum sententiam esse jam suprà audivimus. Quæ quidem et ab aliis ecclesiasticis scriptoribus magno consensu traditur; quos omnes huc in medium proferre commentarii ratio non permittit. Consule nostra, si placet, in IV. dist. XLVII.

Verset 23. *Fide Moyses, natus, occultatus est mensibus tribus a parentibus suis.*

A patriarchis ad Moysen transit : in cujus etiam fide prædicanda immoratur, quod apud Hebræos, ut Prophetæ maximi et legislatoris, summa esset auctoritas. Orditur autem a nativitate ejus et fide parentum, quæ eum, quum natus esset, contra regis edictum occulta-

runt in domo sua tribus mensibus¹. Pro « parentibus, » græcè est, « patribus, » Syrus quoque sic habet : « fide patres Moysi occultaverunt eum, etc. » Ex quo suspicatur quidam, non solos patrem et matrem de puero servando sollicitos fuisse; sed et populum et potissimum contribules. Quod non valde probabile est. Res enim tam multis nota non potuisset apud regios ministros celari. Quare « patribus » pro « parentibus » dictum accipimus, sicut omnes interpretantur. Sic enim interdum, et si raro, Græcis usurpatur.

At quæritur, qua parentum fide occultatus fuerit Moyses. Nam videri potest id eos fecisse naturali impulsos amore, quo parentes filios suos omni ratione servatos cupiunt; ut verisimile sit idem ab aliis quoque Hebræorum nonnullis fuisse tentatum. Resp. ea fide qua credebant, id quod a majoribus acceperant, futurum aliquando ut Deus educeret populum ex Ægypto et introduceret in terram promissam : ideoque nec metuendum quod Pharaon moliebatur, ut scilicet populus aut omnino extingueretur, aut servitute oppressus vires et facultatem non haberet invitæ Ægyptiis fugam ineundi. Hac igitur fide instructi et animati, divinæ promissioni de populo servando cooperati sunt, quoniam puerum sibi natum, ne occideretur, occultarunt. Addatur huic responsioni, si lubet, id quod refert Josephus². Deum Amramo patri Moysi astitisse per somnium, ac promisisse nasciturum ei filium, qui suo tempore Hebræos ex Ægyptia servitute liberaret. Virum idipsum narrasse uxori jam gravidæ. Utrumque fidem oraculo adhibuisse : et ea fide inductos, postquam mulier tam facilè fuisset enixa, ut observatores falleret, infan-

¹ Exod. II et Act. VII. — ² Lib. II, *Antiq. Jud.* cap. v.

tulum per tres menses clam apud se nutritivisse. Notandum est autem, etsi textum Hebræum legenti sola mater videatur occultasse puerum; LXX tamen interpretes, quos Paulus sequitur, utrique parenti factum hoc ascribere. Nec enim mulier inscio aut repugnante marito facere id potuisset.

Verset 23. *Eo quod vidissent elegantem infantem.*

Græcè puellum. Videri potest hæc pars contraria præcedenti. Nam si parentes ad occultandum et servandum puerum movit elegantia formæ quam in eo videbant; quomodo ea res in laudem fidei refertur? præsertim cùm legamus Isaï repræhensum fuisse, quod filios suos offerret Samueli, prout quisque forma excellebat¹. Sed dicendum parentes haudquaquam more vulgi permotos fuisse elegantia pueri ut eum cum tanto suo periculo servatum vellent; sed quod in vultu talem animadverterent elegantiam seu pulchritudinem, quæ divinam quamdam indolem pueri promittere videretur; adeo ut quod certò credebant de populi liberatione aliquando futura, confiderent hujus pueri virtute et opera, si in virum posset evadere, perfectum iri. Huc facit quod B. Stephanus in sua ad Judæos oratione², non simpliciter dicit puerum hunc fuisse « elegantem » (eodem vocabulo quo post LXX Paulus hic utitur) sed dicit, « elegantem Deo »; quod rectè noster interpretes vertit « gratum Deo, » et Syrus, « dilectum Deo; » ut nimirum illa vultus elegantia significatum fuerit puerum futurum singulariter Deo gratum, Deumque velle per illum magnum aliquid ad populi sui salutem operari. In quam sententiam etiam Chrysos-

¹ Actor. vii. — ² I Reg. xvi.

tom. hunc locum interpretatus est. Quod si recipimus narrationem Josephi supradictam de somnio patris Moysi; plenior erit responsio. Sic enim dicemus, parentes ejus, aspectu pueri tam elegantis fuisse confirmatos in fide oraculi quod divinitus acceperant.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE DOUZIÈME

LA VIE CHRÉTIENNE

Contrairement aux philosophies humaines qui en restent toutes à de stériles spéculations, la philosophie divine du christianisme opère dans la conduite une révolution immense : la foi chrétienne enfante la vie chrétienne.... 1

I. — Les caractères de la vie chrétienne,

1. LA VIE CHRÉTIENNE EST UNE VIE CÉLESTE. — Idée de la vie céleste que doit mener le chrétien. — La vie céleste portée à l'héroïsme d'un détachement absolu, universel, n'est le glorieux partage que du petit nombre : mais tous doivent en retracer une image, au milieu même des entraves de la vie du monde. — En ce dégagement de la matière et en cet essor vers le monde supérieur, consiste l'épreuve suprême de l'homme ici-bas. Les fils de la terre : les fils du Ciel..... 3
2. Les adversaires de la vie céleste. — Idée générale de la vie charnelle : premier degré, second degré, *l'homme animal*. — Crime de la vie charnelle et sa rigoureuse condamnation : elle se fait l'adversaire acharnée de Dieu et renverse tout le christianisme. Dès lors, Dieu la hait, Dieu la combat, Dieu la ruine. — Fin désastreuse de la vie charnelle des mondains..... 7
3. Étude détaillée de la vie charnelle. Plaisirs des sens, culte de l'or, dissipation et tumulte : voilà les trois éléments dont se compose le plus ordinairement la vie charnelle..... 13

<i>Impureté.</i> Crimes, désastres, sources de l'impureté. — Crime contre Dieu, — crime contre l'homme.....	14
Crime contre Dieu. L'impureté s'attaque à la fois aux trois Personnes divines. — L'impureté s'attaque au Dieu Créateur. Merveilleuse création de la chair : l'impureté détruit ce chef-d'œuvre; aussi de quelle haine ce Dieu la poursuit! de quels châtimens effroyables il l'a de tout temps frappée! Le déluge, Sodome, empires écroulés. L'Apôtre ne cesse de rappeler ces gigantesques catastrophes. — L'impureté s'attaque au Dieu Rédempteur. Effrayante doctrine de l'Apôtre : l'impudique, sacrilège profanateur des membres mêmes de Jésus-Christ. — L'impureté s'attaque au Dieu Sanctificateur. Corps de l'homme, marqué, dans tous les sacrements, de l'onction du Saint-Esprit. Le corps de l'homme, temple saint habité par Dieu : abominable profanation de ce temple par le vice impur.....	14
Crime contre l'homme : désastres de l'impureté dans l'homme, dans le chrétien. — Dans l'homme, le vice impur lui ravit sa dignité, lui apporte de poignantes tortures, ronge son être entier, dévore sa vie et le mène prématurément à une tombe déshonorée. — Dans le chrétien, aucun vice ne conduit à une réprobation plus assurée : partout l'Apôtre le condamne à l'enfer. Trois raisons de ce jugement terrible : aucun vice n'aveugle davantage; aucun vice ne captive plus invinciblement; aucun vice ne livre autant l'âme au désespoir et n'aboutit aussi fatalement à l'impénitence.....	19
Les sources de l'impureté. — Les mauvais discours; les mauvais livres; les liaisons dangereuses; — l'oisiveté. Exemples effrayants que présente l'Apôtre : — la bonne chair et l'ivresse; dégradation hideuse de ce vice; on le retrouve au principe et au terme des chutes de l'humanité.....	28
<i>Avarice</i> : second élément dont se compose la vie charnelle. — Dans l'avarice sont à la fois renfermés un crime, une folie, une torture. — Le crime qu'y aperçoit l'Apôtre, c'est l'apostasie, c'est l'idolâtrie. Comment l'avare renie le christianisme tout entier et devient un infidèle. L'avarice entraîne après elle tous les vices : rigoureuses sentences que l'Apôtre prononce à plusieurs reprises contre les avares. — Folie de l'avarice : jouissance d'un moment, moment incertain; ruine complète et irrémédiable du tombeau; écroulement d'une œuvre si laborieusement édifiée. — Enfin torture de l'avarice. L'avare	

mène une vie empoisonnée de toutes les angoisses à la fois. Tableau de la vie d'un avaro..... 34

Dissipation, Sollicitude et dissipation, troisième élément de la vie charnelle. — Les choses présentes enserrant notre âme dans une triple chaîne : elles nous absorbent, elles nous enchantent, elles nous inquiètent. — Pressantes exhortations de l'Apôtre à nous dégager de liens si indignes des fils de Dieu et des héritiers de la gloire éternelle..... 39

II. — LA VIE CHRÉTIENNE EST UNE VIE D'EXPIATION. — Pourquoi la douleur nous reste après l'amnistie divine et l'expiation du Calvaire. — Triple rôle de la douleur chrétienne : elle expie, elle sanctifie, elle mérite..... 45

1. Elle expie. — Par la douleur nous offrons à Dieu la réparation la plus convenable et la mieux appropriée pour les voluptés illégitimes du péché. — Par la douleur, nous nous identifions avec l'Homme-Dieu Expiateur ; nous devenons ses vivantes images, et renouvelons ainsi dans le cœur du Père les sentiments de pitié et de tendresse qui ont été le salut du monde..... 46

2. Elle sanctifie. — Le chrétien a besoin de la douleur à un triple titre pour l'œuvre de sa sanctification : comme blessé et malade, comme enfant, comme exilé et voyageur. — Comme blessé : les deux profondes blessures de la déchéance, l'orgueil et la volupté. La douleur abat les saillies désordonnées de l'orgueil : elle émousse les jouissances coupables de la sensualité. — Doctrine de l'Apôtre sur l'état d'enfance où reste le chrétien imparfait encore faible et inexpérimenté : il lui faut un pédagogue, et c'est la douleur. La douleur, verge nécessaire dans la main de Dieu, devient le titre de notre grandeur, en montrant que nous sommes les vrais fils de Dieu. — L'homme exilé et en marche pour le Ciel. Son plus continuel danger est de se fixer parmi les créatures : la douleur l'en détache puissamment..... 49

3. Elle mérite. — Elle nous associe aux mérites de Jésus-Christ : elle nous fait remplir les conditions auxquelles sont attachées avant tout la promesse de la gloire éternelle. — Joie et triomphe du chrétien mourant..... 53

4. Le rôle de la douleur ainsi expliqué, nous voyons manifestement pourquoi l'homme souffre. — Pourquoi, malgré ses efforts désespérés, il est impuissant à chasser la douleur. — Pourquoi Dieu répand partout l'amertume, place la douleur au fond des choses humaines et en fait la condition unique du succès : *ante passi!*..... 55

III. — LA VIE CHRÉTIENNE EST UNE VIE DE LOUANGES ET D'ACTIONS DE GRACES. — Le dernier mot des œuvres de Dieu est sa glorification par le salut de ses créatures.

Nécessité absolue pour l'homme de glorifier Dieu : sans cela son existence perd son but et déchoit de ses destinées.

Comment l'homme, imperceptible néant, peut aspirer à glorifier Dieu. — Admirable suite de l'Incarnation : l'homme devenu *un* avec Jésus-Christ, saint de sa sainteté et grand de sa grandeur divine.

Pratique de cette haute doctrine. — Les trois manières de glorifier Dieu, marquées en saint Paul : les paroles de la bouche, les dispositions du cœur, le spectacle des œuvres.

Magnifique spectacle qu'offre au ciel et à la terre le chrétien au milieu du monde : son élévation, sa force, sa sagesse, sa bonté..... 58

II. — Les images de la vie chrétienne.

Les six différentes images de la vie chrétienne présentées par l'Apôtre. 1^o La demeure et le sanctuaire; 2^o la servitude, le royal esclavage; 3^o la fête, la Pâque; 4^o la milice, et les combats; 5^o l'exil, le voyage et la patrie; 6^o l'astre étincelant..... 67

- I. — LA DEMEURE ET LE SANCTUAIRE. — Le chrétien, édifice spirituel. — Construction, destination, profanation et ruine de cet édifice.
1. Construction. — Deux ouvriers employés à cet ouvrage : Dieu et l'homme. — Les trois Personnes divines absorbées dans ce grand œuvre : rôle du Père, du Fils, de l'Esprit-Saint. — L'homme admis à coopérer à l'œuvre divine : matériaux qu'il apporte : l'or, l'argent, les pierres, ou bien le bois, le foin, la paille..... 68
2. Destination. — Le chrétien est à la fois la demeure de Dieu : le temple de Dieu. — La demeure : mystérieuse résidence de Dieu, des trois Personnes divines dans l'âme chrétienne, opérations de la grâce. — Le temple : description de ce temple intérieur..... 70
3. Profanation et ruine. — Textes de l'Apôtre. — La ruine du temple de Jérusalem, image de l'âme profanée et ruinée par le péché. Belle page de saint Chrysostome. — La prise et le renversement de la cité sainte, image de l'âme possédée et tyrannisée par le démon. Passage de Bossuet..... 72

II. — LE ROYAL ESCLAVAGE. — Touchante histoire de l'esclave qui n'est autre que l'humanité. — Grandeurs et devoirs qu'entraîne sa délivrance.	
1. Affreux esclavage de l'humanité pécheresse : comment elle passe de maître en maître sous toutes les ignominies et toutes les douleurs. — Le Verbe eut pitié d'elle, vint en ce monde, l'acheta à la justice, brisa ses chaînes et la rendit à la liberté ; grand devoir de l'homme : servir son libérateur.	
2. Dans ce devoir sont renfermées les grandeurs de l'homme. — Textes de saint Paul.....	75
III. — LA FÊTE : LA PAQUE. — La vie chrétienne n'est plus qu'une fête perpétuelle. — Les bienfaits de la Rédemption : fondement de la joie du chrétien. — Les noces de l'Agneau.	
Cette fête est la Pâque. Triple caractère de cette fête exigeant trois dispositions correspondantes du chrétien. — C'est la fête de la délivrance : quitter les choses terrestres, sortir du monde, vivre dans les Cieux. — C'est la fête où l'azyme seul est permis : se purifier de toute souillure. — C'est la fête du passage : n'aimer rien, ne retenir rien des choses de cette vie.....	84
IV. — LA MILICE ET LES COMBATS. — Le Ciel, prix d'une gigantesque lutte. Le chrétien est soldat, la vie chrétienne est une milice.....	90
1. Valeur immense de l'enjeu : une éternité de gloire et de délices.....	91
2. Ressources immenses de l'ennemi. Effroyables mêlées où se doit engager le chrétien. — Textes de l'Apôtre, image de saint Chrysostôme. — Les « pensées de Satan, » sa tactique, ses pièges ordinaires.....	93
3. Armes du soldat de Dieu : vie qu'il est obligé de mener. — Ses armes défensives. — Son arme offensive. — Son secours suprême, la prière.....	101
4. La vie du chrétien est une vie austère et rude : funestes effets de l'amollissement et du plaisir sur le soldat du Christ	107
V. — EXIL, VOYAGE ET PATRIE. — 1. Cette situation d'exilé explique seule les sentiments intimes, invincibles du cœur de l'homme. — Sagesse admirable du christianisme fondé tout entier sur une divine tristesse.....	108
2. L'homme se sent voyageur : tout le pousse à ce pèlerinage, en lui et hors de lui. — Magnifique essor de l'âme chrétienne	111

- VI. — L'ASTRE ILLUMINATEUR. — Le chrétien lumière du monde. — Mission de la sainteté : 1^o au milieu des pécheurs pour les faire rentrer en eux-mêmes et les transfigurer. — 2^o Sur les justes : plan divin qui fait descendre par degrés, par rellets tempérés et amoindris, la trop éblouissante lumière de la sainteté de Dieu : les saints illuminés illuminent leurs frères plus faibles..... 113

CHAPITRE TREIZIÈME

LA FAMILLE CHRÉTIENNE

La famille, type primordial et parfait de toute société. Rapports respectifs du Père, de la Mère, de l'Enfant. Admirable économie du plan de Dieu. Entre le père et l'enfant est la médiation douce et forte de la mère. — Importance décisive de la famille par rapport à la société. Prospérité ou décadence parallèles de la famille et de la société. — Paganisme et révolution..... 121

I. — Le père de famille.

- I. SES GRANDEURS. — Grandeur manifestées dans la création de l'homme, royauté attribuée à Adam. — Comment l'homme est « la gloire, l'image » de Dieu. — Grandeurs jaillies sur l'homme de l'Incarnation : ce que Jésus-Christ est dans l'Eglise, le père l'est dans la famille..... 127
- II. — SES DEVOIRS. — Responsabilité formidable qui pèse sur le père de famille : décadence profonde de la paternité chrétienne. — Premier devoir du père de famille : Aimer. Jésus-Christ fonda la famille sur l'amour ; belle et profonde doctrine de l'Apôtre. — Second devoir du père de famille : se dévouer pour les siens. Ce dévouement n'a d'autre limite que l'immolation entière de soi, le martyr : vigilance et direction..... 131

II. — L'épouse.

Ce qu'est l'épouse dans la famille, ses droits et ses devoirs. Trois devoirs de l'épouse.

- I. — ELLE DOIT ÊTRE SOUMISE A SON ÉPOUX. — Textes formels de l'Apôtre qui établissent cette soumission. — Raisons profondes que l'Apôtre en apporte. Outre l'unité de pouvoir réclamée par toute société, cette soumission apparaît manifestement dans la création de l'homme et de la femme, dans les sentences de condamnation qui suivent leur chute; dans leur réhabilitation en Jésus-Christ : dans les dispositions intimes de leur nature..... 136
- II. — L'ÉPOUSE DOIT FAIRE LE BONHEUR DE SON ÉPOUX. — La femme a reçu en partage le don de plaire, de consoler, de secourir : puissance de ce don. — Mystères sublimes renfermés dans la création de la femme. — Mission de la femme au sein de la famille : elle est la tendre médiatrice, elle est l'âme, la vie, le charme de la famille. — Aspect désolant de la famille où l'épouse trahit cette mission. — Portrait délicieux de la femme chrétienne.... 141
- III. — L'ÉPOUSE DOIT SANCTIFIER SON ÉPOUX. — Facilités particulières laissées à la femme pour l'œuvre de la sanctification. — Puissance de l'épouse chrétienne auprès de son époux. — Conditions auxquelles est attachée cette puissance..... 147
- Sanctifier son époux est de plus, pour elle, une dette de reconnaissance envers Jésus-Christ. — Affranchissement et transfiguration de la femme par Jésus-Christ et l'Église. Moyens employés pour cette réhabilitation. Gloire et puissance de la femme régénérée par le christianisme.
- Sanctifier son époux : œuvre exigée de la femme sous une formidable sanction..... 150

III. — La mère et l'enfant.

- I. — SALVABITUR PER FILIORUM GENERATIONEM. — Crime et châtement des époux contempteurs de ce premier de leurs devoirs. — Plaie hideuse de la famille à notre époque : causes multiples de ce désordre..... 154
- II. — SECOND DEVOIR : L'ÉDUCATION. — 1. Grandeur et importance de cette œuvre. C'est une œuvre divine : elle reflète les sublinités de la création et de la rédemption. — Soins extraordinaires que Dieu prend des enfants : ses jugements formidables sur les parents qui négligent l'éducation de leurs enfants. Gravité de cette négligence : doctrine de saint Chrysostome..... 157

- Importance de l'éducation de l'enfant quant à la famille.
 — Histoire douloureuse de la famille dévastée par les vices des enfants..... 163
- Importance de l'éducation quant à la société. Solidarité entre la bonne éducation de l'enfance et la prospérité des États. — Cruelle expérience que vient d'en faire la France, — Doctrine de saint Chrysostome..... 164
2. Pratique de l'éducation. — Trois époques pour la mère chrétienne. — Le premier âge. Comment la mère doit faire reposer toute cette première éducation sur la connaissance, la crainte, l'amour de Dieu. Désastreux effets de l'ignorance, de la faiblesse maternelle, du défaut de surveillance, des milieux incroyants, et des sociétés irrégulières. — L'adolescence. Le choix de la pension. Deux éducations en présence : l'éducation chrétienne, l'éducation irrégulière : raisons profondes et multiples de fuir cette dernière. Réponse à une objection. — L'âge mûr. Dernière puissance et dernière mission de la femme auprès de l'homme fait..... 167

IV. — La veuve chrétienne.

- I. — LES GLOIRES DE LA VIDUITÉ CHRÉTIENNE. — La veuve est l'image vénérable de l'Église, veuve désolée et gémissante ici-bas. — Magnanimité que suppose cet état noblement conservé, et ses devoirs difficiles et douloureux généreusement remplis..... 175
- II. — LES DEVOIRS DE LA VIDUITÉ. — Deux sortes de viduités : celle qui a charge d'une famille ; celle qui est complète et où l'épouse et la mère ont été frappées à la fois. — Devoir rigoureux que l'Apôtre impose à la veuve de régler sa maison, élever ses enfants, songer à leur établissement. Les plus saintes œuvres ne remplaceront jamais pour elle cette obligation essentielle. — La veuve laissée seule et maîtresse d'elle-même, doit faire de sa vie deux parts, dont l'une sera à Dieu, l'autre aux bonnes œuvres..... 177
- III. — CORRUPTION ET HONTE DE LA VIDUITÉ. — Crime de la veuve légère, dissipée, prolongée dans les plaisirs, livrée à la dissolution. — Châtiments terribles que lui annonce l'Apôtre. — Remède qu'il lui prescrit..... 181

V. — La Femme chrétienne et le pauvre.

- I. — GRANDEUR DE LA MISSION DE LA FEMME CHRÉTIENNE AUPRÈS DU PAUVRE. — C'est l'œuvre même de Dieu : son œuvre par excellence : magnificences qu'il y déploie ; l'Homme-Dieu pauvre ; l'Église et le pauvre ; les services différents de la douleur : les rois serviteurs des pauvres 183
- II. — MISSION TOUTE SPÉCIALE A LA FEMME. — Le pauvre a besoin de la femme. Conjuraison infernale contre la religion du pauvre. État effrayant où la révolution l'a réduit : impiété, désespoir, haine. Le prêtre ne l'aborde presque plus. — Dernière ressource, la femme chrétienne. Merveilleux effets de la visite du pauvre par la dame opulente, pieuse et dévouée..... 185
- La dame riche à son tour a besoin du pauvre. Dangers de la vie du monde : combien éloignée de la vie de Jésus-Christ et de l'esprit du christianisme. — Admirable antidote aux poisons de la vie mondaine, le pauvre fait apparaître à l'âme toute la vivifiante vision de la croix. — Utiles au sein de la prospérité, la vue et le contact du pauvre le sont éminemment aux jours de l'adversité..... 188
- III. — MISSION RICHE DE BÉNÉDICTIONS DIVINES. — La visite du pauvre donne à l'âme ses plus délicieuses joies en ce monde. — Ses plus riches espérances pour l'autre..... 190

VI. — Le serviteur chrétien.

- I. — L'ESCLAVAGE AVANT JÉSUS-CHRIST. — Affreuse situation de l'esclave dans le paganisme. — Deux abîmes où il est plongé : l'épouvantable oppression sous laquelle il vit sans espérance ; la dégradation profonde où ses vices l'ont fait descendre..... 191
- II. — L'ESCLAVAGE ET L'ÉGLISE. — Efforts persévérants et victorieux de l'Église pour relever l'esclave : elle le transforme d'abord lui-même, elle agit ensuite puissamment sur les oppresseurs. — Comment fut rendu à l'esclave le sentiment de sa dignité. Enseignements de l'Apôtre : Jésus-Christ fait *esclave* ; l'esclave déifié comme les autres en Jésus-Christ ; l'esclave fait participant des splendeurs de la grâce et des sacrements ; l'esclavage devenu un état honoré dans le christianisme.

— Sentiments que l'Eglise mit peu à peu dans l'âme des maîtres : la pitié, le respect, l'amour, la vénération. Comment ces quatre sentiments adoucirent d'abord, puis détruisirent peu à peu l'esclavage. — Pourquoi l'Eglise ne l'abolit pas brusquement et d'un seul coup. — Admirable lettre à Philémon où se révèle toute la sagesse de l'Eglise dans la grave et difficile question de l'esclavage 193

- III. — LE SERVITEUR CHRÉTIEN SUBSTITUÉ A L'ESCLAVE ANTIQUE. — Fondement unique d'une sainte obéissance et d'un bon commandement : les pensées de foi. Le serviteur ne doit voir son maître, le maître son serviteur, qu'à la lumière de la foi. — Au serviteur est demandé : l'obéissance et la fidélité. Au maître la douceur qui sauvegarde les intérêts spirituels et temporels du serviteur..... 200

CHAPITRE QUATORZIÈME.

VIE RELIGIEUSE ET VIRGINITÉ

I. — Élévation de cette vie.

- I. — LA CONDUITE DE DIEU. — Aux longs siècles que Dieu mit à faire éclore la virginité, imposant à ses saints toutes les épreuves, sauf celle-ci; — Aux précautions infinies que Jésus-Christ d'abord, puis l'Apôtre prennent pour proposer au monde cet héroïsme; — Au nombre, relativement si faible de ceux qu'il y convie; — Aux conditions qu'exige l'Eglise, aux épreuves auxquelles elle soumet ceux qui aspirent au vœu perpétuel de virginité et à la vie religieuse, commençons à comprendre quelle est la sublimité de cet état..... 205
- II. — LES TROIS PRÉROGATIVES DE CET ÉTAT. — Une élévation toute divine, une profonde sagesse, une beauté angélique 210
1. Élévation divine. — Doctrine de l'Apôtre. — Tableau de vie du religieux. — Belle page de saint Chrysostome..... 210
2. Sagesse profonde. — Posée la destinée future de l'homme, posée sa situation ici-bas, posée la caducité des choses terrestres, l'impuissance d'en jouir, la rapidité de la vie, la vie religieuse est la plus logique et la plus sage des existences. — C'est celle encore qui s'harmoni-

- nise le mieux avec les inspirations intimes de l'âme humaine..... 216
3. Beauté angélique. La beauté véritable est avant tout le rayonnement d'une belle âme sur le corps; laideur des vices reflétés sur le visage de l'homme; beauté céleste dont s'impreint la figure de la vierge..... 222

II. — Magnanimité de cette vie.

- La vie religieuse porte en elle : 1° des combats héroïques ; 2° une indépendance magnanime ; 3° la plus haute, la plus étendue, la plus féconde des royautés..... 225
- I. — DES COMBATS HÉROÏQUES. — Combien l'Église traite doucement, avec une condescendance timide les fidèles mariés. — Combien elle traite en héros, sans ménagement, sans pitié, ses vierges et ses religieux. — Lutttes gigantesques qu'ils ont à soutenir, description qu'en fait saint Chrysostome..... 226
- II. — MAGNANIME INDÉPENDANCE. — Le religieux libre de toute crainte et de tout désir, absolument invulnérable aux coups de la fortune comme aux persécutions des hommes..... 229
- III. — ROYAUTÉ. — Royauté victorieuse : le religieux règne sans qu'aucun ennemi du dedans ou du dehors ne le puisse renverser du trône. — Royauté étendue : le religieux dominant sur toute son âme, domine par là même sur toutes les choses terrestres. — Royauté féconde : Si le plus royal attribut du prince est la bienfaisance, quel roi sera le religieux ? — Tableau des bienfaits immenses du monachisme en Europe et dans le monde entier depuis la naissance du christianisme..... 231

III. — Bonheur en cette vie.

- Le religieux jouit d'un double bonheur : 1° d'être à Dieu sans réserve ni obstacle ; 2° d'échapper au monde.
- I. — ÊTRE A DIEU. — Rôle des trois vœux dans la vie religieuse. — Il est à Dieu dans la gloire et les délices anticipées de la vie future..... 236
- II. — ÉCHAPPER AU MONDE. — Combien la vie conjugale est une lourde charge à l'âme spirituelle qui veut s'élever vers Dieu ! Bonheur d'échapper à cette servitude. —

Dans le monde, des dangers extrêmes pour le salut. —
 Dans le monde, peines, soucis, tracas de toute sorte. —
 Dans le monde, des jours terribles, où l'épreuve brise
 pour toujours le bonheur de l'existence. — Félicité inénar-
 rable de la vie religieuse..... 241

CHAPITRE QUINZIÈME.

SAINT PAUL

I. — Les dons.

Nous pouvons résumer ainsi les dons si extraordinaires
 et si multiples dont Dieu remplit l'âme du bienheureux
 Apôtre : lumière, pouvoirs, ravissements, communications
 ineffables avec Jésus-Christ, don des miracles et de la
 prophétie dans la plus large mesure..... 247

I. — LUMIÈRE. — L'Apôtre a été initié plus qu'aucun autre aux grands secrets de Dieu.

Sa science est profonde : Dieu lui a révélé les plus
 importantes vérités du dogme et de la morale chrétiennes.
 — Saint Paul a eu sur le passé, le présent, l'avenir, les
 plus magnifiques lumières. — Le grand objet de la
 science de saint Paul, objet auquel toutes ses connaissances
 se rapportent, c'est Jésus-Christ.

Sa science est *vaste* et étendue dans son rayonnement.
 — Cette science embrasse les siècles : tous reçoivent les
 divines influences de la prédication de l'Apôtre; tous sont
 illuminés des clartés jaillies de cet impérissable foyer.
 Cette science embrasse toutes les nations. La plupart des
 peuples ont été évangélisés par ce *docteur des nations* :
 tous ont reçu le dépôt sacré de ses enseignements; l'Eglise
 catholique tout entière est encore, pour ainsi parler, à
 l'école du sublime Apôtre.

La science est *humble*. Frappante leçon pour les intel-
 ligences téméraires qui rejettent le mystère ou le préten-
 dent imprudemment pénétrer. Paul s'arrête éperdu
 devant les grands abîmes de la sagesse et de la puissance
 de Dieu. — Paul confesse son impuissance et proclame
 le devoir d'un humble et docile acquiescement..... 249

II. — POUVOIRS. — Les pouvoirs remis par Dieu entre les mains de l'Apôtre furent immenses. Pouvoirs du miracle.

— Saint Paul admirable et tout-puissant thaumaturge. — La nature entière lui obéit. Toutes les créatures sont à ses ordres.

Pouvoir sur les démons. Saint Paul leur fit une guerre aussi terrible que victorieuse; il les enchaînait jusqu'à en faire à son gré des serviteurs et des exécuteurs dociles de ses formidables sentences.

Pouvoir sur le monde. Les conquêtes de Paul sont prodigieuses, il triomphe d'un colossal empire : — il renverse la philosophie antique et amène dans l'esprit humain la plus vaste révolution. — Paul, plus dominateur mille fois que César; il domine tous les âges, toutes les conditions, toutes les classes; — il domine la partie la plus inaccessible de l'homme : la volonté et la conscience. — Pouvoir coercitif de saint Paul. — Pouvoir irrésistible par l'amour. — Source divine de la prodigieuse puissance de saint Paul : Jésus-Christ.

Les communications de l'Apôtre avec son divin Maître furent continuelles : elles furent sublimes. — Saint Paul ravi au troisième ciel..... 253

II. — Les vertus.

Impossible d'entrer dans l'exposé de toutes les vertus pratiquées par Saint Paul. — D'ailleurs elles peuvent toutes être ramenées aux vertus fondamentales de foi, d'espérance et de charité.

- I. — La Foi. — Saint Paul est par-dessus tout l'homme de la foi. — La foi en Jésus-Christ, mobile universel dans l'âme du grand Apôtre. — Or le Christ auquel Paul croyait et livrait son âme, son cœur et sa vie, n'était pas le Christ amoindri et atténué de l'hérésie et du chrétien lâche et pusillanime; c'était le Christ dans toute la sanglante réalité de la croix et du martyre.

De la foi de saint Paul jaillissait une invincible force. — Intrépidité prodigieuse de l'Apôtre : sa vie entière est la vie du plus audacieux conquérant..... 256

- II. — L'ESPÉRANCE. — Paul ne cesse de nous apparaître sous la figure de l'exilé : il traverse l'existence en poussant d'ineffables soupirs vers la Patrie céleste.

Cette disposition sublime produit en son âme le plus absolu détachement. Paul ne cesse pas d'être réduit à la plus extrême indigence. — La pauvreté fait sa force et sa gloire 259

III. — LA CHARITÉ. — Admirable doctrine de l'Apôtre sur la charité. — Double objet de la charité : Dieu et l'homme. — L'amour de Dieu fait le fond et le résumé de toute la vie de saint Paul. — « Dieu lui est tout en toutes choses. » Magnifique explosion de cet amour dans un passage de l'Épître aux Romains. — Amour de saint Paul pour les hommes.

Premier caractère de cet amour : il est *tendre et passionné*. Sous quelles images l'Apôtre le représente ; à quelles extrémités cet amour se porte : quels martyres il endure.

Second caractère de cet amour : il est *désintéressé*. L'Apôtre ne connaît pas dans sa charité les retours de l'égoïsme et les calculs de l'intérêt : il aime jusqu'au martyre.

Troisième caractère de cet amour : il est *délicat et ingénieux*. Tact merveilleux de l'Apôtre dans l'emploi du châtiment et de la sévérité. — Précautions infinies avec lesquelles il touche les plaies de l'âme. — Invariable conduite selon laquelle il fait suivre la réprimande et la correction des plus douces prévenances de l'amour..... 261

III. — La parole.

Admirable dans les dons qui l'exaltent, dans les vertus qui le couronnent de sainteté, l'Apôtre l'est plus encore, s'il est possible, dans cette parole qui, jaillie des cieus, traverse et transfigure la terre : le fond comme la forme, tout est divin dans la prédication de saint Paul.

I. — LE FOND. — Saint Paul modèle des prédicateurs. — Jamais chez lui de sujets futiles, jamais de prédication légère et oiseuse. — Pente dangereuse qu'a suivie parfois la prédication contemporaine. — Dans saint Paul le prédicateur ne trouve que les plus solides doctrines, les plus vastes et les plus profonds objets.

L'Apôtre joint toujours le dogme à la morale. — Les vérités de foi, il en fait le fondement et l'appui du précepte ; et le précepte est chez lui comme l'épanouissement de la vérité et sa conséquence pratique..... 265

II. — LA FORME. — Saint Paul fut-il éloquent ? — Comment faut-il entendre certaines expressions de ses épîtres, d'après lesquelles on serait tenté de lui refuser l'éloquence ?

Saint Paul fut éloquent, les faits le montrent ; ses

épîtres en font foi. Saint Paul fut magnifiquement doué de tout ce qui fait l'orateur : il éclaire, il échauffe, il triomphe des plus rebelles volontés et des plus invincibles oppositions.

Dans sa parole nous retrouvons la *grandeur*, parfois la magnificence. — Le propre de son génie est l'*énergie*. — A l'énergie se joint dans saint Paul la *vivacité*. — L'un des charmes les plus vifs de cette éloquence vient d'une admirable *variété de ton*; et cette variété ne fut jamais chez lui calcul de rhéteur; elle naît de la variété des émotions qu'il ressent et de la diversité des effets qu'il poursuit. — Dans saint Paul aussi une merveilleuse force de logique. Saint Paul, modèle de l'éloquence chrétienne comme il est le miroir de toutes vertus..... 267

CHAPITRE SEIZIÈME.

EXPLICATION DES TEXTES

ÉPÎTRE AUX ROMAINS.....	279
ÉPÎTRE I AUX CORINTHIENS.....	295
ÉPÎTRE II AUX CORINTHIENS.....	322
ÉPÎTRE AUX COLOSSIENS	331
ÉPÎTRE II AUX THESSALONICIENS.....	332
ÉPÎTRE I A TIMOTHÉE.....	337
ÉPÎTRE AUX HÉBREUX.....	338

TABLE ANALYTIQUE

A L'USAGE SPÉCIAL DE LA PRÉDICATION

A

Action de grâces. — C'est le plus impérieux des devoirs de l'homme. — Comment l'homme peut s'acquitter de ce devoir. III, 58. — D'où vient à l'homme la possibilité sublime de glorifier Dieu, III, 59.

Voyez le mot : *Louange*.

Amour. — L'amour considéré en Dieu, II, 286. — De quel incompréhensible amour Dieu nous a embrassés, I, 77 — I, 162 — I, 223.

L'amour divin dans l'homme. La même source d'amour a un double jaillissement : l'amour de Dieu, l'amour du prochain, II, 287.

Peinture de l'humanité chrétienne dans son amour pour Jésus-Christ, I, 169. — Merveilleux effets de cet amour, I, 172. — Sublimité de cet amour, I, 173. — Fécondité et puissance de la charité, II, 293. — A elle seule elle gère tout, II, 288. — Elle seule domine tout, II, 281. — Elle seule édifie tout, II, 293. — Elle seule survit à tout, II, 296. — L'amour au ciel, I, 259.

L'amour du prochain, voyez : *Charité, fraternité*.

Anges. — Ils composent avec les hommes l'Église universelle, I, 108. — Ce que leur a été Jésus-Christ, I, 109 — III, 338. — Quelle fut l'épreuve des Anges, III, 338. — Ministère des Anges à la résurrection générale, I, 316.

Apôtres. — Les Apôtres étaient confirmés en grâce, II, 102. — Tous les dons étaient réunis en eux, toutes les vertus y brillaient, II, 103. — Science toute divine des Apôtres, II, 105. —

Pouvoirs suréminents, II, 107. — L'Église est bâtie sur eux, II, 18. — Ils sont les mandataires tout-puissants de Jésus-Christ, II, 109. — Souffrances des Apôtres, II, 121.

Avarice. — L'avarice est un crime : c'est à la fois un crime d'apostasie. L'avare abandonne tout pour son or : il abandonne son Dieu, son âme, son salut, son éternité, III, 34. — C'est un crime d'idolâtrie, l'avare n'a qu'un culte, celui de l'or : un autel, son coffre. Là il immole à sa honteuse et cruelle divinité des victimes sans nombre, III, 35.

L'avarice est une folie, l'avare n'a pas un moment d'assuré : l'avare est assuré de tout perdre en un instant, III, 37.

L'avarice est une torture. Tableau de la vie de l'avare, III, 38.

Aumône. — Aumône spirituelle : support, correction, pardon, triple aumône qu'il se faut accorder mutuellement, II, 320.

Aumône corporelle. — Divines grandeurs et fruits merveilleux de l'aumône, II, 325. — Comment doit se faire l'aumône, II, 333. — Formes diverses que peut revêtir l'aumône, II, 335.

Voyez : *Pauvre*.

B

Baptême. — Admirables harmonies de la matière et de la forme, II, 197. — Les effets du baptême II, 199. — Le caractère, II, 202. — Conditions imposées au baptême, II, 202.

Discussion d'un texte difficile sur le baptême « pour les morts. » III, 315.

C

Calomnie. — Gravité extrême de ce vice, II, 348, 350. — D'où il naît le plus ordinairement, II, 354.

Charité. — Voyez : *Amour*.

Charité (fraternelle). — Grandeur et fécondité du précepte de la charité fraternelle, II, 288. — Les admirables œuvres de la charité catholique, II, 305. — L'exercice de la charité, II, 308, 313. — Les vices contre la charité, II, 337.

Chrétien. — Admirable force du chrétien, II, 203. — Élévation divine de l'intelligence chrétienne illuminée par la foi, II, 245. —

Merveille du saint amour dans le chrétien, I, 172. — Grandeur du chrétien tirée de son union avec Jésus-Christ, III, 60. — Sublime spectacle qu'offre le chrétien, III, 64.

Ciel. — A quel moment le juste jouit-il du bonheur du ciel ? I, 253. — Comment se faire quelque idée de l'immensité du bonheur du ciel ? I, 254. — En quoi consiste le bonheur du ciel ? I, 257. — Les noms différents sous lesquels l'Apôtre désigne le ciel nous découvrent quelque chose de ses multiples béatitudes, I, 261.

Combat spirituel. — Le chrétien est fait soldat de Jésus-Christ, II, 204, 205. — Grandeur de la lutte appréciée d'après le prix du combat et l'immensité des forces déployées ; l'enjeu de la lutte est une éternité : les forces sont celles de Dieu et celles de l'enfer. — Ressources incalculables de nos ennemis, III, 96. — « Les profondeurs » de Satan, III, 97. — Tableau de la gigantesque bataille, III, 93.

L'armure du chrétien : ses armes défensives : ses armes offensives, III, 101. — La vie du soldat de Jésus-Christ est une vie austère et énergique, III, 107.

Confession. — Convenance de l'aveu volontaire, II, 222. — Puissance de l'aveu, II, 223. — Miséricordieuse condescendance dans l'aveu fait au prêtre, II, 223.

Confirmation. — Convenances de ce sacrement. — Sa matière et sa forme. — Ses effets, II, 203.

Contrition. — Sa nécessité, — ses qualités, — sa puissance, I, 209 — II, 224.

Correction fraternelle. — Conditions qu'elle doit remplir pour être légitime et fructueuse, II, 323.

Création. — Elle gémit des douleurs présentes, et soupire après sa rénovation, I, 125 — II, 272 — III, 290. — Sa transformation glorieuse au dernier jour, I, 312 — III, 292.

Croix. — Grandeurs ineffables du mystère de la croix, I, 144. — Nécessité pour le chrétien de participer à la croix de Jésus-Christ, I, 176.

D

Dissipation. — La dissipation de la vie, cause la plus ordinaire de la négligence du salut, III, 39. — Comment les choses terrestres nous détournent de Dieu. Elles nous absorbent dans

mille préoccupations diverses : elles nous fascinent, nous enchantent et nous retiennent dans une étroite captivité : elles nous jettent dans des troubles incessants et de mortelles inquiétudes qui nous découragent et brisent nos forces, III, 40.

Direction. — Ce que doit être la direction des âmes, II, 137. — Elle doit être faite avec amour, II, 138. — Faite avec science II, 137. — Le directeur doit prendre garde aux situations différentes des âmes, à leurs dispositions, à leurs vices spéciaux, aux différents âges, aux différents sexes, aux différentes conditions sociales, aux degrés de sainteté, II, 138.

Division (Esprit de). — Maux que l'esprit de division cause, II, 88, 309-314. — Combien contraire à l'esprit du christianisme, II, 297.

Divorce. — Lâcheté et perversité du divorce, II, 237.

Que prétend le sensualisme éhonté et l'impiété révolutionnaire avec sa grande formule d'*émancipation de la femme*, II, 337.

Doctrines. — Caractères de la doctrine catholique, II, 37. — Merveilleuse sécurité que donne à l'esprit la doctrine catholique II, 386. — Satisfactions qu'elle procure au cœur, II, 402. — Influence qu'elle étend sur l'activité, II, 407.

Résumé de la doctrine de l'Apôtre, I, 321.

Domestiques. — La création du serviteur chrétien au sein de la famille est l'une des plus admirables œuvres de l'Eglise catholique, III, 191. — Affreuse dégradation d'où fut tiré l'esclave antique, III, 192. — Conduite de l'Eglise dans la question difficile de l'affranchissement des esclaves, III, 193. — Comment fut peu à peu créé le serviteur, III, 193.

Enseignement de l'Eglise, tant au maître qu'au serviteur III, 202. — De la manière dont le prêtre doit diriger les domestiques au saint Tribunal, II, 150.

Douceur. — Force de la douceur, II, 155.

Douleur. — Explication du mystère de la douleur : pourquoi elle est laissée par Jésus-Christ dans le monde après la divine amnistie de la Rédemption, III, 45. — Grandeur et nécessité de la douleur pour l'homme sur la terre, I, 176 — II, 197. — Du triple rôle que la douleur remplit auprès du chrétien, III, 46 — III, 286.

C'est par la douleur que nous nous offrons glorieusement à Dieu en holocauste de louange, et en victime d'expiation, III, 48. — La douleur, expiation la mieux appropriée à ce qu'a été en nous le péché, III, 49.

L'un des plus glorieux privilèges de la douleur est qu'elle

nous identifie avec Jésus-Christ et fait de nous ses plus frappantes images, III, 287.

C'est la douleur qui forme le plus puissamment l'homme à la sainteté. Elle guérit nos deux plus mortelles blessures, l'orgueil et la volupté, III, 49. — Elle nous est le plus intelligent, le plus intègre et le plus puissant pédagogue, III, 52. — C'est elle enfin qui nous fait prendre les sentiments les plus en harmonie avec notre situation présente d'étranger et d'exilé, III, 52.

La douleur nous acquiert nos plus riches mérites et attire de Dieu sur nous les plus fécondes bénédictions, III, 54.

Ces bienfaits de la douleur nous expliquent pourquoi, malgré nos efforts séculaires et désespérés, Dieu laisse la douleur dans le monde et nous livre à tous ses coups, III, 55.

E

Éducation. — Grandeur toute divine et immense importance de l'œuvre de l'éducation de l'enfant. — Dans cette œuvre, Dieu est notre premier modèle. Soins touchants, providence forte et vigilante, législation impérieuse, Dieu emploie tout pour l'éducation des enfants, III, 157.

La vie et le bonheur de la famille dépendent de la bonne éducation des enfants : châtimens qui retombent sur la tête des parents coupables de négligence, III, 162. — La prospérité des États est attachée de même à la bonne éducation de l'enfance, III, 164.

Quelle doit être l'éducation de l'enfant durant les années du premier âge, III, 167. — Défauts les plus ordinaires de cette première éducation, III, 170. — Quels mobiles doivent faire agir l'enfant, III, 169.

L'adolescence. Importance capitale du choix de la pension. — Éducation vicieuse et impie où le jeune homme puise peu de science et beaucoup de vices, III, 171.

Église. — Belle et profonde doctrine de l'Apôtre sur l'Eglise : elle est l'extension, la continuation de Jésus-Christ, II, 1. — De la constitution intime de l'Eglise : la tête et les membres : la hiérarchie des pouvoirs : Pape et Evêques, II, 6. — Les plaintes de l'hérésie contre la hiérarchie sainte sont-elles recevables ? II, 9 — II, 297.

Les notes de l'Eglise. Son unité, II, 12. — Sa Sainteté, II, 15. — Sa Catholicité, II, 18. — Son Apostolicité, II, 18.

Vie de l'Eglise, reproduction de la vie même de Jésus-Christ :

force et faiblesse : impérissable existence dans une perpétuelle agonie, II, 21. — Indépendance et royauté de l'Eglise : ses pouvoirs : oppositions iniques des hommes d'Etat. De l'accord des deux sociétés civile et ecclésiastique. Folie et désastres des pouvoirs persécuteurs, II, 24. — L'Eglise sauvegarde des puissances séculières, II, 34.

L'Eglise organe de la vérité sur la terre. Comment l'infailibilité est essentielle à l'Eglise : le pape infallible, II, 37. — Universalité de la vérité catholique, II, 41. — Son inébranlable fermeté et son immutabilité, II, 44. — Dans quel sens le *Credo* catholique est-il immuable ? II, 45. — Fécondité de la vérité catholique, II, 46.

Lutte terrible de l'Eglise contre le paganisme, II, 50. — Maux et embarras suscités à l'Eglise par le mélange des deux sociétés, II, 55. — Luites de l'Eglise contre les hérésies. (Voyez ce mot.) — Quels vices s'attaquèrent dès les premiers siècles à l'Eglise de Jésus-Christ ? II, 88. — Quelles admirables vertus y brillaient ? II, 86.

La force et les triomphes de l'Eglise, II, 24 — II. 107.

Tenue des fidèles dans l'église. — Abus dont le sanctuaire a parfois à gémir, II, 90.

L'âme chrétienne est une Eglise spirituelle et divine, III, 68. — Histoire sublime de ce sanctuaire. — Il est bâti par Dieu, III, 69. — Il est bâti pour Dieu : ineffable présence et divines opérations de Dieu dans ce temple, III, 71.

Profanation et ruine de ce sanctuaire par le péché, III, 72. — Tableau d'une âme en ruine, III, 73.

Enfer. — Textes formels qui en établissent l'existence, I, 264. — Les supplices divers de l'enfer, I, 264. — Eternité des peines de l'enfer, I, 264.

Épîtres. — Épîtres aux Thessaloniens, I, 8 et 10. — Épître aux Galates, I, 11. — Épîtres aux Corinthiens, I, 12, 15. — Épître aux Romains, I, 18. — Épîtres aux Ephésiens et aux Colossiens, I, 28. — Épître aux Philippiciens, I, 31. — Épître à Philémon, I, 31. — Épître aux Hébreux, I, 32. — Épîtres à Timothée et à Tite, I, 35, 36.

Authenticité des Épîtres de saint Paul, I, 354. — Authenticité de l'Épître aux Hébreux, I, 358.

Tentatives des hérétiques pour falsifier les Épîtres de saint Paul, I, 9, 357.

Épouse. — Situation de l'épouse dans la famille chrétienne : sa suave et précieuse mission, III, 136. — L'épouse est la consolation, la joie, le soutien de son époux : telle la montre sa création, telle la montre la mission que Dieu lui confie, III, 143. — Aspect

désolant de la famille où cette mission est trahie, III, 145. L'épouse doit être soumise à son époux : trois preuves de cette soumission tirée de la création de la femme, de sa chute au paradis terrestre, de sa réhabilitation en Jésus-Christ, III, 137. — L'épouse doit sanctifier son époux. Facilités plus grandes qui lui sont laissées pour sa sanctification. Puissance dont elle est armée, III, 147. — Soumission exigée d'elle, III, 137.

L'affranchissement et l'ennoblissement de l'épouse : grande œuvre de Jésus-Christ et de l'Eglise, III, 150. — Portrait délicieux de l'épouse chrétienne. (Voyez *Mère*.)

Esclave. — Affreuse situation de l'esclave dans l'antiquité, III, 192. — Il subit un épouvantable martyre : il est hideusement couvert de tous les vices, III, 190. — Admirable prudence de l'Eglise, et son invincible énergie dans l'œuvre de l'affranchissement des esclaves, III, 193.

Touchante lettre de saint Paul à Philémon au sujet de l'esclave Onésime, III, 199. (Voyez *Domestiques*.)

Espérance. — Les grandeurs de l'espérance chrétienne, II, 270. — Les fondements de notre espérance, II, 273. — Influence de l'espérance chrétienne sur la vie : peinture désolante de l'homme privé de l'espérance, II, 277, 281.

Esprit-Saint. — Mystérieuses opérations de l'Esprit-Saint dans les âmes, I, 285 — III, 293 — I, 191, 193. — Les dons de l'Esprit-Saint, I, 201. — Les fruits de l'Esprit-Saint, I, 203.

Eucharistie (très-sainte). — Grandeurs et fruits de ce Sacrement, II, 207. — Sa réalité, II, 209. — La Communion, II, 212. — La sainte Eucharistie, mystère ineffable d'union, II, 213. — La sainte Eucharistie, principe de la charité catholique, III, 312. — La sainte Eucharistie, source de charité fraternelle, II, 214. — Mémorial de mort : le saint Viatique, II, 215. — Préparation : Communion indigne, II, 218.

L'Eucharistie comme sacrifice, I, 133. — Jésus-Christ, Prêtre, I, 134. — Le sacrifice de l'autel est le même que celui de la croix, I, 152. — La grande figure eucharistique : Melchisédech, I, 140. — Nature du divin sacrifice de l'autel, I, 153. — Du rite, I, 154. — Le saint sacrifice étudié à la Cène, I, 157. — Frappants rapports entre le sacrifice de l'autel et celui de la croix, I, 158.

Exemple (bon). — Magnifique mission de la sainteté au milieu du monde, III, 113. — Irrésistible puissance du bon exemple III, 115.

Exil. — L'homme est un exilé sur la terre. Cette révélation rend seule un compte vrai et lumineux des sentiments intimes

de sa nature, III, 108. — Tristesse mystérieuse qui fait le fond de la nature de l'homme. Sagesse admirable du christianisme qui fonde toute la religion sur ce sentiment, III, 110.

F

Famille. — Perfection de la famille telle qu'elle est sortie des mains de Dieu : elle est la plus parfaite des sociétés, III, 121. — Admirable pondération des pouvoirs dans la famille, III, 122. — Influence immédiate de la famille sur la société, soit pour la ruine, soit pour le salut, III, 164. — Influence désastreuse de la Révolution sur la famille, III, 165.

Femme. — Mystère de la création de la femme, II, 230. — Le but de sa création : elle est la compagne de l'homme : elle est son soutien, — elle est sa consolation, III, 146. — La création de la femme la montre comme la consolatrice de la douleur, III, 143. — Mission que l'Eglise confie à la femme chrétienne auprès de pauvres et des affligés, III, 183.

Du rôle prépondérant de la femme, soit pour le bien, soit pour le mal, II, 69. — La femme et les hérésiarques. — Affreuse situation d'où le christianisme a tiré la femme, III, 150. — Admirable grandeur où il l'a élevée, III, 150.

Dégradation où veut la replonger la Révolution, II, 237. — Du divorce, II, 237.

Fidèles. — A quel titre ils entrent dans la composition de l'Eglise, II, 7. — Devoirs des fidèles envers leurs pasteurs II, 179.

Fin du monde. — Raisons de l'immense pompe du second, avènement de Jésus-Christ, I, 301. — Les signes précurseurs de la fin du monde : 1^o l'Antechrist et son empire : profonde et difficile révélation de l'Apôtre touchant le règne de l'Antechrist, I, 303 — III, 332. — Tableau du monde avant la venue de Jésus-Christ, I, 308. — Ce que sera l'Antechrist et son empire persécuteur, I, 304. — Conversion des Juifs, I, 307. — Le monde immédiatement avant la venue de Jésus-Christ, I, 309 — III.

Les quatre scènes qui composeront le drame du dernier jour, I, 312. — Instantanéité, I, 310. — L'embrasement et le renouvellement du monde, I, 313. — La résurrection des morts, I, 315. — Le jugement, I, 317. — L'entrée de l'Eglise triomphante dans le ciel, I, 318.

Foi. — Nécessité de la foi, II, 244, 265. — Grandeur où la foi élève l'homme, II, 246. — Ingratitude, impiété, folie de rationalisme, II, 249. — Rapports réciproques de la raison et de la foi, II, 253, 378. — Excellence de l'acte de foi, II, 260. — Fécondité de la foi, II, 263.

Croire doit être l'effet du simple bon sens, III, 297, 225.

G

Gentilité. — Providence de Dieu sur les Gentils : Dieu leur ménagea les moyens de parvenir à la grâce de la foi et du salut, I, 351. — Dès avant son avènement Jésus-Christ sauvait les hommes, I, 54. — Quel fut le double crime de la gentilité ? Elle renia le vrai Dieu : elle étouffa les lumières de la conscience, I, 55. — Châtiment terrible qui suit cette double apostasie, I, 57. — Effrayant tableau de la société païenne tracé par saint Paul, I, 58. — Impuissance et crime des sages de l'antiquité, I, 56.

Gnose. — Origine de la gnose. — Ses traces dans les épîtres de saint Paul. — Ses extravagances et sa perversité : comment elle renversait tout le christianisme. — Ses turpitudes, II, 81.

Gourmandise. — Bassesse de ce vice, II, 56. — A quels désordres il peut conduire, II, 56 — III, 32. — Comment il mène à l'impureté, III, 30.

Grâce. — La grâce sanctifiante. — Qu'est-ce que l'état surnaturel ? Différence radicale entre la nature et la grâce, l'être naturel et l'être surnaturel, I, 180. — La grandeur surnaturelle hors de la portée de toute créature, I, 183. — Comment analyser la grâce sanctifiante ? — Quelles parties la composent ? — Présence et action des trois Personnes divines dans l'âme, par la grâce sanctifiante, I, 185, 188. — Réfutation de l'erreur protestante, I, 193. — Des vertus infuses, I, 195. — Des dons de l'Esprit-Saint, I, 201 375. — Des fruits du Saint-Esprit, I, 203. — Résumé de la doctrine de saint Thomas sur la grâce.

La grâce actuelle. — Que peut l'homme sans la grâce ? I, 221. — Que ne peut l'homme sans la grâce ? I, 223. — Du rôle de la grâce dans toute la vie de l'homme, I, 227. — De la grâce de persévérance finale, I, 230. — La grâce est donnée à tous, I, 233. — De la grâce dite suffisante, I, 236. — De la grâce dite efficace, I, 239.

Distribution de la grâce aux peuples, I, 243. — Doctrine de l'Apôtre sur la vocation de la gentilité et la répudiation du peuple juif, I, 244.

H

Haine. — Comment naît et grandit la haine, II, 338. — Les suites désastreuses de la haine, II, 340. — Remèdes contre la haine, II, 343.

Hérésie. — Son signalement donné par l'Apôtre, toujours le même après dix-huit siècles, II, 62. — Se hideuse genèse. — Ses agissements. — Ses moyens d'action inavouables, II, 65. — La calomnie, son arme favorite, II, 67. — La femme et l'hérésie II, 69. — L'œuvre de destruction de l'hérésie, II, 71. — Les diverses sectes hérétiques contemporaines, de l'Eglise apostolique, II, 73.

Honoraires. — Combien sont légitimes et impérieux les titres qu'ont les prêtres de recevoir les honoraires de la piété des fidèles, II, 185. — Combien néanmoins les prêtres se doivent montrer désintéressés, II, 159.

I

Impureté. — Sévérité de l'Apôtre pour ce vice, II, 95 — I, 14.

L'impureté est un grand crime : crime contre Dieu, crime contre l'homme.

Crime contre Dieu. L'impureté s'attaque au Père, le Dieu Créateur : il détruit son chef-d'œuvre, il couvre de fange son plus bel ouvrage, III, 14. — Châtiments effroyables dont Dieu a toujours puni le vice impur, III, 15. — L'impureté, crime contre le Fils, le Dieu Rédempteur. Affreuse conséquence ! Le chrétien qui, par la grâce et les sacrements est *incorporé* à Jésus-Christ, fait servir à l'immondice les membres mêmes de Jésus-Christ III, 17. — Le vice impur, crime contre le Saint-Esprit, le Dieu sanctificateur. Magnifique action de l'Esprit-Saint dans la chair de l'homme par les sacrements ; hideuse profanation que l'impureté amène dans le corps sanctifié et consacré du chrétien, III, 19.

L'impureté, crime contre l'homme. Elle dévaste en nous l'homme naturel et l'homme déifié. Dans l'homme naturel, elle accumule les ruines : ruines de l'intelligence, ruines du cœur, ruines de la chair, III, 19. — Dans l'homme surnaturel, elle a l'affreuse puissance de lui tenir ouvert l'abîme de l'éternelle perdition. Elle aveugle, elle enchaîne, elle pousse au désespoir, III, 25.

Les sources de l'impureté. Les mauvaises fréquentations : soit les discours licencieux, soit les mauvais livres, soit les liaisons dangereuses, III, 28. — Seconde source : l'oisiveté, III, 30. — Troisième source : la bonne chère et l'ivrognerie ; dégradation hideuse de l'ivrognerie dans l'homme et surtout dans le chrétien, III, 30.

Incarnation. — Pourquoi Dieu la différa-t-il durant tant de siècles ? I, 78.

De l'Incarnation telle que Dieu la décrétait dans le secret de son éternité, I, 100. — Du plan magnifique de Dieu dans l'Incarnation de son Verbe, I, 103. — Adam Médiateur selon la nature : le Verbe incarné, Médiateur surnaturel et divin, I, 104. — Comment le Verbe incarné s'unit pour déifier toute la création raisonnable, II, 108. — L'Incarnation et la nature angélique, I, 109.

J

Jésus-Christ. — Sublime doctrine de l'Apôtre : Jésus-Christ centre de toutes les créations, médiateur universel, élevant toutes les créatures intelligentes jusqu'à la vie divine et l'union béatifique, I, 100. — Les trois degrés de l'œuvre divine, I, 103. — Comment la nature inférieure est unie à l'homme, l'homme au Verbe, Jésus-Christ à Dieu, I, 104. — Qu'est Jésus-Christ pour les Anges ? I, 109 — III, 338. — Jésus-Christ Rédempteur. (Voyez *Rédemption*.) — Jésus-Christ vrai Dieu, I, 127. — Jésus-Christ vrai homme, I, 129. — Union des deux natures en une seule divine Personne, I, 131. — Corollaires dogmatiques de cette doctrine, I, 132. — Jésus-Christ, prêtre. Comment Jésus-Christ remplit parfaitement toute la définition du prêtre, I, 134. — Des figures qui annoncèrent au monde le sacerdoce de Jésus-Christ, I, 135. — Du sacrifice de Jésus-Christ : sacrifice offert au Calvaire, I, 138, 142. — Sacrifice offert dans le ciel, I, 146, 391. — Sacrifice offert à l'autel, I, 152. — III, 356.

Devoirs de l'humanité rachetée envers son Libérateur. — Le recevoir : crime et châtement de ceux qui repoussent Jésus-Christ, Roi, Rédempteur, Médiateur, I, 160. — L'aimer, I, 168. — Le reproduire : en imprimer l'image dans l'âme, sur le corps, I, 173.

Jeunes gens. — Peinture du jeune homme, II, 158. — Comment diriger les jeunes gens, II, 147.

Jugements téméraires. — Triple malice de ces jugements,

II, 349. — Quand il est permis et même nécessaire de juger, II, 351.

Jugement. — Jugement particulier : sa certitude : son mode : les trois classes de ceux qui s'y présentent; I, 251. — Jugement général. Ses avant-coureurs, I, 301. — Les grandes scènes qui le préparent, I, 312. — Jésus-Christ le Souverain Juge, I, 317.

Juif (Peuple). — Mission providentielle du peuple juif, I, 65. — Gloires et prérogatives du peuple juif, I, 67. — Prévarications du peuple juif : orgueil et sensualisme, I, 72. — Son grand crime est d'avoir renié et rejeté Jésus-Christ, I, 74.

Les Juifs convertis dans l'Eglise : les judaïsants. Embarras et dangers que plusieurs d'entre eux causent à l'Eglise naissante, II, 73.

Conversion du peuple juif à la fin du monde, I, 307.

Justification. — Résumé des textes du grand Apôtre sur la justification, I, 206. — Les causes de la justification, I, 208. — Qu'est-il exigé de l'adulte avant sa justification ? I, 209 — En quoi consiste la justification, I, 209. — La nature de la justification, I, 211. — Les caractères de la justification, I, 213.

Résumé général, I, 342.

L

Loi mosaïque. — Cette loi était-elle capable de sauver les hommes ? Non. Ses impuissances sont multiples et radicales, I, 80. — Quelle était donc sa raison d'être ? Quels furent les services éminents qu'elle rendit à l'humanité déchue, I, 83. — Le plus considérable fut d'annoncer Jésus-Christ et de disposer le monde à sa venue, I, 87. — Double conduite de Dieu à l'égard de cette loi provisoire : elle est comblée d'honneur à cause de ses bienfaits, elle est abrogée à cause de son impuissance à sauver l'homme, I, 94.

Louange. — Le grand devoir du chrétien est la louange de Dieu, III, 58. — La louange est le but suprême de la création de l'homme ; c'est le dernier mot des choses : Dieu a tout fait pour sa gloire, III, 58.

Comment, par l'Incarnation, l'homme, néant imperceptible, peut rendre à Dieu la plus magnifique louange : l'homme, devenu un avec Jésus-Christ, rend des sons divins et fait des actes déiformes, III 59.

De quelles différentes manières l'homme peut glorifier Dieu : par les paroles des lèvres, par les dispositions du cœur, par le spectacle des œuvres. Spectacle sublime que le chrétien offre à la terre et au ciel, III, 62.

M

Mariage. — Grandeurs du mariage chrétien. Source mystérieuse de cette grandeur : il est l'image de l'union du Verbe avec la nature humaine ; de Jésus-Christ avec l'Eglise, II, 229. — Les devoirs comme les grandeurs jaillissent de cette divine source. Les devoirs des époux étudiés dans le type divin de l'union de Jésus-Christ avec l'Eglise, II, 232. — Indissolubilité du mariage, II, 237. — Sentiments du chrétien en face de l'état du mariage, II, 240. — Vertus à pratiquer dans l'état de mariage, II, 241.

Médисance. — Gravité de ce vice, II, 353.

Mélange (des bons et des méchants). — Admirable conduite de Dieu dans cette confusion apparente, II, 59.

Mensonge. — Sa malice se tire d'une triple source, II, 347.

Mère. — Mission de la mère au sein de la famille : admirable économie de la Providence dans ce rôle de la mère : la mère médiatrice, III, 122. — Premier devoir ainsi formulé par saint Paul : *Salvabitur per generationem filiorum*. Crime et châtiment des époux qui tarissent dans la famille la source de la vie qu'ils doivent dispenser. Plaie hideuse de notre époque. La femme mondaine, III, 154.

A la mère est confiée la première éducation de l'enfant : immense importance de cette œuvre. C'est une œuvre divine. C'est une œuvre à laquelle se rattachent les grandes œuvres et les plus précieux intérêts de Dieu, III, 157. — Importance de l'éducation première de l'enfant quant au bonheur de la famille, III, 163. — Importance quant à la société. Relation intime entre l'éducation de l'enfance et la fortune des Etats, III, 164.

Triple intervention de la mère dans l'éducation de l'enfant. Sa mission durant l'enfance, III, 167. — Son rôle durant l'adolescence, III, 171. — Influence qu'elle doit retenir durant la maturité, III, 174.

Messe (la sainte). — Le sacrifice de la messe est le même que celui de la croix, I, 152. — Combien le rite est merveilleusement

approprié à l'Eglise de la terre, I, 154. — Magnifique unité du triple sacrifice offert à la croix, sur l'autel, dans le ciel, I, 156.

Mort. — La mort est la suite du péché : Dieu avait créé l'homme immortel, I, 42. — Transfiguration de la mort par la Rédemption de Jésus-Christ, I, 250. Elle est devenue l'objet des espérances et des désirs des Saints, I, 251. — La mort vaincue par la Résurrection de Jésus-Christ, I, 276.

Mortification. — Sa nécessité, I, 176. — Elle résulte comme suite nécessaire du baptême, II, 197. — Elle est la condition de la résurrection glorieuse, I, 285. — Elle est la grande vertu du chrétien, III, 45.

La mortification chez le Prêtre, II, 121.

O

Ordre (Sacrement de l'). — Ensemble de la doctrine de saint Paul sur l'Ordre, II, 227. — (Voyez les mots *Sacerdoce*, *Prêtre*.)

P

Pâque. — La vie chrétienne est la spirituelle et véritable Pâque dont la pâque judaïque n'était qu'une image, III, 84.

Trois caractères de notre Pâque chrétienne. C'est une fête de délivrance : c'est une fête de pureté où l'azyme seul est en usage : c'est la fête du passage ; passage de l'exil à la patrie, III, 87.

Pardon (des injures). — Les grandeurs et les magnanimités divines du pardon des injures, II, 321. — Ses pressants motifs, II, 321.

Paul (saint). — I SA VIE. — Sa conversion et ses premiers travaux apostoliques, I, 2. — Il évangélise l'Asie Mineure, I, 4. — Il évangélise la Macédoine, I, 7. — Il fonde l'Eglise de Corinthe, I, 8. — Saint Paul à Ephèse, I, 11. — Saint Paul, captif à Césarée, I, 22. — Première captivité de saint Paul à Rome, I, 24. — Dernières courses apostoliques de saint Paul, I, 34. — Paul et Néron, I, 37.

II. SES DONs. — Il était confirmé en grâce, II, 101. — Toutes les

grâces *gratis gratæ* étaient réunies en lui, II, 103. — Lumière divine dont il est inondé, II, 104, III, 249. — Son extraordinaire puissance, II, 107. — Il est comme un autre Jésus-Christ, II, 109, — Résumé, III, 256.

Son ravissement, III, 255.

III. SES VERTUS. — Charité de saint Paul, I, 15 — I, 31 — III, 261. — Sa divine prudence dans la direction des âmes. II, 40. — Son zèle brûlant, II, 133 — I, 16. — Sa tendre compassion pour les affligés, II, 52 — II, 639. — Son esprit de pauvreté, II, 159, 185. — Son intrépidité, II, 153. — Son amour pour Jésus-Christ, III, 255. — Résumé, III, 256.

IV. SES SOUFFRANCES. — I, 4 — I, 6 — I, 22, — I, 36 — ? 6.

Comment la calomnie le poursuivait, II, 67.

V. Eloge de saint Paul, III, 247.

Pauvre. — Sollicitude de Dieu et de l'Eglise pour les pauvres : magnificences des soins qui leur sont procurés, II, 11 — II, 304, 326. — Dignité des pauvres dans l'Eglise, II, 326. — Combien la vue du pauvre fait bien à l'âme, III, 188.

Œuvre satanique de la révolution auprès du pauvre : le pauvre moderne, III, 186. — Soulagement des pauvres, II, 333. — Visite des pauvres, III, 187. — Manière de soulager les pauvres, II, 333. — III, 187.

Péché originel. — Comment saint Paul en démontre l'existence, I, 42. — Quelle idée se faire du péché originel? I, 45. — Comment le *felix culpa* de l'Eglise se trouve magnifiquement expliqué dans saint Paul, I, 48.

Précautions délicates à prendre dans une définition du péché originel, I, 365.

Pénitence (Sacrement de). — Incompréhensible miséricorde dont est empreint ce sacrement, II, 220. — Grandeur de ce sacrement, II, 222. — Dispositions pour le bien recevoir, I, 224. — Discussion d'un texte, III, 350.

Pénitence (Vertu de). — I, 209. — II, 200 — I, 285. — III, 46.

Père. — Grandeurs divines du chef de famille, III, 127. — Le père de famille, image de Dieu, II, 230. — Le père est dans la famille ce que Jésus-Christ est dans l'Eglise, III, 129. — Responsabilité formidable qui pèse sur le père de famille. III, 131. — Les devoirs du père de famille : aimer, se dévouer, veiller, III, 131.

Persécutions. — Nécessaires dans l'Eglise, I, 5. — Gloire de l'Eglise et son signe de divinité, II, 21, 48. — Consolations diverses, II, 52.

Prédication. — Magnificence du ministère de la parole. II, 164. — La prédication catholique est à elle seule un grand prodige, II, 165. — Importance du ministère de la prédication, II, 167. — Qualités d'une bonne prédication, II, 169. — Des ornements dans le discours, II, 174. — Funestes effets de la vaine gloire sur la prédication, II, 173. — Prédication, III, 269.

Prêtre. — Combien imposante est l'élection d'un prêtre, II, 130. — Grandeurs du prêtre, II, 111. — Vertus divines du prêtre, II, 117. — Les bienfaits du prêtre, II, 123, 34, 129. — Les souffrances du prêtre, II, 119.

Le prêtre, père et guide des âmes. (Voyez *Directeur*.)

Puissance du prêtre. II, 125, 153. — Vie sainte du prêtre, II, 116. — Chasteté du prêtre, II, 117, 149. — Charité du prêtre, II, 133. — Maturité du prêtre, II, 157. — Douceur du prêtre, II, 157. — Humilité du prêtre. II, 155. — Force du prêtre, II, 154. — Désintéressement du prêtre, II, 159. — Esprit de force du prêtre, II, 154. — Esprit de piété du prêtre, II, 176. — Eloignement du monde, II, 176. — Etude, II, 177. — Ministère de la parole. Le prêtre dans la chaire de vérité. (Voyez *Prédication*.)

Ce que le prêtre a droit de réclamer des fidèles. (Voyez *Fidèles et Honoraires*.)

Purgatoire. — Le dogme du Purgatoire clairement formulé dans saint Paul, I, 267. — Discussion détaillée du texte de la première Epître aux Corinthiens, III, 305.

R

Rationalisme. — Quels désastres cause l'esprit de rationalisme dans l'Eglise, I, 13 — II, 57, 78. — Le rationalisme coupable du crime de lèse-humanité, I, 155. — Le rationalisme coupable du crime de lèse-Majesté divine, I, 160. — Impiété et injustice du rationalisme, III, 295. — Le rationalisme est à la fois une ingratitude, une impiété, une folie, II, 249.

Rédemption. — Grandeur toute extraordinaire de l'œuvre de la Rédemption. — Pour la bien comprendre, il faut se faire une idée de la misère profonde de l'humanité déchue, I, 114. — Comment Jésus-Christ expie et répare : comment chacune des détresses de l'homme est secourue par la Rédemption, I, 115. — Résultats magnifiques de la Rédemption pour Dieu, pour Jésus-Christ, pour l'homme, pour la nature inférieure, I, 117, 122, 332.

Religieux. — Voyez *Vie religieuse*.

Résurrection. — La résurrection est liée intimement à tous les dogmes : elle renversée, tous s'écroulent et disparaissent, I, 272; la résurrection est due au triomphe complet de Jésus-Christ et de ses élus. — Mot profond de l'Apôtre, I, 277. — Les épreuves de la résurrection. I, 277, 288. — La possibilité de la résurrection I, 288, 333. — Que sera la résurrection ? Deux classes des ressuscités; les pécheurs : les justes. — Qualités des corps glorieux, I, 295. — Discussion d'un texte, III, 317.

Résurrection générale, I, 299 — III, 332. — Pourquoi il faut une résurrection générale, I, 301. — Des signes précurseurs du second avènement de Jésus-Christ, I, 301. — Scènes qui composeront le drame du dernier jour, I, 312.

Résurrection générale. — Voyez *Fin du monde*.

Riches. — Comment diriger les personnes riches, II, 150. — Admirable apostolat du riche chez le pauvre, III, 184. — Fruits précieux que recueille le riche de la visite du pauvre, III, 186.

De la manière de diriger les personnes riches, II, 150.

S

Sacrements. — Les sacrements, canaux mystérieux de la grâce, II, 192. — Idée profonde des sacrements, II, 193. — Économie admirable dans le nombre et la nature des sept sacrements, II, 195. — Matière et forme des sacrements. Convenances du signe sensible, II, 194, 197, 205.

Satisfaction. — En quoi elle consiste, II, 225.

Scandale. — Manières diverses dont on donne le scandale, II, 258. — Pêché de scandale : péché énorme, triple source d'où se tire sa malice, II, 360. — Effroyables suites du péché de scandale, II, 362. — Le scandale est une guerre impie déclarée à Dieu, II, 365. — Soins extrêmes que l'apôtre apportait à ce mal, II, 366.

Souffrance. — Grandeur et nécessité de la souffrance I, 176 — II, 197 — III, 000. — Consolation dans les souffrances, II, 52. — Comment se comporter avec les âmes affligées, II, 144.

Support des défauts du prochain : — ses motifs, II, 320.

Sympathie. — Elle est l'un des plus beaux effets de la charité, II, 315. — Son apparition dans le monde, II, 315. — Ses deux degrés, II, 317, 318.

T

Testament. — Dieu a daigné faire un testament, II, 275. — Testament ancien, I, 67. — Testament nouveau, II, 215, 275.

U

Union fraternelle. — Son plus puissant principe dans l'Eucharistie, II, 214, 299. — Toute l'œuvre de la Rédemption se résume dans l'union, II, 297. — L'union étudiée dans le corps humain, II, 301. — En dehors de l'influence catholique, il ne reste à la société que la guerre sociale, II, 306. — Les différents devoirs qu'exige de chacun de nous l'union fraternelle, II, 309. — Les vices qui la rompent, II, 310. — La magnanimité qui la sauvegarde, II, 313.

L'union par la sainte Eucharistie, III, 312.

V

Vérité — Voyez les mots : *Église* — *Prêtre* — *Foi* — *Prédication*.

Vie charnelle. — La vie charnelle est le renversement de tout le christianisme. Elle se fait l'adversaire implacable de Dieu. Crime et châtement, III, 7. — La vie charnelle à ses deux différents degrés, III, 8. — La vie charnelle comprend en général les trois désordres suivants ; le plaisir des sens ; la cupidité de l'or et la soif des honneurs, le tumulte et la dissipation de la vie, III, 13.

Vie religieuse. — Élévation toute divine de l'état religieux, III, 205. — Il fallut les grâces et les influences toutes-puissantes de l'Incarnation pour que cette plante céleste pût fleurir, III, 206. — Obligations formidables imposées au religieux, III, 225. — Épreuves auxquelles le soumet l'Église, III, 209. — Sagesse toute divine de la vie religieuse, III, 216. — Élévation où elle place l'âme et le cœur, III, 226. — Tableau de la vie du religieux, III, 211. — Comment l'état religieux s'harmonise avec les inclinations secrètes de la nature humaine, III, 220. — Beauté de la vie religieuse, III, 222.

La vie religieuse est une vie d'héroïques combats. Combien Dieu exige du religieux : quelle victoire réclame sa royauté souveraine, III, 227. — La vie religieuse est une vie libre et indépendante, le religieux domine tout et n'est dominé par rien, III, 229. — Le religieux est roi, III, 231.

Bonheur de la vie religieuse. — Elle échappe à presque tous les maux dont les mondains sont frappés, III, 236. — Elle fait acquérir tous les biens, III, 241.

Veuve. — Grandeur toute divine de l'état de viduité : la veuve image de l'église sur la terre, III, 175 — Magnanimité que cet état suppose, deux sortes de viduités, III, 177. — La veuve restée chargée d'une famille : devoirs impérieux qui s'imposent à elle. III, 178. — La veuve restée seule sur la terre, sa vie toute vouée à Dieu et aux œuvres saintes, III, 180. — Honte, crime et châtiment de la veuve dissipée et corrompue, III, 181.

Vieillard. — Ce qu'est le vieillard. Comment se comporter avec lui, II, 146, 147.

Vie humaine. — Sa rapidité et son néant. — Elle n'est qu'un pèlerinage, III, 323, 309.

Vie chrétienne. — Ses caractères. La vie chrétienne est une vie céleste. — Elle a son sommet le plus glorieux dans un détachement absolu, III, 3. — Tous les fidèles doivent à un certain degré se détacher des choses présentes, III, 4. — Ce détachement constitue l'épreuve suprême que l'homme doit subir ici-bas III, 70 — La vie chrétienne est une vie d'expiation. — L'homme coupable exilé et expiateur sur la terre, III, 45. — C'est par la douleur qu'il rentre en grâce avec Dieu, III, 49. — C'est par la douleur qu'il combat victorieusement ses vices et échappe aux dangers qui l'assaillent, III, 46.

La vie chrétienne est une vie d'action de grâces et de louanges. — Le chrétien doit glorifier Dieu, III, 58. — Comment l'homme glorifie Dieu par la prière, la vertu, les œuvres, III, 62.

La vie chrétienne représentée par Saint Paul en différentes peintures. Le chrétien est un temple élevé à la gloire de Dieu, III, 70. — Comment ce temple s'édifie, III, 68. Comment ce temple sert aux trois personnes divines, I, 191 — III, 70. — Comment ce temple se profane et se ruine, III, 72. — Le chrétien est le serviteur et l'esclave de Jésus-Christ. — Magnifique histoire de son affranchissement, III, 75. — Le chrétien racheté doit se dévouer tout entier à son libérateur, III, 78. — La vie chrétienne est une fête perpétuelle, III, 84. — Comment il convient de la célébrer, III, 87. — La vie chrétienne est une vie de combat. Son image la plus saisissante est la vie du soldat, III,

90. — Quels sont nos ennemis, nos armes, nos moyens de défense, II, 205 — III, 92. — La vie chrétienne est la vie d'un exilé, III, 108. — Quels sentiments doit avoir l'âme chrétienne, III, 110. — La vie chrétienne est toute lumineuse. Ce que le soleil opère dans la nature, le chrétien l'opère dans le monde des âmes, III, 113.

FIN DES TABLES DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME

LE MANS. — TYPOGRAPHIE EDMOND MONNOYER.

